CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1984

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [x] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- [ ] Only edition available/ Seule édition disponible
- [ ] Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X		14X		18X		22X		26X		30X	
					✓						
12X		16X		20X		24X		28X		32X	

PRÉCIS
DE
L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

PRÉCIS
DE
L'HISTOIRE UNIVERSELLE
OU
TABLEAU HISTORIQUE

PRÉSENTANT LES VICISSITUDES DES NATIONS, LEUR DÉCADENCE ET LEURS CATASTROPHES, DEPUIS LE TEMPS OU ELLES ONT COMMENCÉ A ÊTRE CONNUES JUSQU'A LA FIN DU XVIIIe SIECLE.

PAR ANQUETIL,
DE L'INSTITUT ET DE LA LÉGION D'HONNEUR.

NOUVELLE ÉDITION
REVUE ET CORRIGÉE.

TOME CINQUIÈME.

A PARIS
CHEZ JANET ET COTELLE, LIBRAIRES,
RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, N° 17.
M. DCCCXVIII.

N
l'I
du
ag
pâ
un
le
la
gic
en
le
qu
et

A
l'In

PRÉCIS
DE
L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

INDE.

Nous allons encore retrouver les Tartares dans l'Inde. Et où n'ont-ils pas pénétré, attirés par l'espoir du butin et par la douceur du climat? Ces riches et agréables contrées n'ont que trop offert ce double appât aux Tartares voisins de l'Inde. On appelle ainsi un grand pays d'Asie, dont les bornes sont le grand et le petit Thibet, l'Océan des Indes, la Chine, la mer de la Chine, la Perse et la mer des Indes. Cette vaste région se divise en trois parties : la presqu'île occidentale en-deçà du Gange, la presqu'île orientale au-delà, et le continent. Celle-ci est soumise à un seul monarque, qu'on connoît en Europe sous le nom de Grand-Mogol, et son empire sous celui d'Indostan.

INDOSTAN.

Aucun pays n'a été aussi favorisé de la nature que l'Inde en général, et l'Indostan en particulier. Son

Indostan, entre le grand et

le petit Thibet, la presqu'île au-delà du Gange, la presqu'île en-deçà, la mer des Indes, le golfe de Bengale et la Perse.

étendue y fait trouver tous les climats et toutes les variétés de la nature, le froid glacial du nord, la chaleur ardente du midi, des chaînes de montagnes très étendues, des plaines immenses, de grands fleuves, une multitude infinie de moindres rivières et de petits ruisseaux. Les vents du sud régnent avec peu de variations pendant six mois, et les vents du nord pendant les six autres. Les saisons sont assez régulières dans cette vaste région. Depuis Surate jusqu'à Agra il ne pleut jamais que dans une saison de l'année, depuis le milieu de juin jusqu'au milieu de septembre; mais alors c'est un déluge qui fertilise les terres, qui commence et qui finit par des tempêtes effrayantes, auxquelles succède une sérénité continue. Pendant ces neuf mois il y a des alternatives surprenantes de froid et de chaud. Un jour brûlant est quelquefois suivi d'une nuit assez froide pour couvrir de glace la superficie de l'eau, et à cette nuit succède souvent un jour aussi chaud que le précédent.

L'Inde est riche en toute sorte de productions, fossiles, minéraux, végétaux et animaux. C'est là, là seulement qu'on trouve les diamants, et s'il y a ailleurs d'autres pierres précieuses, elles le cédent à celles de l'Inde. Les entrailles de ses montagnes recèlent aussi des marbres comparables aux plus beaux. Cette contrée ne manque ni de fer, ni de cuivre, ni de plomb. On croit même qu'on y trouveroit des mines d'or et d'argent; mais s'il y en a, on n'a pas besoin d'y travailler, parceque l'Américain exploite ses mines pour l'Inde, que l'Africain ramasse l'or de ses ruisseaux pour cet empire, qui ne veut recevoir autre chose en

paiement de ses marchandises, et qui, n'ayant pas besoin des autres, garde ce qu'il a reçu.

Tous les grains y viennent en abondance, et sans culture difficile. L'Inde a beaucoup de nos fruits, et une multitude d'autres excellents qui lui sont propres. La même proportion se trouve dans les légumes, les fleurs, les racines et les arbres. Elle en a quelques uns des nôtres, et beaucoup de particuliers. Le gibier y est commun. On y trouve presque tout celui qui charge nos tables, et d'autres oiseaux et quadrupèdes que nous ne connoissons pas; ce pays, si arrosé et baigné de la mer, abonde en poissons de toute espèce. L'éléphant, auquel on prête encore plus d'esprit que de force, et le rhinocéros, y naissent, et s'y font la guerre. Le chacal erre autour des tombeaux, et dévore les cadavres; le lion, le tigre, le léopard effraient le voyageur dans les déserts. Le loup fait la guerre aux troupeaux, qui consistent en bœufs, dont la plupart ont une protubérance sur le dos, et en moutons qui traînent une queue, ou une membrane graisseuse et cartilagineuse du poids de quinze ou vingt livres; outre les éléphants, on trouve le buffle, le dromadaire et le chameau, propres aux grands fardeaux: on se sert des derniers et des chevaux pour les voyages. Les ânes y sont beaux et vigoureux. L'animal qui produit le musc n'y est pas rare, et le singe, qui n'est bon à rien d'utile, y est très commun. Comme si la nature n'eût voulu rien oublier, elle a mis aussi dans l'Inde des plantes vénéneuses, des insectes incommodes, et des reptiles dangereux.

On compte dans l'Indostan vingt provinces, dont les capitales, presque toutes autrefois bâties par des sou-

verains, ont des palais qui attestent leur ancienne splendeur. On doit remarquer comme une singularité que deux provinces au bas du Gange, habitées par des pirates, des voleurs de terre, des malfaiteurs de tous les pays auxquels ils donnent asile, sont gouvernées par une reine qui dépend du Mogol. Ces brigands, ennemis de tout commerce, qui l'éloignent même de leurs parages de peur d'être civilisés, veulent à la vérité quelque police, mais dont ils n'aient pas trop à redouter la sévérité. Par cette raison, ils préfèrent les femmes, qui sont, disent-ils, plus douces et plus traitables que les hommes.

Il est permis de supposer que les voyageurs ont quelquefois plus suivi leur exagération, que consulté la vérité, dans la description qu'ils nous ont laissée de la plupart des villes. Que Tatta, située presqu'à l'embouchure de l'Indus, ait des écoles de théologie, de philosophie et de politique, on peut le croire; mais que ces écoles ou colléges soient au nombre de trois cents dans une seule ville, ce fait excède toute vraisemblance. Le même doute circonspect doit s'exercer à l'égard des curiosités naturelles et artificielles, qui se représenteront dans la suite de l'histoire. Les docteurs de Tatta prétendent avoir des mémoires du temps de Porus. Ils y lisent qu'Alexandre, très grand sorcier, embarrassé à faire passer l'Indus à son armée, appela un million d'oies sauvages, qui portèrent ses soldats au-delà du fleuve.

Peuples. L'Indostan est habité par différents peuples : Indiens, Patans ou Afghans, Baluchis, Parsis, Mogols ou Tartares. Les Indiens sont les naturels du pays; et quoiqu'assujettis, ils conservent encore la supériorité du

nombre, de cent contre un. Les Parsis descendent des anciens Persans, adorateurs du feu, fugitifs de leur pays, quand les Mahométans s'en sont emparés. Leur postérité subsiste principalement autour de Surate. Les Patans ou Afghans sont les descendans des Mahométans, Turcs, Persans, Arabes, qui vers l'an 1000 assujettirent les Indiens, et s'emparèrent de l'Inde, qu'ils regardent encore comme leur possession. Ils haïssent les Mogols comme usurpateurs, et ne désespèrent pas de les chasser un jour. Le jurement le plus ordinaire du moindre d'entre eux est : « Que je ne puisse jamais « être roi de Delhi, si cela n'est ainsi ! » Ils sont guerriers, habitués dans les montagnes, où ils se sont formé des souverainetés sous les rajahs. Les Baluchis sont comme un détachement des Patans, entre la Perse et l'Inde, barbares livrés au pillage, qui n'obéissent qu'autant qu'ils veulent, tantôt à l'un, tantôt à l'autre monarque. Les Mogols ou Jagatays sont actuellement les vrais maîtres de l'Inde, et y commandent despotiquement. Enfin les Européens y ont aussi des établissements. Les Indiens sont idolâtres; les Parsis pratiquent encore la religion des anciens Perses, réformée par Zoroastre. Ils sont doux et vertueux. Les Patans et les Mogols sont rigides observateurs de la loi mahométane; mais les Baluchis s'en écartent sans scrupule.

Mogols.

Les Mogols actuels de l'Inde tiennent peu des Mogols tartares, leurs ancêtres. Ils sont grands, bien faits, d'une belle figure, très polis entre eux et avec les étrangers. Leur salut quand ils s'abordent est accompagné de souhaits : « Dieu vous donne santé ! Qu'un « bonheur suive promptement un autre bonheur ! Je vous

« souhaite les prières des pauvres », souhait remarquable, qui est une leçon aux riches. Les habits des deux sexes sont longs et diffèrent peu : attachés à la même forme, ils ne connoissent point les modes. Le fondement de leur nourriture est le riz. Ils usent aussi de pain, préfèrent l'eau à toute autre boisson; et, en effet, elle est excellente dans l'Inde. Cependant ils font des boissons enivrantes avec des fruits fermentés et des jus d'herbes, ou tirées des arbres par incision. Les cérémonies des mariages sont magnifiques, et ruinent souvent des hommes aisés. Ils prennent plusieurs femmes. Ceux qui en ont le plus sont les plus jaloux. L'adultère et la simple fornication sont des crimes que le frère n'hésite pas à punir par la mort de sa sœur; on le loue de ce crime. Les femmes sont bien traitées dans l'intérieur de leurs maisons. Elles accouchent facilement. Le premier-né d'une femme légitime a une prééminence sur les enfants des autres: ils le nomment le *grand frère*. Les courtisanes sont souffertes; mais il faut qu'elles soient enregistrées.

Les cimetières sont placés dans la campagne. Quelques Indiens se font élever d'avance de beaux tombeaux. Le deuil est excessif, et assujetti à tant de formalités qu'on pourroit douter de la sincérité de tant de pleurs et de tant de regrets commandés. Il se renouvelle dans des suites d'années. Les familles se rendent aux sépultures de leurs ancêtres, qui sont toujours placées dans des lieux agréables. La langue est un mélange de persan et d'arabe, d'une prononciation douce et coulante. Ils écrivent de gauche à droite; il y a toujours parmi eux des gens qui cultivent les sciences; mais elles ne forment pas une profession, ex-

cepté l'astrologie qui produit quantité de diseurs de bonne aventure. Les Mogols sont en général *Sunnites* de la même secte que les Turcs, qui reconnoissent Othman pour légitime successeur de Mahomet. L'empereur est de cette secte. Presque tous les courtisans au contraire sont *Siites* ou sectateurs d'Ali, parcequ'il y a entre eux beaucoup de Persans. Le mahométisme est pratiqué dans l'Inde avec beaucoup de rigueur. Les Mogols sont très sobres. Le même mot qui, chez eux, désigne un ivrogne désigne aussi un fou. Ils sont très charitables. Le pays est couvert de fondations pieuses, d'hôpitaux dans les villes, de réservoirs d'eau à portée des bourgs, pour la commodité des habitants; d'auberges sur les grands chemins, où on trouve le couvert gratuit. Quelques Mogols même établissent sur les routes des gens qui les parcourent, en portant de l'eau sur des buffles dans des outres, pour rafraîchir les voyageurs et leurs animaux.

Fakirs.

On compte dans l'Indostan à peu près huit cent mille fakirs mahométans, et douze cent mille mendiants idolâtres, qu'on appelle jeghis. Parmi les premiers, on distingue les derviches, qui passent leur vie dans la retraite et la contemplation, et ne subsistent que des aumônes qu'on leur apporte. Quelques uns s'astreignent à des austérités effrayantes, comme de se tenir toute leur vie courbés, les bras tendus, ou dans d'autres postures gênantes, ou de se mettre des fers pesants aux pieds, des ceintures piquantes, de se suspendre sur des feux, de s'étouffer de fumée, et autres semblables inventions. La formule de leur prière, qu'ils crient de toute leur force, est : « Dieu tout puissant ! « jetez les yeux sur moi ! car je n'aime point le monde,

« et je fais pénitence pour l'amour de lui. » Ils affectent la plus grande malpropreté, et ne se coupent jamais la barbe, les cheveux, ni les ongles.

Les autres fakirs et les jeghis, qu'on peut confondre avec eux, à la malpropreté, la presque nudité, et les haillons près, qui leur sont communs avec les derviches, mènent une vie toute différente. Ils ne sont point sédentaires, mais errants, sans retraite assurée; ceux qui vont seuls sont les plus débauchés et les plus corrupteurs; mais on en rencontre quelquefois des troupes de deux cents, plus ou moins, armés et très insolens. Ils ont un supérieur qui se distingue par sa gravité, la pauvreté de son habillement, plus excessive que celle des autres, et par une grosse chaîne qu'il traîne après lui. En arrivant dans un endroit habité, ils s'établissent sur la principale place. Le chef fait la prière à haute voix; les autres se répandent dans les maisons, où ils recueillent les aumônes, et vantent la science, les vertus et les autres grandes qualités du supérieur. Il reçoit avec affabilité les dévots qui viennent le consulter, sur-tout les femmes. Il a des secrets pour rendre fécondes les femmes stériles, pour faire réussir les femmes à être aimées de qui bon leur semble. Quand la troupe veut s'arrêter, elle plante son étendard et appelle les passants au son du cor et du tambour.

Ce ne sont point là les ministres de la religion. Ceux-ci forment des jeunes gens qui s'attachent aux mosquées, où ils peuvent joindre à cette étude quelque connoissance des lois, et une vie exemplaire : ils parviennent aux dignités de chefs de mosquées, de mullah et de juges. Toutes les religions sont tolérées

dans l'Indostan, et le peuple y traite avec beaucoup de respect tous les ministres du culte, quel qu'il soit. Les Indiens pardonnent toutes les opinions, et apportent une singulière raison de leur tolérance : Qui est-ce, disent-ils, qui ne trouveroit pas quelque folie dans la sienne ?

Les Indous ou Gentils sont divisés en quatre grandes castes ou tribus qui se subdivisent chacune en beaucoup d'autres : 1° les gens de loi ou prêtres ; 2° les gens de guerre : dans cette classe sont les rajahs et les rois ; 3° les marchands ; 4° les artisans, laboureurs et gens de bas étage. Indous.

Les prêtres ou gens de loi sont nommés brames, de Brama, leur ancêtre, le premier des êtres créés qui reçut la loi dont ils se disent dépositaires. Les autres castes et tribus reconnoissent leur prééminence. Quelque crime qu'ils commettent, ils ne peuvent être condamnés à la mort; tout au plus peuvent-ils perdre la vue. Quiconque en tue un, même par hasard, doit expier ce forfait par un pélerinage de douze ans. Pendant tout ce temps, le meurtrier est obligé de demander l'aumône, le crâne du brame à la main, d'y boire et manger ce qu'on lui donne, et à la fin de bâtir un temple selon ses moyens. La caste des brames est parmi les Indiens ce qu'étoit la tribu de Lévi chez les Juifs. Dans quelques cantons, ils deviennent rois ou rajahs ; dans d'autres, fermiers les uns des autres.

Les gens de guerre se nomment ratpujes. C'est la noblesse du pays, commandée par les rajahs, leurs chefs. Le grand-mogol les craint, les ménage, et en prend à son service, de peur qu'ils ne se tournent contre lui. Les marchands et tous ceux qui s'occupent

du commerce, quel qu'il soit, forment la troisième caste, et se nomment banians, ce qui veut dire *gens simples* ou *sans défense*. En effet, ce sont les plus patients des hommes. Qu'on les frappe, qu'on les insulte, jamais ils ne se vengent. Ils ne peuvent souffrir qu'on fasse mal à une mouche, à un insecte quelconque. A l'exemple des brames, ils ne mangent rien de ce qui a eu vie. Les ratpujes ne sont pas aussi sévères, et sont imités par la quatrième caste, dont le nom *vise* ou *soudras* signifie *un homme qui en sert ou aide un autre*. Dans cette classe, les distinctions sont aussi rigoureuses entre les différentes professions qu'elles le sont entre les brames, les ratpujes et les banians, qui ne doivent jamais s'allier hors de leurs castes, et qui sont assez fidèles à ce devoir. Il n'est pas non plus permis de s'immiscer dans la profession et le service domestique l'un de l'autre. Celui qui balaie n'est pas celui qui enlève les ordures, et ainsi du reste.

On prendra la description des coutumes et des usages des Indous dans les deux dernières classes qui sont celles du peuple, chez qui on trouve ordinairement ce qu'on pourroit appeler le cachet de la nature. Ils sont fort sobres, réservés à l'égard des femmes, modestes, charitables. Il faut la dernière insulte, qui est de les frapper de la semelle d'une pantoufle, sur laquelle on a craché, pour les tirer de leur modération. Ils sont très avides de gain. Les plus opulents ne négligent pas les plus petits profits. Leurs richesses consistent en or, argent et pierres précieuses, qu'ils cachent soigneusement aux officiers du grand-mogol. La métempsycose est chez eux en honneur ; c'est pour cela qu'ils ne tuent aucuns animaux, pas même les in-

sectes. Ils ont aussi la bonhomie de racheter à prix d'argent la vie des animaux que les musulmans et d'autres voudroient tuer pour s'en nourrir, ou même qu'ils menacent, pour tirer d'eux une espèce de rançon. Ils ont réellement des hôpitaux pour les animaux vieux et infirmes ; mais c'est exagérer leur pitié pour les bêtes, que de dire qu'ils prennent soin des puces, des punaises et autre vermine qui pompent le sang, et qu'il leur arrive de louer des pauvres pour se laisser sucer par ces insectes.

Avec ce caractère si éloigné de toute malfaisance, on n'aura pas de peine à croire que les Indous détestent la guerre. Ils sont pleins de probité dans la gestion des affaires qu'on leur confie, excellents domestiques, fidèles, attentifs, serviables. Ils se tiennent fort propres, se rasent fréquemment la tête, portent la barbe courte, se soignent et se parfument ; ils distinguent leurs tribus par la forme de la barbe et du turban, et quelques remarques qu'ils s'impriment sur le corps. Les bramines portent entre les sourcils un Y qui descend sur le nez. Ils sont grands et corpulents, les femmes un peu chargées d'embonpoint. Hommes et femmes ont les pieds nus, mais toujours très propres. La longueur de leurs culottes leur tient lieu de bas ; il n'y a pas même dans leur langue le mot qui exprime ce vêtement. Les Indiennes portent des bijoux aux oreilles, au nez, aux bras, aux doigts, même à ceux des pieds, et aux jambes. Leurs mets sont bien accommodés. Ils usent beaucoup de thé et de café. Rarement se permettent-ils d'autres boissons. Ils ne sont pas prompts dans leurs ouvrages, mais ils se montrent très adroits et très recherchés. Ce sont les meilleurs fileurs,

tireurs et metteurs en œuvre du monde. Ils sont de parfaits imitateurs. Nos ouvriers sont étonnés de leur voir faire tant de choses avec si peu d'outils; mais ils ont un grand avantage, qui est de se servir des pieds comme des mains. Ils sont de mauvais dessinateurs, mais bons coloristes, et n'emploient que le jus d'herbes, ainsi que l'expression des racines, dans leurs teintures, au lieu de métaux.

Les Indiens aiment la poésie. Leurs fables sont célèbres. Ils connoissent peu l'histoire, encore moins la physique. Comme les savants des autres nations, les leurs ont une métaphysique, veulent aussi deviner l'origine des choses, et se perdent de même dans cette recherche. Leurs sciences favorites, les plus profitables à ceux qui les cultivent, sont la médecine et l'astrologie; l'astrologie qui devine et prédit. Leurs astronomes connoissent assez bien le ciel, et savent calculer les éclipses. Le peuple est prodigieusement effrayé de ces phénoménes naturels. Il faut que les médecins, quand ils sont appelés, devinent la maladie, comme le maréchal chez nous est obligé de deviner celle du cheval. Ils en nomment une; heureux le malade s'ils rencontrent bien. Ils ont une habileté singulière dans la connoissance du pouls; ils n'ont aucune connoissance en anatomie. Ils commandent peu la saignée, et prescrivent ordinairement les bouillons gras; et cette méthode leur réussit.

Leurs géographes enseignent que la terre est plate et triangulaire. Ils l'enveloppent de sept mers de lait, de sucre, de beurre, qui chez eux est liquide, et de vin; mais ils n'expliquent pas comment toutes ces bonnes choses influent si peu sur notre atmosphère.

Leurs écrits moraux sont en grand nombre et excellents. Ils ont des livres sacrés dont ils font une étude particulière. Bénarès, ville considérable située sur le Gange, dans un pays très beau et très riche, est comme l'école générale, et l'Athènes de l'Inde. Il n' y a point de colléges ni de classes, comme en Europe. Suivant la coutume des anciens, les maîtres sont dispersés dans la ville, ont chacun cinq ou six disciples, rarement plus de six, qu'ils instruisent en se promenant dans les beaux jardins des faubourgs, où les possesseurs se font plaisir et honneur de les recevoir.

Les banians se marient à six ou sept ans, au plus tard à quinze ou seize. Ce n'est que dans cette cérémonie qu'ils laissent paroître leur opulence, qu'ils cachent ordinairement avec tant de soin. Elle se pratique devant le bramine, qui fait des vœux et donne sa bénédiction. C'est aussi le prêtre qui donne le nom aux nouveaux-nés. Il fait une marque à ceux de sa caste, comme pour les agréger à sa hiérarchie. Ceux qui en ont le moyen font brûler les morts. Les femmes des grands attachent un point d'honneur à se brûler avec leurs maris. Tout ce qu'ont pu obtenir les gouverneurs mahométans, pour tâcher d'abolir cette cruelle coutume, c'est que la permission en fût demandée. Alors ils tâchent par les délais de ralentir l'empressement de ces malheureuses veuves ; mais il ne se passe point d'année qu'on ne voie des exemples de cet usage barbare.

Les Parsis sont une colonie des anciens adorateurs du feu, venus de Perse, leur patrie, lorsque les Arabes s'en emparèrent, vers le milieu du septième siècle. Cherchant à se dérober à la persécution des Mahomé- Parsis.

tans, ils s'embarquèrent sur sept vaisseaux, et abordèrent dans le golfe de Cambaie, où ils se sont établis et multipliés. C'est un peuple doux, qui aime l'agriculture et s'y applique. Ce sont eux qui font les plus belles et les plus riches étoffes; vêtus comme les gens du pays, ils ne se distinguent que par une longue barbe, et sont indifférents sur toute espèce de nourriture. Leur animal privilégié est le coq, qu'ils vénèrent, et qu'ils immolent au Soleil; mais l'objet perpétuel de leur culte est le feu. Ils l'entretiennent dans leurs temples avec autant de soin et de sollicitude qu'en avoient autrefois les vestales. Jamais ils n'y jettent rien qui puisse le souiller, comme des insectes, des balayures, et autres choses semblables. Ils frémiroient s'ils voyoient cracher dessus, ou y jeter de l'eau. Il faut qu'il s'éteigne de lui-même. Loin de s'opposer aux progrès d'un incendie, ils y apportent tout ce qui peut l'augmenter, meubles, habits. C'est une bénédiction pour celui à qui cela arrive. Le mariage et les autres actions de la vie sont sanctifiés par les prêtres. Ils n'enterrent point les morts, les brûlent encore moins, mais ils les laissent pourrir en plein air, dans des enclos préparés exprès. Les Parsis sont dépositaires des livres de Zoroastre, leur grand législateur, qui a consigné dans ses écrits les rites minutieux de leur religion, et les formules de prières qui doivent accompagner toutes les actions.

Coutumes générales.

La grande chaleur rend les ombrages précieux aux Indiens, qui les introduisent jusque dans les villes, lesquelles de loin ressemblent à des forêts. Tout ce qu'on a pu imaginer est employé pour procurer de la fraîcheur dans les maisons: expositions aérées, sou-

terrains, eaux jaillisantes. Ils aiment la musique, surtout celle qui est bruyante. Dans le pays même croissent les plantes propres à guérir leurs maladies indigènes. L'habitude a aussi donné aux docteurs des méthodes curatives, qui réussissent. Dans les cantons les plus chauds, on est dans un état de langueur et de foiblesse qui pourroit passer pour une maladie; mais la vie se prolonge jusqu'à une extrême vieillesse dans cet état. Les Indiens n'ont que des espèces de clepsydre et d'autres moyens très imparfaits pour mesurer le temps. Les villes ne sont composées que de très petites maisons. Celles des seigneurs mêmes ne sont que des cabanes dans un vaste enclos. Le luxe ne brille que dans des pavillons extérieurs, où ils fument, prennent le café, s'entretiennent et passent tout le jour, pendant que les femmes s'amusent entre elles dans l'intérieur. Le commerce est actif, et se fait beaucoup plus par terre que par mer. On voyage assez sûrement presque par-tout, mais non pas commodément, parcequ'il faut porter avec soi les nécessités et les aisances de la vie; c'est pourquoi on préfère d'aller en caravanes, où on s'aide les uns les autres.

Cour du grand-mogol.

Le grand-mogol tient sa cour à Dehli, sa capitale. Il a toujours autour de lui, dans la citadelle, qui équivaut à une très grande ville, une garde de cinquante mille hommes de cavalerie. L'infanterie est immense. Cette armée est commandée par des rajahs, des omras, qui amènent, à tour de rôle, des troupes de leurs provinces, seulement pour six mois. La garde personnelle de l'empereur est composée de femmes arabes très exercées, qui ne sortent pas du sérail. On trouve entre elles tous les grades qui sont entre les hommes. De

même, il y a un conseil de femmes expérimentées, qui correspondent avec les ministres, vice-rois, gouverneurs, et portent le titre de leur emploi et de leur province; de sorte qu'on doit les regarder comme tenant le gouvernail et comme les pilotes de l'empire. A la vérité, toutes les semaines, sans jamais y manquer, l'empereur assiste à l'extérieur au conseil d'état; mais ce qui s'y règle n'a de force qu'autant qu'il est ratifié dans l'intérieur. Le crédit, la puissance du ministre, du commandant ou autre fonctionnaire, la continuation dans sa dignité et son emploi, dépendent de sa bonne intelligence avec la dame avec laquelle il correspond. Cette correspondance s'entretient par écrit, et par le moyen des eunuques. L'empereur se pique d'une justice exacte. Tous les jours, à moins de maladie, il reçoit les requêtes, assis sur son trône, et tous les jours il s'impose l'obligation de rendre lui-même la justice à dix pauvres. Rien de mieux réglé que le gouvernement intérieur de son palais. Entre plus de dix mille femmes et autant d'eunuques, régne un ordre si admirable qu'il est rare qu'il y ait des querelles; mais aussi chacun y a en abondance le nécessaire et le superflu: les sultanes, les favorites et les princesses, avec une profusion et une magnificence au-dessus de l'imagination. Au reste, il ne transpire rien de ce qui se passe dans ce lieu, où tous les plaisirs, toutes les jouissances, toutes les délices se réunissent pour la satisfaction d'un seul homme.

Forces et finances.

Outre l'armée de Dehli, il y en a toujours une aussi considérable à Agra, l'autre capitale. De plus, le moindre village a deux cavaliers et six fantassins, qui sont comme les espions du gouvernement, auquel ils

doivent rendre compte de ce qui se passe. Toutes les villes ont des garnisons. Enfin, les rajahs, qui sont des souverains particuliers, comme fondataires de l'empire, ont toujours de nombreuses troupes prêtes à marcher. Il y en a un qui se dit descendant de Porus. Il a habituellement sur pied cinquante mille chevaux et deux cent mille hommes d'infanterie. Le mogol entretient cinq cents éléphants. Ses arsenaux contiennent une quantité immense d'armes. Il trouve les sommes nécessaires à toutes ces dépenses dans l'héritage de tous les gens à sa solde, grands et petits, qui lui appartient; dans la fertilité des terres de l'Indostan, dont il est propriétaire, et dont les cultivateurs ne sont que les fermiers; enfin, dans les douanes, et les impôts sur le commerce: ces branches réunies forment un revenu énorme.

Si l'on en croit un voyageur qui a examiné de près le commerce de l'empire, tout l'argent du Mexique, tout l'or du Pérou, après avoir circulé quelque temps en Europe et en Asie, viennent tomber enfin dans l'empire du mogol, d'où ils ne sortent jamais. Telle est leur circulation: une partie se transporte en Turquie pour les marchandises qu'on en tire; de la Turquie, l'argent passe dans la Perse par Smyrne, pour les soies qu'on y va prendre; de la Perse il entre dans l'Indostan, par le commerce de Moka, de Babel-Mandel, de Basra et de Bender-Abassi. D'ailleurs, il en vient immédiatement d'Europe aux Indes, sur-tout par le canal des Hollandois. Presque tout l'argent qu'ils tirent du Japon entre dans les états du mogol. Il est vrai que l'Indostan, tout fertile qu'il est, tire quelques denrées des autres pays, comme du cuivre du Japon, de l'étain d'Angle-

terre, de la canelle, des muscades, des éléphants de l'île de Ceylan, des chevaux d'Arabie, de Perse et de Tartarie; mais d'ordinaire, les négociants se payent en marchandises. Ainsi, la plus grande partie de l'or et de l'argent de l'univers trouve mille voies pour entrer dans l'Indostan, et n'a presque aucune issue pour en sortir. Il reflue, par les impositions, dans le trésor de l'empereur, d'où il ne sort jamais dans la même proportion qu'il y entre, quelles que soient les dépenses de sa cour et de ses armées. Lui seul a dans ses états une mine de diamants, dont les plus beaux et les plus gros lui appartiennent.

Justice, police. Rien de plus uniforme que l'exercice de la justice; les vice-rois, les gouverneurs, les chefs de simples bourgades, font précisément dans leur département ce que l'empereur fait à Agra et à Dehli. Eux seuls rendent la justice. Il est vrai qu'il y a dans chaque ville un kotual, espéce d'officier civil, pour juger certaines causes compliquées; mais il dépend des parties de porter leurs affaires à son tribunal ou non. Cet officier est chargé de la police, d'empêcher l'ivrognerie, de supprimer les cabarets et les lieux de débauches, de poursuivre les voleurs; et, afin d'exciter son attention et son zéle, on le rend responsable des vols. Il est obligé de rendre compte à l'empereur ou à son représentant des désordres domestiques. Il exerce à cet égard une espéce d'inquisition par ses espions, pris entre les ouvriers qui fréquentent les maisons, les valets, les esclaves et autres gens. Il a aussi à ses ordres des soldats pour réprimer les violences. Chacun, dans les tribunaux, ou devant le gouverneur, plaide sa cause; on examine les piéces, ou on entend les témoins; sur-le-

champ le jugement est rendu, presque toujours aussi équitable que prompt. Les sentences de mort sont toutes présentées au tribunal de l'empereur : aucune n'est exécutée qu'elle n'ait été ratifiée par lui-même à trois jours différents.

Babor, premier sultan. 1498.

L'empire des mogols dans l'Inde commença à la fin du quinzième siècle, par un petit-fils de Tamerlan, nommé Babor. Chassé par les Usbeks de la Bukharie, où il régnoit, il se jeta sur l'Inde, alors gouvernée par les descendants de Gengis-Kan, détrôna le sultan Ibrahim qui régnoit, se mit à sa place, qu'il occupa avec gloire trente-deux ans, et le laissa à Homajûn, son fils.

Homajûn, deuxième sultan. 1530.

Ce prince éprouva les vicissitudes de la fortune. D'abord il eut de grands succès contre les Patans, ou Afghans, auxquels son père avoit arraché le sceptre de l'Indostan ; mais il le perdit par un revers encore plus grand, sa famille même se tourna contre lui, et il fut réduit à fuir en Perse, peu accompagné. Shah-Thamasp le reçut bien. Homajûn laissa échapper une réflexion qui pensa lui coûter la vie. Le roi de Perse avoit chargé Bayram, son propre frère, de la réception de son hôte, et même de le servir à table. Le mogol se voyant si bien traité, eut l'imprudence de dire : « Le « roi de Perse fait bien d'apprendre ainsi à son frère à « obéir; pour moi, qui ai comblé les miens d'honneurs « et de biens, je n'ai pas eu de plus grands ennemis « dans mes disgraces. »

Bayram, extrêmement offensé de ce discours, inspira à son frère des défiances contre le fugitif. Elles auroient eu des suites fâcheuses pour lui, sans les prières de Begûm-Sultana, sœur du roi, qui sollicita en sa faveur. Son imprudence même lui fut utile, en ce que

Thamasp, pour se débarrasser des troubles que la présence du mogol excitoit dans sa cour, lui donna des troupes et tout ce qui lui étoit nécessaire pour retourner dans l'Indostan. Homajùn le reconquit en grande partie, et rentra dans sa capitale. Il n'y avoit que trois mois qu'il y goûtoit le fruit de ses victoires ; à l'âge de quarante-neuf ans, il pouvoit se promettre encore de la jouissance, lorsqu'il mourut d'accident dans la vingt-sixième année d'un régne fort traversé.

Akbar, troisième sultan. 1556.

Akbar, son fils, fut en guerre presque continuelle avec les Patans. Quand il les eut soumis, Sélim, un de ses enfants, se révolta. Il lui en opposa un autre, nommé Daniel, qui vainquit son frère. Il paroît que ces princes avoient été mal élevés, et qu'ils étoient mal environnés. Sélim fut obligé de se rendre. La vengeance du père tomba sur les indignes favoris qui avoient perverti son fils. L'empereur les fit fouler aux pieds des éléphants. Daniel, après sa victoire, mourut de débauche. Sélim se révolta de nouveau : s'étant rendu aux remontrances de son père, il obtint encore grace. Cependant le père ne le laissa pas absolument impuni : il le corrigea de sa main, par des coups sur le visage, et le tint renfermé dans son palais ; néanmoins il lui pardonna encore ; mais, peu après cette réconciliation, Akbar eut dessein de se défaire de Gaja, un des seigneurs qui avoient appuyé la rebellion de son fils, et qui s'échappoit en discours inconsidérés. Il ordonna de préparer deux pilules de même grosseur, dont on empoisonneroit l'une pour la donner à Gaja, pendant qu'afin de lui ôter tout soupçon lui-même prendroit l'autre. Malheureusement, à force de ballotter ces pilules dans sa

mains, l'empereur se trompa, et avala la mauvaise. Malgré les antidotes qu'il prit sur-le-champ, il en mourut, âgé de soixante-trois ans, après quarante-neuf ans de régne.

Jéhan-Ghir, quatrième sultan. 1614.

Les grands de l'empire, peut-être pour punir Sélim de sa révolte, voulurent mettre sur le trône Kosrou, son fils, après la mort d'Akbar; mais le père, qui avoit pris le nom de Jéhan-Ghir, l'emporta. Kosrou eut de la peine à oublier qu'il avoit presque tenu la couronne. Son père ne l'oublioit pas non plus. Cette réminiscence mit entre eux une froideur qui aboutit à une rupture. Le fils leva des troupes, et succomba. Jéhan-Ghir le condamna à perdre la vue; mais il ne fit pas exécuter sa sentence. Il se contenta de tenir Kosrou prisonnier auprès de lui. Cet empereur entreprit de soumettre quelques rajahs; mais, comme il ne vouloit pas que la guerre fît tort à ses plaisirs, il eut l'imprudence de confier ses troupes à un autre de ses fils, nommé Shah-Jéhan.

Les victoires de ce jeune prince lui enflèrent le cœur; elles lui firent entrevoir la possibilité d'usurper le trône sur son père, qui, depuis qu'il y étoit assis, paroissoit ne plus songer qu'à ses plaisirs. Mais Kosrou, son frère aîné, quoique vivant en disgrace, étoit un obstacle. Shah-Jéhan s'en fit confier la garde, et le fit mourir. Levant ensuite le masque, il conçut le dessein d'enlever le trésor de son père, dont il se seroit servi pour lui faire la guerre. Peu s'en fallut qu'il ne réussît; il eut même quelques moments son père entre les mains, mais il lui échappa. A ce fils rebelle Jéhan-Ghir en opposa un autre nommé Parweïs; les deux frères en

vinrent aux mains. Shah-Jéhan fut battu. Il s'enfuit, reparut, se soutint tantôt dans une province, tantôt dans une autre.

Pendant ces événements, il y eut à la cour une surprise qui pouvoit faire un grand changement dans l'état. Un chef de raspûtes, nommé Mohabet-Kan, avoit été calomnié auprès de l'empereur, et se voyoit en butte à une faction puissante, dont l'impératrice étoit l'ame. Cette princesse, nommée Meher-Méja, parfaitement belle, autant distinguée par son esprit que par ses graces, avoit inspiré, quoique veuve, une telle passion à l'empereur, qu'il l'avoit épousée et mise au-dessus des autres femmes. On ne sait comment Mohabet avoit pu lui déplaire; mais elle avoit juré sa perte. Il venoit se justifier, suivi seulement de cinq mille raspûtes, nombre qui n'excédoit pas la garde ordinaire de ces seigneurs. A l'instigation de Meher-Méja, l'empereur lui envoie ordre de laisser ses troupes en arrière, et de paroître à la cour suivi de ses seuls domestiques. Mohabet, convaincu des mauvaises intentions qu'on avoit contre lui, avance avec son escorte jusqu'au bord d'une rivière qui le séparoit de l'empereur. Pendant qu'il attendoit l'issue de nouvelles instances qu'il avoit faites, pour n'être pas condamné sans être entendu, on profite du sommeil de l'empereur, quarante mille chevaux passent la rivière, et fondent sur la petite troupe de Mohabet.

La valeur supplée au nombre. Les raspûtes se défendent en désespérés, tuent une partie des assaillants, repoussent l'autre dans la rivière. Le général, profitant de son avantage, la passe avec les fuyards, surprend Jéhan-Ghir encore endormi dans sa tente, et

fait toute la cour prisonnière. Le vainqueur, peut-être surpris d'une si brusque victoire, se conduisit plus en sujet qu'en ennemi. L'empereur entre ses mains conserva toute son autorité, seulement avec quelque déférence pour Mohabet. Ce général n'eut même pas la précaution de s'assurer de l'impératrice et de surveiller ses démarches. Elle eut l'adresse de faire passer aux plus prochains gouverneurs l'ordre de venir au secours de son mari. Mohabet se trouva investi, trop heureux qu'on voulût bien le relâcher avec ses raspûtes. Il les mena à Shah-Jéhan, auprès duquel il se retira. Jéhan-Ghir survécut peu à cet événement. Il mourut âgé de cinquante-huit ans, après vingt-deux de régne, laissant la réputation d'un prince foible, gouverné par ses courtisans et par sa femme.

Shah-Jéhan, cinquième sultan. 1627.

On a déja vu deux empereurs, après avoir fait la guerre à leur père, éprouver le même traitement de la part de leurs fils; Shah-Jéhan sera le troisième. Comme il étoit absent lorsque Jéhan-Ghir mourut, la reine entreprit de mettre Shah-Riyar, son gendre, sur le trône; mais la faction contraire se rendit plus forte, et lui donna des gardes. En même temps, afin de traverser les prétentions de Shah-Riyar, elle proclama Bolakhi, jeune frère de Shah-Jéhan, en attendant que celui-ci fût arrivé. Le jeune prince ne se prêta qu'à regret à cette cérémonie; il prévoyoit sans doute le sort qui le menaçoit. En effet, Shah-Jéhan, le tenant entre ses mains, ne l'épargna pas plus que les fils de défunt son frère Parweïs. Il les fit tous mourir, afin d'écarter toute inquiétude. Cependant il n'en fut pas débarrassé pour cela. Il se présenta deux faux Bolakhi qu'il fallut combattre. Il soumit aussi tous ceux qui pouvoient lui

porter ombrage dans son royaume, se rendit formidable aux rajahs et autres princes capables de former quelques entreprises, et se trouva assez tranquille et assez puissant pour déclarer la guerre aux Portugais qui s'étoient introduits dans l'Indostan, et pour prendre leur principale forteresse : ce fut le premier exploit des Indiens contre les Européens.

Akbar avoit transporté la cour de Dehli à Agra : Jéhan-Ghir de Dehli à Lahor. Shah-Jéhan se fit une nouvelle capitale qu'il nomma Jéhan-Abad. Il y bâtit un magnifique palais, orné de superbes jardins, et accompagné de tout ce qui peut rendre un séjour délicieux. Il y oublia les inclinations guerrières de sa jeunesse, pour se livrer uniquement à la volupté, au point que dans une circonstance pressante il fallut user de ruse pour l'arracher à ses plaisirs. Un rajah avoit pris les armes, et faisoit de grands progrès. Le conseil jugea qu'il étoit important que l'empereur marchât contre lui. Mais comment lui faire abandonner ses délices ? Les astrologues prononcèrent que le séjour de la capitale seroit fatal pendant un mois à celui qui y tiendroit le premier rang. L'empereur en sortit aussitôt, et en donna le gouvernement au kotual. Il se mit à la tête de son armée, et revint promptement après quelques succès peu décisifs. Il trouva le kotual mort, et s'applaudit beaucoup d'avoir ajouté foi à la prédiction des astrologues, qui, pour n'être pas pris en défaut, avoient eu soin d'empoisonner le malheureux gouverneur.

Shah-Jéhan avoit une passion effrénée pour les femmes. Il ne se contentoit pas de celles que renfermoit son harem, il y faisoit venir celles des plus grands

seigneurs. La malignité s'exerçoit sur les visites trop fréquentes de ces dames au sérail, dont l'empereur avoit relâché la sévère étiquette. Les maris en prirent ombrage. Les fakirs déclamèrent. Le peuple s'accoutuma à mépriser un prince qui se laissoit insulter en face par les grands, dont il croyoit devoir souffrir les libertés, en dédommagement de celles qu'il s'accordoit lui-même à leur préjudice; mais, quelque plongé qu'il fût dans les plaisirs, il ne négligea jamais de rendre justice. Il fut comme le Salomon des Mogols, et sa mémoire, à cet égard, est encore en vénération. Ce soin, digne d'un roi, le soutint quelque temps dans l'opinion des peuples; et il auroit pu, malgré ses défauts, régner tranquillement, sans les troubles de sa cour, occasionés par sa mollesse à l'égard de ses enfants, et par l'ambition qui mit la division entre eux.

Il avoit quatre fils et deux filles, tous d'un âge mûr. L'aîné, nommé Dara-Shekour, c'est-à-dire, magnifique comme Darius, étoit galant, spirituel, trop prévenu en faveur de sa capacité, peu religieux, sujet à des emportements, dans lesquels il ne ménageoit pas les plus grands seigneurs, qui étoient sensibles à ses vivacités, quoiqu'elles ne fussent que passagères. Sultan-Sujah, le second, étoit à-peu-près du même caractère que son aîné, mais plus secret, montroit plus d'égards aux courtisans, et cependant n'obtenoit pas leur amitié, parcequ'il étoit trop souvent et trop long-temps enfermé avec ses femmes. Aureng-Zeb n'avoit pas l'amabilité des deux autres; il étoit sérieux et mélancolique, mystérieux et dissimulé. Il fit long-temps profession apparente d'être fakir, afin d'ôter tout soupçon qu'il prétendît à la couronne. Morad-Bukhsh, le qua-

trième, ne songeoit qu'à se réjouir, passoit son temps à boire, à chasser, étoit civil, libéral, très brave, franc, ouvert, méprisoit les intrigues, se vantoit tout haut de n'avoir d'espérance que dans son bras et son épée.

L'aînée des deux filles, Ara-Begûm (l'*ornement du monde*) étoit très belle, et avoit beaucoup d'esprit. Son père l'aimoit passionnément. Le bruit couroit que sa tendresse alloit jusqu'au crime, parcequ'on lui entendoit quelquefois citer avec une maligne application cette décision des docteurs mahométans : « Qu'il est « bien permis à un homme de manger du fruit de l'arbre « qu'il a planté. » Cependant il lui souffroit un favori, musicien du palais, qu'il combla de bienfaits ; mais il en empoisonna lui-même un autre, qu'apparemment elle avoit choisi sans son aveu, et l'ayant surprise une autre fois avec un troisième qu'elle fit cacher précipitamment dans sa baignoire, sous prétexte qu'il la trouvoit trop négligée, et qu'elle avoit besoin de bain, son père commanda qu'on mît le feu sous la chaudière, et ne partit que quand les eunuques lui firent signe que le malheureux étoit mort. Pour toute autre chose, elle avoit un empire souverain sur son père. Il avoit en cette princesse une entière confiance, et se reposoit sur elle du soin de sa sûreté, et de la police du sérail. Ara-Begûm étoit fort attachée à son frère Dara. Roshenara-Begûm (*princesse lumineuse*) n'étoit ni aussi belle, ni aussi spirituelle que sa sœur, mais elle n'étoit pas moins enjouée, et n'aimoit pas moins le plaisir. Elle s'attacha entièrement à Aureng-Zeb.

Par la mauvaise politique qui avoit causé tant d'embarras à Jéhan-Ghir, Shah-Jéhan donna à ses fils en

gouvernement des provinces qui valoient des royaumes : à Sujah, le Bengale ; à Aureng-Zeb, le Décan ; à Morab, le Guzarat. Dara, l'aîné, à qui la couronne paroissoit destinée, n'eut que deux petits gouvernements voisins, afin qu'il ne s'éloignât pas de la cour. Son père permettoit déja qu'il y donnât des ordres ; mais ensuite il en fut jaloux, et prêta l'oreille aux propositions d'Aureng-Zeb, qui lui fit conseiller par l'émir Jemla, son général, d'avoir une forte armée toujours prête, et de la lui confier sous prétexte d'une guerre nécessaire contre les rois de Golconde et de Visapour. Dara eut beaucoup de peine à consentir à cette mesure, qui tendoit à rendre Aureng-Zeb très puissant, sans doute à son préjudice.

Toutes les intrigues étoient encore sourdes ; mais une maladie très dangereuse, survenue à l'empereur, les développa. Les princes armèrent. Selon la coutume de ce pays, il s'agissoit du trône ou de la vie. La conduite d'Aureng-Zeb dans cette occasion est un modèle pour les ambitieux qui ne se font scrupule de rien. Incapable de résister seul à ses autres frères, il tente le plus jeune, par conséquent le plus facile à séduire. L'hypocrite écrit à Morab : « Dara est un kafer (un idolâtre) ; Sujah, un raferi (un hérétique) ; moi, je suis « un fakir. Il n'y a que vous qui puissiez prétendre à « la couronne. Si vous voulez me promettre seulement « qu'après votre avénement à l'empire vous me laissez vivre tranquillement dans quelque coin de vos « états, pour y prier Dieu le reste de mes jours, je suis « prêt à me joindre à vous avec mes troupes, et à vous « aider à vous mettre en possession du trône. » En même temps il lui envoie une petite somme d'ar-

gent, comme arrhe de sa bonne volonté. Ces troupes qu'il lui offroit n'étoient pas à mépriser. Il les avoit rendues considérables par une autre ruse. L'émir Jemla, de qui dépendoit un corps formidable de raspûtes, n'osoit se déclarer, parceque, suivant l'usage, sa femme et ses enfants étoient gardés à la cour en qualité d'otages; et qu'en ce cas sa famille pouvoit être en danger. Aureng-Zeb lui propose de permettre qu'on se saisisse de sa personne, et qu'il le retienne comme prisonnier, pour écarter tout soupçon d'intelligence avec lui; ajoutant que le croyant captif, l'empereur se gardera bien de faire du mal à sa famille qu'il tient en dépôt. L'émir y consent. On l'arrête, et on l'enferme dans une chambre. Ses troupes s'alarment, mais comme ce n'étoit qu'un artifice, leur inquiétude est bientôt apaisée. Aureng-Zeb se met en marche avec elles et celles de son gouvernement, pour joindre Morab, publiant qu'il est appelé par son père pour le délivrer de la tyrannie des deux aînés.

Il y avoit bien quelque vérité dans cette proclamation. Shah-Jéhan, pressé avec une importunité impérieuse par son fils aîné, d'ordonner aux autres de mettre bas les armes, en prince foible, se ménageoit entre eux, et n'étoit pas fâché qu'ils se tinssent tous en échec, afin d'être le maître, dans le besoin, de réprimer l'un par l'autre. Le plus dangereux en apparence n'étoit dans le moment ni Aureng-Zeb, ni Morab, encore assez éloignés, c'étoit Sujah qui arrivoit avec une grande armée. L'empereur fut obligé de confier toutes ses forces à Dara, qui mit à la tête Salomon, son fils, jeune homme plein de mérite. Il n'eut pas plutôt dispersé l'armée de son oncle, et mis lui-même en fuite,

qu'il revint sur ses pas pour s'opposer à Aureng-Zeb Morab, qui approchoient. Quand les armées furent en présence, les plus prudents des conseillers de Dara l'exhortèrent à ne point risquer une bataille, et à tenter plutôt un accommodement. Shah-Jéhan, tout malade qu'il étoit, offrit de se faire porter dans le camp de ses deux fils, et d'essayer de les concilier tous; Dara ne voulut point entendre une pareille proposition. La bataille se donna. Un événement de néant, comme dit un historien, décida de la victoire et de l'empire.

Malgré la grande valeur des raspûtes d'Aureng-Zeb, le nombre des troupes de Dara devoit l'emporter. Il comptoit dans son armée plus de cent mille chevaux, cinq cents éléphants, et l'infanterie à proportion. Le désordre, après une vive résistance, s'étoit mis dans l'aile que commandoit Aureng-Zeb. Morab, blessé sur son éléphant, en voulant couvrir de son bouclier son fils, âgé de sept ans, qu'il avoit auprès de lui, contenoit à peine la sienne. Tout s'ébranloit, et étoit prêt à fuir. « Camarades, s'écrie Aureng-Zeb, quelle ressource trouverez-vous dans la fuite? » Il proteste qu'il ne se laissera pas entraîner, et pour confirmer sa parole, il ordonne qu'on mette des chaînes aux pieds de son éléphant. Ses soldats jurent de ne le point abandonner. Il tient ferme. Pendant que Dara combattoit avec la même ardeur, il s'éléve autour de lui des cris de victoire. Un de ses généraux, qu'on croit avoir été gagné, vient lui dire : « Salut et gloire à votre majesté! « Descendez promptement de votre éléphant, montez « à cheval. Que reste-t-il à faire, sinon de poursuivre « ces fuyards? » Dara suit ce perfide conseil; mais ses troupes, qui avoient toujours les yeux sur lui, ne le

voyant plus sur son éléphant, croient qu'il a été tué. En moins d'un quart d'heure toute l'armée se débande. Ainsi Aureng-Zeb, pour avoir tenu quelques minutes sur un éléphant, se voit la couronne de l'Indostan sur la tête, et Dara, pour en être descendu un moment trop tôt, se voit précipité du trône.

Il est rare qu'une faute n'en entraîne pas une autre. Dara, avec les débris de son armée, pouvoit encore en former une formidable, et défendre Agra, qu'Aureng-Zeb n'auroit pas osé attaquer. C'étoit l'avis de son père qui le lui insinua; mais il préféra de s'éloigner avec Salomon, son fils, pour assembler plus tranquillement de nouvelles forces. Aureng-Zeb ne perdit pas un moment, et se présenta devant la capitale. Alors commencèrent des ambassades entre le père et le fils: invitation de la part du premier à venir embrasser son père, qui n'a cessé d'avoir une véritable estime et une sincère affection pour ce cher fils, qu'il a toujours cru plus digne du trône que Dara; remerciements du fils, protestations de respect et de déférence; mais ses affaires ne lui permettent pas de se ranger pour le moment à un devoir si flatteur; il étoit averti par Roshenara-Begûm, sa sœur cadette, que, s'il entroit au sérail, il pourroit bien ne pas sortir sain et sauf des mains de la garde armée des femmes arabes. Après quelques jours de délai, il envoie Sultan-Mahmûd, son fils, jeune prince hardi et entreprenant, qu'il charge de ce qu'il n'oseroit faire lui-même, par respect pour son père. Sans égard aux offres de son grand-père, qui lui promettoit le trône, s'il vouloit se joindre à lui, Mahmûd prend toutes les clefs de la forteresse, mure les portes, grille les fenêtres, et constitue Shah-Jéhan pri-

sonnier dans son palais. Aureng-Zeb lui écrit en même temps un petit billet par lequel il se plaint de sa partialité pour Dara; lui dit que c'est Dara qui l'emprisonne; que pour lui il est toujours plein d'une tendresse vraiment filiale. « Pardonnez-moi, lui disoit-il « en finissant, ne vous impatientez pas; dès que j'aurai « mis Dara hors d'état d'exécuter ses mauvais desseins, « je viendrai moi-même vous ouvrir les portes. »

Sûr du côté de son père, pour être seul maître, il lui manquoit de se délivrer de Morab. Selon la franchise de son caractère, ce jeune prince s'étoit livré à lui sans réserve. On ne peut douter qu'Aureng-Zeb ne dût à son courage presque toutes ses victoires. Tant que le tartufe eut besoin de lui, il n'y avoit pas de déférence qu'il ne lui marquât. Jamais il ne l'appeloit que par des noms faits pour le pouvoir suprême: *roi, empereur, votre majesté*, et autres semblables. Morab, malgré les avertissements de ses amis, ne pouvoit concevoir de soupçons contre un frère si bon et si peu ambitieux. Aureng-Zeb, le tenant un soir à souper chez lui, prolonge le repas, fait servir d'excellent vin, dont son attachement scrupuleux aux devoirs de sa religion ne lui permettoit pas à lui-même de boire. Quand il voit son frère bien en gaieté avec un ou deux convives qui l'avoient suivi, il se retire sous prétexte de les laisser libres. Le prince en prend jusqu'à tomber dans un profond sommeil. On fait alors sortir les deux convives, pour que Morab puisse dormir à son aise; quand il est seul, on lui ôte son sabre et son poignard.

Aureng-Zeb ne tarde pas à venir l'éveiller lui-même. Il le pousse rudement du pied. Quand le prince commence à ouvrir les yeux, il l'apostrophe en ces termes:

« Quelle honte ! quelle infamie ! Un roi comme toi « avoir si peu de retenue que de s'enivrer de la sorte ! « Que dira-t-on de toi et de moi ? Qu'on saisisse cet « infame, cet ivrogne ; qu'on lui lie les pieds et les « mains, et qu'on me le jette là-dedans cuver son vin. » L'ordre fut sur-le-champ exécuté. Quand on sut ce qui s'étoit passé, il y eut des mouvements parmi ses troupes ; mais on avoit eu soin d'y répandre des gens qui rejetèrent le tort sur Morab. On débita que dans l'ivresse il avoit insulté son frère, qui, crainte de pire, avoit été obligé de s'assurer de lui ; mais qu'on le relâcheroit quand il auroit cuvé son vin. En effet, il fut tiré de sa première prison, mais pour être transféré dans une citadelle.

Le vainqueur, après avoir pris toutes ses mesures du côté de la capitale, se mit à la poursuite de Dara. Il y apportoit tant d'ardeur, que quelquefois il se trouvoit deux ou trois lieues au-delà de ses troupes. Dans une de ces occasions, il vit venir à sa rencontre Rajah-Jesseyn, qu'il savoit très affectionné à Shah-Jéhan. Ce général étoit accompagné de cinq ou six mille raspûtes. Aureng-Zeb se trouva fort surpris. Comme il avoit peu de monde avec lui, le rajah pouvoit le saisir lui-même, et mettre l'empereur en liberté. On ne sait s'il n'avoit pas cette intention, car il avoit marché avec beaucoup de vitesse, et Aureng-Zeb le croyoit à Dehli. Mais ce dernier prend sur-le-champ son parti. Sans s'émouvoir, sans perdre contenance, il va droit à Jesseyn, l'appelle tout haut par des noms d'amitié et de respect, seigneur rajah, seigneur père, et lui dit : « Je t'attendois avec impatience. C'en est fait, Dara « est perdu. Il est tout seul, j'ai envoyé après lui, il

« ne peut échapper. » Puis tirant son collier de perles, il le met au cou du rajah, et pour se défaire de lui au plus tôt et de bonne grace, car il eût déja voulu le voir bien loin, il lui dit : « Va-t'en le plus vite que tu pour-« ras à Lahor m'y attendre. Mon armée est fatiguée, « j'appréhende qu'il arrive quelque chose. Je te fais « gouverneur de la ville, je remets tout entre tes mains. « Je te suis extrêmement obligé de ce que tu as déja fait « pour moi. Où as-tu laissé le traître Dara ? Je saurai « m'en venger. Adieu. Fais diligence. » Etourdi par ce flux de paroles, Jesseyn, comblé de faveurs, s'il avoit eu quelque dessein, s'en désiste, et Aureng-Zeb continua sa poursuite ; mais il changea d'objet.

Comme Dara s'étoit réfugié dans le Guzarat, où il étoit difficile de le vaincre, Aureng-Zeb dirigea sa marche contre son autre frère Sujah. Il obtint sur lui des avantages, mais qui n'étoient pas décisifs. Un autre événement vint augmenter son embarras. Sultan-Mahmûd, son fils, écouta de mauvais conseils, et prit les armes contre lui. C'étoit trop tard. Il falloit croire son grand-père quand il l'exhortoit à cette entreprise ; pour lors, l'autorité de son père étant encore chancelante, il auroit pu réussir ; mais en cette circonstance, Aureng-Zeb put accabler son fils de toutes ses forces réunies. Il le fit prisonnier, et l'envoya languir dans une citadelle, où il mourut. A cette occasion, il fit à Sultan-Mazum, son second fils, cette harangue paternelle : « Régner est quelque chose de si délicat, que les rois « doivent être presque jaloux de leur ombre. Si vous « n'êtes pas sage, il pourra vous en arriver autant qu'à « votre frère. Ne me croyez pas homme à me laisser « faire ce que Shah-Jéhan a fait à Jéhan-Ghir, son père,

« et ce que j'ai fait au mien. » C'est de ce moment où il tenoit Morab entre ses mains, et étoit à-peu-près sûr d'expulser de l'Indostan Dara et Sujah, ses deux autres frères, ou de les exterminer avec leur famille, qu'il faut dater le règne d'Aureng-Zeb.

Aureng-Zeb, sixième sultan. 1658.

En faisant garder son père avec toutes les précautions imaginables, il lui laissa tout ce qui pouvoit lui plaire et adoucir sa captivité, son ancien appartement, ses femmes, ses chanteuses, ses mollahs pour lui lire l'Alcoran, la compagnie de sa fille aînée, des combats d'animaux, et tous autres divertissements à sa volonté. Il adoucit son ressentiment par des lettres obligeantes, pleines de respect et de soumission, le consultant comme son oracle, et lui témoignant toutes sortes d'égards. Sans cesse il lui envoyoit de petits présents. Par ces attentions, il le gagna si bien, que de lui-même le père lui donna souvent des choses qu'il lui avoit refusées d'abord, et qu'enfin il lui accorda le pardon et la bénédiction paternelle qu'Aureng-Zeb avoit souvent demandés sans pouvoir l'obtenir.

La mort de cet empereur, qui arriva six ans après sa réclusion, ne fit pas le moindre bruit dans l'empire. Il n'étoit ni bon ni mauvais; il étoit plus indulgent que cruel. Sa passion la plus marquée a été l'avarice. Non content de s'emparer du bien des grands seigneurs à leur mort, ce qui étoit le droit de la couronne, à la vérité abusif, il paroissoit desirer ardemment les successions, et s'en occuper avec une joie indécente. Un des omras qui connoissoit son avidité, soupçonnant qu'à sa mort l'empereur, comptant sur de grandes richesses, ne manqueroit pas de se faire apporter ses coffres, pour jouir de la vue de ce qu'ils contiendroient,

distribua secrétement tous ses biens à ses parents et même à des étrangers. Dans sa dernière maladie, il fit bien fermer et sceller ses coffres, et il disoit à tous ceux qui le visitoient : « Ceci appartient au roi. » Ce qu'il avoit prévu arriva. Quand il fut mort, l'empereur se fit apporter avec empressement ce trésor dans l'assemblée de ses courtisans. On l'ouvre, et on n'y trouve que de la vieille féraille, des pierres, des haillons, des os et autres choses semblables. Shah-Jéhan confus ne profère pas une parole, se léve et quitte la place.

Une femme trompa aussi son avidité. Son mari, riche marchand gentil, avoit laissé deux cent mille roupies de bien. Elle n'en donnoit qu'avec épargne à son fils, grand dissipateur. Les compagnons de plaisir du jeune homme lui persuadent d'aller se plaindre à l'empereur. Shah-Jéhan reçoit volontiers sa déposition, fait venir la veuve, et lui ordonne en pleine assemblée de lui envoyer cinquante mille roupies, et d'en donner cinquante mille à son fils, et commande qu'on la mette sur-le-champ dehors, pour éviter ses clameurs. La mère, surprise et du jugement et de ce qu'on ne veut pas seulement l'entendre, s'écrie qu'elle a encore quelque chose à découvrir au roi. On la ramène, et voici sa harangue : « Dieu garde votre majesté. Je trouve « que mon fils a quelque raison de vous demander le « bien de son père, parcequ'il est son sang et le mien, « et par conséquent notre héritier. Mais je voudrois « bien savoir quelle parenté votre majesté pouvoit « avoir avec mon défunt mari, pour s'en porter héri- « tier. » L'empereur sourit, et la renvoya sans rien exiger.

Shah-Jéhan eut le chagrin de voir ses trois fils périr

par la barbarie de leur frère. La politique d'Aureng-Zeb, incapable de pitié, ne lui permit pas d'épargner à l'infortuné Dara la honte d'être donné en spectacle à la ville d'Agra. On le promena par toutes les rues, monté sur un vieil éléphant, couvert d'un mauvais habit, afin que tout le monde pût le reconnoître, et qu'on ne doutât pas que c'étoit lui qui alloit subir la mort. Aureng-Zeb se fit présenter Salomon, son neveu, dans une audience publique, lui parla, en tira des réponses, et l'envoya dans la même citadelle que son oncle Morab, et on n'entendit plus parler ni de l'un ni de l'autre. Quant à Sujah, poursuivi sans relâche par son frère, il n'eut d'autre parti à prendre que de se jeter entre les bras d'un roi voisin qu'il avoit obligé, et, près d'être livré par cet ingrat, il conçut l'entreprise désespérée de détrôner ce monarque, et y périt. Sultan-Banka, son fils, princes, princesses, mères, enfants, tout fut exterminé. Vint ensuite le tour de la famille d'Aureng-Zeb lui-même. Il fit tuer ou empoisonner Mahmûd son fils aîné. Akbar, autre fils, pour lequel il avoit une prédilection particulière, se révolta, et le mit dans l'embarras; mais il s'en tira par un adroit stratagême : l'armée du prince étoit presque toute composée d'idolâtres; Aureng-Zeb envoya dans le camp de son fils un de ses confidents, chargé d'une lettre, prétendue adressée à Akbar, dans laquelle l'empereur se louoit de sa prudence d'avoir ainsi rassemblé les idolâtres pour les passer tous au fil de l'épée, et annonçoit que pour cela il s'avanceroit le lendemain. L'eunuque eut ordre de se comporter de manière à donner de l'ombrage et à faire intercepter sa lettre. Akbar eut beau protester que c'étoit une ruse de son père, la division

se mit dans son armée ; elle se dissipa, et Akbar s'estima heureux de pouvoir se réfugier en Perse, où il fut bien reçu.

Mazum, ce fils auquel Aureng-Zeb avoit donné un avis salutaire à l'occasion de Mahmûd, ou lui déplut, ou lui donna de l'ombrage. Il lui ordonna, en pleine assemblée, d'aller tuer un lion descendu des montagnes, qui faisoit de grands ravages dans la campagne. Le grand-veneur demandoit pour le prince des filets qu'on employoit ordinairement dans cette chasse. L'empereur répondit : « Quand j'étois jeune, je n'y faisois « pas tant de façon. » C'étoit presque dévouer son fils à la mort ; mais il se tira de cette périlleuse aventure, non sans courir un grand danger. Son père depuis ce temps lui marqua beaucoup d'affection, et lui donna un gouvernement important, cependant en limitant son pouvoir, comme il avoit l'attention de faire à l'égard de tous ceux qu'il favorisoit. Il leur donnoit beaucoup plus d'éclat que de puissance. Si quelques uns des rajahs des frontières montroient de l'activité et des talents, il avoit soin de les occuper par des guerres avec les princes voisins. Ainsi, il conquit jusqu'à des royaumes ; il avoit le double avantage d'augmenter ses états, et de se procurer de la tranquillité.

Il mourut à quatre-vingt-dix ans, généralement redouté, mais aussi très estimé pour son assiduité à répondre lui-même aux requêtes, à rendre justice, et à s'acquitter de toutes les fonctions pénibles de la royauté. Aureng-Zeb étoit rigide observateur de l'Alcoran. Il cessa d'être sanguinaire aussitôt qu'il ne lui fut plus utile de l'être ; il s'astreignit même, après ses grandes exécutions, à ne vivre que de fruits et de légumes jus-

qu'à la fin de ses jours, en expiation du sang qu'il s'étoit cru obligé de verser pour régner. Mais n'auroit-il pas mieux valu ne point ambitionner un trône qu'il ne pouvoit obtenir qu'à ce prix ? Il n'attachoit pas grande importance à des lois dont ses prédécesseurs avoient rigoureusement puni la violation. On lui présenta deux jeunes gens pris errant dans les jardins du sérail. « Par « où vous êtes vous introduits, leur demanda-t-il ? » L'un répondit, par la porte; l'autre, par-dessus les murailles. « Qu'on les fasse sortir, dit-il, comme ils sont « entrés. » Les eunuques, semblables à ces valets officieux qui en font toujours plus qu'on ne leur commande, jetèrent le second par-dessus le mur, et il mourut de sa chute.

Aureng-Zeb laissa des trésors immenses, quoiqu'il les distribuât généreusement et à propos : différent de son père, qui se donnoit souvent le bizarre plaisir de descendre dans des caves voûtées, soutenues par des piliers de marbre, où il entassoit ses richesses, et d'y demeurer des heures entières à les contempler. Son fils fit un testament très court. Les rois n'en devroient point faire, tant leurs dernières volontés sont mal exécutées. Il recommandoit de s'en tenir au partage qu'il avoit fait du royaume entre ses enfants, comme le seul moyen de prévenir une grande effusion de sang. Mais il sembloit prévoir que ces dispositions seroient peu respectées; et comme il ne s'embarrassoit pas des querelles que ces ambitieux auroient entre eux, il prioit seulement celui qui auroit le bonheur de parvenir à l'empire de ne point faire de mal à Mohamed-Kan-Bukhsh, le plus jeune de ses fils, et, sans donner précisément la prééminence à Mohamed-Azem-Shah, le troisième de

ses fils, qui étoit présent, il ordonna aux assistants de lui obéir.

Mazum, ou Bahader-Shah, septième sultan. 1707.

En treize ans de temps, il passa sur le trône six empereurs, dont le premier fut le sultan Mazum, qui prit le nom de Bahader-Shah, et vainquit Mohamed-Azem, que leur père avoit en quelque façon désigné pour son successeur. Depuis plusieurs siècles on n'avoit pas vu dans l'Inde d'aussi fortes armées. Mazum comptoit cent cinquante mille chevaux, cent soixante et dix-huit mille fantassins, sans les troupes auxiliaires. Azem en avoit autant. Il fut tué dans la bataille. Mazum ne régna que six ans et mourut de maladie. Il laissa quatre fils. Les trois cadets se liguèrent contre l'aîné, qui eut le sort des armes contre lui, et fut tué, comme son oncle, dans une bataille. Les trois frères vainqueurs ne purent s'accorder. Jéhandar trouva moyen de s'emparer du trésor de son père. L'argent lui fournit des partisans et des troupes. Il triompha de ses frères, qui furent tués. Sa folle passion pour sa femme, qui étoit une chanteuse, lui fit commettre des imprudences qui le perdirent. Il revêtit ses vils parents des dignités les plus importantes et les plus honorables de l'empire. Cette conduite mécontenta les grands. Deux d'entre eux, qui étoient frères, et avoient beaucoup de crédit, nommés l'un Hassan, l'autre Abdallah, le firent tomber du trône, et y mirent Furrukhsir, fils d'Azem.

Les deux frères comptoient tenir seuls sous lui les rênes du gouvernement. En effet, ils jouirent quelque temps de l'autorité absolue. Furrukhsir se lassa du joug, et voulut le secouer. Ses frères le mirent en prison, le privèrent de la vue et le firent mourir. Ensuite, du château de Sélimgur, où la famille royale étoit confi-

née, ils tirèrent un des enfants d'Aureng-Zeb, nommé Raffya, qui ne leur plut que trois mois. Ils s'en délivrèrent encore pour mettre sur le trône son frère Raffya Al Doulet, qui, peu de jours après, par une mort naturelle, le céda à Nasrod'din, cousin de Furrukhsir, qui prit le nom de Mohamed-Shah, et que les frères installèrent.

Nasrod'din ou Mohamed-Shah, treizième sultan. 1720.

Ils ne lui laissèrent pas plus d'autorité qu'à ses cousins, mais il ne tarda pas à recouvrer ses droits. Sous prétexte d'une guerre, il tira Hassan d'Agra, le fit juger par les omras, quand il le tint en campagne, et le fit massacrer. Sur-le-champ il revient à Agra; mais Abdallah, averti, avoit tiré de Sélimgur un fils de Raffya, qu'il fit proclamer, et l'opposa à l'empereur avec une forte armée. La bataille fut sanglante. Abdallah blessé, tomba entre les mains de Nasrod'din, qui lui dit en colère: « Traître, qu'as-tu fait? — Ce que j'ai fait, répondit « Abdallah, je vous ai tiré de prison, et vous ai donné « un empire. Mon frère ayant été tué par vos ordres, « comme j'étois à la tête d'une armée, le soin de ma « conservation m'a porté à m'en servir. La Providence « vous avoit destiné la victoire; usez-en comme vous « le jugerez à propos, en traitant cette masse d'argile « selon que votre ressentiment ou votre intérêt vous le « suggéreront. — Mais, répliqua l'empereur, quel mal « vous avoit fait Furrukhsir? — C'est, dit franchement « Abdallah, qu'il étoit devenu jaloux du pouvoir que « nous avions, mon frère et moi. Comme notre intérêt « ne nous permettoit pas de nous en dessaisir, nous « avons cru qu'il étoit dangereux de ne pas nous dé- « faire de lui au plus tôt. Si la Providence eût permis « que nous eussions toujours agi avec autant de pru-

« dence, nous ne serions pas réduits à une fin tragi-« que. » Le monarque l'envoya en prison, mais avec des domestiques pour le servir. Peu de jours après il le fit transférer dans un palais, lui assigna une pension, lui forma une maison nombreuse, et lui fit donner toutes les aisances de la vie. Abdallah ne profita pas de cette générosité, il mourut, deux mois après, de ses blessures. Ses femmes et concubines, au nombre de quarante-cinq, s'enfermèrent dans une maison, et se brûlèrent le jour de ses obséques. Son empereur fut renvoyé à Sélimgur.

Sous Mohamed-Shah se passa un événement qui 1738.
n'est ni conquête de la part de l'ennemi, ni révolte des peuples, ni révolution de gouvernement, qu'on ne sait enfin comment caractériser, et qui cependant produisit les plus grands malheurs. La conduite de ce prince à l'égard d'Abdallah marque qu'il étoit doux et indulgent, qualités qui ne conviennent peut-être pas au chef d'un empire si ébranlé. Dans une cour déchirée par les factions, troublée par l'ambition et l'insubordination des grands, tout souffroit, mœurs, religion, police : nulle discipline dans les troupes, nul ordre dans les finances. Le bon empereur voyoit tous ces vices, en gémissoit, mais n'avoit pas la force d'y remédier. Il lui vint dans l'idée d'appeler à son secours Nizam Al Maluck, gouverneur du Décan, homme de mérite et d'expérience, qui avoit eu la confiance d'Aureng-Zeb, et qui, si l'empereur le secondoit, étoit très capable de resserrer les ressorts de cette machine relâchée ; mais, connoissant la foiblesse de ce prince, il ne vint pas sans répugnance.

Ce qu'il avoit prévu arriva : le rôle de réformateur

est difficile par-tout ; mais principalement dans les cours. Nizam trouva tout le monde prévenu contre lui. On combattoit ses idées, on se moquoit de ses plans, on ridiculisoit ses remontrances. La débauche, loin de diminuer, ne faisoit qu'augmenter, comme pour braver le réformateur. Voyant ses efforts inutiles, il dit à l'empereur que les affaires de sa province demandoient sa présence, et quitta la cour. Il résolut de donner à cette cour dissipée et dissolue qui avoit méprisé ses conseils un avertissement plus efficace, qui pût tirer le chef et les courtisans de la mollesse et de l'apathie où ils étoient plongés. Jusqu'alors il avoit contenu les Marattes dans leurs montagnes ; mais il les laissa descendre dans la plaine, et porter leurs ravages jusque dans le voisinage de la capitale. Nizam fut rappelé pour mettre une digue à ce torrent. Comme c'étoit lui qui l'avoit dirigé, il n'eut pas de peine à rompre son cours et à le détourner ; mais quand le danger fut passé, il ne trouva pas la cour plus souple, ni plus disposée à la réforme ; au contraire, il fut traité plus mal qu'auparavant. Les omras ne manquoient aucune occasion de le choquer : quand ils le voyoient avec la gravité d'un homme de son âge et de son caractère, ils se disoient l'un à l'autre en se moquant : « Voyez « comme danse le moine du Décan. »

Piqué encore plus qu'auparavant, il jugea à propos de leur donner cette fois une leçon si vigoureuse, qu'elle pût les faire changer de conduite. Alors régnoit en Perse le fameux Thamas-Kûli-Kan, qui est connu par son expédition dans l'Inde, sous le nom de Nadir-Shah. Ce prince profitoit de l'indolence et des troubles de la cour indienne pour s'agrandir. Il avoit pris la

forteresse de Kandahar, et se trouvoit sur la frontière à la tête d'une armée de cent vingt-cinq mille hommes de cavalerie de diverses nations, tous endurcis aux fatigues de la guerre. Nizam tenoit le timon du gouvernement avec un titre supérieur à celui de grand-visir. De concert avec trois ou quatre seigneurs puissants qu'il s'étoit attachés, il écrivit au Persan d'avancer sur Dehli, et lui aplanit les difficultés. On ne sait quel motif il présenta à ce prince pour l'engager à cette entreprise. Etoit-ce de punir des courtisans insolents, de soustraire l'empereur à leur tyrannie, de secouer son indolence et sa mollesse? Singulière manière de corriger son maître. Quoi qu'il en soit, il paroît que Nadir-Shah ne vit dans ce qu'on lui proposoit que l'avantage d'une expédition glorieuse et lucrative, et il ne se trompa point.

Tous les obstacles tomboient devant lui, les villes se rendoient, les gouverneurs se soumettoient, parceque Nizam leur écrivoit que l'empereur et ses favoris passoient leur vie dans la débauche du vin et des femmes, que la cour ne songeoit pas seulement à eux, qu'il n'y avoit aucun secours à en attendre, qu'ainsi ils pourvussent eux-mêmes à leur propre salut. C'étoit leur dire de traiter comme ils pourroient à leur avantage, et ils n'y manquoient pas. Dans toutes ces villes, sur-tout à Lahor, une des capitales, Nadir-Shah trouvoit des trésors immenses autrefois enfouis, qui encourageoient ses troupes, et étoient comme des arrhes des richesses qui l'attendoient à Dehli. Les peuples qui eurent l'imprudence de se défendre, n'étant point secourus, éprouvèrent les plus barbares traitements, le pillage, le meurtre, l'incendie. Cependant quand

le Persan approcha de la principale capitale, il fallut bien faire montre de quelque résistance. On opposa à Nadir-Shah une armée très considérable. Soit crainte, soit prudence, le Persan fit des propositions d'accommodement. Nizam fut celui qui les rejeta avec le plus de fierté, et qui opina, contre presque tous les conseillers de Mohamed-Shah, pour la bataille. Sans doute la chose étoit concertée, car, après la défaite, Nizam, qui se fit députer au camp du vainqueur pour traiter d'un accommodement, en fut reçu avec les plus grands honneurs et des marques distinguées d'affection.

On ne sait ce qui fut conclu. Mais le lendemain, le Mogol se laissa conduire aux tentes du Persan, comme chez un ami. Nadir envoya son fils au-devant de lui, sortit de son pavillon pour le recevoir, et le fit asseoir à côté de lui sur le même coussin. Après les premiers compliments, il lui tint à-peu-près ce discours : « Il est « surprenant que vous preniez si peu de soin de vos af- « faires, que, malgré plusieurs lettres que je vous ai « écrites, malgré un ambassadeur que je vous ai en- « voyé, et les assurances d'amitié que je vous ai don- « nées, vos ministres n'aient pas jugé à propos de me « faire une réponse satisfaisante ; que, par votre négli- « gence à mettre une bonne discipline parmi vos gens, « un de mes ambassadeurs ait été tué dans vos états, « sans vengeance. Lors même que je suis entré dans « votre empire, vous avez paru ne penser, en aucune « façon, à vos intérêts, jusqu'à ne vous pas mettre en « peine de me faire demander qui j'étois, ce que je venois « faire. Quand ensuite je me suis avancé jusqu'à Lahor, « il ne m'est venu de votre part aucun message, per-

« sonne pour me saluer, pas même une réponse aux « compliments que je vous avois fait faire. Vos omras, « s'étant enfin réveillés de leur pesante léthargie, sont « venus en tumulte pour arrêter mes progrès; vous-« même, enflé de vos imaginations puériles, et excité « par vos folles résolutions, n'avez voulu prêter l'o-« reille à aucune ouverture honorable, jusqu'à ce qu'en-« fin, par l'assistance de Dieu et la force des armes, vous « avez vu ce qui en est arrivé. » Il lui reprocha ensuite la protection qu'il accordoit aux infidèles, au préjudice de la religion mahométane; ce qui pouvoit tomber sur les égards que Mohamed avoit pour les Européens dans ses états. Nadir conclut ainsi : « Comme la postérité de Timur n'a ni outragé les sophis, ni fait aucun « mal au peuple de Perse, je ne vous ôterai pas l'em-« pire; mais puisque votre indolence et votre orgueil « m'ont obligé de venir de si loin, et de faire de très « grandes dépenses, et que mes gens se trouvent ex-« trêmement fatigués par les longues marches, et man-« quent des choses nécessaires, je veux aller à Dehli, et « y rester quelques jours, jusqu'à ce que mon armée « se soit rafraîchie, et qu'on m'ait payé le peyskkahs, « c'est-à-dire, la contribution dont Nizam est convenu « avec moi. Après cela, je vous laisserai prendre soin « de vos propres affaires. »

Les précautions de Nadir pour établir l'ordre dans sa marche vers Dehli, pour sa sûreté dans la ville et celle des habitants, sont un chef-d'œuvre d'habileté et de prudence. Elles auroient réussi, sans l'intrigue perfide de quelques malveillants, qui, sous prétexte de la cherté et de la rareté des subsistances, engagèrent le peuple à se soulever, à tirer sur les Persans et

sur Nadir lui-même. Quand il vint pour apaiser le tumulte, les coupables, avertis par la conscience de leur propre crime, se sauvèrent. La vengeance tomba sur la ville, que Nadir livra à ses soldats. Ils y commirent toutes les horreurs que peuvent se permettre des barbares auxquels on a lâché la bride. En sept heures que dura le massacre, il périt cent cinquante mille hommes. On dit que cette expédition coûta aux états de Mohamed plus d'un million d'hommes, victimes d'une mort violente, sans compter ceux que tuèrent le chagrin et la misère. Nadir fit rappeler ceux qui avoient fui; mais quelle grace! Qu'on juge de l'état de ces malheureux, en rentrant dans leurs maisons dépouillées, errants dans des ruines, agités d'inquiétudes sur le sort des parents et des amis, des femmes et des enfants, qui ne paroissoient pas.

Après le pillage, on songea au peyskkahs, qui étoit fixé à environ cinq milliards. On établit un bureau, où les grands vinrent déclarer leur fortune. Ils payèrent sans réclamer et récriminer les uns contre les autres. Nizam seul donna vingt-cinq millions. S'il ne s'attendoit pas à cette taxe, ce fut un juste châtiment de sa sottise et de sa méchanceté. Nadir recevoit indifféremment ce qu'on lui présentoit. Tout lui étoit bon, meubles, bijoux, étoffes, chevaux, tout ce qui pouvoit s'emporter ou s'emmener, et il avoit soin que toutes les évaluations ne fussent pas à son désavantage. Quand il eut ramassé toute la somme, il donna en particulier au mogol les avis qu'il crut convenables, lui fit connoître ses courtisans, et lui conseilla, dit-on, de se défier de Nizam. Puis, dans une audience publique, il reçut les adieux des omras; les regardant sévère-

ment, il les menaça d'une seconde visite, s'ils ne se conduisoient pas mieux, salua l'assemblée, embrassa cordialement son hôte, et partit. Mohamed-Shah mourut en 1748.

PRESQU'ILE OCCIDENTALE.

Des royaumes beaucoup moins étendus que les provinces de la presqu'île en-deçà du Gange, que nous allons parcourir, fournissent beaucoup plus d'évènements, parcequ'ils ont des historiens. On ne peut douter que des pays si fertiles, si peuplés, n'aient, dans une longue suite de siècles, éprouvé des vicissitudes, de ces catastrophes qui sont l'aliment de l'histoire; mais elles sont ou ensevelies dans des archives inaccessibles, s'il y a de ces sortes de dépôts, ou conservées de mémoire par des hommes peu communicatifs, dont les voyageurs les plus curieux et les plus intéressants n'ont tiré que des confidences imparfaites. Nous allons nous-mêmes extraire de leurs récits ce qui nous y semblera de plus important. Presqu'île occidentale.

DÉCAN.

Cette presqu'île en-deçà du Gange, nommée occidentale, est séparée de l'Indostan par une ligne idéale, tirée du golfe de Cambaye aux bouches du Gange. Les deux autres côtés sont enveloppés par la mer des Indes. On entre d'abord dans le Décan.

C'est un composé de plusieurs états, qui dans l'origine ont été gouvernés par leurs propres rajahs ou rois. La première expédition connue des rois de Dehli dans ces provinces est celle de Mahmûd-Shah, en 1264. Le général qu'il y laissa devint si puissant, que son successeur se rendit indépendant du conquérant. Il partagea ses états en dix-huit parties, dont il donna le gouvernement à autant de capitaines de ses troupes, auxquels il commanda de bâtir chacun un palais dans Badir, sa capitale, et d'y laisser un fils en otage. Trop puissants pour rester long-temps fidèles, ces gouverneurs s'érigèrent en souverains, et se firent des principautés plus ou moins étendues, qui se confondirent et se mêlèrent dans des guerres continuelles entre les possesseurs. Ces troubles donnèrent occasion aux Portugais de s'y introduire, et c'est dans cette province qu'ils formèrent leurs premiers et leurs plus utiles établissements.

BISNAGAR.

Il seroit aussi difficile de fixer les bornes du Bisnagar que celles du Décan, parceque les guerres en ont perpétuellement changé les limites. Nous nous contenterons de donner une idée des forces et des richesses de ce pays, qu'on a nommé empire. Si les relations qu'on nous a faites ne sont pas exagérées, la capitale, nommée elle-même Bisnagar, avoit plus de douze lieues de tour, et contenoit plusieurs collines dans son enceinte; mais tous les édifices y étoient de terre, à l'exception des pagodes et de trois palais. Le roi de ces chaumières

couvrit, en 1520, les montagnes et les plaines d'une armée de trente-cinq mille chevaux, de sept cent trente-trois mille hommes de pied, de cinq cent quatre-vingt-six éléphants qui portoient des tours avec chacune quatre hommes. A la suite de cette armée étoient douze mille porteurs d'eau et vingt mille femmes du commun pour le service. A Bisnagar abordoient les marchands de tous les pays: c'étoit l'endroit le plus célèbre de tout l'Orient pour le commerce des diamants. Quand cette ville fut détruite par des princes ligués, qui tuèrent l'empereur, âgé de quatre-vingt-seize ans, en 1565, les vainqueurs passèrent cinq mois à la piller; mais les habitants en avoient retiré le meilleur butin. Dans le court espace de trois jours, ils en avoient fait sortir quinze cent cinquante éléphants chargés d'argent et de joyaux pour plus de cent millions, sans compter le trône royal destiné aux cérémonies, et qui étoit d'un prix inestimable. Cependant les pillards y trouvèrent encore un diamant de la grosseur d'un œuf ordinaire, qui servoit de support à l'aigrette du cheval du roi, un autre un peu moins gros, et d'autres bijoux d'une incroyable valeur. Toutes ces exagérations ne sont point rares dans les récits des Indiens, et l'on en verra encore des exemples.

Le souba de Décan, souverain de ces provinces, habite la ville d'Asem-Abad, dénuée de fortifications et de murailles, mais tout ombragée d'arbres, et située dans un pays charmant. Il y a d'autres villes et des citadelles bien munies. Les pagodes d'Elora sont très fameuses: c'est un espace rempli de tombeaux, de chapelles, de temples spacieux, où on voit une infinité de figures taillées dans le roc, ouvrage gigantesque,

qui semble surpasser les forces humaines. Ceux qui sont familiarisés avec la connoissance des colosses d'Egypte admirent encore ceux-ci. Les Indiens de ces cantons marient leurs enfants à quatre ou cinq ans, permettent au mari d'habiter avec la femme lorsqu'elle a huit ans et lui dix; mais les femmes qui conçoivent de si bonne heure cessent de concevoir dès l'âge de trente, et portent déja alors sur leur front les rides de la vieillesse.

VISAPOUR.

La position du royaume de Visapour se connoîtra par l'indication de ses principales villes, dont les noms sont presque tous familiers aux Européens: Damor, place forte appartenant aux Portugais; l'île Salcéte, pleine de monuments antiques taillés dans le roc; Bombay, le meilleur port des Anglois; Goa, où arrivent les flottes portugaises. Les Hollandois ont porté une grande atteinte au commerce de cette nation sur cette côte, en envahissant une grande partie de ses possessions. Les Anglois ont aussi augmenté le leur, en prolongeant leur domination jusqu'à Surate. Enfin, le derrière de ces parages est possédé par les Marattes, qui, dans quelques endroits, descendent jusqu'à la mer. Le royaume de Visapour, après avoir été long-temps gouverné par des monarques patans, tomba entre les mains d'Aureng-Zeb. Il étoit divisé par des factions dont ce prince profita. Les rois, se défiant de leurs compatriotes, donnoient le gouvernement à

des Caffres, dont quelques uns même s'élevèrent à la dignité de protecteurs du royaume pendant les minorités; mais les seigneurs, jaloux de ces noirs, se révoltèrent, se réunirent, et donnèrent lieu à l'usurpation du trône, qui leur fut indifférente, parceque, sous le gouvernement étranger, ils n'en conservèrent que plus sûrement leur puissance, chacun dans leur canton.

MARATTES.

Les Marattes, qu'on nomme aussi Gamins, vivent dans les montagnes qui bordent le Visapour, le Carnate, et d'autres contrées limitrophes aux états du mogol, ou qui en sont partie. Ces montagnes sont fertiles, très peuplées, semées de quantité de plateaux, entourées de vallées profondes, qui sont des forteresses naturelles, supérieures à celles de l'art. Dans les pâturages qui environnent les hauteurs, se nourrissent des haras nombreux. Aussi la cavalerie fait-elle la principale force de ces peuples. Elle rend leurs irruptions dans les plaines aussi soudaines qu'impétueuses. Il y a peu de mahométans entre eux. La religion dominante est la païenne, celle des anciens Indiens dont ils descendent. Ils sont gouvernés par des rajahs, qu'on croit indépendants les uns des autres, ou membres d'une espèce de république fédérative, qui entretient une régence, ou conseil, où se discutent les intérêts communs, mais sans que le chef, s'il y en a, ou la collection des membres de ce sénat, exerce aucune autorité sur les peuples soumis à chaque rajah.

Telle est à-peu-près l'idée qu'on peut se former des Marattes, qui ne laissent pénétrer les voyageurs dans leurs montagnes qu'avec précaution, et qui ne sont guère connus que par leurs ravages. Ils ont eu du temps d'Aureng-Zeb un chef célèbre, nommé Sévaji, aussi traître et rusé que vaillant soldat et bon général. Malheur à qui se fioit à sa candeur et à sa bonne foi apparente! Il écrivit un jour à Abdol-Kan, général du roi de Visapour, dont il redoutoit la capacité, qu'il ne vouloit pas s'attaquer à un si habile homme, qu'il le prioit seulement de lui donner sûreté pour aller lui baiser les pieds. Le confiant Abdol-Kan lui désigne un endroit où il arrive avec une foible escorte, pendant que Sévaji avoit fait cacher un détachement considérable. Le rajah approche, admire le grand homme, se prosterne à ses pieds, marque cependant quelque crainte: « Peut-être, dit-il, mon seigneur en veut à ma « vie. » Pour le rassurer, le général remet à son page son épée et son poignard. Aussitôt Sévaji se jette sur lui et lui perce le cœur. Il comptoit si fort sur ses fourberies, qu'il écrivit à un général mogol qui le serroit de près, pour lui conseiller de se retirer, parceque tôt ou tard il seroit pris dans les piéges qu'il lui tendoit, et le mogol le crut. Pour piller Surate, qu'il appeloit sa *trésorerie*, il alla lui-même, presque seul, déguisé en fakir, jusque dans la ville, examiner les passages, et fixer son plan d'attaque. Sévaji s'empara par trois fois de cette ville, et chaque fois y fit un butin immense. Afin d'y arriver plus promptement, il demandoit le passage au rajah de Ramnagar, qui le lui accordoit de bonne grace. Sévaji se lassa de cette espéce de servitude, et s'empara des états du rajah. A

ceux qui lui reprochèrent cette perfidie il répondit: « Il est naturel que j'aie les clefs de mon trésor. » Sevaji échappa des mains d'Aureng-Zeb, qui auroit bien voulu le faire mourir, mais qui n'osa, de peur de s'attirer sur les bras tous les autres rajahs marattes, dont il étoit fort estimé. Cet empereur l'appeloit son *rat de montagne*, parcequ'il savoit s'y blottir quand il étoit serré de trop près. Ce capitaine combattoit seulement lorsque le stratagême ne pouvoit lui réussir. Sa meilleure manière de vaincre ses ennemis étoit de les corrompre; aussi il n'épargnoit pas l'argent pour faire tomber les murs, ouvrir les forteresses, et tourner les garnisons, les armées même, contre ceux qui les commandoient. Malgré sa bravoure, il n'étoit point homme à s'exposer à un danger inutile. Se voyant provoqué dans une bataille par le fils de cet Abdol qu'il avoit assassiné, et qui lui crioit: « A moi, traître, lâche Sévaji » ! il se retourna froidement, et dit: « C'est un jeune fou, que « quelque autre l'expédie. » Les successeurs de ce rajah sont devenus très puissants. Sous eux, les Marattes ont repoussé au loin les Mogols, ont envahi des royaumes, et fait trembler les établissements européens.

GOLCONDE.

Des fruits de toute espèce, du raisin même, dont on fait de bon vin, abondance de riz et d'autres grains, qu'on recueille deux fois l'an, des mines de diamants: telles sont les richesses du royaume de Golconde. Le gibier, la volaille y sont à si bas prix, qu'ils se donnent

plutôt qu'ils ne se vendent. Ce climat n'est pas fort sain. Les terres, trop inondées de pluies chaudes, envoient des exhalaisons nuisibles, mais aussi ces arrosements portent avec eux le germe d'une fécondité inépuisable. Les omras s'annoncent par un faste étonnant. Jamais ils ne paroissent dans la ville que précédés par deux éléphants décorés de bannières. A une certaine distance marchent soixante cavaliers, suivis par d'autres qui sonnent de la trompette et jouent du fifre. L'omra vient après, à cheval, entouré de valets de pied : l'un porte le parasol sur la tête de son maître, l'autre sa pipe; d'autres chassent les mouches, et la pompe finit par deux timbaliers sur des chameaux. Dans le cortége se voit ordinairement un palanquin où le seigneur s'étend, un bouquet à la main et fumant sa pipe. Leurs richesses sont prodigieuses; on en cite un qui avoit, entre autres, quatre cent pesant de diamants.

Cette richesse les a quelquefois rendus maîtres du trône, c'est-à-dire leur a fourni les moyens d'y placer les princes qu'ils croyoient pouvoir gouverner plus facilement. Un roi gratifié du sceptre par deux omras dans cette intention, vint à bout de se défaire d'eux sans qu'ils pussent le taxer d'ingratitude. Il partagea entre eux deux la puissance, persuadé qu'ils ne tarderoient pas à se défier l'un de l'autre, et à devenir ennemis, ce qui arriva. De peur qu'ils ne s'aperçussent qu'il méditoit de se rendre le maître, il se livra aux plaisirs que ses ministres lui préparoient à l'envi; mais pendant qu'ils le croyoient plongé dans la léthargie de la volupté, il s'instruisoit en secret de l'état de son royaume. Leur rivalité, n'étant point contenue par

l'autorité du roi, qui fermoit les yeux sur leurs déportements, éclata en querelles personnelles. Ils se permirent, jusque dans le palais royal, des altercations scandaleuses, qui autorisèrent le monarque à châtier l'un, à expulser l'autre, et à recouvrer, sans troubles et sans effusion de sang, le pouvoir qu'ils avoient usurpé. Aureng-Zeb s'empara de ce royaume vers 1695. Les rois y ont reparu et y subsistent encore.

CANARA.

Le Canara, tenant aux montagnes des Gattes, joint à un air pur la fertilité. Ses forêts nourrissent des éléphants sauvages. Ce pays, jusqu'à nos jours, a été gouverné par des femmes. La reine pouvoit épouser l'homme qu'elle vouloit; mais le mari n'avoit aucune part aux affaires. Les Canariens ont la taille médiocre, le teint basané, peu de barbe; ils portent les cheveux longs, sont bons soldats, combattent avec méthode; ils ont un ordre de nobles qu'on appelle *naires*. Leur langue est la langue commune de toute la côte. Les veuves des naires se brûlent, excepté la reine. Les dévots se sacrifient à leurs dieux, en se faisant écraser sous les chariots qui les portent, ou dépecer par les crochets, faux, sabres et autres instruments tranchants dont les roues sont armées. On est très libre dans ce pays; on va, on vient, sans être exposé à aucune inquisition. Le vol est sévèrement puni. Les Portugais y sont répandus, mais c'est la lie de la nation, et leurs prêtres sont la honte du christianisme.

MALABAR.

On donne ce nom à tout le pays à l'occident du cap Comorin, et un peu à l'orient, sur cent cinquante lieues de côtes, et trente environ, quelquefois huit ou dix dans les terres; mais la langue de ces peuples s'étend plus loin, preuve qu'ils habitoient dans l'intérieur comme nation puissante. L'air y est très sain. La terre, un peu sablonneuse, donne d'excellents fruits qui lui sont particuliers. On y trouve le jakka, d'une prodigieuse grosseur, la mangle, le poivre, le cardamone, assaisonnement recherché aux Indes, la canelle, inférieure à celle de Ceylan, le bois de sandal, la casse, la noix vomique, du fer, de l'acier, de beaux bois de charpente et de marine, beaucoup d'oiseaux, des singes, des bêtes fauves, de petits serpents très dangereux, et de gros qui avaleroient un homme; mais on les voit de loin, et on les évite facilement, parcequ'ils se meuvent avec peine. Il n'y a point de villages. Toutes les maisons de la campagne sont séparées, et ressemblent, du haut d'une montagne, à des taupinières éparses. Il y a des villes fortes. Les Hollandois y sont très puissants. Il y reste des Portugais aussi méprisables que les Canariens. On y va presque nu, hommes et femmes. Les mariages y sont précoces.

Les rois, de père en fils, portent le nom de *samorin*. Autrefois il ne lui étoit pas permis de régner au-delà de douze ans. A ce terme, il étoit obligé de se couper lui-même la gorge sur un échafaud. A cette cou-

tume en a succédé une autre non moins bizarre, quoiqu'un peu moins cruelle. Au terme même de douze ans, on fait une grande fête qui dure plusieurs jours. Le dernier, quatre des assistants, quels qu'ils soient, peuvent aspirer à la couronne par une action désespérée. Ils doivent se faire jour à travers trente ou quarante mille gardes, dont le samorin est environné, et le tuer dans sa tente. Celui qui porte le coup mortel est roi. Un voyageur a vu un de ces aspirants pénétrer jusqu'au prince, et lui porter un coup, mais le fanatique ambitieux fut massacré. Le samorin ne reçoit sa femme qu'après qu'elle a habité trois nuits avec le chef des prêtres des idoles. Plusieurs naires se soumettent à cet usage ; mais, à la différence de leur roi, ils le font volontairement. On trouve dans ce pays des Juifs qui se prétendent descendants de la tribu de Manassès, transportée par Nabuchodonosor à l'extrémité de son vaste empire. Ils devinrent assez puissants pour acheter, disent-ils, le petit royaume de Cranganor, faisant partie des états du samorin, où ils vivent actuellement en sujets.

L'eau de ce pays est très malsaine, et fait enfler les jambes. On y trouve, dit-on, un port de vase ou de boue unique dans le monde. C'est, près du cap Comorin, une plage d'environ une lieue d'étendue, où le flot arrive avec impétuosité de la haute mer, se perd comme dans un crible, et laisse les vaisseaux sur un lit mollet, sans qu'ils éprouvent la moindre agitation ; on peut se laisser ramener par un autre flot. A l'extrémité du cap, qui n'a pas plus de trois lieues d'étendue, on voit deux saisons réunies Dans cette langue de terre se prolonge un dos de montagnes qui sépare

l'hiver de l'été, en opposant une barrière au vent froid qui souffle alternativement avec le vent chaud ; mais ce seroit être trop crédule que d'ajouter foi à ce que disent des voyageurs, « que dans un même jardin « de cinq cents pas en carré, les arbres sont chargés « de fruits et de fleurs d'un côté, pendant que de l'au- « tre ils sont dépouillés de toutes leurs feuilles. »

Les Malabares sont noirs, mais pas aussi laids que les Africains. Ils ont la taille belle. Ils aiment mieux les petites femmes que les grandes. Ils sont traîtres, et cependant ils ont en horreur le poison. La patience est leur vertu ; mais il ne faut pas la mettre à de trop fortes épreuves. Cependant ils ne se vengent que par les voies d'honneur. Ils sont partagés en tribus, celles des princes, du clergé, des naires, des marchands et des ouvriers. La couronne est héréditaire, mais non pas dans la ligne directe. Elle passe au plus ancien des princes ; de sorte qu'il est rare de voir un jeune souverain. Il crée, en montant sur le trône, un premier ministre, sur lequel il se décharge de tout le gouvernement sans réserve. On sait qu'il y a un roi, seulement par la pompe qui l'accompagne quand il sort. Même faste, à proportion, orne la marche des princes et des princesses.

Les prêtres sont très puissants ; ils ont des chefs qui sont souverains pour le temporel comme pour le spirituel, et qui exercent une certaine influence dans le gouvernement. Les prêtres du second ordre ne se mêlent que de la religion. Il y a des biens affectés à cette tribu. Elle renferme aussi les magiciens, qui sont en grande vénération. Les naires portent les armes, et ne sont pas riches. On peut compter sur leur fidélité,

quand on se fait escorter par eux en voyage; jamais ils n'abandonnent ni ne trahissent ceux qu'ils accompagnent. Si quelqu'un, sous leur protection, vient à périr, ils ne lui survivent pas, autrement on les regarderoit comme des lâches. Dans la dernière tribu se trouve une caste misérable, nommée les *poulias*. Tout commerce avec les autres tribus leur est interdit. Il ne leur est permis ni de bâtir des maisons, ni de se vêtir d'étoffes. Ils se couvrent de feuilles ou de chaume serré avec une corde, et demeurent dans des trous en terre, ou sur des arbres, encore faut-il que ce soit loin des habitations, et même des champs cultivés. Quand ils voient quelqu'un approcher, ils poussent des cris à-peu-près comme les animaux, afin qu'on se détourne, ou ils s'enfuient de peur d'être tués par ceux qu'ils exposeroient à respirer le même air qu'eux. Ils sont légers à la course et très bons chasseurs. En effet, ils n'ont pas d'autre ressource que la chasse. On ne dit pas la cause qui a fait dévouer dans le principe une classe entière d'hommes à une pareille humiliation.

Dans le Malabar, indépendamment de la religion commune aux Indes, dont on parlera, chacun se crée des divinités, un arbre, un chien, un serpent. C'est peut-être une suite du dogme de la métempsycose, qu'ils adoptent généralement. Ils croient cependant à un seul dieu suprême. Leurs temples, ou pagodes, sont obscurs et noircis par la fumée habituelle des lampes. La distinction entre les castes est rigoureuse. Il y a peine afflictive pour la caste supérieure qui se mésallie, comme pour la caste inférieure qui aspire trop haut. Nulle part la folie des distinctions orgueilleuses n'est portée

à une pareille extravagance. La tribu supérieure non seulement ne mangeroit ni ne boiroit avec celle au-dessous, mais même ne mange pas des mets préparés par elle, et ne boit pas de l'eau des mêmes puits. Les deux sexes sont nus de la tête à la ceinture. Les femmes parent cette nudité de joyaux qu'elles portent partout, et agrandissent leurs oreilles, pour en employer davantage. Elles se dédommagent ici de la polygamie, admise ailleurs, et peuvent prendre jusqu'à douze maris. Aussi les enfants se rangent-ils dans la tribu de la mère, parcequ'elles ne pourroient souvent reconnoître le père. Tant de maris les dispensent de se brûler.

Le moindre vol coûte la vie. Il n'y a point de prisons. On enchaîne le coupable, et il reste ainsi jusqu'au jugement, qui ne se fait pas long-temps attendre. La sentence à mort ne se prononce que par le roi: elle est sans appel. Le premier qui se rencontre, même les plus grands seigneurs, l'exécutent. Celui qui ne peut être payé d'une créance a recours au juge: celui-ci envoie un officier avec un petit bâton; l'officier fait un cercle autour du débiteur, et lui défend au nom du roi d'en sortir, jusqu'à ce que le créancier soit satisfait. Il y auroit peine de mort s'il enfreignoit cette défense. Ils écrivent avec un poinçon sur de larges feuilles de roseaux qui croissent dans leurs marais. On enfile ces feuilles pour les faire sécher à la fumée, on les serre, et elles conservent long-temps les caractères qu'on y trace. La langue malabare se parle dans tout l'intérieur de la presqu'île, et jusqu'aux îles Maldives. Les Malabares sont bien armés, et s'exercent à l'escrime. Les jugements par le duel et par le feu sont communs. S'ils ne volent pas sur terre, ils sont grands pirates, s'en

font gloire, et traitent fort mal leurs prisonniers. L'esclavage est très dur chez eux. Leurs grands temples sont accompagnés d'hospices, où l'on reçoit et nourrit des pauvres. Des biens, nommés *sacrés*, sont affectés à ces temples. Il est défendu, sous peine de mort, d'y répandre du sang, fût-ce à la dernière extrémité et pour sa défense. La loi est si rigoureuse, que si le coupable se sauve, on lui substitue son plus proche parent. Les autels de leurs pagodes ne sont jamais ensanglantés; on y offre des fruits, des étoffes, et toutes choses inanimées. Leurs idoles sont en grand nombre et très bizarres; on auroit quelquefois peine à deviner ce qu'elles représentent, excepté le soleil et la lune. Leurs fêtes sont pompeuses: elles consistent en processions, précédées de jeûnes, auxquels les prêtres seuls s'astreignent. Les Malabares approchent de leurs rois avec la même vénération qu'ils ont pour leurs dieux. Ils respectent tellement la vieillesse, qu'un homme n'oseroit s'asseoir devant un plus âgé que lui.

Un voyageur qui auroit suivi la côte depuis le golfe de Cambaie jusqu'au cap Comorin ne seroit point étonné des usages qu'il trouveroit dans le Malabar, parceque ce sont par-tout les mêmes, à quelques nuances près; par cette raison, il seroit inutile, pour donner une idée de la presqu'île, de mettre sous les yeux du lecteur ce qui se passe dans les royaumes et provinces qui restent à parcourir. Le Maduré a un roi. On trouve des perles dans les mers qui baignent les côtes de ce pays. Dans le Marava se voit un pont singulier, si on peut appeler ainsi une continuité de roches qui paroissent taillées dans un très long espace, pour joindre à la terre ferme l'île de Romanancor. On

les enjambe presque par-tout. Il y en a qui ont dix-huit pieds de diamétre. Comme les ouvrages prodigieux sont en quelques pays attribués au diable, les Indiens disent à plus juste titre que celui-ci a été construit par les dieux. Dans le Tranquebar est une colonie danoise, où résident de savants missionnaires très zélés. Le Çarnate a dans son territoire Pondichéry et Madras : ces deux rivales qui ont trop souvent donné le spectacle de guerres opiniâtres et ruineuses qui vengent les Indiens des usurpations européennes. La province d'Ikkeri, le royaume de Maïssour, la province d'Orixa, présentent des sites agréables, n'ont point de gouvernement stable, et appartiennent souvent au premier occupant. Les Marattes s'y sont quelquefois arrêtés. Dans le Maïssour sont les Malléams, peuple doux, plus tributaires que sujets, partagés en villages qui ont chacun un juge. Leurs fêtes sont gaies, leurs filles y jouent de la flûte, du flageolet et du tambour de basque. Les Malléams n'ont qu'une femme à-la-fois, et ont un grand respect pour les sépulcres de leurs ancêtres. Ils se font volontiers chrétiens. Depuis une vingtaine d'années la face de ce pays est bien changée, ainsi que celle de tout l'Indostan.

RELIGION INDIENNE.

Religion indienne.

Si les Indiens n'occupoient pas une contrée intéressante sur le globe, nous nous garderions de conserver la mémoire des absurdités ridicules qui sont le fondement de leur religion, et déshonorent l'esprit humain.

Mais ces écarts d'imagination sont les dogmes, sont les rêves d'une grande nation; ils doivent donc trouver place dans les annales de l'univers. Nous prendrons seulement la précaution de les présenter de manière qu'on puisse démêler ce qu'adoptent les gens qui réfléchissent, d'avec l'opinion de l'aveugle vulgaire.

La doctrine indienne est contenue dans quatre livres venus du ciel, et regardés conséquemment comme sacrés. Le premier traite de l'origine des choses, de la nature de Dieu, de l'ame, du bien et du mal; le second, des souverains; le troisième, de la morale; le quatrième, du rit: celui-ci est malheureusement perdu. Les brahmes, qui sont très puissants, disent que, si ce quatrième livre existoit, ils le seroient bien davantage. Ces livres ne sont point connus du peuple, et ne se lisent pas publiquement; mais il y en a d'autres répandus, où se trouve la théologie populaire, qui est le polythéisme.

Le grand dieu, voulant manifester son excellence, créa quatre éléments: la terre, l'air, le feu et l'eau. Il souffla sur l'eau avec un grand roseau. Il en sortit un œuf qu'il plaça au milieu du firmament, et qu'il appela le bas monde. Il y créa un soleil, une lune, des étoiles, toutes sortes d'animaux, un homme et une femme qui produisirent quatre fils, ayant chacun des caractères analogues aux quatre éléments. Braman, d'une constitution terrestre, et par conséquent mélancolique, fut choisi pour donner des lois et des préceptes aux hommes, ce à quoi son caractère grave et sérieux le rendoit propre. Cutteri, d'un temperament de feu, avoit l'ame martiale. Il eut le gouvernement du royaume, et dans ses mains une épée, qui est le symbole de la

victoire et de l'empire. Shudderi, flegmatique, doux et traitable, tenant de l'eau, fut destiné au commerce. On lui donne des poids et des balances. Wise, vif comme l'air, reçut le talent d'inventer. Il porte un panier plein d'outils. Dieu leur créa à chacun une femme, qu'il mit aux quatre coins du monde. Ils allèrent les chercher, et peuplèrent ainsi les quatre parties. Leurs descendants se corrompirent, et attirèrent sur eux le courroux céleste, qui éclata par des tempêtes et un déluge universel. Les corps furent détruits, et les ames se retirèrent dans le sein du Tout-puissant.

Pour ne point perdre le fruit de sa création, il résolut de renouveler la race humaine par trois personnes plus parfaites que les premières. Il descendit sur une montagne, et dit : « Léve-toi, Brahma, la pre-« mière des créatures du second âge. » Brahma parut, et adora son créateur. Wishnou et Rutrem sortirent de même du sein de la terre. Dieu leur assigna à chacun leur fonction : à Brahma, la puissance de créer, à Wishnou, celle de conserver, et à Rutrem, celle de détruire. Ce dernier est le seigneur de la mort et de tous les maux physiques. Dans sa main se trouve tout ce qui peut être considéré comme la peine du péché. Brahma mit au monde deux jumeaux déja grands et de sexe différent. Ils produisirent trois couples qui peuplèrent l'occident, le nord et le midi. Vishnou pourvut à leur subsistance, ainsi qu'à leur conservation, et Rutrem répandit les fléaux, les maladies et la mort, à proportion que les hommes s'attiroient ces maux par leur corruption et leurs vices ; mais, afin qu'ils pussent les éviter, le Tout-puissant descendit encore sur la montagne, et du sein d'une nuée obscure, de laquelle

partirent quelques rayons de sa gloire, il donna à Brahma un livre de préceptes, et le chargea de les enseigner aux hommes.

Ce livre est divisé en trois parties. La première contient la loi morale et l'explication de chaque précepte; la seconde, la loi sur les cérémonies; dans la troisième, le genre humain est divisé en tribus, et on y voit les régles prescrites à chacune. Huit commandements constituent la loi morale. 1° Défense de tuer aucune créature vivante, parcequ'elle a une ame aussi bien que l'homme. 2° De regarder ce qui est mauvais, d'y prêter l'oreille et de dire du mal, de manger de la chair et de toucher les choses souillées. 3° Le temps et la manière d'adorer. 4° On ne doit pas mentir dans le dessein de tromper les autres en fait de commerce, de marchés et de contrats. Le 5e ordonne la bienfaisance envers tout le monde, sur-tout envers les pauvres. Par le 6e est interdite toute oppression directe et indirecte. Le 7e régle les fêtes, ordonne de s'y réjouir sans excès, et de s'y préparer par la veille, le jeûne et les prières. Enfin le 8e défend toute espéce de vol, de s'approprier ce qui a été confié dans l'exercice de quelque office, ordonne de se contenter de son salaire, parcequ'on n'a aucun droit sur ce qui appartient à autrui.

Suivent les lois sur les cérémonies, qui consistent en ablutions, onctions, prostrations, dont le temps et la manière sont marqués. Il y a des saints à invoquer selon les besoins: les uns président aux mariages, d'autres aux voyages, au commerce, aux maladies, aux combats. La troisième partie du livre sacré est pleine de détails sur la distinction des tribus.

Malgré la sagesse des préceptes et les lois prescrites pour les observer, le genre humain se corrompit encore trois fois, et trois fois, malgré les soins de Wishnou, le conservateur, et ses prières, Dieu ordonna à Rutrem, le destructeur, de lâcher les vents, d'appeler les eaux du fond des abymes, et le monde fut bouleversé. Toute la race humaine périt, excepté un juste, nommé Koli, qui fut conservé, et qui la renouvela. Alors la mission de Brahma, l'instructeur, et celle de Rutrem, le destructeur, ont fini. Ils ont été enlevés au ciel dans le sein de Dieu. Il n'est resté que Wishnou, le conservateur, qui sera aussi enlevé à la fin de cet âge, et dans cette dernière catastrophe, le monde finira par le feu. Il y eut dans la division des castes, entre les descendants de Koli, un changement remarquable. Dieu fit détruire les cutteris, ou guerriers, comme étant trop méchants, et les remplaça par les rajahs ou raspûtes, qu'il tira de l'ordre des brahmins. Telle est la théologie primitive des Indiens, qui se conserve peut-être entre les gens instruits, mais qui dans le peuple a dégénéré en polythéisme.

La vérité est une, mais en fait d'erreur il est difficile de s'arrêter. Aussi du moment que les Indiens ont reconnu plus d'un dieu, ils ont donné dans toute sorte d'absurdités sur la génération, la puissance, le caractère, les inclinations, les intimités et les combats de ces dieux. Les trois premiers sont : Brahma, Wishnou et Rutrem ou Jshuren. Leurs femmes, leurs enfants, leurs favoris, dieux cependant, quoiqu'ils soient inférieurs aux précédents, forment la seconde classe. La troisième est composée des *sentas*, espèce d'anges chargés du soin de l'univers. La quatrième, des ashurens,

géants, ou démons très malfaisants, qui participent aussi à la divinité. Débrouiller la génération de ces dieux seroit un ouvrage dont les Indiens, même les plus habiles, sont incapables. Sur la création isolée de ces dieux, ou la génération de l'un par l'autre; sur leur puissance irrésistible ou bornée, et sur leurs autres qualités, chaque caste a son opinion, que le chef fait plus ou moins valoir selon son obstination ou ses intérêts. Nous nous contenterons des principaux faits relatifs à ces divinités bizarres, sans prendre beaucoup de peine à les épurer: qu'importe qu'on se trompe sur des erreurs? Il est seulement à remarquer que les plus zélés polythéistes, en remontant à l'origine des choses, partent toujours d'un principe unique, qu'ils ne savent comment définir, et qui sera toujours un mystère pour l'esprit humain.

L'eau existoit seule avec Dieu. Il fit flotter sur elle une feuille d'arbre en forme d'enfant, d'où sortit Brahma. Dieu lui donna la puissance de créer l'univers. Non, prétendent d'autres, c'est Wishnou, dont l'origine est très obscure, qui a eu le pouvoir de créer. On accorde les deux partis, en disant que Brahma crée, et que Wishnou conserve. Jshuren, placé entre eux deux, les concilie quand ils ne s'accordent pas, et les punit même quand ils résistent. Ainsi, dans une de ces occasions, il coupa une tête à Brahma, qui en a cependant encore quatre. Brahma loge dans le plus haut des huit mondes, le plus proche du séjour de Dieu. Il a eu deux femmes, qui lui ont donné une multitude d'enfants. De ce nombre est Kassiopa, le père des bons et des mauvais anges. Quant à son fils Sagatra, qui n'avoit pas moins de cinq cents têtes et de mille mains, il est

né du sang qui coula quand Jshuren coupa une tête à son père.

Wishnou, que le soin du monde auroit trop occupé, a créé des administrateurs. C'est à lui que le livre sacré, nommé Védam, qui contient toutes ces belles choses, a été apporté dans une coquille. Il a eu des milliers de femmes. Ses deux fidèles, qui ne le quittent jamais, sont Leskini, déesse de la fortune, qu'on croit être la Vénus indienne, trouvée dans une grosse rose, sur une mer de lait; et Pagoda, la mère des dieux. La première gratte perpétuellement la tête de son cher époux; la seconde lui frotte les pieds, qu'elle tient dans son giron. De tant de femmes, il n'a eu que trois fils. Encore un d'eux naquit-il du sang qui sortit d'une blessure qu'il se fit au doigt.

Wishnou est célèbre par ses dix métamorphoses ou incarnations. Toutes ont un motif ou un but inutile ou extravagant, qui ne paroît cependant pas tel aux Indiens. La première fois, il se transforma en poisson pour retirer le Védam du fond de la mer; la deuxième, en tortue, pour s'enfoncer sous terre, et y aller chercher l'ambrosie; la troisième, en cochon, pour suivre un géant énorme qui avoit roulé la terre comme une feuille de papier, et l'avoit emportée sur ses épaules dans les régions infernales. Wishnou l'attrape, reprend la terre; mais ne pouvant la remettre droite, il s'adresse à un petit saint, haut d'un pouce, qui la replace. La mer s'avise de se moquer de ce pygmée, il l'avale entière, et la rend par les narines; voilà pourquoi elle est salée. La quatrième métamorphose de Wishnou est en monstre moitié homme, moitié lion, pour punir un géant usurpateur de toute la terre; la cinquième, en

brame mendiant, pour attraper un dieu subalterne, nommé Malavie, qui avoit aussi usurpé le monde. Wishnou lui demande seulement trois pieds de terrain pour bâtir une hutte; Malavie l'accorde. Vishnou appuie son pied sur ce terrain, et devient un si grand géant, que de l'autre pied il couvre le reste de la terre, et ainsi la soustrait à la domination de Malavie. Il le console cependant en le faisant portier du paradis.

La sixième fois, Wishnou se transforme en un bel enfant et coupe la tête à sa mère. Le père est tué par son beau-frère, puissant cutteri, auquel il avoit refusé la vache blanche d'abondance. Pour le venger, Wishnou extermine toute la race des cutteris. Le père et la mère de Wishnou ressuscitent, et ont un fils nommé Ram, qui est la tige des rajahs. La septième fois, sous la figure de ce Ram, Wishnou tue un géant qui avoit dix têtes et vingt bras, poursuit jusque dans l'île de Ceylan les ravisseurs de sa sœur, et y passe sur un pont de pierres volantes. La huitième fois, Wishnou prend la figure de Kisna, véritable espiègle qui ment effrontément et vole les vases des laitières pour les embarrasser; mais, après ce temps de jeunesse, il devient un dieu important, guérit les malades, ressuscite les morts, change les cabanes en palais, détrône les tyrans, rétablit les rois dépossédés, punit les oppresseurs, soulage les opprimés. Des pasteurs qui l'avoient établi leur roi se multiplient jusqu'à cent soixante millions. Ils deviennent méchants. Kisna les met aux prises les uns contre les autres. Ils se détruisent. Kisna conserve seize mille femmes, et les mène au ciel pour lui tenir compagnie. Quand toute la terre seroit de papier, disent les Indiens, elle ne suffiroit pas pour écrire les

miracles de Kisna. La neuvième fois, Wishnou a pris la figure de Bodha. Il reste sur la terre sous cette forme, qui est toute humaine. Il ne s'occupe qu'à prier sans faire de miracles. Quand il aura ainsi passé trente-quatre mille trente ans, il disparoîtra. Ce Bodha est le dieu Fô, que plus de la moitié de l'Asie adore. Il fait sa résidence à Lima, dans le grand Thibet, sous une forme humaine, et est censé ne pas mourir, parcequ'on le renouvelle. Enfin, la dixième métamorphose ou incarnation n'est pas encore arrivée. Wishnou paroîtra sur un cheval blanc ailé. Ce pégase indien se tient debout dans le ciel sur trois jambes. Au moment marqué par le Tout-Puissant, le cheval laissera tomber son pied suspendu, frappera la terre avec une telle force, que le serpent Signana ne pourra soutenir le monde, et se retirera. La tortue, se voyant toute la charge sur le dos, se jettera dans la mer, et noiera la terre. Ainsi se terminera le dernier âge, et le premier recommencera.

Jshuren est aussi étonnant que Wishnou. Il a comme lui des métamorphoses, et des aventures bizarres, qui n'amuseroient pas après celles dont on vient de faire le récit, parcequ'à quelques circonstances près, elles rentrent l'une dans l'autre. Ce sont des voyages dans les airs, des défaites de géants, des têtes à six faces, d'autres à trois yeux qui consument tout ce qu'ils regardent. Il s'est fait mendiant pendant vingt-quatre ans, et il est patron des Joghis ou Fakirs errants. Il envoie sa fille à un festin, et la pare avec des serpents dont il a coutume de s'entourer, avec son parasol de queues de paons, une chaîne d'os humains, par-dessus une peau de tigre, et un cuir d'éléphant. Il

trouve mauvais que les convives, au nombre desquels étoient Brahma et Wishnou, rient de cet accoutrement. Il veut les punir de l'affront fait à sa fille; mais ils s'enfuient, lui abandonnant le soleil et la lune. Il arrache une dent au premier, et bat si bien la lune, que les meurtrissures paroissent encore.

Jshuren est le Priape des Indes, le dieu de l'impudicité. Il joignoit à cette qualité celles de fainéant et de glouton, qui ne déparent pas la première.

On ne conçoit pas comment des hommes sensés n'ont pas rougi de comparer ces fables aussi infames que ridicules aux vérités les plus sacrées. Tous les jours cependant on entend vanter la haute antiquité des Indiens, leur mythologie, leurs dogmes religieux. Ainsi souvent on préconise ce que l'on ne connoît pas.

Avec ces trois premiers dieux, Brahma, Wishnou et Jshuren, on reconnoît leurs enfants pour les seconds, et les enfants de ceux-ci pour les troisièmes. L'imagination et l'intérêt des prêtres les ont multipliés à l'infini, et toujours avec les mêmes absurdités.

Pagodes, culte, ministres.

Les pagodes ont trois parties; la première est ouverte à tout le monde, la seconde est pleine d'idoles affreuses, la troisième est le sanctuaire du dieu. Les prêtres seuls entrent dans les deux dernières. On y offre du riz, des fruits, de l'or, de l'argent, des bois précieux. Les lumières et l'encens y sont en usage. Les femmes n'y arrivent jamais les dernières. Il y en a peu qui ne soient attachées à des prêtres qui vont les instruire dans leurs maisons. Elles font foule dans les pélerinages et autour de ces pénitents qui se dévouent à des tourments cruels, les disciplines, les fers, le feu, sur lequel ils se suspendent. Les cendres consacrées

par les prières, sur-tout celles de bouse de vache, sont les principaux ingrédients de leurs purifications. Ils s'en marquent le visage, s'en oignent le corps, s'en servent dans leurs exorcismes, dans lesquels ils emploient le bâton pour chasser les démons. Ils n'ont pas une uniformité d'opinions bien marquée sur la nature des ames. Le plus grand nombre pense qu'elles sont éternelles et immortelles, et qu'elles font partie de la divinité. En conséquence ils en mettent par-tout, même dans les plantes. Ils croient à la métempsycose, aux châtiments et aux récompenses après la mort, et à une espéce de purgatoire.

Les brahmins sont les principaux prêtres nés tels. Leur devoir en général est de faire les prières et d'instruire. Il y en a de fort habiles. Une de leurs lois est une défense, sous peine de sacrilége et de la vie, de communiquer leurs dogmes à ceux qui ne sont pas de leur religion. Aussi, excepté ce qui est extérieur, on n'est jamais sûr s'ils disent la vérité, et s'ils n'en imposent point exprès aux curieux qu'ils ne veulent pas tout-à-fait refuser. Il y a des prêtres isolés; d'autres vivent en commun. Il y a des espéces de prélats fort riches, des inférieurs même aisés, d'autres qui font profession de la pauvreté la plus stricte, qui, non seulement mendient, mais même attendent qu'on leur porte ce qu'on leur donne. Ce seroit une étude que de vouloir connoître les signes qui différencient les sectes et les ordres; cordons, écharpes, bandelettes mises de biais, en travers, perpendiculaires; ceintures, morceaux de toile sur la tête et autour du corps; la manière de couper la barbe et les cheveux, la chaussure, des traces coloriées ou empreintes sur la chair

nue; enfin une multitude de marques qui ont chacune leur propriété particulière, et une origine mystique.

Religion de Fô.

L'Inde, cette grande partie du monde, tant en-deçà qu'au-delà du Gange, professe la religion des brahmes qui est le trithéisme, ou le culte des trois dieux destinés par l'Etre-Suprême à créer et à gouverner l'univers. Les nations voisines de ces Indiens ont au contraire pour premier objet de leur culte, comme on l'a déja dit, un homme qui, environ mille ans avant l'ère chrétienne, publia sa fausse religion. Pendant que la théologie des brahmins proposoit trois dieux pour objet d'adoration, Fô prétendit être l'être souverain qui étoit revêtu d'une nature humaine. Les divinités indiennes étoient invisibles à leurs adorateurs; lui, il prétendit exister corporellement parmi ses sectateurs, et recevoir leurs hommages en personne. Cependant, afin qu'on ne pût le convaincre d'imposture, si, après l'avoir vu vieillir, il se remontroit jeune et frais, il débita qu'il montoit de temps en temps au ciel, et qu'il en redescendroit sous de nouveaux traits. Ce miracle s'opère au Thibet, où est le séjour de Fô et le siége de sa religion, qui régne dans la grande Tartarie, depuis l'occident jusqu'à l'orient, à la Chine, au Japon, et est six fois plus étendue que celle des brahmins. C'est elle que nous allons voir dominer dans la presqu'île orientale au-delà du Gange, où nous entrons. Il s'y trouvera comme dans l'occidentale, et pour les mêmes raisons, une disette d'événements, des vides à cet égard, que nous remplirons par des détails de mœurs qui ont eu aussi leurs vicissitudes et en ont causé.

PRESQU'ILE ORIENTALE.

La partie orientale de l'Inde au-delà du Gange est contenue entre le Thibet, les golfes de Tonquin, de la Cochinchine et de Siam, la mer des Indes, jusqu'au détroit de Malaca, le golfe et la province de Bengale. Elle est riche en fruits, soie, éléphants, métaux, drogues, riz, poivre, huile, or et pierres précieuses. Nous ne ferons qu'indiquer les royaumes d'Assem et de Tipra. Les habitants du premier sont beaux et bien faits. La terre produit toutes les richesses de la végétation, excepté le blé. Ils ont une soie particulière qu'ils rendent du plus beau blanc; mais elle est cassante. Ils vont presque nus, pratiquent la polygamie, ont, dit-on, inventé la poudre à canon, qui de chez eux a passé au Pégu et à la Chine. On leur a trouvé d'anciens canons : leur poudre est excellente. Le royaume de Tipra fournit encore moins de nations. Les goîtres y sont communs. Il est réuni à celui d'Arracan.

ARACAN.

Aracan, entre Tipra, Ava, le Pégu et le Bengale.

Ce royaume, où se trouve le Bengale, le plus beau fleuron de la couronne des Anglois dans l'Inde, est plus étendu en côtes qu'en profondeur. Les buffles, les éléphants, les tigres y sont communs et ravagent les campagnes, qui produisent de tout abondamment, excepté

le froment et le seigle. Habituellement il y fait très chaud, cependant il y gèle quelquefois. Une vapeur qui couvre tous les jours la terre à peu de hauteur force d'élever les maisons sur des piliers. Elles sont plus commodes que belles. On parle d'une pièce du palais du roi, nommée la *Salle d'or* : elle est entièrement revêtue de ce métal. On y voit un dais d'or massif, autour duquel sont suspendus une centaine de lingots du poids de quarante livres, sept idoles de la grandeur d'un homme, de deux doigts d'épaisseur, ornées de rubis, d'émeraudes, de saphirs, de diamants très gros, productions du pays, et une chaîne carrée de deux pieds de large, d'or massif, chargée d'un coffre couvert de pierres précieuses, qui renferme deux rubis longs comme le petit doigt, gros à leur base comme un œuf de poule. Ces joyaux ont causé de grandes guerres, moins par leur valeur que parceque leur possession étoit regardée comme un titre à la royauté, quand l'empire subsistoit. Le souverain d'Arracan s'intituloit alors : « Possesseur de l'éléphant blanc, des deux pendants « d'oreilles, supérieur de douze rois qui mettent leur « tête sous la plante de ses pieds. » La capitale est dominée par un lac dont la digue est facile à rompre, afin de noyer les ennemis s'ils prenoient la ville : genre de défense unique.

Quoiqu'il fasse très chaud dans ce pays, on y est vêtu et même chargé d'habits, ce qui est un luxe. Les femmes couvrent leurs bras, leurs jambes et leur cou d'anneaux, dont le cliquetis avertit de leur marche. Elles sont assez blanches. Les maris n'aiment point qu'elles leur soient livrées vierges. Leurs mets favoris sont les rats, les souris, les serpents et le

poisson à-peu-près putréfié. Ainsi le racontent les voyageurs qu'on croiroit avoir pris leurs observations dans la basse populace. Il n'y a guère que les grands qui soient en état de faire les frais de la guérison d'un malade à l'extrémité. Quand il est à ce point, on assemble les prêtres et les parents, on donne un grand festin, pendant lequel le parent le plus proche, homme ou femme, est obligé de danser et sauter jusqu'à ce qu'il tombe. Un autre lui succède. Si le malade meurt malgré la danse, le prêtre dit que les dieux l'ont retiré par bonté de ce monde, afin de le récompenser dans l'autre. Pour lors son ame, après quelque pause dans le paradis, entrera dans un cheval, un lion, un aigle, un éléphant ou un autre animal estimé. On brûle les corps des riches; les autres sont jetés dans la rivière, quelquefois avant que le malade ne soit expiré, afin de lui épargner les langueurs et les souffrances de la maladie. Ces cadavres enfoncent, reviennent, flottent sur l'eau, et sont déchirés par les oiseaux de proie qui couvrent les rivières et les lacs: spectacle horrible et dégoûtant! Ils commercent peu par eux-mêmes; mais on vient chercher leurs productions, le bois de charpente, le plomb, l'étain, les dents d'éléphants, la laque, qui est la meilleure du monde. Les Aracanins font consister la beauté à avoir le front large et enfoncé. Ils se procurent cet agrément par une plaque de plomb qu'ils font porter aux enfants.

Leur religion est au fond la même que celle des brahmes; savoir, le culte des trois dieux principaux; mais ils ne portent point les mêmes noms qu'au Malabar, non plus que les prêtres, qui s'appellent ici

Talapoins. Au reste, c'est la même superstition, la même erreur d'imagination pour les statues des dieux, qui sont en nombre infini, ont jusqu'à six visages, cent mains, des têtes ou des pieds d'animaux, les attitudes les plus bizarres. Même ordre aussi et mêmes fonctions dans les prêtres, isolés, réunis, rangés sous une hiérarchie, chargés de prier et d'instruire. Ces peuples ajoutent à la superstition idolâtrique celle de croire aux présages, d'observer avec inquiétude la rencontre d'un animal, d'être effrayés par l'un et rassurés par l'autre. Les talapoins donnent sur ces augures des explications qu'on ne laisse pas sans récompense.

Il paroît qu'il y a toujours eu rivalité entre les rois d'Aracan et du Pégu; mais les hostilités auxquelles elle a donné lieu ne sont pas connues avant 1615. Alors le Péguan, qui avoit armé pour enlever à l'Aracanin un éléphant blanc, objet de leur commune ambition, n'osa faire une descente, parcequ'il voyoit les habitants prêts à lâcher leurs écluses, et à mettre tout leur pays sous l'eau; ce qui prouve que l'hydrographie et la science du nivellement y étoient connues. Sébastien-Gonzalès Tibao, né dans un village de Portugal, devenu de petit marchand de sel maître d'une armée de terre et d'une grande flotte, joua un rôle distingué dans cette guerre. Il commença par la piraterie, s'associa des brigands comme lui, qui s'emparèrent d'une île importante. Tibao, leur chef, y établit une véritable souveraineté, combattit sous ses propres étendards, et offrit au vice-roi de Goa un simple hommage. Il se fit rechercher par le roi d'Aracan; mais il le trahit, commit toutes sortes de perfi-

dies et de cruautés. Sa puissance fut détruite par un gouverneur mogol, par lequel le malheureux roi d'Aracan se vit aussi attaqué. On ne sait ce que devint Tibao. L'Aracanin se soutint contre le Mogol. Après la mort de ce prince, la désunion se mit entre ses enfants pour la possession de l'éléphant et des joyaux. Ils se firent la guerre, et y périrent, vers 1690, avec toute leur famille. Les talapoins s'étoient fait remettre en dépôt, pour les conserver, les joyaux, objets de convoitise et causes de la discorde. Ils les ont si bien cachés qu'on ne sait ce qu'ils sont devenus.

Sous ces rois, il y avoit une manière singulière de choisir leurs concubines. Tous les ans on prenoit les douze plus belles filles du royaume, qu'on faisoit habiller des plus fines toiles blanches. On les laissoit exposées au soleil jusqu'à ce que leurs vêtements fussent mouillés de sueur. Ils étoient alors portés à des experts qui les flairoient, et jugeoient par l'odorat celle qui méritoit la préférence. Ces concubines étoient non seulement instruites dans la musique, et formées à la danse et aux arts agréables, mais aussi au maniement des armes. Répandues dans les appartements du roi, elles lui servoient de guides. La superstition porta, dit-on, un de ces princes à l'action la plus barbare dont il ait jamais été parlé, et même trop barbare pour n'être pas absurde et fausse. On lui avoit persuadé qu'il étoit menacé de ne pas vivre long-temps après son couronnement. Il consulta un célèbre devin mahométan sur la manière de détourner ce malheur. Le scélérat, qui auroit voulu voir périr jusqu'au dernier de ceux qui ne professoient pas la même religion que lui, lui dit qu'il falloit se faire une composition

des cœurs de six mille de ses sujets idolâtres, de quatre mille vaches blanches et de deux mille pigeons; de plus, habiter une maison dont les fondements seroient posés sur des femmes enceintes, et arrosés du sang de dix-huit mille personnes. Le monstre fit, dit-on, tout cela, et crut sans doute à la science du devin, puisqu'il ne mourut que long-temps après.

PÉGU.

Le Pégu, entre Aracan, les Bramas, les royaumes de Mien, de Siam et le golfe de Bengale.

Le Pégu, en s'étendant le long de la mer, est entouré, sur ses derrières, de montagnes habitées par les Bramas qui ont subjugué ce royaume. Il n'y a entre elles de passages que ceux qu'occupent deux grandes rivières qui viennent du Thibet. Elles inondent le Pégu, comme le Nil inonde l'Egypte, et y procurent la même fertilité. La marée, sur les côtes, arrive avec la rapidité d'une fléche, et retourne de même en masse prodigieuse. Le Pégu produit les plus beaux rubis du monde, et de tout ce qui est nécessaire à la subsistance, riz, fruits, volaille, gibier, poisson, au meilleur marché, ainsi que la soie et le lin. La capitale, nommée Pégu, avoit six lieues de tour, et, quoique encore la résidence d'un vice-roi, n'est plus habitée que par le petit peuple. Il y a deux temples dont l'un est toujours ouvert et l'autre toujours fermé. Dans le premier est une idole couchée, de vingt coudées de long. Elle dort depuis six mille ans, et ne se réveillera que pour détruire le monde.

On distingue les Péguans des Birmans qui les ont

subjugués, parceque ceux-ci se piquent avec un poinçon, se frottent de charbon pilé, et se font sur le corps des figures ineffaçables qu'on voit à travers la mousseline qui les couvre. Ils ont tous les dents naturellement blanches; mais ils les noircissent pour ne les avoir pas semblables à celles des chiens.

Le roi hérite de tous les biens de ceux qui n'ont point d'enfants, et du tiers de ceux qui en ont. Leur musique, composée d'instruments à corde et à vent, est assez agréable. Ils prient le diable, et lui font des offrandes, sur-tout dans les maladies. Ils ont plus de confiance à leurs supplications pour l'engager à ne leur point faire de mal, qu'aux médecins. Ils croient aux deux principes et à la métempsycose. Les Péguans sont portés au commerce, et trouvent chez eux toutes les matières propres à l'alimenter. C'est sur-tout entre les marchands péguans que se pratique la manière de faire des marchés en se tenant la main sous un linge, en se touchant les doigts, les jointures, pour exprimer le prix. Chaque mouvement a sa signification, qui ne peut être devinée par les assistants.

Comme les autres Indiens, les Péguans reconnoissent un Dieu suprême. Leurs trois dieux inférieurs ont un nom différent de ceux des Brahmins et d'Aracan, et les subalternes sont en aussi grand nombre. Ils ont de plus le diable qu'ils régalent et flattent beaucoup, malgré leurs talapoins, qui s'opposent tant qu'ils peuvent à cette superstition. Les talapoins sont des espèces de moines. Ils gardent le célibat, et ne mangent qu'une fois par jour. Quand les terres qui sont autour de leurs temples ne suffisent pas pour leur entretien, ils envoient des novices quêter. Ces jeunes candidats

sont très modestes. Quand ils se présentent à une porte, ils frappent trois coups sur un petit tambour qu'ils portent. Si l'on n'ouvre pas, ils redoublent; si personne ne paroît, ils s'en vont sans rien dire; mais rarement on les renvoie sans leur donner des fruits, des légumes, du riz, des racines, leur unique nourriture; car on leur porte un grand respect à cause de leur vie exemplaire. Il y en a qui demeurent seuls dans les bois et dans les lieux écartés. Leur vie est très simple et très austère. Ils pratiquent les vertus qu'ils prêchent. L'humanité, la charité envers tous les hommes, les préceptes de la loi naturelle, sont la matière des discours que tous, tant ceux qui sont isolés que ceux qui vivent en commun, font au moins une fois la semaine au peuple. Ils le rassemblent au son du tambour. Il n'y a point entre eux de disputes de religion. Les talapoins regardent sans chagrin ceux qui en professent une différente de la leur. « Dieu, disent-ils, se « plaît à la variété. » La vie exemplaire des talapoins dans un pays si corrompu est admirable. Leurs compatriotes payent leur vertu d'une vénération profonde. Il y a un grand-prêtre. Ses funérailles sont magnifiques. On y lance des fusées volantes qui contiennent cinq cents livres de poudre dans un tronc d'arbre, et s'élèvent très haut. Nous n'avons pas poussé si loin la pyrotechnie.

Les rois de Pégu étoient fort puissants. On parle d'armées d'un million d'hommes, qu'ils mettoient sur pied, avec huit cents éléphants, et une nombreuse artillerie, mais mal servie. Les nobles étoient tenus dans une très grande sujétion, et employés dans les travaux publics comme le reste du peuple. Jamais le

roi ne paroissoit qu'entouré d'un cortége splendide. Il donnoit audience deux fois la semaine, et rendoit lui-même publiquement la justice. Il n'avoit qu'une femme, mais il entretenoit un très grand nombre de concubines.

On place le premier de ces rois dans le septième siècle. Il étoit, dit-on, pêcheur. Sans doute il commença par se rendre le maître d'un petit canton, d'où lui et ses successeurs, pendant l'espace de six siècles, s'étendirent jusqu'à mettre sous leur domination dix-neuf royaumes. Tel étoit l'empire du Pégu lorsque les Portugais y envoyèrent une ambassade en 1519. Le prince avec lequel ils firent alliance fut assassiné. Para Mandara, roi des Bramas, son tributaire, profita de cet événement pour se placer sur le trône. Ces peuples, habitants des montagnes et des forêts qui ceignent le Pégu, accoutumés à une vie dure, subjuguèrent sans peine les Péguans affoiblis dans les délices. Les Bramas tombèrent en masse sur le Pégu. Les Péguans se levèrent aussi en masse pour leur résister; d'où il arriva, si les historiens n'exagèrent point, qu'on vit des armées de dix-neuf cent mille hommes, cinq à six mille éléphants, et autant de canons. Cependant, c'étoient trois ou quatre cents Portugais qui entraînoient la victoire du côté où ils combattoient; preuve démonstrative de l'ascendant de la discipline sur la multitude.

Devenus maîtres du Pégu, les monarques bramas entraînèrent leurs nouveaux sujets et les anciens successivement contre les royaumes d'Aracan, d'Ava et de Siam. On ne conçoit pas ce qu'il pouvoit rester d'hommes dans les pays d'où partoient ces conqué-

rants, ni comment ils pouvoient se remuer dans leurs conquêtes. Il est vrai qu'ils s'y faisoient de la place par des massacres effroyables. On a beau dire aussi que ces peuples sont fort sobres; encore faut-il quelques approvisionnements, ne fût-ce que pour aller d'un endroit à l'autre; à moins qu'on ne croie ce que disent sérieusement les voyageurs, qu'au défaut de rats, de souris et d'insectes, ils vivent de racines, de feuilles et même de fleurs. Avec de pareils soldats, on feroit la conquête du monde; ainsi on ne doit pas être étonné de la vaste étendue que donna à ses états Chaumigrem, le souverain le plus célèbre du Pégu, qui vivoit en 1567.

A l'exemple de ses prédécesseurs, pour ne pas avoir à craindre les révoltes des princes dont il usurpoit le trône, il détruisoit les races entières. Ce n'étoit cependant pas sans quelque scrupule. Voici comme il tranquillisa sa conscience sur la mort de Shémindoo, prince qui avoit justement défendu sa couronne contre lui. Chaumigrem lui fit trancher la tête publiquement. On coupa son corps par quartiers, qui restèrent un jour exposés avec la tête, afin qu'on pût le reconnoître, et qu'il ne s'élevât aucun doute sur sa mort. Le lendemain, une cloche sonne cinq coups. A ce signal, sortent d'une maison voisine de l'échafaud douze hommes vêtus de robes noires, tachées de sang, le visage couvert, suivis de douze prêtres. Après eux marchoit l'oncle de Chaumigrem. Au nom de son neveu, il demande en grande cérémonie aux membres divisés de Shémindoo pardon de ce qui s'est passé, en offrant de lui céder le royaume, ou de lui en faire hommage, et de le gouverner en qualité de son lieutenant. Un des prêtres répond à ce discours au nom du mort: « Puis-

« que le roi confesse sa faute, je la lui pardonne, et « lui remets le pouvoir de gouverner le royaume en « ma place suivant les régles de la justice. » On fait ensuite de magnifiques funérailles au défunt. Le scrupuleux Chaumigrem mourut en 1583.

Après sa mort il s'éleva d'horribles guerres civiles dans le royaume. Les peuples souffrirent tous les maux qu'elles entraînent, principalement une affreuse famine. Le royaume de Pégu, si puissant, passa sous la domination de ceux qu'il avoit auparavant subjugués : sous celle d'Aracan en 1606 ; sous celle d'Ava en 1613. Un Portugais même, nommé Brito, originairement marchand de charbon, s'érigea un royaume sur les côtes, où il fit d'un port, appelé Sérian, sa capitale. Cependant il n'osa s'intituler roi à l'égard des Portugais ; il se contenta de se dire en écrivant au vice-roi de Goa, *gouverneur de Sérian et du Pégu, conquis par Brito.* Comme les aventuriers, ses pareils, il ne sut pas se borner dans sa fortune. Son ambition excita contre lui le roi d'Ava, devenu maître du Pégu. Il assiégea le Portugais dans sa forteresse, le prit et le fit empaler. Le Pégu, au commencement du dix-huitième siécle, a été subjugué par les Birmans. Un simple chasseur, nommé Alompra, a produit cette révolution. Béingadella, roi du Pégu, tenoit d'une main foible les rènes de l'empire. Ses ministres accabloient d'impôts les peuples d'Ava. Le mécontentement étoit général dans ce royaume ; il ne falloit qu'une étincelle pour produire un grand incendie. Alompra parut ; les Avanois s'armèrent de toutes parts, et sous ce chef actif, guerrier et plein d'habileté, ils battirent dans toutes les rencontres les Péguans, marchèrent sur la capitale,

s'en emparèrent, ainsi que de la personne de Béingadella. Telle est l'origine de cet empire redoutable des Birmans, qui a subjugué les royaumes de Tipra, d'Aracan, de Siam, et détruit les comptoirs anglois et portugais qui subsistoient dans ces contrées.

AVA.

Ava, entre le Bengale, le Thibet, la Chine, les royaumes de Laos et de Siam.

Le royaume d'Ava est très vaste. On en connoît mieux les limites que l'intérieur. Les Bramas s'y retrouvent encore, comme conquérants ou comme sujets. A la figure des Avanois, à beaucoup de leurs coutumes, on les juge d'origine chinoise. Ils ont laissé introduire chez eux la mollesse des Péguans, et ils les imitent dans leurs coutumes voluptueuses. Leur gouvernement est d'ailleurs très sage. Chaque gouverneur correspond avec un ministre chargé de rendre tous les jours compte au conseil de ce qui se passe dans sa province. Le roi assiste caché à ces séances. Lui seul signe les sentences de mort. Elles portent cette formule: « Qu'un tel, coupable de tel crime, ne foule plus la terre « de ses pieds. » Il est jeté aux éléphants. Pour des fautes non capitales, il est relégué pour un terme dans les forêts. S'il échappe aux éléphants et aux tigres, après le terme, il a permission de revenir. Jamais celui qui prête ne perd rien. S'il n'y a pas d'autre ressource, on vend le débiteur et sa famille. Le prêteur peut les attacher comme esclaves à son service, et en user comme il lui plaît, même de la femme; mais s'il en vient là, la dette est payée.

Il y a des épreuves dans les cas contestés sans preuves ; l'accusateur est obligé d'avaler une certaine quantité de riz sec ou on attache les deux parties à un pieu dans la rivière, et celui qui reste le plus long-temps sous l'eau est déclaré innocent. On fait aussi plonger la main dans l'huile bouillante ou dans du plomb fondu. La calomnie qui note l'homme d'improbité, la femme d'inconduite, ne fût-ce qu'un mot, n'est pas regardée comme indifférente ; il faut prouver, ou subir l'épreuve, ou être puni. Les moindres différents sont accommodés par les prêtres : ils font présenter aux parties à manger de la main l'un de l'autre : c'est le sceau de la réconciliation. On doit donner aux prêtres d'Ava cette louange, qu'ils sont pleins d'humanité, charitables et hospitaliers. Ils recueillent les pauvres voyageurs, les pourvoient de nourriture et d'habits, les gardent jusqu'à parfaite guérison s'ils sont malades ou blessés, et leur donnent des lettres de recommandation pour être reçus de couvent en couvent, jusqu'au terme de leur route.

Le roi d'Ava passe toute la matinée à rendre justice. Quand il a dîné, on sonne de la trompette ; c'est une permission à tous les rois de la terre d'aller prendre leur repas, parceque l'empereur d'Ava, leur seigneur, a fait le sien. C'est bien le moins qu'ils gardent cette subordination à l'égard « du roi des rois, le parent de « tous les dieux, qui ne conservent les animaux et « n'entretiennent la régularité des saisons que par l'af- « fection qu'ils lui portent, qui est le frère du soleil, « le proche parent de la lune et des étoiles, le maître « absolu du flux et du reflux de la mer, roi de l'éléphant « blanc, et des vingt-quatre parasols. » La fin de la

phrase ne seroit pas heureuse, si l'on ne savoit que dans cette proclamation parasol signifie *couronne*. Les troupes ne sont armées et payées qu'en temps de guerre. Les grades des officiers se reconnoissent à la longueur des pipes, et aux jointures qui unissent les tubes.

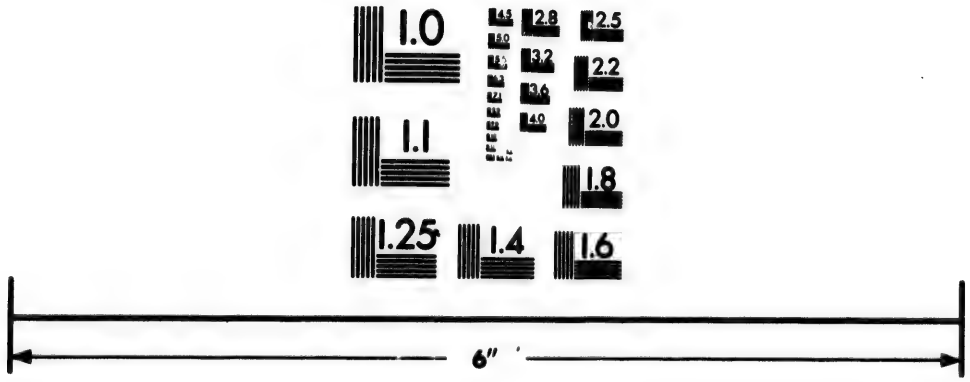
Les rois des rois, les parents du soleil et de la lune sont peu connus dans nos contrées ; on sait qu'ils existoient dans le quinzième siécle : il seroit in[illegible] de les suivre dans les royaumes de Mien et de Jan[illegible] ils ont assujettis. Ces royaumes, s'ils existent, [illegible] entre Siam et la Chine. Il est à présumer que ce ne sont que des déserts, d'immenses forêts, dans lesquelles il se rencontre des clairières peu habitées. Des voyageurs prétendent cependant y avoir vu des villes, et nous parlent des mœurs des habitants, qu'ils disent être semblables à celles des Aracanins, des Péguans et des Avanois. Ils assurent comme une vérité que les hommes de ces contrées ont la coutume de se boucler avec de petits grelots.

LAOS.

Laos, entre le Siam, la Chine, le Tonquin, la Cochinchine et Camboye.

Excepté le vin et le blé, il n'y a rien que l'on ne trouve dans le royaume de Laos, pierres précieuses, métaux, plantes médicinales, bois incorruptibles, surtout le riz, le meilleur riz du monde, d'un goût, d'une saveur que cette plante n'a nulle part ailleurs ; mais il faut le prendre du côté oriental de la grande rivière qui traverse le royaume, ainsi que les arbres et les fruits. Si vous les prenez du côté occidental, vous trouverez

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.0

des arbres rabougris et mal faits, un riz dur et difficile à cuire; les éléphants même et les rhinocéros éprouvent cette différence : ils sont plus grands et plus forts à l'orient. La même rivière, quand elle sort du royaume, présente un autre phénoméne. Le poisson qui veut franchir cette frontière en descendant, et celui qui tente de la remonter, meurent au moment du passage, précisément à la ligne de démarcation. Il faudroit que des naturalistes peu crédules eussent constaté la vérité du fait, et en eussent étudié les causes. L'ivoire est très commun : les Lanjans l'estiment moins que la corne de rhinocéros, à laquelle ils attribuent la vertu de porter bonheur. L'ambre rouge se trouve dans les forêts, au pied des plus vieux arbres des montagnes. Là aussi, le benjoin distille son baume, la fourmi distille la laque, une espéce de chévre sauvage livre au chasseur son musc, qui se vend dans le pays le poids de l'argent.

Les Lanjans sont humains, affables, civils et obligeants, fidéles à leurs promesses, point trompeurs ni menteurs, mais indolents, adonnés aux femmes, et entêtés de sortiléges. Le vol est sévèrement puni : si l'on s'en commet un sur les grands chemins, les bourgs et villages voisins en répondent, et sont obligés à fournir des dédommagements. Il existe cependant des brigands qui ont l'art de faire tomber les gens dans un profond sommeil, et les tiennent en cet état jusqu'à ce qu'ils les aient volés. Leur nourriture ordinaire est le riz : ils sont vêtus, et cependant s'ornent le corps de figures qu'ils s'impriment avec un fer chaud. Les femmes sont un peu plus parées que les hommes : ils n'en ont qu'une légitime, mais ils prennent des concubines tant qu'ils

veulent. Les mariages sont à vie, et se font ainsi : Ils choisissent le plus vieux couple qu'ils puissent trouver, époux nbi ont vécu dans une parfaite union, et ils se promettent devant eux de vivre de même jusqu'à la mort. Cette cérémonie a quelque chose d'auguste et d'attendrissant. Leurs funérailles ne se font qu'au bout d'un mois ; ils y dépensent beaucoup plus, comme ils l'avouent, pour satisfaire la vanité des vivants que pour les morts, qu'ils savent bien n'avoir pas besoin de ce faste, puisque leur sort est déja décidé par la métempsycose.

On croit que dans des temps reculés les Lanjans ont vécu en république, ce qui seroit fort étonnant en Asie ; qu'alors ils ne reconnoissoient qu'un Dieu ; mais que quand ils ont eu des rois, ils se sont laissé infecter des superstitions de leurs voisins, et que ce Dieu unique est devenu seulement le commandeur des autres. Ensuite s'est répandue chez eux la doctrine de Chaca, qui est proprement le Fô du Thibet. Elle s'y est affermie par les prédications, le zéle et l'intérêt des talapoins, qui sont en très grand nombre, divisés en trois classes ou sectes. La première s'occupe de l'origine du monde, des hommes et des dieux, ou de la partie spéculative de la religion, dont ils altèrent l'ancienne simplicité par mille circonstances fabuleuses et ridicules ; la seconde enseigne le culte enseigné par Chaca ; la troisième s'applique à concilier les deux autres ; on les appelle *Concordants* ou *Illuminés* : leur tâche n'est pas la moins pénible à remplir.

Ils croient que la terre est éternelle ; qu'elle a déja subi plusieurs révolutions par l'eau, et qu'elle en éprouvera encore. La dernière sera opérée par le feu. La race

actuelle vient d'un dieu nommé Pon-Ta-Bo-Ba-Mi-Sonan. En descendant des cieux il aperçoit sur l'eau une fleur, la coupe en deux d'un coup de cimeterre ; de la fleur sort une belle fille dont il devient amoureux. Il auroit bien voulu l'épouser, mais l'innocente beauté préféra sa virginité, et refusa de l'écouter. Pon-Ta-Bo-Ba-Mi-Sonan crut indigne d'un dieu comme lui d'user de violence. Il se plaça à distance d'elle, dans un lieu d'où ils pouvoient se regarder : par le feu de ses yeux, il la fit devenir mère, sans qu'elle perdît sa virginité. Quand il eut des enfants, le dieu songea à les rendre heureux sur la terre, et pour cela créa les animaux, les fruits, les plantes, tout ce qui pouvoit servir à leur bonheur ; mais il en goûtoit peu lui-même : il s'ennuyoit, et soupiroit après le séjour céleste qu'il avoit abandonné. Les dieux, piqués de ce qu'il les avoit quittés, ne vouloient pas le recevoir ; cependant ils se laissèrent toucher par une rude pénitence qu'il fit, et l'admirent enfin dans leurs secrets pour y jouir d'un bonheur parfait. Les Lanjans ont plusieurs opinions sur l'origine des noirs ; mais elles rentrent toutes dans celle-ci : qu'ils sont les enfants des démons précipités sur la terre après un combat contre les dieux blancs.

Ils étoient quatre dieux qui gouvernoient le monde : trois, fatigués de ces soins, se sont retirés pour mener une vie tranquille. Le fardeau est tombé sur le seul Chaca, qui auroit bien desiré goûter les douceurs de l'annihilation ; mais la crainte de voir bouleverser le monde, s'il l'abandonnoit, lui a fait conserver une surveillance qu'il exerce par la puissance qu'il confie invisiblement à des statues, en soufflant sur elles dans les fêtes solennelles. Son empire, après cinq mille ans,

ra détruit par un imposteur, espèce d'ante-christ ui renverseira les temples, brisera les statues et les ages, brûlera les livres, persécutera toutes les reli- ions, en défendra l'exercice, sur-tout celle de Chaca, t en établira une toute différente de celle de ses pré- écesseurs.

Ce n'est que la peine du talion; car, de l'aveu des lapoins, Chaca a fait le même traitement au dieu es chrétiens. Après avoir conservé le monde pendant inq mille ans, le grand âge rendit ce dieu indolent. haca voulut le punir. Le dieu, afin d'exciter sa com- assion, prit la forme d'un homme pauvre et abject, t demanda de gouverner seulement encore un an. Le ompatissant Chaca trouva un milieu, ce fut d'aban- onner au vieux dieu l'occident pauvre et stérile, et e garder pour lui les contrées de l'orient. Le vieux ieu partit avec un cortége peu brillant, mais, en arri- ant dans sa domination, il étala tout d'un coup de randes richesses, et fit des choses extraordinaires, ès capables de lui procurer un grand nombre de sec- teurs. Ceux de Chaca apprirent ces merveilles dans ur orient, et le regardèrent dès-lors comme un insi- ne brigand, qui ne pouvoit avoir acquis ces trésors ue par des vols. Ils mirent des espions autour de lui, étoient prêts à l'arrêter lorsqu'il disparut. Les orien- ux, ayant manqué le père, se saisirent de son fils nique, et le mirent en croix. Les occidentaux n'ont s laissé de reconnoître ce fils pour dieu, et de l'ado- r, parcequ'en se livrant volontairement à la mort, uoique innocent, pour expier les fautes de son père, a fait voir, par cette grande soumission, qu'il étoit lus qu'homme.

Tel est le résultat de la conversation d'un missionnaire avec un talapoin. Les auteurs croient, et peut-être ont-ils raison, que le talapoin n'inventoit cette fable et ne la débitoit que par récrimination contre le missionnaire qui dénigroit son dieu Chaca, et relevoit la contradiction de sa doctrine. Au reste, on ne doit pas s'attendre à trouver plus de raison et de bon sens dans la mythologie des Lanjans que dans celle des Indiens. C'est à-peu-près dans ces contrées le même fond de superstitions, les mêmes faits opposés à la saine physique, les mêmes miracles aussi monstrueux qu'inutiles, si l'on en croit le missionnaire que nous venons de citer.

« Les talapoins sont paresseux, oisifs, ennemis ju-
« rés de toute industrie ; leurs couvents sont autant de
« séminaires de débauchés, des retraites de vagabonds
« et d'ignorants, des écoles de toutes sortes de vices
« et d'abominations. Ils passent pour les hommes les
« plus perfides de tout le royaume, et sont tous de la
« lie du peuple » ; et ce sont ces hommes que les grands recherchent et estiment, auxquels ils donnent toute leur confiance ! Selon le même missionnaire, le jour de leur agrégation dans l'ordre des talapoins est une fête publique, que les seigneurs de la cour et le roi lui-même honorent de leur présence. Ils envoient des mets, des habits, des dons de toute espèce. Leurs couvents sont, comme ceux des Chartreux ou des Camaldules, partagés en cellules dispersées dans un grand enclos. Ils n'y font, dit le même missionnaire, que boire, manger et dormir; cependant il convient qu'il y a des écoles où le silence est rigoureusement observé et qu'ils ont dans leurs temples un service réglé, que

paroît assez long. Ils sont très orgueilleux, étant soutenus par le monarque, qui se sert d'eux pour tenir les peuples en respect. Ils ont la confession et une cérémonie qui répond à l'aspersion de l'eau bénite. Les talapoins se donnent pour magiciens, et on les croit, mais sans doute ils ne le croient pas eux-mêmes. Ces moines idolâtres tiennent des écoles publiques, et sont chargés de l'instruction. L'université de Laos, dont ils sont les maîtres et les docteurs, attire quantité d'étudiants du Pégu et de Siam. On reproche à ces religieux d'avoir l'esprit de prosélytisme et de chercher à attirer les jeunes gens dans leur ordre. Les sollicitations, au reste, sont peu nécessaires, parcequ'ils jouissent d'une réputation brillante et de grands priviléges. Tant qu'ils restent dans l'ordre, le commerce avec les femmes leur est interdit ; mais ils peuvent quitter cet état. Leurs sermons, qui sont très suivis, roulent principalement sur cinq préceptes; ne rien tuer qui ait eu vie, respecter la femme de son prochain, ne point mentir, ne point dérober, ne point boire de vin. Ils donnent ou vendent des dispenses. Leur manière de prêcher est modeste, simple pour le style, et sans action de corps.

Le roi visite les temples à des temps marqués, et toujours avec des présents et une grande magnificence. Ce luxe, déployé dans sa cour, passe aux gouverneurs des provinces, et à tous ceux qui occupent des places, à proportion de leur dignité. On reconnoît celle-ci par des boîtes plus ou moins riches, que leurs serviteurs portent derrière eux. Tous les biens, même les biens-fonds, appartiennent au roi. Il n'abandonne que les meubles à ceux qu'il veut gratifier à la mort de leurs

parents. Il distribue les terres à d'autres. Aussi les biens les plus précieux sont-ils ceux qu'on peut aisément cacher: l'or, l'argent et les pierreries. Ces richesses sont l'objet d'un commerce actif. Il n'y a point de noblesse. Les rangs dépendent de la volonté absolue du souverain. Il y a peu de lois. La coutume fait tout; le roi décide arbitrairement du reste. Il y a dans chaque famille une principale branche, dont le chef conserve par droit de suite l'autorité sur toute sa descendance. On ne dit pas à quel degré finit la sujétion, qui est très grande; car, deux fois par an, toute la lignée est obligée de faire des présents au chef, de lui servir de gardes et de domestiques, de travailler pour lui à ses frais, et de lui obéir dans tout ce qu'il commande. Cet usage est, dit-on, très commode au roi, qui n'a besoin que de gagner les chefs pour mettre sur pied des armées considérables. Elles n'ont pas empêché que ce royaume qui, pendant plus de mille ans, a été assujetti à ses rois naturels, n'ait passé depuis deux siècles alternativement sous la domination des Avanois, des Péguans et des Chinois. On le croit actuellement gouverné par ses propres princes; mais comme les missionnaires, désespérant d'y recueillir aucun fruit, s'en sont retirés, on ignore absolument les révolutions postérieures, s'il y en a eu.

SIAM.

Siam, entre le Bengale, le Pégu, Laos, Camboye et le golfe de Siam.

Le royaume de Siam est entouré en demi-cercle de hautes montagnes qui le séparent de Laos; elles sont

habitées par des Siamois sauvages. Les bords de la mer sont semés de vallées et d'assez mauvais ports. A la vue de la côte se trouvent beaucoup d'îles, dont les unes relèvent de Siam, les autres en sont indépendantes. Un grand fleuve traverse tout le royaume, et y produit, par ses inondations, la même fertilité que le Nil en Egypte. Il nourrit des crocodiles monstrueux. Le limon que toutes les rivières dont le pays est arrosé roulent dans la mer forme une barre qui ne laisse que douze pieds d'eau dans les plus hautes marées, et empêche l'abord des gros vaisseaux. Heureusement la rade est excellente. Les forêts produisent de beaux bois de construction. On y trouve l'arbre qui donne le vernis, l'arbre de fer très pesant, dont on fait des ancres, des bois de teinture et odoriférants, des mines de toute espèce, d'acier, de cristal, d'antimoine, d'émeri, de plomb, d'étain. A Siam a été inventé le *tombac*, qui est un mélange d'or et de cuivre. On y trouve de l'aimant, des agates, des saphirs et des diamants. Les Siamois travaillent très mal leurs métaux. Ils ne savent que les fondre; ils n'ont ni aiguilles, ni clous, ni ciseaux, ni serrures. Bâtiments et vaisseaux, tout tient chez eux par des chevilles et attaches de bois. Les pluies corrigent les grandes chaleurs, qui sans cela seroient insupportables. Ils n'ont presque aucune de nos plantes potagères, comme melons, artichauts, choux, navets, ognons, ni de celles qui composent nos salades. Le raisin n'y est pas bon, non plus que le blé. En général, la trop grande chaleur, en faisant évaporer les esprits, diminue la saveur des végétaux, et altère l'odeur des fleurs.

La capitale, que nous nommons Judia, est très

grande, et n'est point peuplée à proportion; le palais du roi feroit une ville considérable. Il habite ordinairement Louvo, à quatorze lieues, de Versailles de Siam, mais dans une position admirable. La ville la plus importante du royaume est Bankok, située au bas de la rivière, non loin de l'embouchure, et bien fortifiée pour le pays. En suivant la côte, on trouve les îles d'Andamans, les grandes et les petites, habitées par des cannibales qui mènent une vie très malheureuse. Ils présentent un spectacle affligeant pour l'humanité. Ils s'habillent pour ainsi dire de boue, où chaque matin ils se roulent, et forment autour de leur corps une espèce de poterie qui les met à l'abri du soleil. Le major Symes, Anglois, a donné dernièrement des détails fort curieux sur ces îles qu'il a visitées un instant. Ils n'hésitent pas, malgré la supériorité du nombre et les armes à feu, d'aborder à la nage, avec leurs sabres de bois, les barques qui les approchent, et de faire des descentes chez leurs voisins. L'île de Jonsalam offre un bon port au commerce du Pégu et du Bengale. Les insulaires de Nicobar recherchent toutes sortes de ferraille, qu'on échange avantageusement avec eux. Leurs femmes se rasent la tête. Elles sont peut-être les seules de l'univers, avec les Juives, qui se privent de l'ornement des cheveux. On remarquera qu'elles n'y substituent pas de perruques.

Suit la presqu'île de Malaca, où se trouve le royaume de Johor, dont Malaca est la capitale. Les Portugais s'en sont emparés, y ont fait bâtir le fort de Formose, et en ont été chassés par les Hollandois. Le port de Malaca est un des plus beaux des Indes. C'étoit une des plus belles villes de l'Asie, après Goa et Ormuz,

l'entrepôt du commerce de la Chine et du Japon, et la clef du commerce de la Sonde. Les Malais descendent des Javanois, ont les cheveux longs et noirs, le nez plat et les yeux grands. Ils vont nus. Les femmes ornent de bijoux leurs longs cheveux, sont fières, et exigent du respect. On trouve à Malaca une race d'hommes qui ne voient que la nuit. Il y en a, dit-on, aussi en Afrique. Il seroit curieux de découvrir si c'est chez eux habitude ou nature. La langue malaise passe pour la plus agréable et la plus belle de l'Orient: c'est aussi par son étendue la plus utile. Ceux qui commercent sur cette côte ne peuvent se dispenser de l'apprendre.

Les Johoriens sont braves, mais luxurieux, menteurs et d'un orgueil insoutenable. Leur teint tire sur le bleu clair. L'usage fréquent du bétel rend leurs dents noires. Ils peignent leurs ongles de jaune, et par leur longueur distinguent les rangs. Chez eux croît le *sagou*, moelle d'un arbrisseau et qu'on sert quelquefois sur nos tables.

En 1695, leur roi fut tué par le père d'une jeune fille qu'il avoit immolée de la manière la plus atroce. On donna la couronne à son cousin, équitable, modéré et pieux. Il se fit aimer de ses sujets. Malheureusement il se laissa dominer par son frère, homme d'un caractère tout opposé. Il s'attira la haine des peuples, qui se soulevèrent et le poursuivirent dans les bois où il s'étoit sauvé. N'espérant aucun quartier de ces furieux, il tua ses femmes, ses enfants, mais il hésitoit à se tuer lui-même. Un page qui n'avoit que douze ans, surpris de sa lâcheté, lui dit: « Aimez-vous donc mieux mourir de « la main d'un esclave que de mourir en prince? Quoi-« que innocent, et que je puisse espérer qu'on me sau-

« vera la vie, je vais vous montrer comment il faut « mourir. » Aussitôt il se perce de son poignard, et le prince l'imite. On apprit ce détail du page qui survécut. Un de leurs monarques, déposé pour incapacité, propose à ses sujets de reprendre l'autorité, promettant de mieux gouverner. Ils lui répondirent : « Vous êtes trop « négligent pour être bon roi ; vous pouvez vous retirer, « nous verrons de quelle manière nous disposerons de « la couronne. » Ils chargèrent un vaisseau de richesses, l'y mirent avec toute sa famille, et le congédièrent. Les habitants de quelques îles voisines le reçurent pour leur souverain. Le royaume de Johor produit du poivre, de la muscade, des diamants, des bois de senteur et de couleur, des bésoars de porc plus estimés que les autres. Les souverains de Siam s'intitulent rois de tous ces pays, quoiqu'ils n'y aient pas l'ombre d'autorité.

Le Siamois est doux, modeste, civil, sur-tout très soumis, moins peut-être par nature que par contrainte. Un roi de Siam disoit de ses sujets : « Ils sont du naturel « des singes, qui tremblent tant qu'on tient le bout de « leur chaîne, mais qui ne reconnoissent plus de maître « dès que la chaîne est lâchée. » Cette comparaison est applicable à bien d'autres. On trouve dans le royaume de Siam plus de moitié d'étrangers, Péguans et autres, qui s'y sont naturalisés par les incursions. On y devient esclave pour dettes, pour crimes, ou parcequ'on veut bien s'assujettir à la servitude ; mais elle n'est qu'un service domestique et très doux. Il n'y a point de noblesse, ni d'autre distinction, excepté dans le temps qu'on possède une charge. Aussitôt qu'on en est dépouillé, on rentre dans la classe du peuple. Les enfants

des grands n'ont aucun privilége à cet égard. Les Siamois respectent beaucoup la vieillesse. La mendicité est honteuse chez eux, et le vol encore plus. Ils nourrissent leurs parents pauvres, de peur qu'ils ne mendient. Ils ont un grand sang-froid, admirent peu, sont naturellement indifférents et peu curieux. Les femmes sont modestes, fidèles, renfermées. Celles qui sont surprises en faute peuvent être vendues par leur mari à un homme qui, moyennant un tribut, a le droit de les prostituer.

La taille, la physionomie, l'habillement, ressemblent dans l'intérieur du pays plus ou moins à ce que nous avons dit du voisinage. Il fait bien chaud, on se couvre fort peu, mais plus modestement à Siam qu'ailleurs. Les visages en losange, pointus du haut et du bas, élargis par les joues, tirant sur le Tartare et le Chinois, y sont plus communs que les autres. Leurs maisons sont élevées sur des piliers à cause de l'inondation, et sont d'une construction très facile; des claies de bambou forment les murailles et les planchers. Les meubles sont très simples, les mets aussi, et à très grand marché. *A la honte de la sobriété*, disent les auteurs, les Siamois ne vivent pas plus long-temps que d'autres, et ne sont pas plus exempts de maladies éruptives, cancers, abcès, fistules, et principalement des érysipèles. Ils ont sans doute des médecins; où n'y en a-t-il pas? Leurs méthodes curatives consistent en recettes et à faire fouler le corps. La vie des Siamois est extrêmement oisive. Manger, jouer, fumer, dormir, et courir les rues et les places pour voir les baladins et les faiseurs de tours qui sont fort adroits, ce sont là leurs principales occupations. Les femmes font

tout dans un ménage. La voiture la plus ordinaire, à cause de l'inondation, est le balon, bateau fait d'un seul arbre. Il s'en trouve de seize à vingt toises de long qui portent cent et cent vingt rameurs. Ils vont avec la vitesse d'une flèche. C'est là que les grands étalent tout leur luxe.

Le mariage est une affaire de trois visites. A la première, on demande; à la seconde, on voit; à la troisième, on se marie. Il ne faut que la présence des parents. Les talapoins ne s'en mêlent pas. Ils viennent seulement quelques jours après donner des bénédictions et dire des prières. La cérémonie est, comme partout ailleurs, accompagnée de festins, de plaisirs et de grandes dépenses. Les Siamois ne prennent ordinairement qu'une femme. Il y a des degrés prohibés. Cependant le roi de Siam peut épouser sa sœur. Le commerce entre personnes libres se souffre. Les enfants sont élevés dans un grand respect pour leurs parents; si on n'y étoit formé des l'enfance, ce seroit une étude bien difficile que celle des attitudes qu'on doit prendre devant les supérieurs, les démonstrations, les gestes, les prostrations dont on doit se prévenir les uns les autres, sous peine de passer pour impolis, et même de se rendre coupables d'insulte.

Ils ont deux langues; le siamois qui est la langue commune, et la balie qui est la langue sacrée; mais celle-ci n'est pas connue exclusivement par les prêtres. Le siamois approche du chinois. Cette langue est accentuée. On diroit qu'ils chantent en parlant. Ils sont prompts et sûrs arithméticiens, mauvais philosophes et physiciens, étudient le ciel, principalement en astrologues, pour deviner et prédire; cependant ils

ont des tables astronomiques, et calculent les éclipses. Ils travaillent à tout, fondent les métaux, manient le bois, maçonnent, dorent, sculptent, peignent et n'excellent qu'en broderies. Ils sont de bonne foi dans le commerce. L'or est chez eux marchandise. L'argent se monnoie, mais à petite valeur. Les denrées se payent en coris, petites coquilles qui viennent des Maldives. Il en faut sept ou huit cents pour un denier; mais aussi avec un denier on a presque tout ce qu'il faut pour sa nourriture.

On brûle les corps. Les talapoins assistent aux funérailles. Bien loin de penser que le penchant naturel des ames soit d'être dans un corps, ils croient au contraire que la transmigration est une peine. D'ailleurs, il est très difficile de donner à un Siamois l'idée d'un esprit. Ils ne sont pas plus avancés à cet égard que ne l'étoient les Romains avec leurs lares, leurs mânes; ils croient que ce sont des substances matérielles, mais si subtiles qu'elles se dérobent à l'attouchement et à la vue. Quand elles quittent le corps, elles s'en souviennent encore dans leurs premières transmigrations: c'est pour cela que les Siamois prient les ames de leurs ancêtres, jusqu'à la troisième et quatrième génération, présumant qu'après cela les dernières transmigrations éprouvées ne leur permettent plus de se souvenir de leurs descendants. A toutes les transmigrations, si on s'y est bien conduit, succède le nireupan, le véritable paradis, qui est non pas l'annihilation de Chaca, mais un repos universel; ce qu'on pourroit appeler *le bienheureux rien faire* des Italiens. Dans cet état, l'ame d'un Siamois goûte le plaisir d'un dieu.

La morale des Siamois est renfermée, comme celle des Lanjans, en cinq préceptes prêchés par les talapoins. On ne dira rien de particulier de ceux de Siam. Ils ont quelques pratiques qui leur sont propres, et qui ne touchent en rien à l'essentiel de l'institut. Instruire dans les écoles et prêcher la continence est pour eux de rigueur. Il y a des talapoines astreintes à la même austérité. Ordinairement on ne les reçoit que vieilles. Les missionnaires ont cru trouver chez les talapoins l'hiérarchie de l'église catholique. Les sancrats, supérieurs des grands monastères, sont les évêques et les supérieurs des petits curés. En effet, les sancrats ont seuls le pouvoir de faire des talapoins, comme les évêques seuls confèrent les ordres. Il y a une très grande subordination entre eux. Les temples sont couronnés de pyramides, et pleins de statues monstrueuses. Le fondateur ou réformateur de leur religion se nomme Sommona Codom, qui veut dire *Seigneur*, dont ils fixent l'époque cinq cents ans avant l'ère commune. C'étoit un très saint homme, qui donna tous ses biens aux pauvres pour se livrer sans distraction à l'étude, à l'oraison, au jeûne, à la mortification des sens, et aux exercices de la vie parfaite, mais, comme ces pratiques ne sont possibles qu'aux talapoins, il embrassa leur profession. C'étoit un rude champion ; il vainquit, en combat singulier, un homme très fort qui doutoit de ses perfections. Il pouvoit se faire si grand qu'on avoit peine à le parcourir des yeux, et si petit qu'il échappoit à la vue, si agile qu'il se transportoit en un clin-d'œil par-tout où il vouloit. Cette propriété lui servit beaucoup à étendre sa religion. Sommona Codom, supplié par son disciple chéri

éteindre le feu de l'enfer, n'en voulut rien faire, parceque les hommes deviendroient trop méchants s'ils perdoient la crainte de ce supplice. » Ce saint tua n homme dans sa colère ; c'est pour cela qu'il ne vécut que quatre-vingts ans. Avant que de mourir, il rdonna qu'on lui dressât des statues, et qu'on lui âtît des temples. Il jouit actuellement du nireupan. Les Siamois espèrent un autre législateur qui a été rédit. Ils l'attendent avec la même impatience que es Juifs attendent le Messie, et ils ont été comme eux uelquefois trompés par des imposteurs.

Les lois sont sévères et les punitions cruelles, relatives autant qu'il est possible aux crimes. On coud la ouche pour avoir trop parlé, on la fend pour n'avoir as dit ce qu'on devoit révéler. On taillade la tête avec n sabre pour n'avoir pas exécuté un ordre donné, ce u'on appelle *piquer* et exciter la mémoire. La honte u supplice ne passe pas le moment ; après on n'y songe lus, et on reprend ses charges et ses dignités. Le châtiment le plus ordinaire est la flagellation avec les bambous fendus qui font des entailles profondes. Les femmes y sont assujetties. Quand c'est le roi qui 'ordonne, les suppliciés montrent avec complaisance es cicatrices qui restent, « parceque le roi leur a fait « l'honneur de penser à eux. » On aura peine à se persuader que cette adulation soit l'extravagance de toute une nation.

Cependant on peut tout croire de la crainte qui fait courber les peuples sous le joug des despotes, et aucun roi ne l'est plus que celui de Siam. Il intimide les grands par des châtiments cruels et arbitraires, et écrase les petits par des impôts. Aussi personne ne

lui est-il attaché que ceux qui le servent dans son intérieur. Ce sont des femmes et des eunuques. Il fait crever les yeux à ses frères, et tient tous ses autres parents dans la plus grande dépendance. Ses sujets sont obligés de travailler six mois de l'année pour lui. On craint de paroître riche, et on enfouit tout ce qu'on peut avoir de précieux, pour se mettre à l'abri de toutes recherches. L'horreur que les Siamois ont pour l'effusion du sang les rend peu propres à la guerre. Quand ils sont en présence de l'ennemi, ils tirent toujours trop haut de peur de tuer; cependant si l'ennemi approche, ils tirent plus bas. C'est sa faute de s'être mis à portée d'être tué. Un Provençal nommé Cyprien, qui servoit le roi de Siam contre celui de Singor, voyant qu'on lui défendoit de tirer droit, s'imagina que c'étoit par trahison contre le roi de Siam. Las de voir les armées en présence sans en venir aux mains, il passe de nuit dans le camp ennemi, va prendre le roi de Singor jusque dans sa tente, et l'améne au monarque siamois.

Ce n'étoit pas cependant des armées peu importantes que l'on bravoit ainsi. Le premier roi dont nous ayons des mémoires un peu sûrs en leva une de quatre cent mille hommes et de quatre mille éléphants, contre deux rois voisins, dont les forces respectables méritoient apparemment cet effort. Le Siamois fit sa levée en douze jours, parcequ'il fut proclamé que tous les hommes au-dessous de soixante ans qui ne s'enrôleroient pas seroient brulés vifs. C'étoit cependant, dit-on, un excellent prince. Il commanda lui-même son expédition, qui fut heureuse; mais, pendant son absence, la reine s'oublia avec un officier: quand son

nari revint, elle se trouva enceinte. De peur qu'il ne l'en aperçût, elle l'empoisonna, et épousa son amant, son accouchement prématuré découvrit le crime. Cette marâtre le combla en empoisonnant aussi un enfant de huit ans qu'elle avoit eu du roi, pour rendre héritier le fruit de son adultère. Le roi de Camboye, de concert avec les grands de Siam, fit tuer la reine et son nouvel époux. On mit sur le trône, à sa place, un parent du roi défunt, qu'on tira de l'ordre des talapoins qu'il avoit embrassé.

Ces événements ne purent se passer sans jeter beaucoup de troubles dans le gouvernement. Le roi Barma, usurpateur du Pégu, apprenant que le roi talapoin ne se faisoit ni aimer, ni estimer, se jeta dans le Siamois avec huit cent mille hommes, dont mille Portugais faisoient la principale force, mille pièces de canon, et cinq mille éléphants. Il investit la capitale. Le talapoin se défendit avec bravoure et intelligence. Il soutint quatre assauts furieux. Suivant toutes les apparences, il auroit succombé au cinquième, si une révolte dans le Pégu n'y eût appelé le roi Barma. Chaunigrem, son successeur, revint contre Siam avec une armée de quinze cent mille hommes, rendit le royaume tributaire, et emmena la reine au Pégu avec ses deux fils renommés, le *Prince blanc* et le *Prince noir*. 1546.

Après une révolution qui obligea le prince Barma de retourner dans le Pégu, malgré dix-sept cent mille hommes qu'il avoit amenés contre Siam, le prince Noir monta sur le trône, et fut remplacé après sa mort par le prince Blanc. L'histoire partage entre eux deux des cruautés, des injustices, ainsi que des actions généreuses et dignes d'estime; mais elle donne au prince 1596.

Blanc seul la barbarie d'avoir fait tuer, sur de simples soupçons, son fils unique, jeune homme de grande espérance. Cette action occasiona des troubles qui durèrent long-temps, parceque les successions se croisèrent. Entre les légitimes héritiers, il y eut des usurpateurs. Le royaume, par ces concurrents, se trouva dans un état de guerre perpétuel jusqu'au régne de Chaou-Pasa-Thong.

Chaou-Pasa-Thong 1627.

De la place de chancelier, il s'ouvrit le chemin au trône par son crédit et ses richesses. Il entra à main armée dans le palais, et força le monarque de se réfugier dans un temple, d'où il le ramena prisonnier au palais, et le fit déclarer déchu de la couronne, et indigne de régner, pour avoir abandonné le palais, comme s'il l'eût fait volontairement. On ne dit pas ce que devint ce malheureux roi. L'usurpateur força sa fille de lui donner la main, quoiqu'il fût déja marié. Elle le fit avec répugnance, eut cependant de lui un fils et une fille, et mourut avant la catastrophe de sa famille.

Le roi déposé avoit laissé encore quatre fils et une fille, auxquels les Siamois témoignoient un attachement désagréable à l'usurpateur. Il résolut de s'en défaire, ainsi que des seigneurs qui lui étoient suspects. Chaou-Pasa-Thong perdit une fille d'une première femme qu'il aimoit tendrement. Il fit faire à la princesse des funérailles somptueuses. On remarquera, entre les cérémonies, que toutes les dames de la cour furent obligées de pleurer deux jours et deux nuits; si la fatigue ou le sommeil tarissoit les larmes, il y avoit entre elles des vieilles armées de disciplines, qui en revivifioient la source. Le roi lui-même, recueillant les

cendres selon la coutume, trouva un morceau de chair assez gros, qui n'étoit pas endommagé. Il dit aux seigneurs présents : « Qu'en pensez-vous? Est-ce par « respect que les flammes ont épargné ces restes du « corps de ma fille? » Un d'eux répondit : « Votre ma- « jesté est trop éclairée pour douter de ce qu'elle voit. « — Ah! sans doute, répliqua le monarque en furie, « je n'ai que trop de raisons de ne plus douter de ce « que j'ai soupçonné mille fois, que ma fille a été em- « poisonnée. » Sur cette preuve, dont on sent toute la valeur, il fit empoisonner la princesse sa belle-sœur, tous les princes du sang, et les seigneurs les plus distingués attachés à la famille royale. Des quatre frères, un seul se sauva, et l'on ignore quelle fut sa destinée. Deux autres furent tués sur-le-champ, et le quatrième, âgé de vingt ans, fut réservé au supplice avec sa sœur. Sous prétexte que celle-ci avoit montré quelque gaieté aux funérailles de la princesse, le tyran jugea à propos de faire tomber le soupçon sur elle. Il n'y a point de tourments qu'il n'employât pour lui arracher des aveux, ainsi qu'à ses femmes, qui furent comme elle appliquées à la question. Elle ne nia pas absolument le fait; mais on croit qu'elle avoua, moins pour rendre hommage à la vérité, que pour désoler son assassin, en augmentant le regret qu'il avoit de la mort de sa fille. Il la fit expirer dans les tourments. Pour le jeune prince, comme le tyran vit que sa bonne mine et son air d'assurance inspiroient de la pitié, il en craignit les effets, et le fit exécuter promptement. Plus de trois mille personnes des premières familles périrent à cette occasion, non sans faire connoître, ainsi que la princesse, que cette accusation n'étoit qu'un prétexte

pour se débarrasser de ceux que le roi redoutoit. Il régna trente ans. Son fils, Chaou-Naraye, lui succéda.

Ce prince effaça par ses belles qualités la tache de son origine. Fils d'un usurpateur, bourreau de ses princes, et calomniateur atroce, Chaou-Naraye se montra indulgent, modéré, équitable. A ses vertus, les missionnaires le jugèrent digne d'être chrétien. Les événements auxquels cette opinion donna lieu sont la plus intéressante partie de son histoire. Presque en montant sur le trône, il eut un démêlé avec les talapoins; ils prirent des mesures pour l'assassiner un jour qu'il devoit venir au temple: mais le complot fut découvert. Le roi fit massacrer les coupables par les soldats de sa garde, et traita avec sévérité les talapoins et le peuple, qui s'étoit laissé fanatiser. Un des sancrats se plaignit de sa rigueur; pour réponse, Chaou-Naraye envoya dans sa maison un singe de la grosse espèce, avec le commandement de le bien nourrir et de lui laisser faire chez lui tout ce qu'il voudroit jusqu'à nouvel ordre. Le malicieux animal ne fut pas plutôt chez le sancrat, qu'il renversa tout, brisa les porcelaines, gâta les tapis, mordit les uns, battit les autres. Le sancrat désolé alla trouver le roi, et le supplia de le délivrer d'un hôte si dangereux. « Eh « quoi! lui dit le prince, vous ne pouvez souffrir la li- « berté extravagante d'un seul animal, et vous voulez « que j'endure pendant toute ma vie les insolences d'un « peuple plus méchant mille fois que les singes de nos « forêts? Allez, continua le monarque, sachez que si « je sais punir les méchants avec sévérité, je sais en- « core mieux récompenser les bons. » En effet, il n'y avoit sorte de grace qu'un honnête homme ne pût

attendre de lui. Jamais il ne renvoya sans récompense ceux qui s'étoient rendus utiles au public.

Pendant le cours de son régne, qui fut très long, on ne lui connoît qu'une guerre dans laquelle il se rendit auxiliaire d'un roi de Camboye, qui venoit d'être renversé de son trône par un de ses parents. L'usurpateur étoit soutenu par le roi de la Cochinchine. Le conseil de Siam représenta à Chaou-Naraye qu'il ne pouvoit envoyer des troupes assez nombreuses pour espérer du succès; qu'au contraire, il étoit à craindre que cette expédition ne l'exposât à de grands dangers. Il répondit fermement: « Ces raisons sont inutiles. La gloire que « le roi de Siam acquerra en protégeant un prince mal- « heureux, son allié, dont il n'a rien à attendre, le dé- « dommagera de toutes ses pertes. » En cette occasion, la magnanimité l'emporta sur la prudence, qui étoit la vertu principale de ce prince.

Quelques historiens ont néanmoins prétendu qu'il 1682.
en avoit manqué dans ce qui se passa à l'égard de la religion chrétienne, qu'il vouloit, disoit-on, établir dans son royaume, au préjudice de la religion dominante. A la vérité, il reçut très bien les missionnaires que Louis XIV lui envoya; il leur permit de bâtir des églises, d'y faire l'exercice public de leur religion, d'y gagner des prosélytes s'ils pouvoient; mais, quant à lui, lorsque l'ambassadeur le pressa, au nom du roi, d'embrasser la religion chrétienne, il répondit: « Je « suis extrêmement fâché que le roi de France, mon « bon ami, me propose une chose si difficile: je m'en « rapporte à sa sagesse pour juger de l'importance et « de la difficulté qui se rencontre dans un point aussi « délicat que l'est le changement d'une religion reçue

« et suivie dans mon royaume, sans discontinuation, « depuis deux mille deux cent vingt-neuf ans. Au « reste, je m'étonne que le roi de France s'intéresse si « fort dans une affaire qui ne regarde que Dieu, où « même il semble qu'il ne prenne aucun intérêt; car ce « vrai Dieu, qui a créé le ciel et la terre, et toutes les « créatures qu'on y voit, et qui leur a donné des na- « tures et des inclinations si différentes, ne pouvoit-il « pas, s'il eût voulu, donner aux hommes des ames et « des corps semblables, leur inspirer les mêmes senti- « ments pour la religion qu'il falloit suivre, pour le « culte qui lui étoit le plus agréable, et faire naître « toutes les nations sous une même loi? Cet ordre parmi « les hommes, et cette unité de religion, dépendent « absolument de la providence divine, et elle pouvoit « aussi aisément les introduire dans le monde que la « diversité des sectes qui s'y sont établies de tout « temps. Ne doit-on pas croire que le vrai Dieu prend « plaisir à être honoré par des cultes et des cérémonies « différentes, et à être glorifié par une prodigieuse « quantité de créatures, qui le louent chacune à leur « manière? Quoi qu'il en soit, continua le roi, puisque « nous savons que Dieu est le maître absolu du monde, « et que nous sommes persuadés que rien ne se fait « contre sa volonté, je résigne entièrement ma per- « sonne et mes états entre les bras de la miséricorde et « de la providence divine, et je conjure de tout mon « cœur son éternelle sagesse d'en disposer selon son « bon plaisir. » Ce raisonnement, qui ne plairoit pas plus à un talapoin qu'à un muphti, prouve que Chaou-Naraye n'avoit pas un penchant exclusif pour la reli-

gion chrétienne. La prédilection qu'il lui marqua étoit plutôt l'effet de la politique que de la conviction.

Il avoit pris auprès de lui un Grec, nommé Faulkon, que les François appellent Constance, nom qui n'est pas plus grec que l'autre. Enrichi par le commerce, ruiné par des hasards de mer, la fortune, réconciliée avec Faulkon, l'amena au pied du trône. Le roi trouva en lui des talents de gouvernement inconnus à ses Siamois; il lui donna toute sa confiance. Faulkon s'y borna, et ne voulut aucune charge. Sa modération auroit dû écarter l'envie; mais cette passion peut-elle jamais s'éloigner des cours? Les missionnaires françois voyant le Grec en crédit s'attachèrent à lui, quoiqu'il fût d'une communion différente. Le roi, dans les faveurs qu'il leur prodiguoit, ne songeoit qu'au bien de son royaume, à étendre son commerce, à discipliner ses troupes, à fortifier ses villes, par les moyens que lui fournissoit une alliance solide avec la France. Dans cette intention, il donnoit des audiences flatteuses aux missionnaires; mais ils s'aperçurent plusieurs fois qu'après quelques propos sur la religion, il revenoit le plus tôt qu'il pouvoit à ses objets favoris, la manière d'enrichir ses états et de rendre son règne glorieux.

Faulkon long-temps aussi n'eut pas d'autres objets 1688.
en vue; mais, à la longue, des intrigues qui se formèrent à la cour le firent songer à ses propres intérêts. Le roi n'avoit d'enfants qu'une princesse, héritière du trône, et un fils naturel, nommé Prapye, qu'il aimoit tendrement. Il lui avoit donné toutes les prérogatives extérieures de la dignité royale. On croit qu'il étoit

dans l'intention de le marier à la princesse ; mais le monarque avoit deux frères encore assez jeunes pour aspirer à la main de l'héritière. Les missionnaires avoient gagné Prapye ; il professoit ouvertement la religion chrétienne, chose qui déplaisoit souverainement aux grands et au peuple. L'indignation contre l'apostasie du prince retomba sur Faulkon, qui étoit très lié avec les missionnaires. Menacé d'un furieux orage, que la santé chancelante du roi pouvoit rendre très dangereux, Faulkon persuada au monarque de recevoir les François dans Merghi et Bankok, ses deux principales forteresses, et les clefs du royaume, afin d'en faire une espèce d'école où l'on enverroit les Siamois se former à l'art militaire et aux sciences européennes. Ce conseil, goûté et adopté, sembloit donner quelque assurance au favori ; mais, au contraire, l'exécution précipita sa ruine.

Entre les grands du royaume en dignité à la cour, existoit Pitracha, avec le titre de grand mandarin, homme rusé, audacieux, allié aux premières maisons, jouissant d'une grande réputation d'habileté et de zèle pour sa religion. Il cachoit de longue main ses desseins sous le voile du bien public. Il insinua au peuple que les François n'étoient venus dans leur pays que pour faire périr la famille royale, pour anéantir leur religion et leurs lois, et les obliger à se soumettre à Prapye et à Faulkon. Il eut aussi l'adresse de persuader aux princes, frères du roi, qu'il n'agissoit que pour leurs intérêts ; mais ils furent cruellement détrompés.

Le roi, dans ce temps, tomba dangereusement malade ; ce qui hâta la catastrophe. Pitracha étoit son frère de lait, de la race, dit-on, sur laquelle le père

de Chaou-Naraye avoit usurpé la couronne. Jamais il n'avoit marqué la moindre ambition, ni la plus légère envie d'un autre bonheur que celui d'une vie privée. Le roi, cependant, lui avoit fait prendre comme malgré lui le commandement des éléphants et des chevaux, poste important qu'il remplit avec honneur. Le monarque le regardoit comme son ami; il entroit librement au palais à toutes les heures. Après avoir pris toutes ses mesures, s'être entouré de soldats levés dans le plus grand secret, Pitracha, profitant des facilités que lui donnoit sa familiarité avec le roi, se rend maître du palais, mande, de la part du roi malade, Frapye, son fils. Dans la chambre même du monarque, il entre en dispute avec le jeune prince sur son changement de religion, se jette sur lui et le tue, malgré les cris et les instances du moribond pour l'empêcher.

Cette tragédie avoit été précédée par la mort de Foulkon, qui fut pris dans le palais comme dans un piége, sans avoir le courage de se défendre, quoique des Français, qui l'accompagnoient, lui offrissent leurs bras et leurs épées. Il comptoit à la vérité sur l'amitié du roi, devant lequel on lui avoit promis qu'il pourroit se justifier; mais Pitracha étoit trop prudent pour risquer une pareille entrevue. Il fit charger de fers le favori, le livra aux bourreaux, qui lui firent souffrir toute sorte de tourments, pour tirer la connoissance de ses trésors. Il mourut dans les douleurs de la torture. Ensuite, à force d'adresse, de protestations de fidélité et de dévouement à leur service, le grand mandarin attira à Louvo les deux frères du roi. Comme il étoit important pour lui que leur mort eût un air de justice, il les fit condamner par les mandarins assem-

blés, comme coupables d'entreprises contre sa propre vie. Ils furent enfermés dans un sac, et assommés avec des bois de sandal, pour se conformer à la loi de Siam, qui défend de répandre le sang des princes.

Pitracha. 1690. Ce fut le dernier acte de la tragédie. On ne sait si Chaou-Naraye fut instruit de cet affreux dénouement. Il paroît qu'il mourut de sa maladie, et que Pitracha ne précipita les meurtres que pour avoir le pied sur les plus hauts degrés du trône, quand son prédécesseur fouleroit la première marche du tombeau. On n'est pas sûr du sort de la princesse. Les uns disent qu'elle fut assommée avec cérémonie comme ses oncles; les autres, que Pitracha l'épousa. Les missionnaires, dans leurs écrits, font de grands éloges de Chaou-Naraye. Ils lui donnent beaucoup de pénétration, de desir de s'instruire, beaucoup de prudence, de sagesse, de prévoyance. Il faut avouer qu'ils se ressentirent peu des influences de cette dernière vertu; car il laissa eux et les autres François dans un cruel embarras.

Il s'ouvrit des négociations entre Pitracha, qui desiroit ardemment d'expulser les François et de recouvrer Merghi et Bankok, les deux principales forteresses de son royaume qu'ils retenoient, et entre les chefs des François, qui ne demandoient pas mieux que d'abandonner ces deux places, pourvu que ce fût sans dommages et avec des conditions honorables. Après des attaques soutenues courageusement par les François, quoique inégaux en force, avec le temps les parties s'arrangèrent. Les Siamois fournirent aux François trois frégates avec les provisions nécessaires, et ils sortirent du royaume. Ainsi finirent les longues et

coûteuses expéditions des François à Siam, entreprises sur l'espérance de s'y établir et de convertir le roi et ses sujets. Pitracha vécut et régna peu de temps, mais avec l'affection de ses sujets. Il s'étoit attaché les talapoins par son respect pour la religion, et il mérita la vénération du peuple, qui croyoit voir en lui un cœur véritablement siamois, rempli d'estime pour sa nation, et de mépris pour les autres peuples. Ces sentiments, desirés par les Siamois dans leurs rois, expliquent la cause de la fureur qu'ils témoignèrent contre les missionnaires et leurs néophytes, aussitôt que le ressort du fanatisme, long-temps comprimé, put se débander. La mort n'est rien auprès des tourments qu'on fit souffrir aux chrétiens. Cependant il paroît que la religion ne fut pas le seul motif de la persécution, puisque les officiers et soldats prisonniers y furent exposés, comme les missionnaires et leurs néophytes. Elle dura plus ou moins forte tout le règne de Pitracha; mais le christianisme ne fut pas entièrement détruit.

Le fils de Pitracha lui succéda. Il épousa la veuve 1700.
de son père malgré elle. Il vécut peu, et laissa de même la couronne à son fils, qui voulut aussi épouser cette princesse; mais elle le refusa, et se retira dans un couvent de talapoins, pour n'être pas forcée de condescendre à ses criminels desirs. Le fils aîné de ce monarque lui donna quelques sujets de mécontentement, ce qui le força à désigner le second pour lui succéder. Le prince favorisé refusa, quand son père fut mort, d'user du privilége qu'il lui avoit donné. Il rendit à son aîné son droit de primogéniture, à condition d'être son successeur, s'il venoit à mourir le premier; et, en conséquence de cet accord, l'aîné prit la couronne, et le

second fut déclaré grand prince, c'est-à-dire héritier présomptif du trône. Le monarque eut plusieurs enfants. La tendresse paternelle lui fit oublier l'engagement pris avec son frère. Il nomma pour son successeur son fils aîné, qui s'étoit fait talapoin. Le religieux eut scrupule d'être complice du parjure de son père. Sur son refus, le père nomma son second fils, qui accepta.

Les deux grands princes levèrent des troupes. L'oncle battit le neveu, et le fit mettre à mort avec deux de ses frères. Il offrit sa couronne au talapoin, peut-être pour l'éprouver. Le religieux persévéra dans sa vocation, ce qui inspira à l'oncle une grande amitié pour lui. Le fils du monarque en fut jaloux, et attaqua la vie de son cousin jusque dans le palais. Celui-ci, effrayé, courut se jeter dans les bras de son oncle. Irrité d'un si noir attentat, le roi ordonna qu'on couchât son fils par terre, pour lui faire subir le châtiment du bambou, usité dans le pays. Le religieux, ou par pure humanité, ou par politique, pour n'avoir pas à craindre le ressentiment d'un homme qui pouvoit être un jour son maître, se couche sur le corps de son cousin, et s'écrie: « Seigneur, on ne frappera pas votre fils qu'on ne m'ait « auparavant mis en pièces. » Le père, attendri, pardonne à son fils à la prière de son cousin, qui emmène le coupable dans son monastère. Il ne s'y renferma pas. Rappelé auprès de son père, il fut accusé d'avoir souillé son lit, et il fut condamné à une prison perpétuelle.

Chaoual-Padou. 1748.

Le monarque, à l'âge de quatre-vingts ans, se voyoit deux fils. L'aîné, qui vivoit dans la plus crapuleuse débauche, de plus, couvert d'une lèpre dégoûtante, fut exclu du trône. Le second, nommé Chaoual-Padou,

c'est-à-dire seigneur du temple, eut les vœux du peuple. Elevé dans les pagodes, il s'étoit pénétré d'un zèle outré pour les superstitions de son pays; il avoit aussi pris le goût des vertus douces, l'affabilité, l'indulgence, qui le firent chérir de ses peuples; mais il porta ces vertus trop loin à l'égard de son frère ambitieux, inquiet et querelleur. Celui-ci se faisoit un plaisir de contrarier son frère, de le chagriner. Par-tout il prenoit la première place lorsqu'il le pouvoit. Chaoual-Padou, fatigué des malignes attaques de son frère, lui céda le trône, et se retira dans un couvent. Sous ce monarque lépreux, aussi disgracié de l'esprit que du corps, les affaires tombèrent dans le plus grand désordre. Pour comble de malheur, les Bramas, vainqueurs des Péguans, et unis à eux, se jetèrent sur ce royaume, et y firent de grands ravages. Les princes et les grands se rendirent à la pagode de Chaoual-Padou, et le supplièrent de reprendre les rênes de l'empire ébranlé. Le roi lui-même, convaincu de son incapacité, joignit ses prières à celles de ses sujets. Chaoual céda à tant d'instances, et fit le sacrifice de son goût pour la retraite.

Mais il auroit fallu d'autres qualités que la douceur et la bonté pour éloigner des conquérants avides de butin. La prudence même, compagne ordinaire de ces vertus pacifiques, ne se trouvoit pas dans le conseil de Siam. Pleins d'un sot orgueil, les Siamois méprisèrent d'abord leurs ennemis, et quand ils ne purent plus se dissimuler leurs succès, d'une confiance insolente, ils passèrent au découragement et à la consternation. Les troupes qu'ils levèrent en très grand nombre, sans ordre, sans discipline, étoient devant les intrépides Bramas comme un troupeau devant le loup.

Les soldats demandoient à leurs chefs, aussi lâches et aussi inexpérimentés qu'eux, comment il falloit combattre; mais ils cherchoient de quel côté ils pourroient fuir. Ce n'étoit pas que ces ennemis fussent si redoutables; une poignée d'étrangers, presque tous François, les missionnaires et leurs néophytes qui avoient survécu à la dernière persécution, tinrent tête aux Bramas et se firent respecter; mais leur courage n'en inspira pas à un peuple amolli. La capitale fut prise. Le roi et sa cour se sauvèrent dans les montagnes. Le royaume entier fut pillé, dévasté, et réduit à la dernière misère. Les vainqueurs ne se retirèrent que quand ils ne trouvèrent plus rien à prendre, et emmenèrent une multitude innombrable de captifs. Les barbares, pressés de s'enrichir pour retourner jouir dans le Pégu, dirigeoient principalement leurs efforts contre ceux que la populace, jointe à eux, leur indiquoit comme opulents. Il n'y a point de tourments qu'ils ne leur fissent souffrir pour les forcer à découvrir leurs trésors, et si quelques uns avoient regardé indifféremment le malheur des premiers dépouillés, ils eurent tous lieu de se repentir de leur indolence, quand ils se virent maltraités et ruinés à leur tour.

CAMBOYE.

Camboye, entre Siam, Laos, Ciampa, la Cochinchine et la mer des Indes.

Le pays de Camboye, voisin de Siam, est une vallée qu'une grande rivière traverse. Elle ressemble par-là à l'Egypte. Elle est moins longue, mais plus large, plus agréablement située, bornée de deux côtés par

s montagnes fertiles, au lieu des montagnes stériles i enveloppent le pays des pyramides. La plus grande endue de ses côtes est sur le golfe de Siam. Les terres ont excellentes. Le sucre et l'indigo y croissent, et nt d'une bonne qualité. On y trouve aussi toutes les tres productions particulières à ces riches contrées, ire, pierres précieuses, bois de senteur, drogues dicinales, cristal, laques, gomme, et tous les alients à bon marché. L'air, quoique très chaud, y est cellent, parcequ'il est rafraîchi par le zéphyr des fos dont les montagnes sont couvertes, mais on y est rmenté par des nuées de moustiques. Il faut y indre aussi les serpents, les lézards ailés à pieds ochus, couverts d'écailles, de sept ou huit pieds de g (ce sont sans doute des crocodiles terrestres), des ureuils volants, de très gros rats, et des singes dangreux. Un arbre de ce pays fournit, par l'incision, e huile qui fait l'effet du goudron pour les vaisseaux; s écorces d'arbres qu'on y trempe éclairent comme s torches. Le jus d'un autre arbre est un poison sans méde, quand il est infusé dans une plaie; au conaire, on peut s'en humecter le corps sans aucun risque, urvu que la peau ne soit nulle part entamée. C'est même propriété que le virus hydrophobique. Toutes s productions et d'autres que nous omettons, ne sont s des propriétés exclusives du continent; elles se ouvent dans les îles qui avoisinent Camboye. La plurt, quoique avec d'assez bons ports, sont sans habints, ou médiocrement peuplées d'habitants très paures, parceque les pirates les infestent souvent. Ce est pas une race uniforme, mais une espèce comosée de Malais, de Macassars, ou d'autres insulaires

échappés à des naufrages, et réfugiés dans ces roche dont ils se font une patrie. Les pirates, sur-tout l chinois, infestent même la rivière de Camboye, et retirent dans les îles qu'elle forme.

Le palais du roi, environné seulement de bambo est riche et orné dans l'intérieur. On trouve dans pays beaucoup de Chinois, de Japonois, de Cochi chinois, de Malais et de Portugais dégénérés, qui so à la solde du roi. Les Hollandois y ont une loge commerce. Les Anglois dédaignent d'en établir. I trouvent plus aisément à Siam et ailleurs ce qu'i iroient chercher à grands frais à Camboye. Les Cam boyens sont très habiles dans toutes les manière d'employer la soie, sur-tout dans la broderie. Le religion est, comme celle de tous ces cantons, celle Fô, plus ou moins déguisée: une vie à venir, des r compenses voluptueuses et des peines, la métemps cose, un clergé nombreux, avec une hiérarchie. L chef est égal au roi: il se nomme *roi des prêtres*. Il e arrivé quelquefois que le monarque civil a réuni c titre sacerdotal: ce qui n'a pas été inutile à sa puis sance, qui d'ailleurs est despotique. Tous les biens d ses sujets, quand ils meurent, sont à lui. Les femme et les enfants n'héritent que de ce qu'ils peuvent c cher. L'ambassadeur hollandois, allant à l'audience d monarque, étoit attendu sur le bord de l'eau par u vieil éléphant édenté pour sa monture, et quat charrettes, où l'on entassa les présents et son bagag Cette réception peut être mise en parallèle avec l traitement fait au chevalier de Forbin à Siam; on v noit de lui confier les premières dignités de l'empi « Ma maison, dit-il, étoit garnie de quelques meubl

eu considérables. On y a ajouté deux assiettes, deux andes coupes d'argent fort minces, quatre douines de serviettes de toile de coton, et deux bougies e cire jaune par jour. Voilà, ajouta-t-il, tout l'équiage de monsieur le grand amiral et général des arées du roi. » Et voilà, pouvons-nous dire, le luxe érieur de ces cours dont on nous fait tant d'étalage. Espagnols se sont mêlés des affaires de ce royaume. pelés des Philippines par un roi mahométan qui pro- de se faire chrétien, ils arrivèrent trop tard à son ours. Ils trouvèrent sur le trône un usurpateur ins- é par le roi de Siam, nommé Pranéar, qui veut dire *eule-torse le traître*. Ils chassèrent ce laid monarque, llèrent chercher jusqu'aux extrémités de la Cochine le fils du Mahométan, qu'ils rétablirent. Devenus issants à cette cour, ils inspirèrent de la jalousie, et ent massacrés. Le royaume de Camboye a été agité r des guerres civiles. Les Siamois l'ont conquis en 17, et depuis il est devenu tributaire de la Chine.

CIAMPA.

Ciampa, entre la Cochinchine et la rivière de Camboye.

Le petit pays de Ciampa a un peu de côtes semées de s-fonds, entre lesquelles se trouvent des ports et des ies assez sûrs. Les Cochinchinois sont les maîtres pays, dont les naturels se nomment Loys. Ils sont ands, bruns, mieux faits, plus beaux que les Coinchinois, et ont cependant le nez plat. Il paroît que couleur de distinction chez eux est la noire. Leurs utumes sont mêlées. On vend les emplois. Ce sont

les femmes du roi qui prêtent l'argent à gros intér
c'est tout leur revenu. Toutes les religions sont to
rées : les principales sont la mahométane et celle
Confucius. Il y a des missionnaires catholiques :
furent très utiles à un vaisseau françois, qui abor
par hasard dans ce pays, et pensa être pillé. Deux o
ciers, ayant mis pied à terre avec confiance, trouvère
dans le roi et sa cour les politesses perfides de fil
effrontés, mais lâches et craintifs. Pour de l'arge
les François échappèrent à leurs piéges. Le petit m
narque est vassal de celui de la Cochinchine, et l
fait hommage. On ne voit pas qu'il lui paye de trib
Le second mandarin de son conseil doit être Coch
chinois. Les Loys supportent leur asservissement av
une résignation rare. Le roi, à l'aide de ses Cochinch
nois, traite les grands en esclaves. Selon l'ordinai
ceux-ci se dédommagent sur les petits.

COCHINCHINE.

Cochinchine, entre Laos, le Tonquin, les mers de la Chine et des Indes, Ciampa et Camboye.

La Cochinchine est inondée comme les pays préc
dents, et aussi fertile. Il y existe un arbre unique :
son tronc sort un sac de châtaignes : un seul peut fai
la charge d'un homme. Il produit aussi l'arbre inc
ruptible, semblable à l'arbre de fer dont on a parlé.
n'y a point de villes murées. La capitale est immen
et renferme un peuple innombrable. Les villages se
blent se toucher. Ils ont souvent des foires où l
trouve toutes sortes de denrées. Les principales
tiennent pendant l'inondation, lorsque tout le pays

us l'eau. Il ressemble alors à une mer couverte de timents de toute grandeur. Les Cochinchinois sont ux, équitables, hospitaliers, disent les uns; orgueil-ux, traîtres, de mauvaise foi, voleurs, menteurs, grats, ravisseurs, disent les autres. La connoissance ritable de leur caractère n'est guère utile qu'à ceux i voudroient les visiter. En général, ils ont les vices les vertus des Chinois, leurs coutumes, leurs arts leurs sciences; mais celles-ci ne sont point au même gré de perfection. Ils élèvent leurs maisons sur des iers, comme les Siamois et autres peuples inondés. s grands suivent la doctrine de Confucius, et le peu-e celle de Fô. Les temples de celui-ci commencent à délabrer, et les prêtres ne jouissent plus de la même nsidération. A en croire les missionnaires, le clergé partagé en degrés hiérarchiques, qui répondent x nôtres.

Le gouvernement est arbitraire; les punitions sont s rigoureuses; la discipline militaire est très sévère. s Cochinchinois n'ont que des galères et point de isseaux. Les soldats sont placés à chaque rame. Ils viguent debout dans un profond silence, les yeux és à la proue sur leur capitaine. Il leur donne ses dres par le mouvement de sa baguette. Tout y est lement d'accord, qu'un maître de musique ne se fait s mieux entendre par ses musiciens en battant la sure. Les rameurs ont à leurs pieds un mousquet un poignard, un arc et un carquois. Le mouvement la baguette leur indique quand et comment ils peu-nt s'en servir; en sorte que tout se fait sans parler, ec un ordre et un concert admirables. Autrefois la chinchine et le Tonquin ne faisoient qu'une même

monarchie. Un roi qui les possédoit toutes deux les partagea en mourant, il y a environ quatre cents ans, entre son frère et sa sœur. La princesse épousa un homme ambitieux qui voulut se défaire de son beau-frère. Celui-ci, averti à temps, sut se soustraire au danger, leva des troupes : les deux peuples prirent chacun le parti de leur prince. De cette querelle particulière est née une haine nationale qui se manifeste presque tous les ans par les incursions que les deux nations font sur le territoire l'une de l'autre.

TONQUIN.

Tonquin, entre la Chine, le golfe de Tonquin, la Cochinchine et Laos.

Un voyageur qui passeroit par le Tonquin pour arriver à la Chine se trouveroit accoutumé aux mœurs et aux lois des Chinois quand il arriveroit dans leur empire. Il n'y a aucune différence essentielle; seulement on aperçoit quelques nuances, comme il s'en rencontre de province à province dans le même état. Nous en donnerons une légère esquisse, en attendant le grand tableau.

Bétel.

La mer est très profonde sur la côte du Tonquin, ainsi qu'à la Cochinchine, on peut jeter l'ancre très près de terre. Les villes ne sont point murées, et ressemblent à de grands villages, sans excepter la capitale. Le pays est inondé périodiquement. Le palais du roi est propre, orné et entouré d'une muraille capable de quelque défense. Comme toutes les maisons sont de bois, les incendies sont fréquents. Chacun, par une loi de police rigoureusement observée, est obligé d'

voir de l'eau en réserve au haut de sa maison. Les productions du Tonquin ne diffèrent point de celles des pays environnants. On remarquera seulement que le bétel y est abondant, et passe pour le meilleur de l'Inde. La feuille de cette plante a un goût aromatique. On la mêle avec la noix d'Arec, on saupoudre le tout d'un peu de chaux, et on se le présente pour le mâcher en signe d'amitié et d'honneur : cette politesse est aussi commune en Asie que l'est l'offre du tabac en Europe. Les boîtes qui le renferment sont un objet de luxe, et favorisent le commerce des bijouteries, comme les tabatières. Ces boîtes sont portées par les domestiques, avec ostentation, derrière leurs maîtres, comme marque d'honneur; et le plus ou moins de grandeur et de richesse de ces boîtes distingue les rangs et les dignités. Le bétel entretient la noirceur des dents, colore les lèvres d'un beau vermillon, donne de la fraîcheur à la bouche, une odeur suave à l'haleine, et fortifie l'estomac. Ces propriétés, excepté la faculté de noircir les dents, qui n'est pas de notre goût, mais qui est recherchée dans toute cette partie de l'Asie, valent bien celles du tabac, dont cependant la fumée et la poudre sont peut-être aussi nécessaires dans les brouillards catarrheux de l'Occident, que le bétel dans les chaleurs desséchantes de l'Orient. Rarement les coutumes, même bizarres des nations, sont sans quelque utilité dans le principe.

Les voyageurs se récrient aussi contre les assaisonnements des Tonquinois, dont la base est du poisson fermenté jusqu'à la pourriture. Cet assaisonnement est également en usage à Siam, au Pégu, et dans tous les pays où l'inondation laisse des masses de petits pois-

sons que les habitants tournent ainsi à leur avantage. Ils s'habituent à ce goût dès la plus tendre jeunesse. Peut-être trouveroient-ils aussi étranges nos assaisonnements piquants, tels que la moutarde. Il y a des nations entières de sauvages qui ne peuvent pas souffrir le sel. Si la majesté de l'histoire permettoit des proverbes, ce seroit l'occasion de dire, « qu'il ne faut pas « disputer des goûts », non plus que des modes en fait d'habillements. Quelque singulières qu'elles nous paroissent, leurs bizarreries ont leurs causes dans leur climat : la pénurie des étoffes, les usages civils et religieux, et d'autres motifs qui sauveroient le ridicule que nous y attachons, si on pouvoit les approfondir.

Les Tonquinois sont vêtus, les femmes même, plus modestement que ne sembleroit devoir le comporter la chaleur du pays. Cependant elles ne sont pas si affublées de leurs vêtements que les Chinoises. Elles laissent voir leur visage et leurs mains. La religion du peuple est celle de Fô. Leurs prêtres, nommés *bonzes*, comme à la Chine, sont en grande vénération, mais non pas auprès des grands et des gens qui se piquent d'esprit et d'érudition. Ceux-ci suivent la doctrine de Confucius. Les Tonquinois, en parlant presque la même langue que les Chinois, ont une prononciation qui les distingue de ce peuple ; mêmes nuances dans la culture des sciences, et dans la pratique des arts moins parfaite ici. Ils ont des sorciers, et aiment passionnément les spectacles. Il n'y a point de bonnes fêtes en public sans danseuses, et en famille sans chant et sans danse ; mais on garde le silence pendant le repas. Ce seroit une impolitesse que de proférer un mot. Les funérailles sont très somptueuses, et à proportion des fa-

cultés de chacun. Ce luxe est fondé sur le respect profond qu'ils ont pour leurs ancêtres. Tous les ans ils vont s'en retracer la mémoire sur leurs tombeaux avec une espèce de culte. Pour le mariage, il faut le consentement des parents; le divorce est permis, et l'adultère puni de mort. La religion chrétienne a été florissante au Tonquin; mais elle y est actuellement aussi prohibée qu'à la Chine.

Il y a au Tonquin deux rois, comme au Japon. Après avoir passé sous les lois de plusieurs usurpateurs, les Tonquinois se sont retrouvés sous l'empire des princes de leur nation; mais ces rois indolents, se reposant du gouvernement sur le général de leurs troupes, rendirent son autorité presque aussi illimitée que la leur. Un de ces généraux, se trouvant maître de l'armée, s'empara aussi des revenus, et par suite de toute la puissance; se saisit de la personne du roi, et le confina dans son palais, sans attenter à sa vie. Les choses sont restées, et se maintiennent dans cet état. Les *bovas*, ou rois légitimes, n'ont plus que le titre et l'ombre de la royauté, et le général, sous le nom de *chova*, est en possession du royaume; cependant il n'ose attenter à la vie du bova, à cause du respect que le peuple conserve toujours pour ses légitimes souverains, mais le bova est sans gardes, sans cour, concentré dans sa famille, pendant que toute la splendeur de la royauté se trouve autour du chova. Il nomme, à la mort du bova, son successeur. Il n'est pas obligé de le prendre parmi les enfants du défunt. Il suffit qu'il le choisisse dans la famille. Il conserve au bova les prérogatives extérieures de souverain, le droit de bénir les terres et d'indiquer les cérémonies sacrées. Il est même obli-

gé de faire confirmer ses décrets par le bova, pour leur donner une sanction exécutoire; mais celui-ci ne seroit pas libre de refuser son consentement. Le chova rend de temps en temps des visites de cérémonie à ce simulacre de royauté. Il l'approche avec un grand respect, lui souhaite une heureuse et longue vie, et lui dit que c'est pour l'obliger qu'il a pris le gouvernement de son royaume, et pour le décharger d'un fardeau peu convenable à la dignité royale. Les grands et les officiers de l'état le visitent aussi, mais en des temps marqués, et avec permission. Le chova lui-même n'est pas exempt de soumission. Tous les ans l'empereur de la Chine lui envoie un grand mandarin, sous le titre d'ambassadeur; mais ce singulier ambassadeur descend d'abord à la maison qui lui est préparée. Le chova lui fait visite; l'ambassadeur ne la rend pas. Le souverain tonquinois envoie aussi porter le tribut à la Chine. Ses ambassadeurs sont reçus avec pompe. En ces occasions l'empereur chinois a la politique de traiter magnifiquement ses vassaux, afin de donner à ses peuples une grande idée de sa puissance. Le chova du Tonquin n'exerce la sienne que par la permission de l'empereur de la Chine, qui le confirme.

Le chova a toujours sur pied un grand nombre de troupes. On peut juger de ce qu'elles valent et du cas qu'il en fait lui-même par ce qu'un de ces princes, en guerre avec un de ses voisins, écrivit, en 1647, au général de la compagnie hollandoise. « J'ai sous mes ordres, lui disoit-il, trois cent mille hommes de pied, « dix mille chevaux, deux mille éléphants, trente mille « arquebuses et mille piéces de canon. Je prie l'illustre « compagnie de m'envoyer un secours de trois cents

« hommes et de trois vaisseaux, pour faire tête à mon « puissant ennemi. » Cet ennemi ou un autre, prêt à livrer bataille, se jugeant inférieur aux Tonquinois, imagine de donner à ses soldats du premier rang des habits portugais. A cet aspect, les Tonquinois tournent le dos et fuient à toutes jambes. Au Tonquin finit l'histoire de l'Indostan et des deux parties de la presqu'île. En sortant de l'inde, nous allons retrouver les Tartares qui nous y ont fait entrer.

TARTARES ORIENTAUX.

Tartarie orientale, entre les Mogols et les Kalkas, la Sibérie, la mer de Tartarie, la Corée et la mer Jaune.

Les Tartares orientaux ont été dans la Chine précurseurs des Tartares occidentaux, qui les ont chassés ensuite. Ils y sont revenus sous le nom de Tartares-Mantcheous. Ils se glorifient de tirer leur origine de la partie orientale de la Tartarie, où sont les tombeaux de leurs ancêtres. Ce pays est plus froid que sa position géographique ne le feroit croire. Il est ceint de hautes montagnes garnies d'épaisses forêts, et la terre paroît généralement imprégnée de nitre, qui occasione de fortes gelées. Il n'est pas rare que les rivières s'y glacent, jusqu'à intercepter plusieurs mois la navigation. Les hommes dans ce climat rude sont endurcis à la fatigue. Ils sont chasseurs infatigables, soldats intrépides et robustes. Les femmes ont de l'embonpoint et de la fraîcheur. Les relations continuelles avec les Chinois ont civilisé les mœurs agrestes de ces Tartares. On y connoît l'agriculture. Il y a un grand commerce de fourrures. Sur les pentes des montagnes les plus stériles croît le

ging-seng, cette racine confortative qui se vendoit sept fois la valeur de son poids en argent. Quelques uns de ces peuples s'habillent de peaux de poissons. Ils savent les rendre souples, propres à être cousues et à recevoir la teinture. La religion mahométane, celle de Fô, ainsi que mille superstitions, sont répandues dans ce pays. Presque chaque canton a la sienne. Les coutumes, les habitudes, les lois sont aussi variées. Les peuples les plus voisins de la Chine en suivent les usages. Il y en a peu qui méritent d'être particulièrement remarqués, excepté l'enterrement, qui se fait à deux fois. Avant de déposer le mort dans la dernière fosse, ils le placent dans une moins profonde, laissent une ouverture sur sa tête, et viennent tous les jours mettre des aliments dans sa bouche, et y verser à boire, quoique le cadavre se corrompe. Ces soins durent un mois. On est du moins sûr dans ce pays d'être sauvé de la mort, si par malheur on étoit enterré vivant.

Kitans ou Léaos.

L'empire de Kitay ou Katay, dont on connoît le nom, à-peu-près la position, mais presque point l'histoire, est habité par les Kitans ou Léaos, qui se sont rendus redoutables à la Chine, et plus de deux cents ans avant l'ère chrétienne ont forcé les souverains de la Chine de faire construire la grande muraille, pour se mettre à l'abri de leurs ravages. Leur population, dont on ignore la souche, s'est fortifiée pendant onze cents ans dans ces déserts : les Coréens y ont beaucoup contribué. Vers 916 ils furent introduits à la Chine par un rebelle qu'ils mirent sur le trône. Ayant une fois pris goût au climat doux et tempéré de cet empire, ils y firent plusieurs incursions. Un jeune empereur de la dynastie de Song, malgré ses ministres, appela d'autres

Tartares pour les opposer aux Kitans. Ils les repoussèrent dans leurs limites; mais ils en sortirent encore et reparurent. Ce fut une alternative de victoires et de défaites, jusqu'en 1124 que l'empire des Kitans prit fin par les divisions intestines.

Ce Tartare, auquel le jeune empereur imprudent avoit ouvert son royaume, en forma un, et fut le chef de la dynastie des Kins, qui rendit les rois Songs tributaires. Les Kins furent à leur tour détruits par les Mogols, sous Gengis-Kan et ses successeurs, au commencement du treizième siècle; mais depuis les Léaos ou Kitans, sous le nom de Tartares-Mantcheous, ont repris la Chine sur les Mogols. Un des empereurs Kins donna l'exemple des égards qu'on doit aux peuples vaincus, si on veut se les attacher : il alla visiter la salle de Confucius, et lui rendit, à la manière chinoise, les mêmes honneurs qu'on rend aux rois. Ses courtisans tartares se trouvèrent choqués de ce que ce prince descendoit à ces marques de déférence pour un homme dont la naissance n'avoit rien d'illustre. Il leur répondit : « S'il ne mérite pas ces honneurs par sa naissance, il les mérite « par l'excellente doctrine qu'il a enseignée. » Dans cette vaste contrée qu'occupent les Tartares orientaux, on place encore les Sifans ou Tufans, qui ont aussi fait des excursions dans la Chine, et sont rentrés dans leur pays, s'y sont perdus ou fait oublier.

CHINE.

La Chine, entre la Tartarie indépendante, la chinoise, la Corée, la mer du Japon et celle des Indes.

Quand les Portugais découvrirent la Chine, il y a deux cents ans, ils furent si surpris de la beauté et de l'opulence de cet empire, ainsi que de l'industrie et de la politesse de ses habitants, qu'ils ne savoient presque s'ils en devoient croire leurs yeux. De leur côté, les Chinois furent très étonnés de voir qu'il y avoit des peuples qui les égaloient en adresse et en connoissances de toute espèce, et même les surpassoient en quelques unes. L'admiration du côté des Européens dure encore. C'est toujours avec le même enthousiasme que les voyageurs et leurs copistes parlent du grand nombre de villes, de leur immense population, des richesses prodigieuses de la Chine, de ses manufactures, de son agriculture, de ses mines, de ses canaux, de ses grands chemins, des encouragements donnés aux sciences et aux arts, de l'excellence des lois, de la police du gouvernement et du génie heureux des Chinois pour cultiver toute sorte de sciences. Eux, au contraire, excepté quelques notions d'astronomie et de géographie qu'ils ont bien voulu prendre de nous, dédaignent les autres connoissances que nous pourrions leur donner: ils s'en tiennent à ce qu'ils ont, nous ferment leurs ports et toutes les autres entrées de leur pays, et méprisent même les Européens, à cause de l'empressement qu'ils marquent à pénétrer chez eux, comme si c'étoient des indigents qui ne pussent se passer de leurs richesses. Si cependant on vouloit se comparer, il se

trouveroit qu'eu égard à la différence du climat et des matières premières, l'industrie des Européens vaut bien celle de ces Asiatiques; que le génie inventif se trouve chez nous comme chez eux; que nous sommes même plus susceptibles de perfectionnement, et que, pour la sagesse des lois, l'entente du gouvernement, les sciences morales et physiques, nous les égalons, si nous ne les surpassons pas. Quant aux vices, ils sont à-peu-près les mêmes par-tout. Nul peuple n'a de reproches à se faire à cet égard, et les Chinois ne sont pas plus privilégiés que les autres.

Climat.

Quoique le climat de la Chine soit en général assez tempéré, cependant les hautes montagnes couvertes de neige, qui se trouvent dans le nord, lancent souvent un froid pénétrant qui dure quelquefois trois ou quatre mois. Les parties méridionales, au contraire, éprouvent des chaleurs plus ou moins grandes, à proportion qu'elles approchent du tropique. Les terres sont presque par-tout propres à être mises en valeur. Les Chinois les ont étendues, par l'empiétement que l'agriculture fait par-tout sur les marais qu'elle dessèche, les alluvions qu'elle resserre, les rocs nus qu'elle couvre de terre, les montagnes qu'elle coupe en terrasse. Le besoin double aussi le sol habitable, en rendant les grandes rivières le séjour de peuplades entières qui naissent, qui vivent dans leurs bateaux, y trafiquent, y sont comme sur leur élément, et ne connoissent pas plus la terre que souvent les habitants des montagnes ne connoissent l'eau.

L'ancienne religion des Chinois paroît avoir été la religion patriarcale, c'est-à-dire l'adoration d'un seul Dieu créateur du ciel et de la terre. Elle a subsisté

très long-temps. Quand les Chinois se sont écartés de sa pureté, ils n'ont point, comme les Assyriens, les Egyptiens et les Grecs, déifié les astres, leurs monarques et leurs grands hommes. On ne trouve chez eux aucun monument de ce genre d'idolâtrie. Cependant ils en ont eu une que Confucius, qui vivoit vers le temps de Solon, a combattue, en appuyant sa doctrine par la morale. Ce philosophe répétoit souvent, « que « c'étoit dans l'Occident qu'on trouveroit le saint. » Un souverain, se rappelant ce mot, y envoya des ambassadeurs pour découvrir quel étoit ce saint, et quelle étoit la véritable loi qu'il enseignoit. Fatigués ou ennuyés de la longueur du voyage, ces ambassadeurs n'allèrent pas plus loin que les Indes, et crurent avoir trouvé ce qu'ils cherchoient parmi les adorateurs de Fô. Ils transportèrent cette idole à la Chine, et avec elle la métempsycose, le polythéisme et les superstitions dont les livres indiens sont remplis. Cette doctrine, reçue avidement à la cour, se répandit rapidement par tout le royaume, et dans la suite est devenue la religion la plus pratiquée. On fixe sa propagation vers le milieu du premier siècle de l'ère chrétienne.

Elle a été renforcée par un autre dieu nommé Lao-Kuin, qui fait secte entre les disciples de Fô. Les bonzes qui la professent s'adonnent à la chimie et à la médecine, prétendent avoir des remèdes pour tous les maux, et ne désespèrent pas de rendre immortel. Par ces moyens, ils gagnent le peuple et les grands, ceux-ci sur-tout, parmi lesquels il se trouve plus d'esprits foibles que l'on ne pense. Les femmes contribuent aussi à entretenir leur crédit, qui se soutient par leur morale, très semblable à celle d'Epicure. Elle consiste

écarter les passions capables de troubler la tranquillité de l'ame, à éviter tous les soins et les desirs violents, comme les ennemis de la vie.

Confucius ne chercha pas à sonder les secrets impénétrables de la nature : il ne s'engagea point dans les recherches curieuses sur l'essence et les attributs du premier être, l'origine du monde, celle du bien et du mal, et sur d'autres articles au-dessus de la sphère de la simple raison ; il ne dogmatisa pas sur la nature des récompenses attachées à la vertu, ni des châtiments destinés au vice ; mais il se borna à parler avec le plus profond respect du principe de tous les êtres, qu'il représente comme l'essence la plus pure et la plus parfaite, auteur de tout ; à inspirer pour lui de la vénération, de la crainte, de la reconnoissance et de l'amour ; à faire admirer sa providence ; à enseigner que rien ne lui est caché, qu'il connoît les pensées les plus secrètes, et qu'il ne laisse jamais la vertu sans récompense, ni le vice sans châtiment. Il a laissé plusieurs ouvrages dans lesquels il peint en maître la beauté de l'une et la difformité de l'autre. Par sa doctrine et par ses exemples il réforma la religion de l'état, où l'idolâtrie s'étoit déja introduite. Confucius paroît avoir pensé moins à l'extérieur qu'à l'essence de la religion, et à réformer le cœur et les mœurs de ses compatriotes. C'étoit à ce but que tendoient toutes ses études, ses leçons, ses écrits, ses préceptes et toute sa conduite. Ses disciples reconnoissants lui ont élevé des statues, des autels et des temples : ils lui rendent un culte de respect et d'honneur qui seroit absolument contraire aux principes de ce grand homme, si ce culte étoit idolâtrique. Les Chinois lui doivent la profonde vénération des

enfants pour leurs ancêtres, dont ils se rappellent tous les ans la mémoire par de pieuses cérémonies.

La religion des *lettrés* est répandue parmi ceux qui se piquent d'esprit et de savoir. Ils parlent de Dieu comme les disciples de Confucius; ils reconnoissent que c'est un principe très pur et très parfait, la source de toute chose.

On a calomnié leurs principes religieux; parcequ'ils ne se prosternent pas, comme le peuple, devant de ridicules idoles, on a transformé ces hommes en athées; mais ce n'est cependant pas l'idée que vient de nous en donner tout récemment lord Macartney.

La religion chrétienne a été fort répandue à la Chine. Il a été un temps où les missionnaires l'avoient approchée du trône, et se flattoient de l'y asseoir; mais ces beaux jours se sont éclipsés. Toutes les religions se sont réunies contre elle; celle de Fô, parcequ'elle détruisoit l'idolâtrie, le fondement de la puissance et du crédit des bonzes; celle de Confucius, parcequ'elle proscrivoit des rites respectueux comme idolâtriques. Les missionnaires ont été persécutés, bannis, et n'y font que des excursions clandestines, ordinairement suivies du martyre. Cependant un de ces zélés apôtres du christianisme, le père Lecomte, vient d'y mourir comblé d'honneurs, et les Anglois en virent quelques uns à la cour de Pékin, où ces missionnaires jouissoient d'une assez grande considération.

Le mahométisme est peu considéré à la Chine: on le tolère cependant; mais il est comme resserré dans quelques cantons, hors desquels il seroit exposé à des persécutions. Il y a aussi des juifs; ils sont dans une province en corps de nation, ont une synagogue, pro-

fessent leur loi, et pratiquent la circoncision. Ils se prêtent aussi aux usages des Chinois relativement aux cérémonies qui regardent la mémoire de Confucius, et la vénération des ancêtres. On ne sait dans quel temps ni comment ils y sont venus; mais cette transmigration a vraisemblablement précédé Jésus-Christ, puisqu'ils ont dit aux missionnaires ne les point connoître.

Gouvernement.

L'empereur a des titres superbes: *fils du ciel, seigneur du monde, seul gouverneur de la terre, grand-père du peuple.* Son pouvoir est absolu; à la vérité, il est obligé de gouverner selon les lois. Il consulte, mais il décide seul. Le trône n'est pas tellement héréditaire, qu'il ne puisse choisir entre ses enfants, et même entre d'autres princes de la famille royale. Il ne fait pas, ou n'abroge pas les lois seul; il faut que le changement ait la sanction du conseil suprême, composé des princes du sang et des ministres. Il se montre rarement, et seulement dans des occasions solennelles: on ne l'approche jamais qu'en se prosternant. Une maladie un peu sérieuse qui lui survient est comme une calamité publique. Il y a deux conseils souverains: le premier, composé des princes du sang, qui ne s'assemble que dans les occasions extraordinaires; le second, des ministres, qui est comme un conseil privé toujours en activité.

On connoît six tribunaux supérieurs. Le premier a inspection sur tous les mandarins et magistrats de l'empire; les membres sont, à proprement parler, des inquisiteurs d'état; le second règle les finances; le troisième, les cérémonies tant ecclésiastiques, comme les rites religieux, que civiles, telles que la réception

des ambassadeurs; de son ressort sont aussi les arts et les sciences; le quatrième a l'intendance des armes, l'armée, les flottes, la discipline, les magasins et arsenaux; le cinquième, la justice contentieuse et criminelle; le sixième, les ouvrages publics, palais, temples, tombeaux, ponts, chemins, canaux, digues, fortifications, arcs de triomphe, et tout ce qui est de nécessité et d'ornement. Dans chaque province, et à proportion dans les villes, et jusque dans les villages, il y a des tribunaux correspondants à ceux-ci par des gradations établies, et outre cela des inspecteurs qu'on envoie dans les provinces, pour examiner la conduite des magistrats et en rendre compte.

Police. Les régles de police sont admirables: chaque quartier a un chef qui répond au gouverneur de ce qui s'y passe. Les pères de famille sont également responsables de la conduite de leurs enfants, de leurs domestiques, de leurs hôtes; et en cas de vol, de meurtre et de tumulte, une maison répond de la maison voisine. La manière d'administrer la justice est simple et prompte. Les charges ne se vendent point, mais elles se donnent aux candidats après examen des mœurs et de la capacité. Ils n'occupent leurs emplois que trois ans dans le même lieu, jamais dans la province où ils sont nés, de peur qu'on ne les méprise s'ils sont de basse extraction, ou qu'ils ne deviennent trop puissants s'ils sont riches et bien alliés. Pour tâcher de rendre les procès plus rares, il y a toujours une peine corporelle infligée à celui qui perd le sien, ordinairement quelques coups de bâton; mais il arrive souvent que le ressentiment du châtiment perpétue les haines et renouvelle les procès; d'ailleurs, malgré les précau-

ions prises par les lois, la corruption est très commune dans les tribunaux, parceque les mandarins, ne devant rester que trois ans en place, se pressent de s'enrichir. Les femmes publiques sont placées hors des villes. Quelques gouverneurs exigent qu'elles demeurent ensemble, sous l'inspection d'un homme responsable des désordres, s'il en arrive.

Les punitions sont sévères et même cruelles. Celle de mort ne peut être exécutée qu'après la signature de l'empereur; mais les amendes, les confiscations des biens, l'emprisonnement, les tortures, sont à la disposition des mandarins, qui, pour tirer de l'argent, abusent souvent de leur pouvoir. Le criminel de lèse-majesté est déchiqueté vivant. Le plus grand crime après celui-là est la rebellion contre son père. Si elle va jusqu'à occasioner le meurtre, alors tout l'empire est en mouvement. L'empereur lui-même devient juge du coupable. On dépose tous les mandarins de la ville, et même des lieux les plus proches; les parents sont châtiés pour avoir été négligents à reprendre le criminel, n'avoir pas informé le magistrat de ses inclinations perverses, et pour avoir ainsi permis qu'il soit parvenu, par degrés, à cet excès abominable. Le coupable est mis en pièces et brûlé, on détruit sa maison jusqu'aux fondements, on renverse celles de ses voisins, et l'on dresse par-tout des monuments, pour faire détester cet horrible attentat. La peine du talion est assez pratiquée. Le supplice le plus infamant est la décapitation, parceque la tête étant la plus noble partie du corps, c'est une grande honte que d'en être privé.

Le vol n'est pas puni de mort, à moins de circon-

stances aggravantes. Les supplices les plus ordinaires sont les coups de bâton, qu'on rend moins rudes en payant l'exécuteur; la cangue, espèce de carcan, composée de pièces de bois, qu'on porte sur ses épaules, et assez large pour qu'on ne puisse pas voir à ses pieds, ni porter les mains à la bouche : on l'allége aussi avec de l'argent. Il est même possible de se faire remplacer, par la connivence du juge, en payant des gens qui subissent la peine. On marque aussi sur les joues avec un fer chaud. On bannit pour un certain temps ou pour toujours. La question est en usage, mais seulement pour les grands crimes, dont il faut connoître les complices. L'adultère n'est pas un crime capital; il se trouve des parents indulgents qui, par égard pour la foiblesse de leurs filles, moyennant quelques gros présents, stipulent avec ceux qui les épousent, qu'ils leur accorderont de temps en temps la liberté de voir un galant, sans être pour cela inquiétées. Alors le mari n'a le droit ni de lui infliger quelque peine corporelle, ni de la répudier. Les prisons sont spacieuses et bien aérées.

La nation est divisée en trois classes, les mandarins, les lettrés et le peuple. Il n'y a d'autre noblesse que celle des princes du sang, issue non des anciens empereurs de race chinoise, mais des empereurs tartares, et celle des descendants de Confucius, qui se conserve depuis plus de deux mille ans. On a beaucoup d'égard pour eux. Le chef de la famille a toujours un titre de dignité. La cour de l'empereur est magnifique; rien de si brillant, ni de si riche que son cortége, quand il sort pour les cérémonies; même en plein jour il est entouré de quatre cents grandes lanternes et d'autant

de flambeaux ; ainsi les lumières font à la Chine partie des solennités. Les revenus et les forces de l'empire sont immenses, et les dépenses réglées sur la recette. On ne connoît point là d'emprunts, ni d'avances demandées au peuple pour des entreprises, ou pour le luxe de la cour. Il n'y a qu'une des femmes de l'empereur qui a le titre d'impératrice, et seule le droit de manger avec lui. On en compte ensuite neuf du second ordre, trente du troisième, qui toutes ont la qualité d'épouses ; enfin, il a autant de concubines qu'il veut, qu'on nomme *reines*, toutes au-dessous de l'impératrice, même celle qui seroit la mère du fils que l'empereur nommeroit pour lui succéder ; quand il a fait le choix, tous les autres princes se soumettent, et vivent, en personnes privées, de pensions qu'on leur paye exactement dans les villes qui leur sont assignées, mais sans aucune autorité ; et s'il leur échappoit une plainte sur leur état de sujétion, elle seroit punie comme crime de lèse-majesté. Le nombre de ces princes est quelquefois très considérable.

De tout temps les Chinois se sont appliqués à l'astronomie. On jugera qu'ils avoient de grands talents pour cette science, si l'on réfléchit qu'ils y ont fait des progrès, quoique isolés et sans communication avec les autres nations, dont les connoissances pouvoient les aider. On a trouvé chez eux de beaux instruments, mais bien inférieurs aux nôtres. Ils ont eu le bon esprit d'adopter ceux que nous leur avons portés, de se réformer, et de perfectionner leurs observations par les nôtres ; cependant ils n'ont pu se défaire de leur crédulité pour l'astrologie judiciaire. Ils sont encore persuadés que chaque constellation, chaque planète, a Sciences.

une influence particulière sur les choses sublunaires, et qu'on peut prédire, par la combinaison de leurs passages et de leurs aspects, un grand nombre d'événements. Aussi leurs faiseurs de calendriers et d'almanachs annoncent les guerres, la famine, les maladies, les saisons favorables ou mauvaises, aussi hardiment et aussi sûrement que les nôtres. Il y a cependant à la Chine un tribunal d'astrologie; mais on laisse le peuple s'amuser de ces erreurs.

Les Chinois connoissent peu la géométrie. Ils ont une arithmétique pratique, qui rend leurs calculs aussi prompts et aussi sûrs que les nôtres. L'art de la navigation n'est pas avancé chez eux. La forme de leurs vaisseaux, lourds, mal mâtés, en retarderoit les progrès, quand même l'estime pour leur pays, la répugnance à s'en éloigner, le peu de besoin de denrées étrangères, ne les détourneroient pas des voyages de long cours. Mais ils sont recherchés dans la structure et l'élégance des barques qui voguent sur leurs rivières et leurs lacs pour le commerce et le plaisir. Ils ont tellement multiplié leurs canaux, que presque tous leurs transports se font par eau, avantage précieux, qui n'a pu s'acquérir que pendant une longue suite de siècles. Il suppose aussi des connoissances hydrostatiques, et celles du nivellement. Les Chinois n'avoient aucune idée des effets de l'optique, des curiosités mécaniques, des découvertes en physique et en histoire naturelle. On ne connoît point chez eux de règles de logique ni de rhétorique. Cependant ils raisonnent juste, s'expriment clairement, avec méthode et chaleur, selon les sujets. On ne peut juger ni de leur versification, ni de la poésie en elle-même. Ils en sont con-

tents, ainsi que de leurs instruments de musique, que nous trouvons imparfaits, mais qui leur suffisent, puisqu'ils les réjouissent. Les accords leur paroissent une cacophonie. Nous jugerions leurs pièces de théâtre froides, parcequ'elles ne traitent que de morale, et que, dénuées d'intrigues galantes, elles ne sont point du tout propres à émouvoir ni à enflammer les passions.

Leur médecine curative est cruelle. Dans presque toutes les maladies ils appliquent le feu, par des aiguilles rougies, des ventouses, et font des brûlures considérables. Les médecins se glorifient d'une grande connoissance du pouls. La chirurgie sera toujours chez eux dans l'enfance, parcequ'ils ont horreur de l'anatomie, comme d'une inhumanité. Leurs remèdes sont peu variés, et cependant sont assez efficaces. Nulle part l'histoire ne devroit être plus véridique qu'à la Chine, parceque dans chaque ville, de temps immémorial, des personnes préposées à ce travail doivent tenir registre de ce qui se passe. Tous les quarante ans, une assemblée de mandarins épure ces annales; peut-être ne retranchent-ils que ce qui ne s'accorde point avec leurs prétentions. On en pourroit conclure que l'histoire n'est pas plus fidèle à la Chine qu'ailleurs.

La langue chinoise a occupé et occupe encore nos savants. Tout ce qui résulte de leurs recherches, c'est qu'elle est très abondante, fort expressive, d'une difficulté inconcevable à apprendre, et encore plus à parler, parceque la prononciation a une quantité d'inflexions qui varient à l'infini la signification du même mot. On n'en donnera pour exemple que le monosyllabe *po*,

qui, selon qu'on baisse ou éléve la voix, qu'on prononce en fausset ou en basse, qu'on siffle pour ainsi dire, que l'on renfle, que l'on ondule, qu'on abrége ou qu'on prolonge le son, veut dire *verre*, *bouillir*, *vanner du riz*, *prudent*, *libéral*, *préparer*, *vieille femme*, *casser*, *fendre*, *incliner*, *fort peu*, *arroser*, *esclave*, *captif*, *etc.* Aussi, en parlant la même langue, on ne s'entend pas quelquefois d'une province à l'autre. L'écriture est aussi variée par les points, les accents, l'inclinaison, la perpendicularité des signes, qui primitivement ne sont qu'au nombre de cinq. Ils peignent les choses comme les hiéroglyphes, et non par la parole. L'imprimerie est ancienne, non, comme la nôtre, en caractères mobiles, mais comme la gravure. Elle se fait sur bois.

Arts. L'agriculture ne peut manquer d'être en honneur dans un pays où, tous les ans, l'empereur en cérémonie trace plusieurs sillons, en signe de l'estime qu'il a pour cet art. A son exemple, les vice-rois, gouverneurs et autres chefs constitués en dignités, en font autant tous les ans dans les cantons qu'ils président. Sur le rapport qui en est fait à l'empereur, un laboureur, dans un district circonscrit, est revêtu de l'habit de mandarin, et en obtient le pouvoir et les distinctions. Aussi l'industrie acquiert un degré d'activité qui lui fait tirer des terres tout ce qu'elles peuvent produire. Les plus ingrates sont soumises à des essais fructueux, et à des manipulations qui forcent ces terres à devenir fertiles. Les pâturages n'attirent pas moins l'attention du gouvernement. Les troupeaux sont nombreux. Il se trouve aussi des bêtes féroces. On voit peu de lions, mais les tigres marchent en troupes. L'animal qui

donne le musc est commun. Son odeur est un antidote contre les serpents, et les endort. Les quadrupèdes et les oiseaux de basse-cour fournissent les tables. Le gibier n'y manque pas. Presque tous nos fruits et nos légumes se trouvent à la Chine. De plus, il y en a qui lui sont propres. On recueille du suif et de la cire blanche sur des arbres différents. Le premier est la chair onctueuse d'une espèce de noisette, fruit de l'arbre. La seconde est laissée sur les feuilles d'un autre arbre, en forme de rayons, par de petits vers. Ces deux matières mêlées ensemble font de bonnes chandelles. Le bambou, espèce de roseau très solide quoique creux, sert à une infinité d'usages. Le bois incorruptible, le cèdre, l'ébénier, le sandal, le pin, le chêne, le bois de fer, peuplent les forêts. L'arbre qui donne le vernis est une richesse qu'on envie inutilement à la Chine. Cette gomme précieuse en découle abondamment, naturellement, ou par incision, et donne aux ouvrages en bois le luisant que toutes nos contrefactions ne peuvent imiter. L'Europe s'est fait du thé un besoin qui la rend tributaire de la Chine, où croît ce précieux arbrisseau. Nous en tirons du coton, de la soie, de la rhubarbe, de la porcelaine, que nous imitons cependant avec avantage, pour les formes et le dessin.

Caractère et mœurs.

La nation chinoise a pu perdre de son caractère primitif, qui étoit la douceur, la soumission aux lois, par les troubles qui sont survenus. On reproche actuellement aux Chinois de la dissimulation dans leur conduite, moins réglée par la morale que par la crainte, une obéissance plus forcée que volontaire, nulle bonne foi dans le commerce, et un esprit vindicatif. Ils sont très adonnés au jeu, aiment beaucoup les fêtes

et les spectacles. Leur gravité naturelle ne se soutient pas dans un long repas. Ils affectent de ne se point permettre les liqueurs; hypocrites en cela, comme en beaucoup d'autres choses. Le premier jour de l'an on se fait des présents. Les deux principales fêtes sont celles des Lanternes et de Confucius. La première a quelque chose de religieux, puisqu'on promène les idoles avec un bruit, un fracas, des mouvements tumultueux qui approchent du délire. Elle est célébrée par tout l'empire. Chaque maison est illuminée avec des lanternes. Il y a émulation à qui aura les plus belles. On n'y craint pas la dépense, qui est quelquefois considérable. La fête de Confucius n'a pas cet éclat. Elle est accompagnée d'une gravité respectueuse, telle qu'il convient pour rappeler la mémoire d'un sage. Les prières, les prostrations, les offrandes de mets, de fruits, de vin, se faisoient autrefois devant la statue du philosophe; mais un empereur craignant que ce cérémonial ne dégénérât en idolâtrie, a fait mettre à la place de la statue une simple tablette, avec les noms et les vertus du philosophe. Cet hommage se renouvelle deux fois l'an.

Les mariages, les funérailles, et d'autres événements domestiques, donnent lieu à des fêtes particulières. Les époux se voient pour la première fois lorsqu'on amène la mariée dans la maison de son mari. Du moment qu'elle y est reçue, il ne lui est plus permis de voir aucun homme, excepté son père, et quelquefois ses frères. Les hommes se traitent entre eux avec le marié, et les femmes ensemble. A juger par les présents, beaucoup plus précieux de la part du mari, c'est l'homme qui achète la femme. Il est permis d'a-

voir plusieurs concubines. Elles dépendent entièrement de la femme légitime. Parmi les personnes de distinction, les secondes noces ne font point honneur à la femme, n'eût-elle été mariée qu'une heure. Les Chinoises sont bien faites. Leur vie est triste; elles sont toujours renfermées, sans autre compagnie que celle de leurs enfants, et du mari qui les tient sous la clef. Elles sont adroites de l'aiguille et du pinceau. La perspective des concubines est d'être vendues quand le maître meurt.

Le deuil est sévère pour un père et dure trois ans. Le fils, dans la plus pressante nécessité, ne voudroit pas coucher sur un lit pendant cinq jours après le décès. Il couche sur la terre. La première année il n'a commerce avec personne, pas même avec ses femmes. Si quelqu'une d'elles devenoit enceinte, ils seroient punis tous deux rigoureusement. Le deuil d'une femme pour son mari est aussi de trois ans, d'un mari pour sa femme, d'un an, et ainsi à proportion pour les autres parents. Les témoignages de respect filial ne se bornent pas au temps du deuil; ils se répètent tous les ans auprès du tombeau avec des cérémonies lugubres. On y présente des viandes, du vin, comme si le mort étoit encore en vie. Les tombeaux sont loin de la ville, dans quelque situation agréable. Les riches en ont de magnifiques. Outre la reconnoissance, ces hommages funèbres sont fondés sur ce qu'ils croient que les ames de leurs ancêtres sont toujours présentes, pour les récompenser ou pour les punir. Les empereurs donnent l'exemple de cette espèce de culte, qui se renouvelle presque journellement dans les maisons, où il y a un endroit consacré qu'on appelle *la salle des ancêtres*.

Une fois l'année, toutes les branches de la famille y sont appelées. Quelquefois elles montent à sept et huit mille personnes. Alors il n'y a point de distinction. Le plus âgé, quoique le plus pauvre, a le premier rang. Les riches donnent un festin.

Les bonzes ou prêtres accompagnent les parents aux funérailles, font l'éloge du mort, et chantent d'un ton lugubre. Un d'entre eux porte devant le mort une tablette où sont inscrits le nom du défunt, ses dignités et ses vertus. Le corps est revêtu de ses plus beaux habits, dans un cercueil couvert de damas blanc, qui est la couleur de deuil. Les parents, hommes et femmes, selon leur rang, suivent, habillés d'un sac de toile blanche, attaché avec une corde, les pieds enveloppés de paille, et la tête couverte de haillons. Au moment du repas qui suit l'inhumation, les parents font retentir l'air de cris lamentables; mais les sanglots, l'expression des regrets, les contorsions et les convulsions de douleur, tout cela est si bien réglé, si bien mesuré, qu'un Européen a bien de la peine à croire que la tristesse soit véritable.

Les lois de l'empire ont pourvu à l'éducation par d'excellents livres de morale, que chacun est obligé d'avoir. Il est très important aux pères de donner à leurs enfants une bonne éducation; car si quelqu'un commet un crime, et que la justice ne puisse le faire arrêter, on fait souffrir au père le châtiment, pour n'avoir pas bien instruit son fils. Les Chinois sont graves et cérémonieux: leurs démonstrations de politesse consistent à courber la tête, joindre les mains, les mettre sur la poitrine, les abaisser, les élever, fléchir le genou, se prosterner selon le rang des personnes ou

les graces qu'on a à leur demander. Ces cérémonies sont si compliquées, que pour n'y pas manquer il faut y avoir été formé dès l'enfance. On ne parle pas non plus en style direct, même entre égaux; ils ne se donnent à eux-mêmes que le titre de « votre humble, « votre pauvre esclave. » Ils disent: « Qu'il plaise au « seigneur de recevoir ceci de la main de son serviteur; « qu'il lui permette de lui offrir ce qui vient de son « petit, de son vil pays. » Ce style indirect est à la vérité commun dans les langues orientales; mais les Chinois raffinent en expressions humiliantes pour eux, et flatteuses pour celui auquel ils adressent la parole.

Un beau Chinois, que son extérieur peut mener au mandarinat, est un peu au-dessus de la taille moyenne, a le front large, les yeux petits, la bouche médiocre, le nez court, les oreilles longues, la barbe claire, les bras et les jambes bien charnus, la voix forte et le ventre gros. Ils estiment l'embonpoint; c'est, disent-ils, une marque de la bonne conscience qui fait profiter les aliments. Une belle Chinoise est peu grande, droite, ne se soucie pas d'avoir la taille fine, ni de l'embonpoint, ni des hanches saillantes; elle cherche plutôt à être toute d'une venue de la tête aux pieds; son visage n'est pas sans agrément: elle a le nez court, les yeux noirs, petits et bien fendus. La nature lui donne en vain un teint vif et un beau coloris; la coutume lui prescrit d'effacer cet incarnat, comme une marque d'immodestie, et de se frotter d'un fer blanc qui la rend pâle, et lui donne un air languissant, qu'on regarde comme de la pudeur. Elle ne laisse pas acquérir à ses pieds une juste proportion; on les lui serre dès l'enfance avec des bandelettes qui les empêchent

de croître : plus elle les a petits, plus elle sera estimée et honorée. Mais, quoique fixée dans sa maison par l'impuissance de marcher, une Chinoise ne s'en pare pas moins avec goût et élégance, toujours cependant avec la plus grande modestie ; elle laisse plutôt voir son visage que ses mains, qui sont couvertes de grandes manches. L'or, l'argent, les pierreries éclatent dans ses cheveux ; des aiguilles ornées de diamants en relèvent galamment les tresses surmontées d'une espèce de couronne de plumes et de fleurs.

L'habit long est aussi celui des Chinois ; un petit bonnet ou chapeau ombrage leur tête ; la forme marque et distingue les rangs. Du milieu de la tête, qui est toute rasée, sort par derrière une touffe de cheveux qui se cordonne comme une longue queue. Ils ont ordinairement deux robes : il est honnête d'en mettre une troisième quand on reçoit une visite. Les mandarins civils portent par devant et par derrière un oiseau brodé, et les militaires un tigre, un lion, et sur-tout un dragon, emblême de l'empire, parceque Fô, dans une de ses transmigrations, s'est changé en serpent. Les mets délicats et de distinction sont des nerfs de cerfs, des pattes d'ours, et certains nids d'oiseaux marins, entre autres d'alcyons, qu'on leur apporte des côtes du Tonquin et de la Cochinchine. On les croit faits d'une pâte de poisson que ces oiseaux forment avec leur bec. La cuisine des Chinois est bonne en général. Ils aiment les mets échauffants et les liqueurs fortes. Leur pain est une galette, et leur boisson ordinaire l'infusion du thé. Ils font du vin de riz qui se garde long-temps.

Entre les merveilles de la Chine, on doit compter

grands chemins, parfaitement alignés. Les Chinois t aplani les montagnes, rendu les marais solides, du les rochers, couvert les rivières de ponts, sus-ndu des galeries sur les précipices. Les distances nt mesurées et marquées, et les traverses indiquées. s chemins sont bien gardés et sûrs; mais les hôtel-ies sont très mauvaises: il faut tout y porter. On a ites les commodités possibles pour se faire voiturer ns les voyages. Un Chinois qui seroit curieux trou-roit amplement à se satisfaire sans sortir de son pays. y rencontre des volcans, des cataractes et des scades d'une hauteur et d'une largeur surprenantes; fontaines minérales chaudes et froides, des ri-res dont les eaux ont des propriétés différentes; les es servent à teindre en vert, d'autres en bleu, pé-fient, et ont des accroissements et décroissements riodiques, dont on ignore la cause. Tous les métaux minéraux y sont communs, ainsi que le porphyre, marbre, l'asbeste, ou la pierre incombustible, les mants et les perles. Parmi les curiosités naturelles, peut mettre les poissons dorés et argentés, que us avons reçus d'eux, et que nous conservons comme x dans des vases.

La grande muraille, qui a été faite il y a plus de ux mille ans, pour empêcher les irruptions des Tar-res, a cinq cents lieues de longueur; elle n'a nulle part oins de vingt pieds de haut, ni plus de trente et qua-nte d'épaisseur; elle s'élève sur les plus hautes monta-es, descend dans les plus profondes vallées, et passe r les plus larges rivières en forme de pont. Ses tours, s portes, sont presque par-tout des travaux gigantes-es; elle a toujours été gardée, et l'est encore par

une armée entière ; mais cette précaution n'a pas empêché les invasions. Il seroit trop long de détailler les autres merveilles de l'art, les temples, les palais, les arcs de triomphe, les pyramides élevées à l'honneur des grands hommes, les sites admirables, les perspectives heureuses, les tombeaux, les tours revêtues de marbre et de porcelaine aperçues dans le lointain, et les monuments de toute forme qui ornent et embellissent ces magnifiques chemins. Les tours portent des cloches suspendues en dehors, sur lesquelles on frappe l'heure : elles sont d'une grandeur prodigieuse, et d'un poids énorme. Un missionnaire dit qu'il y en a sept dans Pékin, capitale de l'empire, qui pèsent chacune six cent vingt mille livres. Les Chinois connoissent donc depuis long-temps l'art de la fonderie, dont les procédés sont si compliqués et si difficiles. Il n'y a point de doute qu'ils ont connu bien des siécles avant nous l'usage de la poudre à canon ; ils s'en servent depuis long-temps pour les feux d'artifice, qui sont admirables chez eux, et en quoi ils surpassent toutes les autres nations.

Origine et antiquité des Chinois.

On se demande quelle est l'origine de la nation chinoise, comment elle a pu s'isoler si long-temps de toutes les autres, quel est son fondateur ? On fait encore d'autres questions dont la solution occupe les savants, et les occupera encore bien long-temps, sans qu'ils puissent résoudre ces problêmes. Le système que quelques modernes prétendent répondre à tout, quoique encore mêlé de difficultés insolubles, est celui qui fait Noé père des Chinois, sous le nom de Fohi, non pas par ses trois fils, Sem, Cham et Japhet, mais par une colonie tirée des plus vertueux descendants

, voyant la corruption se répandre entre leurs res, se sont attachés à leur père commun, et se sont arés avec lui de cette masse corrompue, avant l'érec- n de la tour de Babel et la confusion des langues. s partisans de cette opinion ne sont pas embarrassés faire voyager Noé avec sa colonie, depuis l'Ararath l'Arménie ou de l'Inde, jusqu'à la Chine. On leur ecte les montagnes. Ils répondent : le déluge avoit posé par-tout son limon également, et ce n'étoient e des pentes douces. Les forêts : elles avoient été dé- cinées. Les déserts : le sable, comme le plus lourd, toit enfoncé sous la terre végétale, et ce n'est qu'à longue que les pluies ont écarté la terre, et ont ra- ené le sable dessus. Les rivières : Noé avoit encore mémoire de l'arche ; il a construit des vaisseaux, et est à remarquer que ceux des Chinois ont toujours et ont encore des dimensions relatives à la forme de rche, trois fois la largeur pour la longueur, poupe, oue, fonds plats, et trois étages dans le corps du timent.

A l'appui de ces observations vient la science de stronomie, que les Chinois n'ont pu posséder de si nne heure à quelque degré éminent, que parcequ'ils tenoient de Noé, qui en avoit reçu les principes des mmes avant le déluge. Comment se seroient-ils pré- rvés de l'idolâtrie qui infectoit les nations, s'ils ne toient séparés de leurs frères avant la corruption ? ssi ont-ils conservé la connoissance et l'adoration n seul Dieu, de sa providence, et l'idée toujours ésente des châtiments préparés aux méchants, doc- ine que le fléau du déluge avoit profondément gravée ns la mémoire de Noé. Les livres des Chinois leur

recommandent par-tout en termes énergiques la persévérance dans cette séparation. En conséquence, non seulement ils ont toujours fermé leur empire aux étrangers, mais encore ils ne doivent pas se permettre les voyages de long cours, dans lesquels ils pourroient aller prendre des notions et des mœurs étrangères. Le vin de raisin a toujours été défendu chez eux. Ne pourroit-on pas croire que la prohibition vient de Noé, qui n'avoit pas eu à se louer de cette liqueur. Les savants tirent encore d'autres preuves de la langue, de la chronologie, des observations astronomiques, dont ils induisent que Noé est le fondateur et le législateur des Chinois. Sans remonter si haut, il nous suffit de trouver des empereurs de la Chine plus de deux mille ans avant Jésus-Christ. On compte jusque-là cinq dynasties, des annales desquelles nous extrairons quelques faits principaux, mais nous ne fixerons les époques qu'après la cinquième dynastie, lorsque nous serons arrivés à l'ère commune.

Les cinq premières dynasties commencées 2207 ans avant J. C.

Dans la première dynastie connue, quoique rapprochée du temps qu'on pourroit appeler l'innocence, on trouve beaucoup plus de mauvais princes que de bons; aussi voit-on beaucoup de révoltes; quelques bons princes tributaires viennent au secours des peuples, détrônent les méchants empereurs, et, touchés de leur feint repentir, leur rendent la couronne. Le dernier qui éprouva ces vicissitudes fut forcé de fuir dans des lieux déserts, où il traîna trois ans une vie obscure. Iuta, chef de la première dynastie détruite, avoit été un excellent prince, très exact à rendre la justice, amateur de l'agriculture, dont il donna des préceptes. Le vin de riz fut trouvé de son temps. Il

chassa l'inventeur de ses états, et défendit cette liqueur, comme capable de causer de grands maux dans l'empire; précaution inutile : l'usage du vin de riz s'est conservé, et l'excès a réalisé les craintes d'Iuta.

Averti par la catastrophe de son prédécesseur, Ching-Tong, chef de la seconde dynastie, nommée des Ching, donna les plus grandes preuves de sagesse et de vertu. Content d'avoir brisé le joug de fer qui pesoit sur la tête des Chinois, il refusa long-temps le sceptre. A la fin il l'accepta, et fut le modèle des bons princes. Tai-Vu, un de ses successeurs, effrayé d'un prodige qui faisoit appréhender une révolution, reçut cette leçon de son ministre : « C'est la vertu qui règle les présages et qui les « rend bons ou mauvais. Si vous gouvernez vos sujets « avec équité, rien ne sera capable de troubler votre « repos et votre bonheur. » Il ordonna que dans chaque ville le trésor public fournirait à la subsistance d'un certain nombre de vieillards. Cette loi se pratique encore. Sous Won-Ting, un maçon devint premier ministre, et étonna par ses lumières et sa prudence. Cette dynastie, après vingt-huit empereurs, finit, comme la première, par les vices de celui qui occupoit le trône.

La troisième dynastie, nommée Cheu, compte trente-cinq empereurs. Un d'eux avoit pour maxime que « la joie du prince doit dépendre de celle de ses « sujets, et qu'il ne doit goûter aucun plaisir lorsque « son peuple souffre. » Un autre, bien différent, se faisoit un jeu de la fatigue des soldats, et paya cher ce mépris outrageant de l'humanité. Il avoit ordonné qu'aussitôt qu'ils verroient des feux allumés, ils prissent les armes, et se rendissent auprès de lui. Dans une de ces alarmes, il remarqua que sa favorite prenoit grand

plaisir à voir accourir les soldats quand le signal se donnoit. Il le fit souvent répéter, sans autre raison que de la faire rire de l'empressement des soldats et de la honte qu'ils marquoient de s'être donné tant de mouvements inutiles. Il arriva que dans une occasion sérieuse les soldats, souvent trompés, se tinrent tranquilles, quoiqu'on eût allumé les feux. L'ennemi pénétra jusqu'à la tente du roi et le tua.

Sous le second empereur de la quatrième dynastie, nommée Cin, on bâtit la grande muraille. Ce fut l'ouvrage de l'empereur Ching, qui a aussi donné à son nom une odieuse immortalité, en faisant brûler dans l'étendue de l'empire tous les livres, excepté ceux qui traitoient de l'architecture et de la médecine. Des lettrés furent punis de mort, pour avoir sauvé des livres proscrits; mais, comme ces livres n'étoient pas tous renfermés dans un même lieu, il en échappa beaucoup aux recherches du tyran. Craignant, dit-on, qu'on ne fît connoître à la postérité ses mauvaises actions, il chercha à dégoûter les historiens, en leur faisant craindre que leurs ouvrages n'éprouvassent par la suite le même sort. Il donna des lois nouvelles, et le desir de les mettre en vigueur au préjudice des autres est peut-être la vraie cause de l'incendie.

Un chef de brigands, nommé Lieu-Pang, détrôna le dernier empereur de la quatrième dynastie, et commença la cinquième, dite de Han. Il se montra digne du trône par sa modération et sa clémence. Lieu-Pang fut du petit nombre des princes qui, dans sa dynastie, gouvernèrent par eux-mêmes. Les eunuques eurent sous les autres une grande autorité, dont ils abusèrent.

Il se forma des factions. Une d'elles, connue sous le nom de *Bonnets jaunes*, se rendit maîtresse de l'empire. Ces discordes causèrent un démembrement. En indiquant désormais à la marge le nom des dynasties et leur date, nous recueillerons en style d'annales les faits qui nous paroîtront mériter l'attention.

Sixième dynastie. Heu-Han. 200 ans après J. C.

Un prince descendant de Lieu-Pang, dans un degré très éloigné, rassemble ces pièces éparses sous un sceptre unique, et commence la sixième dynastie. Elle finit dans son petit-fils. Ce jeune prince, vif et courageux, soutient quelque temps le trône de son père, attaqué de tous côtés. Voyant enfin ses affaires dans une crise fatale, et que le foible empereur hésitoit à prendre un parti, il lui dit : « Il n'y a point à délibérer, « c'est ici un moment décisif. Il faut vaincre ou mourir « les armes à la main, et la couronne sur la tête. » L'empereur, manquant de courage, refuse de combattre. Le jeune prince, désolé de cette lâcheté, se retire dans la salle de ses ancêtres, tue sa femme et se tue lui-même. L'empereur se rendit à son rival, qui lui accorda une petite souveraineté.

Septième dynastie. Tin. 264.

Chi-tsu-vu-ti conserve par les armes l'empire qu'il avoit acquis par elles. Tranquille, il se livre à la mollesse. Il laisse un fils incapable, simple spectateur des troubles de son palais, agité par deux femmes, l'impératrice et la reine. Celle-ci, plus méchante et plus habile, empoisonne sa rivale et son fils. Le foible empereur est détrôné. Un prince de sa race lui succède. Le fils de celui-ci est attaqué par un prince de ses parents, qui tue son fils, le fait lui-même prisonnier, oblige l'empereur de servir à table, vêtu en esclave, et lui

donne la mort. Nan-King devient capitale. La race des quinze empereurs finit en Ngan-Ti, prince indolent, indigne du trône.

Huitième dynastie. Song. 420.

Sous son régne, un nommé Lieu-Yu, qui alloit vendre des souliers d'un lieu à l'autre, se fait soldat, devient général, et se place sur le trône. Son extérieur étoit noble et majestueux, et son courage égaloit sa modestie : elle éclatoit sur-tout dans ses vêtements. Il laisse un fils, son contraste, vain et frivole. Ven-Ti, son successeur, donne trop de crédit aux bonzes. L'empire étoit alors partagé en deux parties. Le maître de l'occident fait au contraire massacrer tous les bonzes. Ven-Ti est tué par son fils : le parricide l'est par son frère. Celui-ci fut peu aimé, parcequ'il donnoit trop de liberté à sa langue. Il paya cher ce plaisir. Une de ses femmes, qu'il avoit appelée *vieille*, l'étouffa dans son lit. Cette race finit au huitième empereur, dont les deux derniers, âgés, l'un de quatorze, l'autre de quinze ans, furent tués par Kao-Ti, leur premier ministre.

Neuvième dynastie. Ti. 479.

Kao-Ti ne manquoit pas de prévention en faveur de sa capacité : « Si je régne dix ans, disoit-il, je rendrai « l'or aussi commun que la boue. » On ne sait quelle boutade lui prit un jour. Se voyant couvert de pierreries, il les fit détacher de son habit, piler et mettre en poudre. « Cela n'est bon, dit-il, qu'à inspirer le goût « du luxe, et à exciter la cupidité. » Son fils fit la fameuse ordonnance qui défend de continuer les fonctions des mandarins plus de trois ans dans le même lieu. Cinq empereurs forment toute cette dynastie.

Dixième dynastie. Léang. 502.

La dixième n'en compte que quatre, commençant par Siao-Yven, premier ministre et assassin du dernier

prince. Il étoit actif, laborieux, vigilant, très expéditif. Quoiqu'il ne se fût jusqu'alors appliqué qu'aux sciences, il se montra néanmoins habile dans l'art militaire. Il défendit qu'on immolât en sacrifice des animaux, et y fit substituer des figures faites de farine. Sur la fin, il négligea les affaires de l'état, pour s'occuper des rêveries des bonzes. On va jusqu'à dire qu'il se fit bonze lui-même. Sa famille fut une race dévote. L'avant-dernier empereur se livra aussi aux ministres de la religion de Fô. Pendant qu'il y mettoit toute son attention, son premier ministre l'attaque dans sa capitale. Il prend les armes, fait le tour de ses remparts, examine la position. « Tout est perdu, s'écrie-t-il, c'en « est fait des sciences. » Il met le feu à sa bibliothéque, composée de cent quarante mille volumes, et se rend au vainqueur, qui le tua ainsi que son fils. L'empereur du nord, dans le même temps, faisoit au contraire brûler tous les temples des bonzes et toutes leurs idoles.

Onzième dynastie. Chin. 557.

L'usurpateur, chef de la onzième dynastie, comme son dévot prédécesseur, étoit très attaché aux bonzes. Son frère, qui lui succéda, caché jusqu'alors dans l'obscurité d'une vie privée, déploya sur le trône les qualités d'un grand prince. Il régla la distance des heures, et les fit frapper sur le tambour du palais, ce qui s'observe encore. Sa race n'a donné que cinq empereurs. Le dernier, gangrené de vices, fut détrôné par le premier ministre de l'empereur d'occident.

Douzième dynastie. Soui. 596.

Trois empereurs qui ont composé la douzième dynastie ont fait de grandes choses. Le premier, ce ministre d'occident, nommé Kao-tsu-ven-ti, sans teintures des lettres, avoit un esprit solide et pénétrant.

Il aimoit ses peuples, et fit bâtir des greniers publics, qui devoient être remplis de riz et de blé tous les ans par chaque famille à proportion de ses facultés. Il réforma la musique et l'éloquence, et leur rendit le caractère mâle dont elles étoient déchues. Ce prince étoit inexorable pour les coupables et pour les juges iniques. Il défendit d'élever aux charges publiques ceux qui se mêloient de commerce et d'arts mécaniques. Son fils défendit au peuple le port des armes, fit revoir par les plus habiles lettrés tous les livres qui traitoient de la guerre, de la politique, de la médecine et de l'agriculture. Il régla les examens par les grades de docteurs dans le civil et le militaire. Le fils d'un petit souverain nommé Li-Yven, s'empara du trône devenu vacant par la mort imprévue du petit-fils de Kao-tsu-ven-ti.

Treizième dynastie. Tang.

Ce Li-Yven, arrivant dans le palais de l'empereur, fut comme étourdi de sa magnificence. « Non, dit-il, « il n'est pas permis de laisser subsister un si superbe « édifice, qui n'est bon qu'à amollir le cœur d'un prince « et à fomenter sa cupidité. » D'après cette réflexion, notre enthousiaste de vertu fait mettre tout en cendres. Il suivoit la doctrine des lettrés, et il abdiqua la couronne pour vivre tranquillement. Il ordonna que cent mille bonzes oisifs se marieroient pour fournir des sujets à l'état. Tai-tsong, son fils, fut un des grands empereurs de la Chine, sage, frugal, accessible. On voulut lui donner quelque crainte sur sa facilité à se laisser approcher. Il répondit: « Je me regarde, dans « mon empire, comme un père dans sa famille. Je porte « dans mon sein tous mes sujets comme s'ils étoient « mes enfants. Qu'ai-je à craindre? » Touché d'une dou-

leur profonde à l'occasion d'une nuée de sauterelles qui couvrit ses états, la seconde année de son règne, il s'écria : « Malheureux insectes, en ruinant les moissons, vous ôtez la vie à mon peuple. Ah! j'aimerois « beaucoup mieux que vous dévorassiez mes entrailles. » Il purgea ses états des devins, peut-être non moins pernicieux que les insectes. Il accordoit des amnisties et délivroit des prisonniers; mais c'étoient des graces dont il disoit qu'un prince sage devoit user sobrement. La bastonnade se donnoit sur le dos et sur les épaules. Il commanda qu'elle se donneroit plus bas, parcequ'il avoit lu dans un livre de médecine que, quand on blesse ou qu'on meurtrit le dos et les épaules, les parties nobles en sont offensées; ainsi il ne négligeoit rien de ce qui pouvoit être utile. Sous son règne s'introduisit le christianisme. A l'occasion de la mort de son colao, ou premier ministre, qui lui avoit été très utile, il disoit : « Nous avons trois sortes de miroirs, l'un qui « sert aux dames à se parer; le second, ce sont les anciens livres, où on lit la naissance, les progrès et la « décadence des empires; enfin le troisième, ce sont les « hommes mêmes. Pour peu qu'on étudie leurs actions, « on voit ce qu'il faut éviter et ce qu'il faut pratiquer. « J'avois ce dernier miroir dans la personne de mon « colao. Malheureusement, je l'ai perdu sans espérance « d'en retrouver un semblable. »

Tai-tsong laissa à son fils de belles instructions dont il ne profita pas. Ce prince s'abandonna à une méchante femme à laquelle le poignard et le poison étoient également familiers. Elle remplit de deuil le royaume et la cour. L'épouse de l'empereur suivant ne fut ni moins cruelle, ni moins criminelle. Son fils fut, dit-on,

le restaurateur de sa famille. Cependant il répudia sa femme, fit mourir sans sujet trois de ses enfants, et épousa sa belle-fille. Le luxe lui étoit odieux. Il crut l'extirper pour toujours en faisant détruire tous les vases d'or et d'argent, et les ornements précieux de son palais. Cet empereur donna beaucoup d'autorité aux eunuques et aux bonzes. Son petit-fils fut détrôné par un rebelle. Celui-ci se fit présenter des chevaux et des éléphants qui étoient stylés à danser au son des instruments, et à offrir une coupe à l'empereur; mais ils ne voulurent jamais déployer leurs talents pour l'usurpateur. C'étoit sans doute la faute des instituteurs, qui ne leur firent pas les signaux convenus; mais les animaux en portèrent la peine, et furent tués au nombre de cent.

Sous le neuvième successeur, la puissance des eunuques occasiona des révoltes. On reconnoît au onzième beaucoup de pénétration et d'intelligence, et cependant beaucoup d'entêtement pour les rêveries des bonzes. Il donna dans la folie de faire chercher de tous côtés le breuvage d'immortalité, dont les disciples de Tao-kuin prétendent avoir le secret. Les eunuques le lui présentèrent, et il mourut sur-le-champ. Le quinzième empereur de cette dynastie fit une loi qui s'observe encore. Tous les sept ans, les mandarins des provinces sont obligés d'envoyer par écrit un aveu sincère et détaillé des fautes où ils sont tombés, et d'en demander pardon à l'empereur. S'ils s'excusent, ou s'ils pallient leurs fautes, ils n'ont aucune grace à attendre, et sont infailliblement privés de leur emploi. Son fils, d'ailleurs, orné de belles qualités, eut aussi la manie de se procurer l'immortalité. Il but la coupe,

et mourut, non subitement comme l'autre, mais rongé de vers. Les eunuques, dont le nombre étoit immense, et tout puissants dans le palais, tuèrent un de leurs maîtres, empoisonnèrent l'autre, et furent enfin exterminés par le dix-neuvième empereur, dont le fils, le vingtième et dernier de sa race, ne fit que paroître sur le trône.

Quatorzième dynastie. Heu-lang.

Son meurtrier, Tai-Too I, ne jouit pas long-temps du fruit de son crime. Son fils aîné le tua, et fut tué par son frère Moti. Le désordre étoit au comble dans l'empire. Un habile général se forma un puissant parti, et attaqua Moti. L'empereur, ayant été vaincu, se tua de désespoir, et sa famille fut éteinte.

Quinzième dynastie. Heu-tang. 923.

Le général Chuang-tsong, devenu monarque, conserva les habitudes du guerrier. Il vivoit frugalement, couchoit sur la terre nue, et, de peur de s'ensevelir dans un sommeil trop profond, il portoit une sonnette à son cou pour l'éveiller; mais il ternit sa gloire dès ses premières années, par sa passion outrée pour les spectacles. Il y faisoit son personnage afin de divertir les reines et ses filles. On le taxe d'une avarice sordide, et d'avoir été sans aucune commisération pour les pauvres. Son fils, Ming-tsong I, favorisa beaucoup les savants. Sous son régne, l'imprimerie fut inventée telle qu'elle est encore chez les Chinois, sans caractères mobiles. Il étoit fort pieux. Ses prières avoient principalement pour but le bonheur de ses sujets. Cette dynastie a fourni quatre empereurs. Le dernier, poursuivi par le meurtrier de son père, se brûla avec toute sa famille.

Seizième dynastie. Heu-ta n. 936.

Cet usurpateur, nommé Kao-tsu I, vit démembrer l'empire. Il fut contraint d'en céder une partie aux Tar-

tares. Son fils leva contre eux une forte armée, qu'il précéda avec un détachement. Son général, aspirant secrétement au trône, n'avança qu'à petites journées, et donna le temps aux ennemis de se saisir de l'empereur. Ils le reléguèrent dans une petite principauté.

Dix-septième dynastie. Heuhan. 947.

Le perfide général ceignit son front du diadême. Il fit avec les Tartares une paix ignominieuse, qui leur laissoit tout le butin. Inti, son fils, montra plus de courage; mais, pendant qu'il repoussoit les ennemis sur la frontière, les eunuques excitèrent une émeute dans le palais. Il revint pour l'apaiser et fut tué. L'impératrice s'efforça de faire reconnoître son fils; mais elle fut contrainte de céder au général, que les troupes avoient nommé empereur. Il la respecta comme sa mère.

Dix-huitième dynastie. Heuchan, 951.

Tai-tsu, ce général, avoit une profonde vénération pour Confucius. Il alla visiter son tombeau. Son fils, Chit-song I, imita ses vertus. Au comble de la grandeur, il conserva toujours un caractère modeste. Dans son palais étoient placés avec honneur une charrue et un métier de tisserand. Il fit ouvrir les greniers dans un temps de disette, et ordonna qu'on vendît le riz à bas prix. « Ce sont mes enfants, disoit-il de ses peuples : « il ne convient pas à un père de les abandonner et de « les laisser périr de faim, pendant qu'il a de quoi « apaiser la sienne. » Il fit fondre, dans cette extrémité, les statues des idoles, et en fit fabriquer de la monnoie. Ce prince mourut trop tôt pour son fils, que son jeune âge fit juger incapable de régner. Les grands mirent à la place le premier ministre.

Dix-neuvième dynastie. Song. 960.

Sous le nom de Tai-tsu III, il se montra digne du

choix qu'on avoit fait ; il avoit toutes les qualités propres à rendre un état heureux et florissant. Les quatre portes de son palais qui regardoient les quatre parties du monde n'étoient jamais fermées. » Je veux, disoit-« il, que ma maison soit semblable à mon cœur, qui « est ouvert à tous mes sujets. » Dans un hiver très rude, pendant lequel ses troupes étoient employées contre les Tartares du nord, il envoya son habit doublé de fourrures à son général, en lui marquant qu'il auroit voulu en donner un pareil à chaque soldat. A la veille de prendre une ville, prévoyant le carnage qui suivroit cette prise, il fit le malade. Ses officiers alarmés s'approchent, chacun lui propose son remède. « Le plus efficace, répond l'empereur, dépend de vous ; « jurez-moi que vous ne répandrez pas le sang des ci-« toyens. » Ils le jurèrent. Tai-tsu parut sur-le-champ guéri. Sous Ching-tsong III, empereur, le dénombrement des gens capables de cultiver les terres, sans compter les magistrats, les lettrés, les eunuques, les soldats, les bonzes et les mariniers, monta à vingt et un millions, cent soixante-seize mille neuf cent soixante-cinq hommes.

Dans un temps de sécheresse, Ching-tsong, sixième de sa race, s'attristoit, et tâchoit par ses prières d'apaiser la colère céleste. Des lettrés qu'il favorisoit trop eurent la hardiesse de lui dire qu'il se tourmentoit inutilement ; que ce qui arrive dans le monde est l'effet du hasard. Le premier ministre leur dit d'un ton ferme : « Quelle doctrine osez-vous débiter ? Si un empereur « en étoit venu jusqu'à ne point respecter et craindre « le ciel, de quels crimes ne seroit-il pas capable ? » Ce premier ministre présenta au fils du roi les dix

maximes suivantes : « Craignez le ciel : Aimez vos sujets : Travaillez à vous perfectionner : Appliquez-vous aux sciences : Elevez aux charges les gens de mérite : Ecoutez volontiers les avis qu'on vous donne : Diminuez les impôts : Modérez la rigueur des supplices : Evitez la prodigalité : Ayez horreur de la débauche. » Sous Li-tsong, quatorzième empereur, peu belliqueux, ses généraux chassèrent les Tartares orientaux, qui se retirèrent presque détruits dans le pays d'où ils sont venus reconquérir la Chine, qu'ils possèdent encore.

Vingtième dynastie. Yvin. 1308.

Cette famille tartare gouverna si bien l'empire, qu'on appela son règne le *sage gouvernement*. Le chef prit le nom chinois de Chi-tsu. Il forma une entreprise sur le Japon, réforma le calendrier, fit creuser le fameux canal qui a trois cents lieues de long. Ses successeurs, jusqu'au neuvième qui finit cette race, augmentèrent l'influence de la religion de Fô, et protégèrent ceux qui la professoient. Un d'eux fit venir le grand lama du Thibet, et le reçut avec des cérémonies extraordinaires. Avec les lamas s'introduisirent la magie, les danseuses, la débauche, qui pervertirent le *sage gouvernement*. Un valet de bonzes, nommé Chû, profita des troubles éclos de la mauvaise administration. De grade en grade, il devint général des révoltés, fit fuir l'empereur Chun-ti, qui ne reparut plus, et se mit à sa place.

Vingt-unième dynastie. Ming. 1608.

Chû se fit appeler Tai-tsu IV. Sa piété égaloit sa sagesse et sa pénétration. Dans une grande sécheresse, il pria trois jours sur une montagne, et n'en descendit que lorsque la pluie commença de tomber. Son petit-fils fit fermer une mine de pierres précieuses. « Je ne « veux point, dit-il, fatiguer mon peuple d'un travail

« inutile ; d'autant plus que ces pierres, toutes pré-« cieuses qu'elles paroissent, ne peuvent ni vêtir, ni « nourrir dans un temps de disette. » On auroit pu lui répondre : « Elles donnent de quoi avoir du pain et des « habits. » Sous Suen-tsong, son cinquième successeur, le feu prit au palais, et dura quelques jours avec tant de violence, qu'une grande quantité d'or et d'argent, de cuivre et d'étain y fut fondue. Il s'en forma une masse de métal qui est encore très estimé à la Chine. La catastrophe de cette dynastie, qui finit au treizième empereur, fut annoncée par des troubles prolongés pendant plusieurs régnes. Deux rebelles se partagèrent l'empire. Ils devinrent bientôt ennemis. Il n'en resta plus qu'un, nommé Li. Il attaqua l'empereur Hiao-tsong dans son palais : le prince veut faire une sortie, afin de périr les armes à la main. Il se trouve abandonné. Il rentre, s'enfonce dans ses jardins. L'impératrice, qu'il aimoit tendrement, se présente ; il l'embrasse sans dire un seul mot. Elle interprète ce silence, entre dans le bois et se pend à un arbre. Hiao-tsong, errant à l'aventure, l'aperçoit. Il écrit sur la bordure de sa veste : « Mes sujets m'ont lâchement abandonné : « fais de moi ce qu'il te plaira ; mais épargne mon peu-« ple. » D'un coup de sabre il abat la tête de sa fille chérie, et se pend à côté de son épouse. Les grands de l'empire appelèrent contre le rebelle les Tartares-Mantcheous, qui occupent actuellement le trône.

Vingt-deuxième dynastie. Tsing. 1644.

Ces seigneurs s'imaginoient trouver dans les Tartares de simples auxiliaires, qui les aideroient à mettre sur le trône un empereur de la race chinoise ; mais quand les Tartares eurent fait mettre bas les armes aux rebelles, ils ne crurent pas que l'empire fût un

trop fort dédommagement de leurs peines. Trompé dans son attente, un de ces seigneurs chinois disoit : « Nous avons fait venir des lions pour chasser les « chiens. » Cependant les princes du sang chinois ne fléchirent pas sous le joug, sans tâcher de le repousser. Il s'éleva dans plusieurs provinces des compétiteurs contre Zun-chi, premier empereur mantchéou. La guerre se fit avec vivacité par terre et par mer. Sur ce dernier élément, un célèbre général, nommé Coxinga, signala son attachement pour la famille de ses anciens maîtres, et balança la victoire ; mais tous les infortunés princes chinois périrent l'un après l'autre. Kang-hi, qui succéda à Zun-chi, par son attention à se conformer aux manières chinoises, se fit aimer des peuples autant qu'il en étoit redouté. Ils ne s'aperçurent pas qu'ils avoient changé de domination. La mort le surprit à l'âge de trente-quatre ans, dévoré de mélancolie pour avoir perdu une femme qu'il aimoit.

Il laissa un fils sous quatre excellents tuteurs qui se plurent à le former à la vertu. Kang-hi répondit parfaitement à leurs soins. Pendant sa minorité, il y eut ordre aux habitants des côtes de se retirer à trois lieues dans les terres. Le commerce de la mer fut et est resté absolument interdit : il ne se tolère que par le port de Kanton avec des formalités gênantes. En même temps, il y eut un édit sévère contre les chrétiens ; cependant il resta des jésuites à la cour, comme gens de lettres et savants. L'empereur leur témoignoit beaucoup de considération ; mais ils ne purent faire révoquer la sentence contre les autres chrétiens. Kang-hi eut des chagrins domestiques causés par ses deux fils, qu'il dis-

gracia l'un après l'autre. Il rappela auprès de lui, avant de mourir, Yong-ching, qui lui succéda.

Ce prince vivoit en 1722. Après avoir été favorable aux chrétiens étant prince, il leur devint très contraire étant empereur. Il s'en expliqua avec les jésuites de manière à leur faire entendre que leur religion avoit causé des troubles dans quelques provinces de l'empire. « Que diriez-vous, leur dit-il, si j'envoyois une « troupe de bonzes et de lamas dans votre pays pour y « prêcher notre loi? Comment les recevriez-vous? Vou- « lez-vous que tous les Chinois se fassent chrétiens? « Votre loi le demande, je le sais bien; mais en ce cas, « que deviendrons-nous? les sujets de vos rois. Les « chrétiens que vous faites ne reconnoissent que vous; « dans un temps de trouble, ils n'écouteroient pas d'au- « tre voix que la vôtre. Je sais bien qu'actuellement il « n'y a rien à craindre; mais quand les vaisseaux vien- « dront par mille et dix mille, alors il pourroit y avoir « du désordre. » Ces motifs, vrais ou faux, firent bannir le corps des jésuites; mais il en est resté quelques uns comme savants, qui ont été protégés et respectés.

CORÉE.

Corée, entre les mers de la Chine, du Japon et de la Tartarie chinoise.

Il est difficile qu'un pays peu étendu, voisin d'un grand empire, ne devienne pas vassal, s'il n'est point englouti. C'est ce qui est arrivé à la Corée, péninsule entre la Chine et le Japon; elle a été pour eux ce qu'étoit l'île de Sicile pour les Carthaginois et les Romains,

une espèce de lice dans laquelle ces deux peuples se sont exercés; mais, en leur livrant le champ de bataille, les Coréens, comme les Siciliens, ont souvent été entraînés dans ces guerres qui sont devenues pour les habitants des guerres intestines, et en ont eu toutes les horreurs. Par la même raison, les mœurs des Coréens ont participé et participent encore de celles des Chinois et des Japonois, moins cependant de celles des derniers, parceque depuis long-temps les Chinois ont pris la supériorité dans cette péninsule, qu'ils se sont rendue tributaire.

La Corée est montueuse dans l'extrémité qui touche la Tartarie et dans cette partie couverte de forêts propres à la chasse, et fournit beaucoup de bonnes fourrures. On trouve sur ses côtes de petits ports assez commodes. La mer est belle et profonde du côté de la Chine, dangereuse par les bas-fonds du côté du Japon. La péninsule est arrosée dans sa longueur de deux grandes rivières qui en reçoivent une multitude de petites. En général, le climat est rude. Les grains, les herbages sont inférieurs en qualité à ceux de la Chine. Le commerce maritime de la Corée est borné aux deux royaumes qui flanquent ses côtes. Du côté de la terre ferme, il s'échappe un peu en Tartarie. Les hommes sont bien faits, vigoureux et guerriers; les femmes aimables. Religion, police, langue, gouvernement, tout tient de la Chine, avec les nuances de gradation que les provinces éloignées observent à l'égard de la capitale.

En reprenant les annales de la Chine, en consultant celles du Japon, on trouve quelques traits relatifs aux Coréens long-temps avant notre ère commune. Ce sont

des irruptions faites chez eux, de belles défenses, des soumissions involontaires, des retours à l'indépendance, et toujours une monarchie, tantôt fière et bravant les forces ennemies qui vouloient l'assujettir, tantôt courbée sous le joug, et le traînant honteusement. Tel est l'état actuel du roi de Corée à l'égard de l'empereur de la Chine. Dans l'intérieur de leur palais, dans leur famille même, ces monarques n'osent rien faire sans l'aveu de ce prince, qui agit à leur égard en souverain.

Le dernier de ces princes sur lequel nous ayons quelque notion se nommoit Li-ton, et régnoit en 1720, si c'est régner que d'être dépendant, comme il paroît que l'étoit ce monarque. Il avoit répudié son épouse, nommée Min-chi, et avoit pris à sa place une concubine nommée Chang-chi. « Je n'ai pas manqué d'en « informer votre majesté, dit-il, en écrivant à l'empe- « reur chinois; mais faisant aujourd'hui réflexion que « Min-chi a été reine par votre majesté, qu'elle a gou- « verné long-temps ma famille, qu'elle m'a assisté dans « les sacrifices, qu'elle a servi la reine ma bisaïeule, et « qu'elle a porté le deuil de trois ans avec moi, je re- « connois que j'aurois dû la traiter plus honorablement. « Je souhaiterois donc aujourd'hui rétablir Min-chi dans « son ancienne dignité de reine, et faire rentrer Chang- « chi dans sa condition de concubine; par ce moyen, « le bon ordre régnera dans ma famille, et la réforma- « tion des mœurs commencera heureusement dans mon « royaume. Ainsi moi, votre sujet, quoique par mon « ignorance et ma stupidité j'aie fait une tache à l'hon- « neur de mes ancêtres, j'ai servi votre majesté depuis « vingt ans, et je suis redevable de tout ce que je suis

« à votre bonté, qui me sert de bouclier et qui me pro-« tége. Je n'ai point d'affaire publique ou particulière « que je veuille vous cacher, et c'est ce qui m'a fait « prendre deux ou trois fois la hardiesse de solliciter « votre majesté pour celle-ci; et comme il est question « du bonheur de ma famille et du desir de mes sujets, « j'ai cru que, sans blesser le respect, je pouvois pré-« senter cette supplique à votre majesté. » Elle fut renvoyée par l'empereur au tribunal des rites. L'objet en fut enfin accordé à la seconde ou troisième sollicitation. Par le style de cette requête d'un roi, qu'on juge de la manière dont, à plus forte raison, les Chinois parlent à leur empereur. Ici cesse entièrement la domination des Tartares, qui n'a point passé dans les îles dont nous allons parler, et connues sous le nom de Japon.

JAPON.

Japon, îles à l'extrémité la plus orientale de l'Asie.

Le royaume du Japon consiste en trois principales îles contiguës, plus longues que larges, et qui se tiennent par leur extrémité, entourées par une mer orageuse, remplie d'écueils, de bas-fonds, de tournants et de gouffres, qui engloutissent, avec une force et un bruit effrayant, les vaisseaux qui se hasardent à portée de leur tournoiement. Les débris restent quelquefois sous l'eau, quelquefois ils sont jetés à plusieurs lieues de distance. Ce pays, fait pour être séparé du reste du monde, fut découvert, au milieu du seizième siècle, par des Portugais que la tempête y jeta. Sur la relation

des premiers, d'autres Portugais y allèrent, et prirent à bord des missionnaires qui furent très bien reçus, à cause de leur habileté dans les sciences et les arts. Ils eurent la liberté d'y prêcher leur religion.

Climat. Productions.

Peu de pays sont aussi riches que le Japon. La nature y a prodigué ses trésors; grains, fruits, herbes potagères et pâturages, animaux domestiques et sauvages, même des éléphants; grandes forêts peuplées des plus beaux arbres, rivières et mer abondantes en poissons, eaux chaudes, minéraux de toute espèce, depuis l'or jusqu'au plomb, ambre gris qu'ils appellent *excrément de baleine;* corail rouge et blanc, très belles perles, sel marin. Il n'y manque que ce qui n'est pas extrêmement nécessaire aux travaux des grandes usines. Les Japonois excellent dans la trempe de l'acier. Leurs armes ont une fermeté de tranchant supérieure à toutes les autres; mais ils n'en laissent pas sortir. On croira, si l'on veut, que leurs sabres coupent d'un seul coup une barre de fer d'un pouce, sans s'ébrécher. Outre les aliments que la nature présente d'elle-même, ils s'en font de substances qui ne paroissent pas devoir en fournir: d'écorces d'arbres, de la mousse qui couvre les rochers, de racines de plantes insipides, dont ils savent tirer un suc nutritif. Pendant que les hommes fertilisent des montagnes pierreuses, les femmes plongent à plusieurs brasses dans la mer, en tirent des coquilles, des herbes marines; elles dépouillent des mauvaises qualités celles qui en ont et les rendent agréables au goût. De quelle ressource seroient toutes ces sortes d'industrie dans des temps de disette!

Ces avantages sont balancés par des inconvénients. L'été est prodigieusement chaud, et l'hiver très rigou-

reux. Pendant l'été, les tonnerres sont effrayants, accompagnés de pluies qui se versent plutôt qu'elles ne tombent. Les eaux font des ravages affreux. Ces pluies et les vents de mer tempèrent la chaleur. Nulle part on n'éprouve d'aussi fréquents et de si terribles tremblements de terre. On est étonné qu'une terre aussi peu stable soit habitée, mais les hommes s'accoutument à tout, et l'habitude une fois prise, ils vivent sur les volcans comme sous les voûtes menaçantes des mines et des carrières. Ces calamités, cependant, quelque accoutumé qu'on y soit, rendent le peuple superstitieux. Il croit que ce sont des démons malfaisants, ou le diable, qu'on appelle le *mauvais principe*, qui en est l'auteur. Il n'y a pas de moyen qu'on n'emploie pour l'apaiser, offrandes, vœux, et jusqu'à des victimes humaines.

Religion. De temps immémorial, la religion japonoise a été idolâtre. Ils croient que le monde est éternel, que les dieux qu'ils adorent ont été des hommes qui ont vécu sur la terre plusieurs milliers d'années, que leur piété, leurs mortifications et leur mort volontaire ont élevés au haut degré de puissance dont ils jouissent. Les Japonois sont divisés en trois sectes, celle de Xinto, qui adore les idoles anciennes du pays; celle de Budzo, qui a introduit une infinité d'idoles étrangères, notamment celles de Fô et de Sinto, moralistes philosophes, semblables aux lettrés de la Chine, et méprisant intérieurement comme eux les cultes établis et les superstitions populaires. Chacun prend la religion qui lui plaît, personne n'est contraint à cet égard. Le père en professe quelquefois une, la femme une autre, les

enfants une troisième, sans que cela cause aucun trouble.

Amida et Xaca sont les divinités des xintoïstes; elles sont aussi révérées par les autres sectes. Les Japonois regardent ces dieux comme les principaux dispensateurs, non seulement d'une longue vie et des biens présents, mais des peines et des récompenses à venir; car tous admettent un état de bonheur et de misère après cette vie, sans en fixer la durée. Plusieurs croient qu'il consiste dans des transmigrations des ames d'un corps à l'autre. Cambadoxi, autre dieu célèbre, paroît avoir été un grand scélérat, qui devint aussi un grand pénitent, et mit le comble à ses austérités en se faisant creuser un sépulcre où il est encore. Il apparoît aux bonzes. Son tombeau est le but d'un fameux pélerinage. Il a, dit-on, inventé les lettres dont on se sert au Japon. Une infinité de temples sont élevés en son honneur, desservis par des bonzes et des bonzesses. Le célibat rigoureux est imposé à ceux et à celles qui vivent en commun, comme dans nos communautés régulières. Il y a aussi un clergé séculier, avec des degrés hiérarchiques, dont le daïri, empereur ecclésiastique, est le chef. Le peuple a beaucoup de confiance dans les bonzes réguliers, à cause de l'austérité de leur vie. Ils prétendent, par les souffrances qu'ils s'imposent, jeûnes, macérations de toute espèce, non seulement pouvoir acquérir eux-mêmes des mérites, et s'exempter des peines à venir, mais encore étendre leurs mérites surérogatoires aux dévots pour lesquels ils prient. Les descriptions affreuses qu'ils font des peines des damnés, les peintures horribles qui

couvrent les murailles de leurs temples, inspirent une crainte salutaire aux grands et aux petits, qu'elles éloignent du vice, ce qui n'est pas inutile aux bonzes eux-mêmes, dont on tâche de se faire appliquer les mérites par des présents. Les missionnaires disent que les plus rigides des ministres de Cambadoxi, qui prêchent et qui affectent le plus de mépris du monde, ne sont que des fourbes et des hypocrites, qui vivent d'une façon fort opposée aux maximes qu'ils débitent.

Les temples sont très magnifiques, très multipliés, ordinairement placés sur des hauteurs. Les monastères qui les accompagnent sont agréables, quelquefois très spacieux, et fournis de toutes les commodités de la vie. Apparemment ils mesurent la puissance de l'idole sur sa grandeur; il y en a qui outrent le gigantesque. Les fêtes consistent en processions, chants, encensements, et finissent par le panégyrique du dieu, et par des festins. Il se fait des miracles.

Le christianisme fut bien accueilli par les Japonois, qui trouvoient, dit-on, une grande conformité entre leur religion et celle que les jésuites leur prêchoient. « Les Japonois attendent tout leur bonheur, présent et « à venir, de la faveur et des mérites de leur Xaca, de « leur Amida et de leurs autres dieux, en vertu des « longues et rigoureuses mortifications qu'ils avoient « souffertes volontairement pour être déifiés. Les jésui- « tes leur annonçoient une personne divine qui est des- « cendue du ciel, et s'est soumise volontairement à « une mort infame et douloureuse, pour sauver ceux « qui croient en elle. Les Japonois canonisoient ceux « qui, par mélancolie ou mécontentement, s'étoient « défaits eux-mêmes, célébroient leur mémoire, sol-

« licitoient leur intercession. Les jésuites exaltoient, « à plus juste titre, ces milliers de martyrs de la primi- « tive église, dont la constance héroïque les rend bien « plus dignes d'un haut degré d'honneur, et de contri- « buer par leur intercession au bonheur de ceux qui y « ont recours. »

Ainsi, les mortifications expiatoires des chrétiens n'étoient pas capables d'effrayer les Japonois. Ceux-ci croyoient le diable auteur du mal, et les autres instigateur. L'éternité des peines, prêchée par les missionnaires, n'étoit pas, dans l'imagination, fort différente de la longue durée de celles qu'annonçoient les bonzes. D'ailleurs, le purgatoire les rapprochoit. « Enfin, res- « semblance frappante entre les rites catholiques et ja- « ponois, images, luminaires, encens, religieux et re- « ligieuses, célibat, chapelets, processions, prières « pour les morts, confessions, et plusieurs autres cho- « ses que les uns et les autres pratiquent également. » Tout cela étoit un grand acheminement à l'établissement de la religion chrétienne. Les jésuites ne doutoient pas qu'ils n'y parvinssent bientôt, lorsque, par un revers subit, que l'on croit l'ouvrage de la jalousie des bonzes, le christianisme fut proscrit, persécuté, et on doit le regarder comme anéanti au Japon, par les mesures qu'on a prises pour bannir à jamais cette religion.

Les empereurs japonois étoient autrefois en même temps monarques et souverains pontifes, sous le titre de daïris. Leur personne et leur caractère étoient alors si sacrés, que les plus légères contraventions à leurs ordres étoient détestées et punies comme des crimes contre Dieu lui-même. Ils étoient en quelque façon ado-

rés par leurs sujets, et se comportoient comme des espèces de divinités. Ils ne touchoient jamais la terre du pied. On ne permettoit pas que le soleil ou le vent donnât sur eux ; ils ne portoient jamais le même habit plus d'un jour, ne mangeoient jamais dans la même vaisselle : on ne leur coupoit les cheveux, la barbe et les ongles, que pour en faire des reliques. Les titres qu'ils prenoient et qu'on leur donnoit tenoient du blasphème, et les honneurs qu'on leur rendoit approchoient de l'idolâtrie. Livrés à cet excès de luxe et de mollesse, les daïris laissoient le soin de toutes leurs affaires civiles et militaires à leur premier ministre, qui avoit le titre de cubo, comme général des troupes. Ordinairement ils donnoient cette charge à leur frère cadet. L'aîné étoit toujours l'héritier du trône. Un de ces cubos dépouilla le daïri de toute l'autorité civile. Depuis ce temps, les daïris n'ont été et ne sont que les chefs de la religion, les arbitres des affaires ecclésiastiques, pendant que le cubo dispose avec un pouvoir absolu de tout ce qui regarde le civil et le militaire.

Le daïri vit cependant toujours dans la même splendeur que ses ancêtres. Le cubo est obligé de lui rendre une sorte d'hommage, comme s'il ne gouvernoit qu'en qualité de son lieutenant. Cet hommage consiste à aller une fois au moins en cinq ans, de Jédo, où est le siége de son empire, à Méaco, l'ancienne capitale, faire en grande pompe une visite au daïri. Là, il lui rend ses devoirs en personne, lui offre des présents magnifiques, reconnoît que c'est de sa famille qu'il tient la couronne impériale. Il est obligé d'épouser une fille du daïri, s'il en a de nubiles ; on la couronne impératrice : ensuite on la donne à l'empereur,

comme le sceau et la confirmation de l'autorité impériale.

Comme cette multiplicité de pouvoirs pourroit occasioner des troubles, le cubo prend des mesures efficaces afin de les prévenir. Tous les princes, soit tributaires, soit vassaux, sont obligés de résider à Jédo six mois de l'année. Leurs fils aînés sont élevés à la cour jusqu'à ce qu'il les renvoie. Leurs femmes et autres enfants accompagnent les pères pendant leurs six mois de séjour à Jédo, et on ne peut les retenir après lui. Tous les ans, ils prêtent un nouveau serment de fidélité. Retournés dans leur principauté, ils sont entourés d'espions. Afin d'empêcher le peuple de se révolter, tout le long de l'année, l'empereur emploie cent mille hommes qui se succédent dans des ateliers de grands chemins, canaux, et autres ouvrages, et il tient des garnisons nombreuses dans les villes. Les rues sont fermées la nuit. Le magistrat répond de tout ce qui arrive; et, pour une faute commise dans une seule maison, il punira tout un quartier.

Les troupes toujours sur pied consistent en cent mille hommes d'infanterie, et vingt mille chevaux supérieurement armés, exercés et disciplinés. En temps de guerre, par le contingent des princes, elle monte à trois cent soixante mille fantassins, et trente-huit mille chevaux. On apprend aux jeunes gens l'exercice dès l'enfance. Tous les ans, on leur fait faire en public preuve de leur capacité. Ils sont partagés en deux corps ou petites armées qui ont chacune leurs enseignes. Ils portent aussi à la tête les images et les statues des dieux, pour les animer. On se lance d'abord des pierres, on tire des flèches, on fait des décharges de Milice.

mousquet, on se mêle le sabre à la main; et il est rare que ces jeux, comme ils les appellent, ne coûtent la vie à plusieurs d'entre eux.

Finances et lois.

Les revenus du cubo s'élèvent à des milliards, et passent toute croyance. Il lui en faut en effet de très grands pour payer les troupes, les espions, les pensionnaires, la justice, la police, et la cour peut-être la plus splendide de l'univers. Il a vingt palais sur la grande route qui conduit de Jédo à Méaco, tous superbement meublés, quoiqu'il ne les habite qu'une fois en cinq ou sept ans, lorsqu'il va rendre son hommage au daïri, sans compter une multitude d'autres répandus dans l'empire pour la chasse, la pêche et ses autres plaisirs.

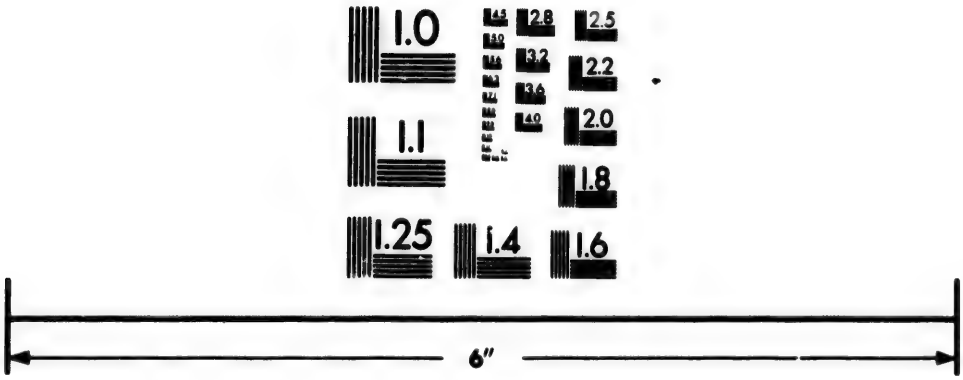
Les lois sont rigoureuses, et les peines d'une sévérité qui passe les bornes de la justice. Il n'y en a presque point d'autres que la mort, ni de différence pour le genre, plus ou moins cruel, plus ou moins ignominieux. Le plus noble est celui de se fendre soi-même le ventre, au premier signal de l'empereur. Ceux qui hésitent ne font que s'exposer à faire précéder leur mort par des tourments. La contravention aux édits de l'empereur, les malversations dans les offices de la judicature, les déprédations des finances, l'exaction, la concussion, la fausse monnoie, sont punis par la mort, non seulement du criminel, mais de son père, de ses enfants, de ses frères, et même de tous ses parents mâles, quoiqu'ils se trouvent à des distances éloignées; on prend des mesures pour qu'ils soient exécutés dans le même jour et à la même heure. La punition du crime de lése-majesté et de révolte s'étend à tout le quartier du criminel. Pourquoi les voisins

n'ont-ils pas averti? Ils sont supposés l'avoir caché. Les mères, les filles, les sœurs des coupables ordinaires sont vendues pour être esclaves plus ou moins longtemps, selon la nature de la faute et la proximité du sang; mais, en cas de crime d'état, les femmes et les filles subissent aussi la mort.

Le viol, le rapt, l'adultère, le meurtre, le larcin avec violence, l'inceste, sont punis de mort. Les moindres délits exposent à la bastonnade plus ou moins forte, à des taillades sur la tête ou sur les membres. Ainsi se corrigent les q[illegible], les calomnies, les injures, la fraude, le me[illegible]ant le magistrat. On emploie aussi le bannis[illegible] l'exil et la déportation dans des îles désertes. Les supplices qui ne seroient pas prévenus par la mort volontaire sont d'être mis en croix la tête en bas, dans l'eau bouillante, ou d'être taillé en pièces tout vivant par le bourreau : mais il est rare qu'on en vienne là. La religion des Japonois les rend familiers avec la mort : indifférents pour elle, ils la desirent même, et se la donnent comme un acte méritoire qui les assimile à leurs dieux, et les rend dignes des récompenses de l'autre vie. Il n'y a point de pays où le suicide soit aussi commun.

Les voyageurs prétendent avoir trouvé chez les Japonois un assemblage de vertus et de vices qu'on croiroit incompatibles, si on ne savoit que les hommes sont susceptibles des plus grands contrastes. Ils ont, disent-ils, beaucoup d'esprit et de pénétration, sont modestes, patients, honnêtes, dociles, industrieux, laborieux, exacts à leur parole; haïssant la fraude, ne profitant jamais de l'ignorance de ceux auxquels ils ont affaire, n'aimant que les plaisirs innocents; ils ne Mœurs.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.0
2.8
3.2
2.5
3.6
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

sont point avides, médisants ni fastueux, détestent la gourmandise, l'ivrognerie, fuient les discours obscènes, et conservent beaucoup de bienséance dans la conversation et la conduite. Ils sont en même temps ambitieux, fiers, cruels, insensibles aux misères de leurs semblables, persuadés, selon leur religion, qu'on n'est malheureux que parcequ'on est coupable. Personne n'est aussi vindicatif qu'un Japonois. S'il ne peut faire périr son ennemi, de dépit il se tue lui-même. Les femmes imitent les hommes à cet égard. La polygamie est permise ainsi que la fornication. Il y a des maisons publiques pour la jeunesse et les étrangers. A la guerre, les Japonois sont cruels, féroces, ne demandent ni ne donnent de quartier. Une ville prise est mise à feu et à sang. Leurs pirates, quand ils ne sont pas les plus forts, se font sauter ou couler bas.

On dit qu'ils aiment l'étude et la lecture. On n'a trouvé de sciences chez eux que la morale, quelque connoissance de leur histoire, une astronomie et une géométrie dont on peut juger par le partage qu'ils faisoient du monde entre le Japon, la Chine et Siam. Ils croyoient cependant à l'influence des astres, avoient et ont encore des universités tenues par les bonzes. L'enseignement roule sur leur religion et la morale. On les dit si bons prédicateurs, qu'ils font quelquefois fondre en larmes leur auditoire. Pour code de lois, ils se contentent du bon sens. Leurs médecins prescrivent les bains et la potion de leurs eaux minérales. Comme ils boivent ordinairement chaud, quand ils sont malades ils boivent froid; ils font des ponctions avec des aiguilles: cette opération est une science chez eux. Ils appliquent aussi les ventouses, brûlent les parties af-

fligées avec une mousse nommée *moxa*. Ils portent le deuil en blanc, s'asseyent pour faire honneur, aiment à avoir les dents et les ongles noirs, et ceux-ci très longs.

Ils ont une poésie qu'on dit énergique, une musique traînante. On sait, par les ouvrages qui nous viennent d'eux, ce qu'est leur peinture. Leur langue est abondante et expressive. Les Chinois abrégent les mots tant qu'ils peuvent; les Japonois les allongent. Ils sont bons arithméticiens, meilleurs imprimeurs que leurs voisins, inférieurs pour l'usage de la poudre à canon, mais supérieurs dans leurs ouvrages qu'on pourroit appeler d'*ébénisterie;* les cabinets, les boîtes, les petits meubles de toute espéce, l'application du vernis, de l'or, des couleurs, et dans la fabrication de la porcelaine, la plus estimée de toutes celles qui existent. On n'a de ces curiosités que par les Hollandois, qui se sont seuls conservé le commerce du Japon, à des conditions onéreuses et humiliantes, et par les Chinois, qui ont quelque accès dans le royaume, mais accès gêné et quelquefois interrompu. Les Japonois eux-mêmes ne peuvent rien porter. La construction de leurs vaisseaux est prescrite de manière qu'ils ne peuvent jamais s'écarter des côtes, sans risquer d'être submergés.

Les édifices, temples, palais, couvents sont surmontés de tours qui vont en décroissant à la manière chinoise, ornés de banderoles, de dorure et de figures d'animaux. Les maisons particulières sont presque toutes de bois, et basses à cause des tremblements de terre. Chacune a un réduit bâti en pierre pour mettre les choses précieuses à l'abri des incendies qui sont fréquents. Les Japonois ne savent d'autre moyen de

les arrêter que d'abattre tout autour. Ils sont simples, mais très propres dans leurs meubles et à table. Leur cuisine est bonne, souvent délicate. Ils ont une manière commode de rétrécir et d'élargir leurs appartements par des paravents. Les habits des hommes et des femmes sont à-peu-près pareils. Les hommes portent toujours le poignard. La couleur de cérémonie est la couleur noire. Les femmes vivent très retirées, s'occupent comme les Chinoises de broderies, de peinture, et de l'éducation des enfants. Jamais elles ne se mêlent d'affaires. Ce seroit au moins de leur part une impolitesse d'en parler à leur mari; ce seroit faire croire qu'elles se défient de sa capacité. Elles ne doivent songer qu'à lui plaire, et qu'à être très fidèles sous peine de mort.

Comme par-tout ailleurs, les fêtes sont bruyantes et accompagnées de musique. Les bonzes et leurs idoles en font le principal ornement. Le mariage se fait en présence du bonze au pied de quelque idole. La mariée, après son consentement, jette au feu les poupées et autres babioles qui lui servoient d'amusement. Elle n'avoit pas auparavant été aperçue de son époux, il la voit alors pour la première fois. Les parents ou connoissances, sur-tout les femmes, ont ménag[illegible] liance, qui ne coûte rien au père de la fille; elle n'apporte aucune dot. Les pauvres enterrent leurs morts. Les riches les brûlent. Les bonzes sont aussi appelés aux funérailles. Il n'est pas rare que les favoris des grands, quelquefois au nombre de vingt, se tuent pour aller les servir dans l'autre monde. Ils se fendent le ventre sur la place, et on les jette avec le mort dans le bûcher. Ils s'engagent de longue main à ce sacrifice, qui leur vaut pendant leur vie la faveur du défunt. Les

tombeaux sont hors des villes. On les décore et on les rend agréables, parcequ'on y donne souvent des fêtes en l'honneur de ses ancêtres. Quand il y a quelque plaisir dans la famille, on ne manque pas d'aller prier les ancêtres, sur les tombeaux, de s'y trouver, et on laisse dans le repas leur place vide entre les vivants.

Curiosités naturelles.

La nature semble s'être jouée au Japon, et avoir pris plaisir à mettre des horreurs à côté des plus belles choses. Nulle part elle n'est aussi variée. C'est dans ses convulsions qu'elle enfante ces bizarreries agréables ou effrayantes, qu'elle creuse des précipices, qu'elle engloutit des rivières, qu'elle fait sourdre des fontaines, qu'elle entr'ouvre son sein, y reçoit de hautes montagnes, et fait voir des lacs. Alors ses secrets se révèlent, elle met au jour ses richesses. L'œil curieux pénètre dans ses immenses laboratoires, dont les volcans sont les fourneaux. Comme aucun pays n'est aussi sujet aux tremblements de terre que le Japon, aucun ne présente plus de pyrites, de marcassites, de minéraux, ou de composés de plusieurs métaux mis en fusion. On compte huit volcans dans l'empire. Ils s'éteignent et se rallument, brûlent sous la neige qui les couvre, épanchent des fontaines aussi chaudes que l'eau bouillante, et aussi froides que la glace. On remarque, entre plusieurs autres, une cataracte comparable à celle du Nil. Enfin, dans les mers vaseuses du Japon, naissent des perles, et les coquilles les plus estimées pour le brillant de leurs couleurs.

Parmi les animaux curieux, il faut mettre ceux qu'on appelle perceurs. Ce sont des fourmis blanches. Elles ont le museau armé de quatre pinces, avec lesquelles elles percent en peu de temps tout ce qu'elles

rencontrent, sans jamais se détourner, excepté pour les pierres et les métaux. Elles ne marchent point à découvert, mais sous des galeries voûtées qu'elles se forment. On aperçoit souvent le dégât avant de soupçonner leur présence. Le voyageur, en passant dans les bocages, est récréé par la mélodie du rossignol, mieux modulée que dans les autres pays. Une *mouche de nuit*, dorée, luisante, magnifiquement diaprée, suspendue dans les cheveux des dames, est un ornement recherché. Les autres mouches, disent les poëtes, en deviennent amoureuses. Pour se délivrer de leur importunité, sous prétexte de mettre leur tendresse à l'épreuve, elle leur ordonne malicieusement d'aller lui chercher du feu. Ne consultant que leur passion, elles volent à la première flamme, et s'y brûlent. Ainsi l'imprudence est punie. La morale de cette fable est de tous les pays.

Si on veut en croire les voyageurs sur la vaste étendue des villes, leur immense population, la magnificence et le nombre des palais, rien n'égale l'empire du Japon. Les chemins montent par des pentes douces jusqu'aux plus hautes montagnes. La structure des ponts, simple et hardie, satisfait l'observateur autant qu'elle l'étonne. On compte, entre les travaux surprenants de cette nation, jusqu'à des digues énormes établies pour resserrer les eaux des fleuves. Les premiers voyageurs, ne s'attendant pas à trouver chez des peuples dont ils ne soupçonnoient pas les talents, des ouvrages approchant des leurs, se sont laissés aller à un étonnement qui a produit l'exagération. Mais il n'y a rien d'excessif dans ce qu'on rapporte de leur adresse dans tous les arts. En ouvrages de tabletterie, ils sont

et seront toujours nos maîtres. Ils pratiquent aussi la chimie, et ils y ont fait des découvertes. D'un suc épaissi, transporté par les Hollandois et les Chinois, avec une terre du Japon saturée d'ambre et de camphre, se fait le *catchu*, que nous appelons le *cachou*, qui affermit les dents, et rend l'haleine douce.

La vanité des Japonois leur persuade qu'ils tirent leur origine des dieux. Ils se donnent des milliers de siècles d'antiquité. Les moins infatués croient qu'ils viennent des Chinois, ou par des rebelles chassés de la Chine, ou par de fidèles sujets qu'un usurpateur a éloignés, ou par une colonie de trois cents jeunes gens et trois cents jeunes filles qu'un médecin y a amenés, sous prétexte de faire cueillir, par des mains pures, des plantes propres à rendre immortel, plantes qu'un empereur de la Chine lui avoit demandées. Mais, à juger par la figure, le teint, les opinions et d'autres indices, il paroît que la nation japonoise s'est composée des détachements de plusieurs autres nations, même éloignées, que le commerce, la curiosité, les naufrages y auroient amenés. Cette conjecture tire quelque vraisemblance du gouvernement actuel des provinces, qui sont partagées en espèces de souverainetés, comme elles ont pu l'être; mais avec plus d'autorité sous les premiers chefs de ces peuplades, que la force ou des raisons politiques auront réunis sous un seul monarque de la race de Micaddo, les premiers dieux. Les Japonois prétendent que ces princes ont commencé à régner six cents ans avant Jésus-Christ. Depuis cette époque, ils reconnoissent, au commencement du siècle, cent quatorze empereurs de la même famille. Cette généalogie ne regarde que les daïris. Origine.

Les annales qui ont conservé le nom et la succession de ces princes, peuvent être intéressantes pour les Japonois, parcequ'elles fixent les époques de plusieurs faits, événements ou usages, dont une nation aime ordinairement à savoir les dates ; mais nous n'y avons rien trouvé qui méritât attention. On en jugera par le peu que nous rapporterons ici. Ce ne fut que vingt-neuf ans avant notre ère commune que les Japonois commencèrent à s'appliquer à l'agriculture. On peut en conclure que ce n'est pas une nation si ancienne. L'an 71, une nouvelle île sortit de la mer. On y fonda un temple dédié à Takajanonia, le Neptune du Japon. On ne ressent jamais dans cette île de tremblements de terre. Bureti, en 491, étoit un cruel tyran, qui se plaisoit à tuer et à tourmenter. On ne dit pas qu'il ait été tué. En 572, Fétalzu, bien différent, ordonnoit que chaque mois les créatures vivantes de toute espèce fussent mises en liberté, et il exhortoit ceux de ses sujets qui n'auroient pas de bêtes à en acheter, pour satisfaire à ce pieux commandement. En 629, furent fondés les bonzes montagnards par un fameux dévot.

Les masturi, qui sont comme nos fêtes de paroisse, ont commencé en 672. Rien n'est au-dessus de la pompe et de la splendeur qu'on fait éclater alors ; processions magnifiques, représentations de théâtre, danses, concerts de musique, divertissements de toute espèce, rien n'y manque. Les villes et les provinces changent quelquefois leurs dieux tutélaires après des calamités publiques, comme famine, tremblement de terre et autres. Les lieux qui ont le plus souffert dégradent leur patron, et adoptent ceux qui ont protégé leurs adora-

teurs ; c'est-à-dire les divinités des endroits où ces maux n'ont pas été ressentis. En 1184, l'autorité du cubo commençoit à se détacher de celle du daïri. Avant ce temps, des femmes avoient occupé le trône du Japon, et leurs régnes n'avoient pas été les moins heureux et les moins illustres. Okimati, en 1558, dépouilla les empereurs ecclésiastiques de toute puissance temporelle et s'en rendit absolument indépendant.

En 1630, arriva la grande persécution contre les chrétiens, sous l'empereur Niote. Elle a été continuée avec la plus affreuse cruauté par trois empereurs consécutifs. Les Hollandois, pour supplanter les Portugais, et faire à leur place le commerce exclusif avec les Japonois, surprirent et envoyèrent à l'empereur une lettre des jésuites à d'autres missionnaires, dans laquelle ces religieux se flattoient de faire passer bientôt le Japon sous un autre empire. Ils entendoient l'empire de J.-C. ; mais on ne voulut point écouter cette explication. En 1685, a été établi par Kinsen le tribunal des recherches. Chacun est obligé de venir déclarer quelle religion il professe, de marcher et de cracher sur les images de Jésus-Christ et de la vierge Marie qu'on lui présente. Cela s'appelle faire le *Jésu ma*. Les Hollandois ne sont reçus à commercer qu'à cette condition. Ces annales des empereurs, tant ecclésiastiques que militaires, finissent en 1692.

JEDSO.

Jedso, île au continent, au nord du Japon.

A l'extrémité septentrionale des îles du Japon, se trouve la terre de Jedso. Si l'on étoit assuré que ce pays fût un continent, on ne seroit plus embarrassé de savoir comment l'Amérique s'est peuplée. Les Tartares auroient pu y passer de plain pied, et s'étendre de proche en proche dans cet hémisphère, qui a certainement été habité plus tard que le nôtre. Il est presque prouvé que le Jedso, s'il se prolonge vers l'Amérique, en est séparé par des îles, cependant assez rapprochées les unes des autres pour faciliter la communication entre les deux continents. Le Jedso est tributaire du Japon, dont il est séparé par un bras de mer assez difficile. Les Jedsois sont forts, robustes et sauvages; ils ont le visage hérissé d'une longue barbe, et le corps velu. Ils payent leur tribut en fourrures, en plumes et en argent. Ils vivent de la chasse et de la pêche. Leurs barques sont cousues avec de la ficelle, sans fer. Ils sont très experts à tirer de l'arc, qui est leur principale arme. Ils ont cependant la lance et une espèce de cimeterre fort tranchant, qui n'a guère qu'une coudée de long. Ils empoisonnent leurs fléches.

Les premiers voyageurs, se confiant à des récits singuliers, ont dit que les Jedsois adorent le ciel, que leurs femmes sont communes, qu'ils boivent sans discrétion. Ceux qui en sont revenus depuis ont rectifié les premières opinions. Cette nation rend de grands honneurs au soleil et à la lune, et regarde ces astres com-

me les auteurs de tous les biens. Elle révère un roi invisible, à qui elle prétend qu'appartiennent les forêts, les montagnes, les mers et les rivières. Elle n'a aucun culte réglé. Celui qu'elle rend au soleil et à la lune est très irrégulier. Les Jedsois ont plusieurs femmes : une seule porte le nom d'épouse. Loin qu'elles soient communes, une femme convaincue d'adultère est rasée, afin qu'on la reconnoisse pour ce qu'elle est. Le complice paye une amende. S'il est hors d'état de la payer, on lui ôte ses armes, et même on peut le dépouiller toutes les fois qu'on le rencontre, sans qu'il lui soit permis de se défendre. Il y a des cantons où l'adultère est puni de mort. Ils boivent à la vérité beaucoup de liqueurs fortes, comme il est d'usage dans les pays froids, mais sans pour cela s'enivrer. Ils ont un poisson singulier, couvert de poil, qui a quatre pieds de cochon, dont ils tirent une huile recherchée par les Chinois et les Japonois. C'est aussi leur principal assaisonnement.

Les Jedsois sont querelleurs, vindicatifs et peu endurants. Les Japonois ont de la peine à les contenir, et sont obligés d'avoir de bonnes troupes sur leur côte. Il n'y a entre eux ni police, ni forme de gouvernement. Ils payent le tribut, voilà toute leur sujétion. Leurs enfants naissent blancs, et, en grandissant, tirent sur le jaune, puis sur le brun. Ils ont les yeux noirs, et n'ont point le nez aplati. Les femmes se conservent plus blanches que les hommes. Elles relèvent leurs cheveux, se peignent les lèvres et les sourcils, s'habillent très modestement. Les hommes leur témoignent plus d'attachement que les insulaires de Niphon et de Bongo n'en témoignent à leurs femmes. Elles ont soin du ménage, qu'elles tiennent très propre. On con-

çoit que la partie indigente des nations policées peut être plus malheureuse que ces sauvages.

Il y a dans cette partie de l'Asie beaucoup d'îles, des îles très riches, que nous n'avons connues que par le commerce. Nous en parlerons donc en traitant de cette branche de l'industrie humaine. Ce sera un repos pour l'esprit, fatigué par la continuité de tant de révolutions sanglantes. Non que le commerce, qui paroîtroit ne devoir s'entretenir que par la confiance et les correspondances amicales, n'ait eu aussi ses atrocités; mais du moins il a rendu au genre humain des services que les actions les plus brillantes des conquérants ne peuvent égaler. Toutes ses révolutions sont des bienfaits.

COMMERCE.

L'histoire du commerce est l'histoire de la cupidité individuelle et nationale. Mais c'est aussi l'histoire de la prospérité et de la décadence des empires. Le commerce donne des richesses, les richesses donnent de la puissance, la puissance fournit à un petit état les moyens de lutter contre un grand. Le commerce change la face de la terre. Il couvre la mer de vaisseaux, joint les nations que des distances immenses séparoient, civilise les peuples agrestes, aiguise l'industrie, dompte l'inertie et la paresse. Aussi actif que l'ambition, jamais il ne se prescrit de bornes; s'il ne s'accroît et ne s'étend point, il décline et dépérit. Le commerce a fait le tour du monde, par les routes qu'il a trouvées ou-

vertes, par d'autres qu'il s'est frayées, qu'il a abandonnées ensuite, qu'il reprendra peut-être, selon les changements que peuvent causer sur le globe les convulsions de la nature, les intérêts des princes, et d'autres événements favorables ou contraires. Il est donc important de connoître ces routes, les entrepôts, les facilités, les obstacles; c'est ce que nous apprendra l'histoire du commerce des Indes, tant ancien que moderne.

Commerce ancien.

Le commerce de voisinage a toujours existé. On a eu des besoins; on s'est aidé les uns les autres, par l'échange des denrées surabondantes. L'utilité ou l'agrément de certaines choses les a fait desirer. Ceux qui se sont aperçus de ce desir ont été les chercher où elles étoient en abondance, pour y faire un gain qui leur procurât abondance et même superflu des choses nécessaires : de là le commerce lointain. On a indiqué, autant qu'il a été possible, le commerce de l'Asie avec l'Afrique, de l'Afrique avec l'Europe, celui de Carthage, de la Grèce, de la Phénicie, et de toutes ces contrées entre elles. Le commerce par caravanes a sans doute été le premier. Les Ismaélites l'ont fait très anciennement. Ils apportoient les aromates de l'Arabie en Egypte. Il paroît que les Arabes se lassèrent d'abandonner à des facteurs le gain qu'ils pouvoient faire eux-mêmes. Leur position près du golfe Persique leur donna l'idée et la facilité d'aborder dans l'Inde, d'y transporter leurs denrées sur leurs propres vaisseaux, et d'aller chercher celles des Indiens. Les Grecs, chez lesquels affluoient ces marchandises, pour passer de leurs mains dans les autres parties de l'Europe, en ignoroient la route.

Alexandre, dont les vues étoient grandes, établit des entrepôts, entre autres la célèbre Alexandrie. C'étoit comme un de ces grands lacs qui reçoivent des rivières dont on ignore la source, et d'où elles sortent en petits ruisseaux, pour fertiliser d'autres pays. Il paroît aussi que le commerce de quelques parties de l'Inde, sur-tout de la Chine, a coulé par le Nord, la Tartarie et la Russie, par où il cherche encore à filtrer. On a aussi conjecturé que les Chinois, et encore plutôt les Japonois, sont venus en Europe, en s'égarant dans la grande mer du Nord, ce qui a pu donner l'idée de doubler le cap de Bonne-Espérance; mais ces hasards, s'ils ont eu lieu, sont dus à des tempêtes et autres accidents de mer, et non au commerce.

Au reste, le commerce ancien a mieux marqué ses repos que sa route. On compte, entre les plus fameux entrepôts, Samarcande, Bassora, Alep, Bokara, Cabul, Candahar, et sur-tout la magnifique Palmyre. Conçoit-on que cette ville, entourée de déserts, eût acquis une splendeur qui la rendit l'étonnement de l'univers, sans les ressources du commerce? C'est sans doute aussi le commerce qui a laissé des traces de son passage dans les sables arides interposés entre les villes commerçantes, telles que des bâtiments pour recevoir les voyageurs, des citernes pour les désaltérer, des monuments de luxe, comme aiguilles, obélisques, qui doivent être moins l'ouvrage des conquérants destructeurs, que des négociants intéressés à laisser des indications et des secours pour eux-mêmes, s'ils repassent par les mêmes lieux, ou pour ceux qui les suivent.

Commerce des Génois et des Vénitiens.

Où est la consommation, là aboutit le commerce. Tant que Rome fut maîtresse de l'univers, les mar-

chandises de l'Inde y affluèrent par l'Egypte, sa tributaire; mais quand Constantin eut divisé l'empire de cette reine du monde, le commerce changea la direction de son cours; et sans négliger l'Egypte, dont les empereurs grecs restèrent en possession, il approvisionna Constantinople par la Perse. Le dépôt s'en fit dans Caffa, le meilleur port de la Crimée sur la mer Noire. Les villes d'Italie qui trouvoient auparavant à Rome les épiceries, les riches étoffes, les bois précieux, les pierreries, dont elles fournissoient le reste de l'Europe, allèrent chercher ces richesses indiennes au dépôt de la mer Noire. Ainsi les Génois s'introduisirent à Caffa sous la protection des empereurs grecs, et de protégés devinrent maîtres. Les Vénitiens suivirent la voie de l'Egypte et d'Alexandrie, et reçurent les précieuses productions des Indes des Mahométans, qui avoient déja répandu leur religion dans les contrées fertiles de l'Indus et du Gange jusque sur les côtes et les îles à épiceries, et s'en étoient fait un appui pour leur commerce. Plusieurs villes d'Italie, comme Florence, Pise et beaucoup d'autres, joignirent des fonds à ceux des Vénitiens et des Génois, et participèrent à leurs profits, qui devinrent la source de leur opulence. Elles colportèrent ces marchandises en Allemagne, où leurs facteurs arrivèrent dans des lieux et à des temps réglés, ce qui a été l'origine des grandes foires; comme celle de Francfort, l'entrepôt des îles anséatiques. Elles ont ensuite fourni tout le Nord, et par la Flandre qu'elles avoisinent, elles firent pénétrer les épiceries dans la France et l'Espagne.

Il s'en faut que le goût pour ces épiceries fût d'abord aussi universel qu'il l'est devenu. Pline s'étonnoit

qu'elles fussent recherchées. « Car, disoit-il, il y a des « choses qui sont agréables à la vue, à l'odorat et au « goût; mais le poivre n'a rien qui puisse plaire à au- « cun des sens. » On pourroit faire la même réflexion sur des choses qui deviennent la passion des nations entières, comme le tabac. Le dégoût de Pline ne fut pas contagieux. Il paroît au contraire que c'est par les gouverneurs romains que l'usage des épices s'est répandu jusqu'aux extrémités de l'empire, avec l'estime et la recherche des autres précieuses marchandises de l'Inde; mais on se contentoit de jouir en Europe, sans songer à chercher la source de ce plaisir. Les croisades en éveillèrent le desir, et des circonstances favorables procurèrent pour l'utilité du commerce des connoissances qu'on ne cherchoit que par politique, et pour le succès des armes.

Il étoit naturel que les croisés, armés contre les Mahométans, cherchassent les moyens d'affoiblir par quelque diversion puissante les forces de l'ennemi qu'ils attaquoient. Instruits des exploits de Gengis-Kan, destructeur de l'empire que les sectateurs de Mahomet s'étoient formé dans la Perse et la Chaldée, les princes européens lui envoyèrent des ambassadeurs chargés de l'exciter à continuer une diversion qui leur étoit si avantageuse. Ces ambassadeurs parcoururent la Tartarie pour arriver à la cour de ce grand monarque, et eurent par-là occasion de prendre des instructions sur les Indes, que Gengis-Kan avoit conquises. Les voyageurs, enhardis par ces essais, continuèrent les découvertes. Leurs relations inspirèrent le desir de mieux connoître un pays d'où venoient des productions si utiles, des ouvrages si agréables, un pays dont on

débitoit des merveilles capables, même dénuées de toute espérance de bénéfice, de piquer seules la curiosité; mais un habile monarque sut tourner à l'utilité de ses peuples ce qui n'auroit été pour d'autres que la matière d'une oisive spéculation.

Commerce des Portugais, 1417.

Au commencement du quinzième siècle, régnoit en Portugal Jean I: son courage et sa bonne conduite l'avoient mis sur le trône, quoiqu'il ne fût que fils naturel de son prédécesseur. En prenant la couronne, il s'étoit engagé à soutenir en même temps une guerre civile et étrangère: il s'en tira heureusement. Alors il songea à employer les hommes courageux et entreprenants que les temps de crise produisent, et à les empêcher par une grande occupation de troubler la tranquillité rétablie dans ses états. Ce prince avoit cinq fils, auxquels il fit donner une excellente éducation. Don Henri, le second, montra de bonne heure du goût pour les voyages, et son père lui vit avec plaisir acquérir les connoissances mathématiques et géographiques propres à diriger ces sortes d'entreprises. Elles commencèrent sous Jean I, qui n'eut cependant pas la satisfaction de voir étendre les découvertes. Sous lui elles se bornèrent à l'île de Madère, où un Anglois, fuyant avec sa maîtresse la persécution de ses parents, avoit déja été cacher ses amours. On trouva un monument qui attestoit le séjour de ce couple heureux dans cette solitude.

Don Henri, après la mort de don Jean, se mit à la tête de ces entreprises, que son père lui avoit pour ainsi dire léguées. Il s'empara des îles Canaries, qu'un François, nommé Jean de Béthencourt, lui céda. Le roi, rétabli près son neveu, lui en accorda la propriété.

Selon le préjugé qui donnoit au pape la dispensation des couronnes, le Portugal se fit concéder par un diplôme du souverain pontife, Martin V, toutes les terres qui se découvriroient jusqu'aux Indes exclusivement. En 1486, Barthélemy Dias, découvrit le *Cap des Tourmentes*, nommé ainsi parcequ'il y essuya des tempêtes effrayantes; mais le roi Alphonse, persuadé que ce cap lui indiquoit l'extrémité de l'Afrique, et que, l'ayant une fois doublé, on auroit une mer libre jusqu'aux Indes, l'appela le cap de *Bonne-Espérance*. Pour lors les découvertes prirent le caractère d'une utilité plus générale, et devinrent une affaire d'état.

Ainsi les envisagea Jean II, surnommé le *roi parfait*, qui succéda au roi Alphonse. Il équipa, en 1497, une petite escadre, dont il confia le commandement à Vasco de Gama, et la fit suivre d'une seconde beaucoup plus forte, chargée de troupes réglées, commandées par Alvarès de Cabral. Il avoit ordre de seconder les efforts de Vasco. Celui-ci réussit dans cette hardie entreprise, et revint chargé de richesses, qui jetèrent une grande émulation dans la nation; mais les Portugais éprouvèrent dans leurs conquêtes des obstacles de la part des Mahométans, qui, à la veille de se voir enlever le commerce des Indes par les Européens, se réunissoient contre ces navigateurs incommodes. François d'Albuquerque, dont le nom est devenu si fameux dans l'histoire commerçante de l'Inde, fut chargé d'attaquer cette ligue formidable. Il est regardé comme le fondateur de la domination portugaise dans l'Inde, parceque le premier il y bâtit une forteresse accompagnée d'une chapelle. Ainsi, disent les Portugais, il prit possession temporelle et spirituelle: cependant il

y avoit déja un vice-roi, nommé François d'Almeida, dont la valeur et la prudence avoient répandu sur toute la côte la terreur des armes portugaises. Deux grands mérites s'accordent rarement dans le même lieu, si même ils ne se nuisent pas : il fallut rappeler le vice-roi. L'autorité fut déférée à Albuquerque, sous le titre de commandant général. Il commença pour lors les opérations dont le plan avoit été concerté dans le conseil du roi don Emmanuel, qui se trouva, par une espèce de phénoméne rare entre les princes, aussi habile que son père et son grand-père, et aussi propre qu'eux-mêmes à suivre les projets commencés. C'est cette persévérance qui, d'un petit royaume comme le Portugal, a fait une grande puissance.

On convient généralement que cette prépondérance est due principalement aux talents supérieurs de François d'Albuquerque. Il avoit toutes les qualités nécessaires au chef d'une entreprise éloignée. Avec peu de soldats, il fit de grands exploits, prit Malaca, Calicut, Ormus, places importantes au commerce des Mahométans, et s'établit à Goa, qui est encore le siége de l'empire des Portugais dans l'Inde. Albuquerque dut ses succès autant pour le moins à sa capacité dans les affaires et à sa politique, qu'aux armées et aux flottes qu'il commandoit. Attaché à l'ancienne simplicité de son pays, il ne se laissa corrompre ni par l'autorité, ni par les richesses dont il étoit en possession. Connoissant le génie indien, dans les occasions d'éclat il affectoit une magnificence extraordinaire; mais, au milieu de cette splendeur, il ne se relâchoit en rien de ses premières habitudes, et vivoit aussi frugalement qu'aucun particulier. Ce qui devoit revenir à la cou-

ronne, il l'exigeoit strictement; mais, pour sa fortune particulière, il n'y songeoit seulement pas, et se bornoit à ses appointements.

Les officiers d'Albuquerque étoient tous ses amis. Il prenoit autant de soin de les former, que le père le plus tendre en prend de l'éducation de ses enfants. Il étoit circonspect dans les punitions, et prompt à récompenser. A table, il ne parloit que des belles actions de ses officiers, et gardoit le silence sur les siennes. Il ne redoutoit rien tant que la flatterie. On remarque, comme un trait singulier de son caractère. que jamais il n'avança aucun de ceux qui tentèrent de s'insinuer dans ses bonnes graces par l'adulation. Aussi, pendant son administration, les flatteurs, gens faux et lâches, furent toujours exclus des places. Avec tant de belles qualités, ce héros n'étoit pas exempt de défauts; il avoit une ambition démesurée, un desir immodéré d'étendre la domination portugaise, et s'embarrassoit peu de la justice des moyens. Dans la vie privée, Albuquerque étoit de la plus rigide probité; mais la vérité refuse le même éloge à l'homme public.

Il eut, dit-on, deux grands projets: l'un d'un homme d'état, s'il avoit été praticable; l'autre d'un brigand. S'imaginant que tôt ou tard les Vénitiens pourroient faire reprendre au commerce des Indes son cours par Alexandrie, et voyant même que dans cette intention ils aidoient les Turcs et les Barbares contre les Portugais, Albuquerque insinua à l'empereur d'Ethiopie, afin de se mettre en sûreté contre ces dangereux voisins, de détourner le cours du Nil, en ouvrant à ce fleuve un passage pour le jeter dans la mer d'Arabie, avant qu'il entrât dans l'Egypte. Par-là il seroit devenu impossi-

ble de transporter les marchandises des Indes de la mer Rouge à Alexandrie, et les Portugais, maîtres des passages par l'Océan, auroient possédé exclusivement ce commerce. Le second projet étoit de faire passer d'Ormus en Arabie, qui n'en est qu'à soixante-dix lieues, trois cents chevaux, qui lui paroissoient suffisants pour aller piller le tombeau de Mahomet à la Mecque. Outre les richesses immenses qu'auroit produites cette entreprise, Albuquerque y trouvoit encore l'avantage de couper, par la cessation du pélerinage, la branche du commerce des Indes qui se fait par l'Arabie, et d'en enrichir la nation portugaise.

On remarquera que François d'Albuquerque mourut disgracié. Son inflexible équité lui attira un grand nombre d'ennemis. Ils tâchèrent de persuader au roi que son général pensoit plus à ses intérêts qu'à ceux de son maître. Malheureusement, craignant qu'on ne veillât pas à la conservation de Goa avec l'attention que l'importance de la place exigeoit, il la demanda à titre de duché. Cette demande fit tout ce que ses ennemis auroient pu faire : elle donna de l'ombrage au roi, et lui inspira la résolution de mettre le gouvernement en d'autres mains. Albuquerque étoit malade quand il apprit qu'on envoyoit son ennemi pour le remplacer. « Quoi ! s'écria-t-il, Suarès, gouverneur des Indes ! « Vasconcellos et Diego Pereira, que j'ai fait passer en « Portugal comme criminels, renvoyés avec honneur ! « J'encours la haine des hommes pour l'amour du roi, « et la disgrace du roi pour l'amour des hommes ! Au « tombeau, malheureux vieillard ! il est temps. Au « tombeau. » Il mourut âgé de soixante-trois ans, dans le centre de ses triomphes, généralement estimé ;

mais exemple trop souvent répété de l'ingratitude des princes.

Le commerce est une libre communication des choses nécessaires, utiles et agréables ; mais la cupidité persuade aux nations, comme aux particuliers, que pour assurer cette liberté il leur est permis d'user de violence, et de contraindre ceux qui se refusent d'échanger leur superflu. Par cette raison, Albuquerque se crut autorisé à bâtir des forteresses chez les peuples dont les Portugais convoitoient les trésors. Il le fit, afin, disoit-il, de mettre ses compatriotes à l'abri des vexations qu'ils pourroient éprouver de la part ou des naturels du pays, ou des Mahométans qui avoient leur confiance, et qui ne se laisseroient pas enlever sans récrimination un gain auquel ils étoient accoutumés. Mais quel droit a-t-on de punir des injustices, quand on va les exciter ? Les Portugais ne demandèrent d'abord qu'une loge, un comptoir, un magasin, pour mettre leurs marchandises à l'abri des injures de l'air ; ils s'emparèrent ensuite des villes, après cela des provinces et des royaumes. Ces usurpations, commencées par Almeida et Albuquerque, furent continuées par leurs successeurs.

En moins de cinquante ans, les Portugais fondèrent un empire étonnant. D'un côté, il s'étendoit jusqu'aux extrémités des côtes de Perse. Ils étoient comme les maîtres de la totalité du golfe Persique. De petits princes arabes leur payoient tribut. D'autres étoient alliés avec eux. Tous les respectoient et redoutoient. De l'autre côté de l'Arabie, ils avoient des liaisons avec l'empereur d'Ethiopie, auprès duquel ils jouissoient d'un grand crédit. Le long de la côte des Indes et des fron-

tières de Perse, ils tenoient presque tous les ports, possédoient toute la côte de Malabar, celle de Coromandel, celle de Bengale, la ville et presqu'île de Malaca, la grande île de Ceylan : celles de la Sonde leur payoient tribut. Les Moluques étoient entièrement sous leur obéissance; enfin, ils avoient un établissement à la Chine, et liberté de commerce au Japon.

Jamais cet empire ne fut plus florissant que sous le vice-roi don Constantin de Bragance. L'autorité de celui qui occupoit ce poste étoit illimitée pour le militaire. Son tribunal décidoit en dernier ressort et sans appel dans les affaires civiles; mais il ne pouvoit, sans l'approbation du roi, faire mourir un gentilhomme portugais : or tous ceux qui sont au service du roi sont estimés tels. Il n'y avoit d'autre contre-poids à ce grand pouvoir que sa durée, bornée à trois ans. De riches appointements le mettoient en état de vivre avec magnificence, ce qui étoit d'autant plus nécessaire, qu'il commandoit à plusieurs rois, ou tributaires ou vassaux. Les Portugais avoient des factoreries dans les ports de ces princes, mettoient le prix à leur gré aux productions et aux manufactures, et prétendoient avoir le droit de préférence. De sorte que les Mahométans, et même les Indiens naturels, se trouvoient absolument exclus du commerce. Les Portugais, par ces moyens, tiroient des richesses immenses en or, en pierres précieuses, en épiceries, en aromates, en bois rares, en drogues, en étoffes, que leurs flottes alloient chercher sur les côtes de Malabar et de Coromandel, dans le golfe de Bengale, dans les royaumes de Camboye, de Décan, de Malaca, de Patan, de Siam, sur les îles de Ceylan, de Sumatra, de Java, de Bornéo, dans les

Moluques, à la Chine et au Japon. Ces richesses passoient en Portugal, où toutes les nations de l'Europe venoient les chercher, au prix que les Portugais vouloient y mettre.

On ne doit donc pas être surpris qu'un si petit royaume ait pu équiper de prodigieuses flottes, et envoyer tant de monde dans ces contrées éloignées. Le desir de partager leurs richesses et leur prospérité attiroit continuellement des étrangers chez eux, tant en Europe que dans les Indes. Ce commerce étoit beaucoup plus avantageux qu'il ne l'a été depuis, parceque les Portugais étant sans concurrents, ils ne se trouvoient pas contredits dans le taux qu'ils mettoient aux marchandises, qui étoient toutes des productions du pays. D'un côté ils les déprécioient, de l'autre ils faisoient exorbitamment valoir les denrées européennes, dont ils étoient seuls distributeurs. Ainsi s'accumulèrent des fortunes énormes, qui, parvenues au dernier période chez les particuliers, et dans le corps de la nation, déclinèrent rapidement, tant par le vice corrupteur inhérent aux richesses outrées, que par des causes étrangères.

Après l'espèce d'enthousiasme de gloire et de fortune qui avoit guidé les premiers aventuriers portugais vers les contrées opulentes, quand leur puissance fut bien assurée, il ne resta plus guère à ceux qui les suivirent que le desir de s'enrichir. Ces vues sordides amenèrent la corruption des mœurs, suite des richesses immenses, du pouvoir absolu et d'un luxe excessif. On vit disparoître la piété sincère, le courage généreux, l'infatigable industrie, qui avoient fait regarder les premiers conquérants comme au-dessus de l'huma-

nité. Leurs successeurs devinrent indolents et paresseux, débauchés et lâches. La discorde se mit entre ceux qui gouvernoient. Par des inconvénients auxquels la mère-patrie ne pouvoit pas remédier promptement de si loin, il se trouva plusieurs vice-rois à-la-fois. Ils se disputèrent l'autorité. De là naquirent l'indépendance des chefs, l'insubordination des peuples, et l'indiscipline des troupes. Le malheur survenu au Portugal, qui, par l'imprudence et la fin tragique de son roi don Sébastien, tomba sous le sceptre espagnol, porta un coup mortel à l'importante colonie de l'Inde. Elle se trouva enveloppée dans les guerres que l'Espagne soutenoit en Europe, et elle s'y trouva exposée dans le temps que les Portugais s'étoient attiré la haine des Indiens, par leur caractère impérieux, la dureté de leur gouvernement, leur opiniâtreté à vouloir chasser du pays les Arabes, les Métis et les Noirs, leurs seuls concurrents dans le commerce.

Jusqu'alors opprimés et hors d'état de résister aux grandes forces qui arrivoient annuellement de Lisbonne, ces Mahométans ne soutenoient qu'avec peine un commerce précaire. Ils se relevèrent avec ardeur de cet assujettissement lorsqu'ils purent se flatter d'être soutenus par les Hollandois, avec lesquels ils firent cause commune contre les Portugais. Endurcis à la fatigue et bien unis, ayant tout à espérer et n'ayant rien à perdre, ces industrieux Hollandois eurent à combattre contre une nation divisée dans ses conseils, dépravée dans ses mœurs, détestée de ses sujets et de ses voisins ; de sorte qu'ils trouvèrent bientôt moyen de s'établir dans quelques îles éloignées. De là, aidés des nouvelles recrues qui leur venoient des Pays-Bas,

ils supplantèrent les Portugais, les dépouillèrent de leurs domaines par leurs intrigues, en moins de temps que ceux-là ne les avoient acquis par la force des armes.

Les Portugais avoient cinq points d'appui principaux de leur commerce, qui répondoient à Goa, la capitale, Mozambique, Ormus, Mascate, Ceylan et Malaca.

Mozambique. L'île de Mozambique, quoique située sur la côte d'Afrique, se place dans l'Inde, relativement au commerce. Elle est à demi-lieue du continent; sa baie forme un bon port; elle a une excellente forteresse. Ses habitants sont de toutes nations et de toutes religions, au nombre peut-être de trois ou quatre mille ames. Le terrain est fort stérile, et toutes les commodités de la vie se tirent du continent, ainsi que les richesses, or des mines, or en poudre, argent, ébène, ivoire, les meilleurs esclaves de la côte, bestiaux, ciseaux, vin de palme, fruits, racines, pour lesquels on donne en retour les vins d'Espagne et des Canaries, huiles, soies, coton, toiles, corail, des coquilles qui servent de monnoies, et quincailleries de toute espèce. C'est le gouvernement qui produit les richesses les plus abondantes et les plus promptes; mais il faut essuyer l'incommodité des chaleurs extrêmes, et courir les risques de l'insalubrité de l'air.

Ormus. Ormus est située à l'entrée du golfe Persique: c'est un roc de sel sans eau douce. Il a deux ports d'une médiocre bonté, mais la baie est sûre. Sa situation l'a rendue long-temps la plus célèbre échelle de l'Orient. Elle est un exemple frappant de ce que peut le commerce, puisque avec ce seul roc, et très peu de terre vis-à-vis dans le continent, les rois d'Ormus étoient

des monarques dont les plus puissants recherchoient l'alliance. Dans ses ports abondoient les vaisseaux de toutes les parties des Indes, des côtes d'Afrique, de l'Egypte et de l'Arabie. Les richesses qu'ils apportoient s'envoyoient en grande partie à Bassora, et de là par caravane à Alep, ou par mer à Suès, ensuite par terre ou par le Nil à Alexandrie, où les Vénitiens les alloient chercher. C'étoit la source principale de leur commerce.

On peut juger ce qu'étoit celui d'Ormus, par la description de cette petite île, pendant les deux saisons de l'abord des nations, en janvier et février, septembre et octobre, lorsque la puissance des Portugais brilloit de toute sa splendeur. Alors Ormus étoit la merveille du monde. On voyoit un mouvement continuel de gens occupés, dont quelques uns venoient pour ainsi dire du bout du monde recueillir les fruits du trafic. Tout offroit le spectacle du plaisir et de la joie. La poussière salée des rues étoit cachée par des nattes propres et de riches tapis. On étoit défendu des rayons du midi par des toiles qui s'avançoient du haut des maisons. Les appartements sur les rues étoient ornés de cabinets des Indes, de piles de la plus belle porcelaine, entremêlées d'arbrisseaux et de plantes de senteur, dans des vases dorés, ornés de différentes figures. On trouvoit à tous les coins des rues des chameaux chargés d'eau. On prodiguoit les plus délicieux vins de Perse, les parfums les plus exquis, et tout ce que l'Orient fournit de plus délicat.

Tant que la saison duroit, ce qui alloit ordinairement à six semaines par chacune, on étoit témoin de scènes variées. L'artifice et la gravité dominoient à la

bourse. Un air de politesse officieuse brilloit dans les boutiques. Les officiers portugais, civils et militaires, se distinguoient par une démarche et une contenance hautaine et fière. On voyoit briller un air d'admiration et de contentement dans les yeux des spectateurs, de transports de joie dans les places publiques. C'étoit là que les danseurs de corde, les baladins, les charlatans, les diseurs de bonne aventure et leurs pareils, faisoient valoir leurs talents pour amuser et tromper. Les caravanes d'Alep pour Bassora, composées de trois et quatre mille chameaux, et de cinq ou six mille personnes, apportoient deux fois par an les marchandises européennes à Ormus. Celles qui traversoient la Perse, non moins richement chargées, se rendoient aussi à Ormus, où le commerce réglé avec Malaca apportoit toutes les richesses de l'Inde. Les Portugais percevoient des droits sur toutes les marchandises, sur tous les comestibles, et se réservoient à eux seuls quelques branches de commerce, comme celui des perles et des chevaux. Ils se sont laissé enlever ce port important par les Persans aidés des Anglois. Depuis que l'île est tombée entre les mains des premiers, le commerce a été transporté à Bender-Abassi, mais non entre les mains des Portugais. Ormus s'est dépeuplée. Les Hollandois, sous prétexte d'y prendre du lest, ont emporté jusqu'aux matériaux des maisons. Elle est à présent déserte, et à peine y reste-t-il quelques ruines qui indiquent que là étoit autrefois le grand magasin de l'Orient.

Mascate. On voit suffisamment par ce qui vient d'être dit de Mozambique et d'Ormus, en quoi consiste principalement le commerce des Indes, ses objets, ses avanta-

ges, et la manière de le faire. Nous ne citerons actuellement que ce qui nous paroîtra le plus remarquable dans les possessions des Portugais, tant celles qu'ils conservent, que celles qui leur ont échappé. Mascate est du nombre de ces dernières; située sur une petite baie de l'Arabie Heureuse, munie d'un bon port et de défenses naturelles, secondées par celles de l'art. « C'est, dit-on, un paradis terrestre habité par des anges. » Paradis terrestre, en ce que les vallées qui entourent la ville sont fleuries et fertiles, qu'elles produisent tous nos fruits jusqu'au raisin, et ceux de l'Inde; qu'elles nourrissent des bestiaux, dont, ainsi que des productions de la terre, il se fait un commerce considérable : habité par des anges, en ce que ces sages mahométans ont épuré la morale de l'Alcoran. Ils s'abstiennent non seulement du vin et des liqueurs fortes, mais encore du thé et du café, comme de boissons plus sensuelles qu'utiles. Aussi sobres et tempérants pour le manger que pour les autres articles, ils n'ont point de loi contre la débauche, parcequ'ils ne la connoissent pas; point de vols, la justice s'exerce sans rigueur. Ils sont très charitables, d'une charité douce et sereine. Le commerce se fait seulement de jour. Il n'est pas permis d'en faire, ni à aucune chaloupe d'aborder, après le coucher du soleil. Un prince arabe gouverne la ville et le pays, que la fierté, la hauteur et l'injustice des Portugais à l'égard des autres commerçants, leur ont fait perdre.

En général, sur la côte de Malabar, jusqu'au-delà du cap Camorin, que les Portugais ont possédé autrefois presque seuls, ils sont actuellement entremêlés avec les Anglois, les Hollandois, les François, et les

petits souverains du pays, qui ont repris successivement une grande partie de leurs anciennes possessions. Diu, ville encore considérable, sur une péninsule agréable, est le marché du Guzarate. Les vaisseaux y sont attirés par les vivres et les rafraîchissements que les Portugais ont soin d'entretenir à bon compte. Daman a résisté à Aureng-Zeb. Son commerce est écrasé par celui des Anglois de Bombay, qui se sont fait céder par les Portugais ce dernier port, le meilleur de la côte. Chaul reste aux Portugais. Onor leur est échappé. Les naturels du pays la tiennent, ainsi que Cananor, Calicut, Cranganor et Coulan, toutes places très importantes pour le commerce du poivre. Les Hollandois les ont fait restituer par les Portugais aux gens du pays, en s'accommodant eux-mêmes de quelques unes.

Les îles Maldives sont méprisées par les écrivains portugais, comme étant d'un rapport peu utile, et peuplées d'habitants misérables et barbares. Au contraire, le roi de ces îles, dont on ignore le nombre, s'intitule *le sultan de treize provinces et de douze mille îles*. Il ne faut croire ni les uns ni les autres. Ces îles ne sont pas aussi importantes que leur souverain se le persuade, ni aussi peu estimables que les Portugais voudroient le faire croire. Ils demandèrent la permission de faire bâtir un fort dans Malé, la capitale. Elle leur fut gracieusement accordée. Ils ne se virent pas plutôt protégés par un mauvais fossé et un rempart de bois et de terre, au nombre seulement de dix-sept, qu'ils firent les maîtres. Les habitants les tuèrent tous, et ne voulurent point en recevoir depuis. Ils ont aussi perdu la protection de la pêcherie des perles qui est

près des Maldives; protection très utile, que les Hollandois leur ont enlevée, en les privant d'une possession bien plus importante, savoir, l'île de Ceylan. Tous les noms qu'on lui donne sont des noms d'éloge: *terre sainte, terre fertile, terre de délices*. C'est une des plus grandes îles du monde, et des plus riches. Elle donne du poivre-long, du coton fin, de l'ivoire, de la soie, du tabac, de l'ébène, du musc, du cristal, du salpêtre, du plomb, du fer, de l'acier, du cuivre, des pierres précieuses, des éléphants, et, ce qui l'emporte sur tout le reste, la canelle.

Malaca.

De Ceylan, il étoit naturel que les Portugais longeassent la côte de Coromandel, qu'ils avoient sous les yeux: mais ils n'y prirent que des points d'appui, Négapatan dont les Hollandois se sont emparés, et St.-Thomé ou Méliapour qui appartient actuellement aux Maures. De là, en traversant le golfe, ils se portèrent au Pégu, où ils perdirent leur crédit, par la lubrique imprudence d'un de leurs généraux, qui se faisoit amener les plus belles femmes. D'autres fautes politiques et mercantiles réduisirent aussi infiniment le commerce qu'ils faisoient à Siam. Tous leurs désastres se suivirent rapidement et s'accumulèrent aussitôt qu'ils se furent laissé priver de la ville de Malaca, bâtie sur la pointe d'une presqu'île, dans la situation la plus avantageuse pour s'assurer des îles de la Sonde, qui sont devenues le domaine des Hollandois.

Iles de la Sonde.

En suivant les Portugais dans ces îles de la Sonde et des Moluques, on trouvera les mêmes succès et les mêmes revers. A Sumatra, ils ne purent bâtir de forteresse; il leur fallut se contenter d'être admis à la liberté de commercer. Les pirates de Java ne s'ef-

frayèrent point des grandes caraques portugaises; ils défendirent leurs côtes; mais leurs rois, petits princes peu d'accord, ne purent éviter de se soumettre à un léger tribut. A Borneo, on traita, et les deux parties trouvèrent mieux leur compte à un arrangement, qu'à faire la guerre. Les naturels de cette île ont abandonné les côtes aux Maures, et se sont retirés au milieu des terres, où ils conservent leurs anciennes mœurs et leur religion. Ils n'adorent point les idoles; leurs offrandes, qui consistent en parfums, sont adressées à Dieu seul, qui récompense les bons dans le ciel, et châtie les méchants dans l'enfer. Ils n'épousent qu'une femme : l'infidélité est également punie de mort dans les deux sexes. Leurs peuplades vivent entre elles dans une grande union. Les Macassars ou habitants des îles Celèbes, sont devenus mahométans par hasard. Ennuyés de la religion absurde qu'ils professoient, ils envoyèrent au gouverneur de Malaca et à la reine d'Achem, demander à l'un des prêtres chrétiens, à l'autre des docteurs mahométans. Ceux-ci arrivèrent les premiers. Les missionnaires venus après eurent beau prêcher, la religion mahométane a prévalu. Les Macassars passent pour les plus vaillants et les plus intrépides des Indiens. Ils sont aussi renommés pour la parfaite connoissance des poisons; ils en ont de si violents, qu'il suffit de les sentir ou de les toucher pour en mourir sur-le-champ. Ils trempent dans ces poisons la pointe des petits dards, qu'ils lancent très juste, à une grande distance, avec des sarbacanes. Ils empoisonnent aussi leurs poignards; de sorte qu'une légère égratignure cause la mort.

Moluques. Les Portugais ont aussi été s'établir aux Moluques.

Les Espagnols, sous Charles-Quint, prétendirent que ces îles n'étoient point dans la partie accordée aux Portugais par la démarcation de Martin V. Les deux nations étoient prêtes à se battre pour ces possessions éloignées; mais l'empereur, embarrassé par ses guerres d'Europe, céda son droit pour de l'argent. Les Portugais en usèrent fort cruellement; leurs historiens même, conviennent qu'ils voloient les habitants sans remords, les tuoient sans miséricorde, juroient des traités qu'ils n'avoient pas dessein d'observer, empoisonnoient des rois, en assassinoient d'autres, les trompoient et les massacroient. Le clou de girofle, et la noix muscade, fruits précieux de ces îles, qui auroient dû faire la prospérité des habitants, en firent le malheur, par la cupidité de ceux qui envioient la possession exclusive de ces aromates.

Les principales de ces îles sont au nombre de cinq, à la vue les unes des autres. Ternate donne beaucoup de clous de girofle. Les habitants, voyant que ces fatales richesses leur attiroient la persécution des Portugais, brûlèrent tous les girofliers, et se retirèrent dans l'intérieur; mais la cendre, en peu d'années, fertilisa tellement les terres, qu'elles en produisirent plus que jamais. Ternate a un roi qui peut mettre sur pied cent mille hommes. Celui de Tidor n'est pas moins puissant. Les autres îles, nommées Métil, Machian, Labora, produisent, comme les premières, abondance de clous de girofle. Les Portugais, pendant un siècle de possession, leur firent éprouver tant de vexations, qu'elles devinrent presque désertes. Les insulaires, quand ils reçurent les Hollandois, stipulèrent dans les traités qu'on ne les inquiéteroit pas pour cause de religion. Des Mo-

Nouvelle Guinée.

luques, les Portugais passèrent à la Nouvelle-Guinée, qu'on a aussi nommée *la Terre des Lapons*. On y trouve une race d'hommes dont les yeux ne peuvent supporter la lumière du soleil, et qui, la nuit, sont vifs et agissants. Les productions de ce pays n'étant pas capables de procurer de grandes richesses, les Portugais ne s'y sont pas beaucoup arrêtés.

Chine.

Mais ils avoient ouvert un commerce bien avantageux à la Chine et au Japon, et ils le perdirent, comme les autres, par leur imprudence. Malgré l'aversion naturelle des Chinois pour les étrangers, une escadre de huit vaisseaux richement chargés, qu'Albuquerque envoya, fut bien reçue à Canton; mais pendant que les chefs gagnoient dans la ville les Chinois par leurs manières polies, leur justice dans le commerce, et leur désintéressement, les capitaines des vaisseaux, restés à l'embouchure de la rivière, et leurs officiers, se mirent à traiter les Chinois comme ils avoient coutume d'en agir avec les autres peuples des Indes. Ils débarquèrent des canons, prirent ce qui leur plaisoit à tel prix qu'ils jugèrent à propos, et commirent d'autres violences. Le vice-roi, à cette nouvelle, équipa promptement une flotte, environna l'escadre portugaise, et l'auroit certainement prise sans une tempête qui sauva les Portugais. A force de supplications, longtemps après, et moyennant un service qu'ils rendirent aux Chinois, en les débarrassant d'un pirate incommode, ils obtinrent la permission de s'établir à Macao. Quoique le lieu soit petit et peu commode, ils ont reçu ce présent avec reconnoissance, parcequ'il y a un bon port. La ville est fortifiée à l'européenne. Les Chinois, quoique le peuple le plus défiant du monde, n'ont pas

conçu d'ombrage de cette fortification, parcequ'ils ont si bien pris leurs précautions qu'ils sont absolument maîtres des Portugais, qui n'ont jamais de provisions que pour peu de jours, et sont si bien gardés qu'ils ne peuvent jamais rien entreprendre au préjudice de l'empire.

Les Japonois se sont exemptés de ces soins, en bannissant les Portugais irrévocablement. Ils leur avoient laissé une grande liberté dans le royaume. Ils alloient, venoient, parcouroient les provinces, achetoient, vendoient, sans rencontrer ni obstacles, ni contradictions. On souffroit qu'ils répandissent leur religion: en peu de temps elle fit de grands progrès. Des princes japonois l'embrassèrent. Elle s'accrut au point de donner de l'ombrage. L'imprudence d'un ambassadeur de Philippe II, après la réunion de la couronne de Portugal à celle d'Espagne, donna du corps aux soupçons. Cet envoyé montroit avec affectation sur une carte l'étendue des états de son maître dans les Indes orientales et occidentales. « Comment votre maître, lui demanda un Japonois, a-t-il pu acquérir de si vastes « domaines, à une si grande distance de ses états héré- « ditaires? » L'ambassadeur répondit: « C'est en en- « voyant d'abord des missionnaires pour convertir « les habitants au christianisme, et ensuite des troupes « pour aider les nouveaux convertis à secouer le joug « des princes infidèles. »

Japon.

L'empereur crut voir ce systême d'invasion s'accomplir dans la résistance que firent les chrétiens à des ordres portés contre leur religion; ils se rassemblèrent, combattirent, furent vaincus, et ont pris la résolution d'exclure pour jamais les Portugais du pays.

Deux vaisseaux, arrivés de Macao dans le port de Naganzacki, pour commercer comme à l'ordinaire, reçurent cet arrêt humiliant et ruineux. On déclara au capitaine que ces deux navires seroient les derniers de leur nation auxquels on permettroit d'entrer dans le port du Japon; que tous ceux qui oseroient y paroître dans la suite seroient traités en ennemis, et les équipages punis de mort: jamais sentence n'a été exécutée avec plus de rigueur. Quatre seigneurs portugais, sentant, pour leur nation, l'importance de rétablir ce commerce, hasardèrent d'aborder au Japon, sous le titre d'ambassadeurs. Eux, et tous les gens de leur équipage, au nombre de soixante-un, eurent la tête tranchée. On n'en réserva que treize pour manœuvrer un mauvais vaisseau, et aller porter à Macao la nouvelle de ce qui s'étoit passé, avec menace d'un pareil sort à tous ceux qui oseroient reparoître. Des Portugais même, qui ramenèrent des Japonois qu'ils avoient sauvés du naufrage et bien traités, n'eurent d'autre réponse, sinon qu'on les remercioit, mais qu'ils eussent à n'y pas revenir. Les Hollandois, par leurs manœuvres et leurs délations, influèrent beaucoup dans ces sévères résolutions, qui leur ont livré cette branche lucrative du commerce des Portugais: ils le font à l'exclusion de toutes les autres nations.

Goa. Tel est donc le cadavre du commerce des Portugais dans l'Inde, affoibli, exténué, consumé de marasme, comme un homme vieilli avant l'âge. Goa, la superbe Goa, unique peut-être dans le monde, par l'avantage et l'agrément de sa situation, porte des marques visibles de sa décadence. Les édifices publics ont encore de la majesté; les maisons sont belles et les mieux

bâties des Indes; mais elles sont beaucoup trop nombreuses pour les habitants. On y compte à-peu-près vingt mille ames. Les Portugais en forment la moindre partie; les Métis ensuite; après eux, les Canarins, qui sont les naturels du pays, noirs comme des Ethiopiens, mais avec des cheveux longs et des traits réguliers; une multitude d'esclaves négres et d'autres idolâtres, de différentes nations, composent le reste du peuple. Les couvents occupent une grande partie de la ville. Les jésuites y avoient jusqu'à cinq maisons: ce n'étoit pas trop pour le commerce qu'on prétend qu'ils y faisoient. Au reste, ce ne sont plus les Portugais qui le font. Etant tous officiers, juges, chargés de recettes, ou dans les hautes places du clergé, ils croient indigne de leur grandeur de se mêler d'aucun soin mercantile; leurs appointements absorbent presque tout le profit du commerce, des douanes ou autres redevances destinées au trésor royal; il passe très peu de chose à Lisbonne. On dit que les hommes de Goa sont presque tous fiers, indolents, jaloux, vindicatifs et misérables; les femmes, orgueilleuses et lascives, aussi habiles empoisonneuses qu'il y en ait au monde. Le clergé y vit mollement et est très riche. L'inquisition, quoiqu'elle ait une affreuse célébrité, n'y est pas si redoutable qu'on veut le faire croire; elle ne conserve de droit que sur ceux qui professent la religion chrétienne.

Malgré cet état d'épuisement, avec de l'application et de l'activité, il ne seroit pas impossible de donner de la vie à ce corps énervé. La plupart des établissements portugais subsistent entre leurs mains, ce qui est une grande avance pour des commerçants. Leur nom n'est pas si flétri qu'il ne soit accompagné de

quelque estime. Ils ont des correspondances toutes formées; ils ne manquent pas de fonds; il ne s'agiroit que de les faire valoir eux-mêmes et de ne pas les abandonner à des mercenaires qui les trompent. Il faudroit aussi apporter quelques réformes aux mœurs, sur-tout aux mariages mélangés, qui, dès la seconde génération, corrompent le sang portugais, et substituent une arrogante oisiveté à la fierté mâle, apanage de cette nation.

Commerce des Espagnols.

La démarcation de Martin V, dont on a parlé, sollicitée par les Portugais, fut regardée par eux comme un titre irréfragable qui leur assuroit la propriété exclusive des Indes, parcequ'ils s'imaginoient qu'on ne pouvoit y arriver que par la route qu'ils tenoient, et qu'ainsi ces riches contrées seroient toujours en-deçà de la ligne qui renfermoit leur propriété; mais Ferdinand Magalhins, connu sous le nom de Magellan, s'étant trouvé à la découverte des Moluques par les Portugais, conçut qu'il pouvoit y avoir un moyen d'y arriver autrement que par le cap de Bonne-Espérance et la mer des Indes, et que pour lors ces îles opulentes, se trouvant au-delà de la ligne des Portugais, pourroient devenir le partage de quiconque y aborderoit par une nouvelle route. Ses idées ne se développèrent bien que quand, retourné en Portugal, il se vit refuser une légère augmentation de paye qu'il demandoit. Alors il passa en Espagne.

Lorsque Ferdinand et Isabelle, rois de Castille et de Léon, eurent ajouté à leurs états réunis l'Amérique découverte par Christophe Colomb, à l'exemple de don Henri, ils se procurèrent d'Alexandre VI une démarcation de leurs nouveaux domaines. Magellan, rebuté

par le conseil de Portugal, se présente, sous le règne de Charles-Quint, au conseil d'Espagne, lui propose l'acquisition des îles aux épiceries, disant que ce ne seroit point empiéter sur les droits que la bulle de Martin V donnoit aux Portugais, parceque celle d'Alexandre VI mettoit ces îles du côté des Espagnols, en s'ouvrant une route qui y feroit arriver par la grande mer du Sud, sans toucher le cap de Bonne-Espérance, ni traverser la mer des Indes. Il étoit question de trouver cette route. Magellan l'indiqua par un point du globe qu'on croyoit composé de terres contiguës. Ses observations lui avoient fait juger qu'on pourroit y trouver un passage. Le conseil d'Espagne lui donna des vaisseaux pour le tenter. Magellan arriva par là, comme il l'avoit promis, à des îles voisines des Moluques. Ce détroit a toujours retenu le nom de ce grand homme. Il n'eut pas d'autre récompense de son succès; car s'étant exposé imprudemment sur une de ces îles, il fut tué par les sauvages.

Les Portugais furent effrayés de cette découverte, qui les menaçoit de la perte du principal fondement de leur opulence. Ils réclamèrent la bulle de Martin V. Les Espagnols opposèrent celle d'Alexandre VI. Les deux nations furent sur le point d'en venir à une guerre ouverte. Les Portugais, afin de la prévenir, firent à Charles-Quint des propositions d'argent. Ce prince, qui en étoit toujours affamé, leur laissa, malgré le conseil d'Espagne, la possession de ces îles, sans cependant renoncer au droit. Les Espagnols le firent valoir sous Philippe II, son fils. Ils renvoyèrent une escadre qui s'empara, par la route de Magellan, des îles où ce navigateur avoit abordé. Du nom du roi, on

les nomma Philippines. Les combats pour cette possession, entre les Portugais et les Espagnols, cessèrent dans ces parages quand les deux monarchies n'en formèrent plus qu'une, par leur réunion, après la mort du roi de Portugal, don Sébastien. Lorsque ces deux royaumes se sont de nouveau séparés, à l'avénement d'un Bragance au trône de Portugal, les Philippines ont été réunies à l'Espagne, et elles le sont encore. Ainsi on remarquera que c'est l'émission de deux bulles, regardées peut-être par ceux qui les donnoient, et par ceux qui les recevoient, comme une formalité illusoire, qui a été la cause d'une entreprise très utile aux progrès de la navigation.

Les Philippines.

Les historiens chinois disent que leurs compatriotes ont été maîtres de ces îles. Les Japonois ont la même prétention. Mais les premiers, plus avides, ont souvent tâché de troubler les Espagnols dans leur possession. De sorte qu'avant d'y être solidement établis, ils ont eu à se défendre contre les surprises des Chinois, la jalousie des Portugais, les efforts des Maures et des Arabes ligués contre ces nouveaux hôtes; ils ont eu à se défendre contre la férocité des sauvages indigènes, et sur-tout contre la malveillance des Hollandois. Les choses furent poussées au point qu'on a délibéré sérieusement en Espagne si on abandonneroit les Philippines; et on les garde moins pour en profiter, que pour empêcher les autres nations de s'y établir, et de s'y enrichir par le commerce. Mais les Espagnols donnent pour prétexte de leur séjour dans ces possessions l'obligation de ne pas laisser replonger dans leurs erreurs les sauvages qu'ils avoient commencé à convertir.

La principale île des Philippines se nomme Luçon,

et sa capitale Manille. Elle peut avoir environ quatre cents lieues de tour, et est admirablement située à soixante lieues de la Chine, et à deux cent soixante du Japon. Elle commande par sa position un archipel, auquel on donne jusqu'à onze cents îles grandes et petites. Elle a en face Malaca, Siam, Cambo, la Cochinchine, et, en avant, une grande et excellente rade. Le climat, en général, est chaud et humide. Les pluies, les vents, les orages, les tonnerres, les inondations, tout arrive à temps fixe. Les jours sont toujours égaux aux nuits. La fécondité en toute sorte de productions y est prompte et prodigieuse. Les arbres portent en même temps des fleurs et des fruits. Le riz vient partout sans presque aucune culture. Les herbes croissent en toute saison. Entre les animaux, on trouve la civette, dont le musc est très estimé. La mer jette beaucoup d'ambre sur les côtes, et la cire ne coûte que la peine d'être ramassée dans les forêts. On ne connoît pas de pays aussi abondant, et où l'on puisse vivre aussi agréablement, si l'on n'y étoit souvent effrayé par les tremblements de terre. On marche sur l'or, on le ramasse dans les rivières; mais les Indiens ne veulent point fouiller la terre pour le chercher, depuis que les Espagnols le leur enlèvent. Cependant, comme ces maîtres impérieux en exigent pour le tribut, les sujets en tirent à-peu-près tous les ans quinze cents livres pesant.

Il y a plusieurs sortes d'habitants : des Maures, nommés Tagales, venus de Borneo; des Malais, partis de Malaca; des Indiens peints, nommés Pintados, qu'on croit originaires du pays; des noirs, appelés Negrillos, passionnés pour la liberté. Méchants entre

eux, ceux du haut de la montagne sont ennemis de ceux du milieu, et ceux du milieu poursuivent ceux d'en bas. Tous se réunissent contre les Espagnols, qui ne leur font point de quartier; mais ils vivent paisiblement avec une autre nation, nommée Tinghians, qu'on croit issue des Japonois, nation douce, sociable, qui ne fait jamais aucun mal aux autres, à moins qu'on n'attente à sa liberté. Enfin, les Chinois y sont en grand nombre, principalement autour de Manille, quoiqu'il leur soit défendu de rester dans l'île hors des temps marqués, mais on les y souffre en les traitant avec sévérité.

En général, l'île de Luçon, ou Manille, comme on l'appelle plus communément, présente un pays cultivé et policé, de belles fermes, des jardins agréables, des maisons bien bâties, quoique de bois, à cause des tremblements de terre. Manille a un archevêque, qui a trois évêques suffragants dans les autres îles. Le capitaine-général se nomme vice-roi. Il a à-peu-près quatre mille hommes sous ses ordres. Il préside aussi le tribunal civil. Les Indiens payent tribut par tête; ils le payent la plupart en denrées les plus communes.

Il y a dans les îles dépendantes de Luçon peu de particularités qui ne rentrent dans la description générale. La plus grande, après Luçon, est Mindanao, qui porte des cannes de sucre, et donne de la canelle. On remarquera seulement que tout cet archipel n'appartient pas à l'Espagne. L'île de Xolo a son roi particulier. C'est la seule des Philippines où il y ait des éléphants. Xolo est le centre du commerce des Maures, et la Mecque de cet archipel; mais ces Mahométans sont peu sévères. Ils ne savent de leur religion que

ces trois articles : ne point manger de porc, être circoncis, et entretenir plusieurs femmes. Tous s'accordent à ajouter beaucoup de foi aux augures et aux présages. Ils sont fort sobres. Au milieu des épiceries, jamais ils ne s'en servent. Leur habillement est simple. Chacun est son tailleur. Les femmes même sont peu curieuses d'ornements. Leurs coutumes approchent pour la barbarie de celles de l'Afrique. Si le père dépense quelque argent pour le fils, ou le rachéte d'esclavage, il le garde comme son esclave ; le fils en fait de même à l'égard du père. Ils sont grands pirates.

Le commerce des Philippines est considérable d'île en île, plus important encore avec les Chinois, qui y apportent abondamment leurs marchandises et celles du Japon. Le commerce avec l'Amérique se fait par un vaisseau de la première grandeur, prodigieusement chargé, qui part tous les ans de Manille pour Acapulco, y verse les productions de l'Asie, et rapporte, non les productions de l'Amérique, qui figureroient peu auprès des produits industriels des Asiatiques, s'il ne s'y joignoit beaucoup de marchandises d'Europe, sur-tout la quincaillerie, très nécessaire dans ces îles. La route de ce précieux vaisseau, le temps du départ, les relâches, les signaux, la police intérieure, tout est réglé avec le plus grand soin. Il n'y a point de précautions qu'on n'emploie pour son armement et sa défense. Cependant elles n'ont point empêché qu'il n'ait été plusieurs fois pris par les Anglois. Il met six mois pour aller, autant pour revenir. On le bâtit aux Philippines, où se trouve le plus beau bois du monde. Il y a peu d'exemples qu'aucun ait péri, et si cela arrive, c'est à l'attérage, ce qui est très éton-

nant pendant une si longue traversée, où il n'y auroit point de ressource; car on est toujours à une distance immense des terres, si l'on excepte quelques petites îles fort rares, qui sont comme des points imperceptibles sur ce vaste océan. La provision d'eau douce se fait aussi abondante qu'on peut; cependant elle ne suffiroit pas, si elle n'étoit renouvelée par des pluies où le vaisseau est sûr de recevoir ce bienfait à une hauteur connue. Alors on ajuste les nattes qui reçoivent l'eau, et des bambous adaptés au bas, qui la conduisent dans des jarres. Ce secours, quelque hasardé qu'il paroisse, n'a jamais manqué.

Il est rare que les familles espagnoles établies aux Philippines les quittent. Elles n'apporteroient en Espagne qu'une médiocre opulence. On vit bien aux Philippines; mais on ne s'y enrichit guère. D'ailleurs, il est difficile de trouver des occasions directes pour le passage, et il est extrêmement cher. Ainsi, une fois acclimatées, ces familles restent d'autant plus volontiers, que le gouvernement est extrêmement doux. A la vérité, le vice-roi a une puissance absolue, et pourroit devenir tyran; mais le conseil d'Espagne a pourvu à cet inconvénient, comme font les Portugais, en renouvelant ce commandant au moins tous les cinq ans. Il y a aussi une précaution de plus aux Philippines. Un vice-roi, à la fin de son temps, ne peut s'embarquer qu'après qu'on a fait une rigoureuse recherche de sa conduite. Les habitants ont soixante jours après que son départ est proclamé pour porter leurs plaintes, et trente pour les poursuivre. Le successeur est ordinairement le juge, en vertu d'une commission expresse. Autrefois cette enquête étoit très sévère, et le châtiment difficile

à éviter. On a des exemples de vice-rois qui se sont tués pour n'être pas diffamés et punis ; d'autres sont morts en prison. Maintenant, un présent de cent mille écus fait au successeur, blanchit le prédécesseur. Le peuple ne s'est pas toujours contenté de cette justification. Plusieurs vice-rois épargnés par le juge n'ont point échappé à la vengeance de la multitude. Ainsi, disent les auteurs, un grand mal porte avec lui le reméde.

Les îles Mariannes ou des Larrons sont la borne naturelle que la Providence a posée entre l'Asie et l'Amérique. Magellan les découvrit le premier. Il les trouva bien peuplées d'hommes qui avoient suppléé par l'industrie à tout ce que la nature leur refusoit. Sans fer ni autres métaux, ils avoient des armes dont ils se servoient avec force et adresse ; savoir, de longs bâtons de bois très dur, avec un os humain aiguisé, qui faisoit, dit-on, des blessures empoisonnées et mortelles. Ils lançoient une pierre avec tant de vigueur et de justesse, qu'ils la faisoient entrer dans le tronc d'un arbre. C'étoit peut-être le seul peuple de la terre qui ne connût pas le feu. L'eau est comme leur élément, tant ils nagent avec agilité. On admire leurs petits bâtiments nommés *pros*, qu'ils conduisent habilement, tant à la rame qu'à la voile, d'une île à l'autre. Les îles sont assez éloignées. On en compte quatorze ou seize. Ces barques sont des troncs d'arbres creusés avec des coquilles et des cailloux qu'ils rendent tranchants. La voile est de nattes, les cordages de filaments de feuilles ou de racines rendues souples et pliantes. La privation et le besoin ont fait sentir à ces insulaires l'utilité du fer, au point qu'ils risqueroient tout pour en avoir. Admis par Magellan sur son vaisseau, quelque précau- Iles Mariannes.

tion qu'on prît, ils en arrachoient les clous, saisissoient les haches, les épées, et sautoient dans la mer avec leur larcin : c'est ce qui les a fait appeler Voleurs. Ces îles ont été aussi nommées Mariannes, du nom d'une reine d'Espagne. Ce dernier nom leur est resté.

La plus grande, nommée Guahan ou île de Saint-Jean, a une centaine de lieues de tour. Son aspect est charmant. Il présente une verdure continuelle, des bosquets séparés par des clairières remplies d'animaux de toute espèce, sur-tout de bœufs et de cochons, qui sont d'une grande ressource pour les navigateurs du vaisseau d'Acapulco, qui ne manque point de reconnoître les Mariannes. On y trouve l'arbre à pain, qui produit un fruit fait comme une poire, dont la pulpe nourrit comme du pain. Le climat est chaud, comme il doit l'être sous la zone torride, mais tempéré par des brises de mer. Elles ne sont pas toutes peuplées. On ignore d'où viennent ces hommes, à une si grande distance du continent. Il y a trois classes distinctes entre eux ; les nobles, qu'on appelle chamorris, l'état moyen, et le peuple. Les chamorris sont infatués de leur naissance, ils méprisent infiniment les autres classes, qui ne peuvent leur parler qu'à une certaine distance, et s'allier avec eux par légitime mariage sans craindre de punition. Nulle part les femmes ne jouissent d'une aussi grande autorité ; elles sont absolument maîtresses. Si quelqu'une d'entre elles se plaint de son mari, toutes les autres s'assemblent, prennent les armes de leurs époux, vont ravager la terre du mari indocile, pillent les meubles et renversent sa cabane. Il est heureux quand il peut se sauver de leurs mains ; de sorte qu'en un moment voilà un pauvre mari

sans femme, sans enfants, car ceux-ci suivent leur mère, et l'infortuné se trouve sans bien. Cette coutume fait que beaucoup de jeunes gens fuient le mariage. Ils s'associent un certain nombre de jeunes filles, et vivent ensemble en commun. Rien n'a plus embarrassé les missionnaires que cet usage, ni plus retardé les progrès que le christianisme auroit pu faire parmi ces insulaires, qui cependant ont des principes de morale sociale. Les querelles sont rares entre eux, les guerres encore plus. Elles consistent principalement en surprises. Ils supporteront plusieurs jours la faim, pour guetter leur ennemi, se jeter sur lui à l'improviste, et l'enlever. Ils font des offrandes à la mer, les mettent dans un canot qu'ils abandonnent aux vagues. Des espèces de sages nommés *anitis*, pratiquent chez eux la médecine, et à l'aide de cette science entretiennent quelques idées religieuses, comme la crainte d'un enfer et l'espérance d'un paradis, selon les bonnes ou mauvaises actions; une grande frayeur du diable, dont ils tâchent d'apaiser la colère par des dons. Le premier homme, disent-ils, a été formé de la terre de leur île, qui s'est changée en pierre. Cette pierre s'étant brisée, des morceaux dispersés par toute la terre, est né le genre humain. Les personnes long-temps éloignées de leur pays natal ont perdu l'usage de leur première langue, et n'ont plus le bonheur d'entendre ces fortunés insulaires dont ils tirent leur origine.

Les Espagnols n'estiment pas beaucoup la possession des îles Mariannes. En effet, avec le plus beau soleil et le terroir le plus fertile, elles ne donnent ni pierres précieuses ni métaux. Mais ce pays, regardé comme misérable parcequ'il est privé de ces trésors

d'opinion, produit des fruits et des herbes salutaires en abondance. Les Espagnols auroient donc dû s'appliquer mieux qu'ils n'ont fait à civiliser ces peuples, et à se les rendre utiles. A la vérité, les missionnaires s'y sont donné des peines et s'en donnent encore; mais il y a dans les naturels une haine invétérée contre les Espagnols, qui ont sans doute abusé d'abord de leur supériorité. Ils reprochent à ces étrangers jusqu'aux moucherons qui les tourmentent, qu'ils n'avoient pas, disent-ils, avant leur arrivée, la colique, les rhumatismes, et pareilles maladies qui ne se transmettent cependant pas. Ils leur font même un crime, comme d'une ruse perfide, de les avoir embarrassés dans des habillements. Avec de pareilles préventions, il n'est pas étonnant que ces peuples se soient offerts aux Anglois et aux Hollandois; mais ceux-ci, auxquels ils ne seroient d'aucune utilité, les ont laissés et les laissent à l'Espagne, qui les maintient sous ses lois, pour l'utilité de sa navigation.

Les Carolines.

Dans les temps que la couronne du Portugal étoit unie à celle de l'Espagne, les Moluques absorboient l'attention des Espagnols, et ne leur permettoient pas de se livrer à d'autres découvertes. Un hasard leur a fait connoître un autre archipel, qu'ils ont appelé d'abord les *petites Philippines*, et ensuite les Carolines, du nom de Charles II. Des habitants de ces îles, poussés par la tempête, abordèrent à une des Mariannes. L'idée que ces insulaires firent prendre de leur pays et de leurs mœurs engagea les missionnaires à les visiter. Ils trouvèrent ces îles fertiles, aussi agréables, aussi peuplées que les Mariannes, mais plus nombreuses, puisqu'on en compte au-delà de quatre-vingt,

et bien autrement policées. Ils reconnoissent des esprits bons et mauvais, mâles et femelles. Les bons sont appelés Tahutup ; ils leur font des offrandes, mais ils n'en font point aux mauvais.

Il y a dans chaque île des familles nobles, dont les chefs se nomment Tamoles. Le gouvernement est aristocratique. Au Tamole appartient tout le fer que l'on trouve. Il en fait faire des outils qu'il loue assez cher à ceux qui veulent travailler. C'est là tout son revenu. Les Tamoles de toutes les îles s'assemblent une fois l'année pour les affaires communes. Leur dignité leur impose l'obligation d'une vie sérieuse, et d'une conduite irréprochable. Dans chaque village, il y a une école pour les garçons et une pour les filles. Elles sont présidées par une personne âgée de l'un et de l'autre sexe. On enseigne aux garçons la culture. Ils excellent dans celle des fleurs, qu'ils aiment beaucoup, dans l'art de faire des ustensiles de ménage, les filets, les armes, la construction des barques, la pêche; enfin on leur donne des principes d'astronomie sur la sphère, disent les missionnaires; mais c'est sans doute depuis qu'ils sont avec eux. On montre aux filles la manière d'apprêter le poisson, les fruits, les légumes, à tirer les fils d'une certaine herbe, dont elles font de la toile. Les deux sexes chantent, dansent, se parent, s'habillent modestement, et ne connoissent point la polygamie. Il y a dans la plupart de ces îles des établissements espagnols, mais en petit nombre. Pourquoi les Espagnols s'empresseroient-ils d'y aller? C'est, comme les Mariannes, une terre maudite qui ne porte que ce qui est nécessaire et agréable à la vie, mais ni or, ni argent, ni pierreries. Le hasard a fait encore parvenir

les Espagnols jusqu'à la *nouvelle Guinée*, ou la *terre des Papoos*, noirs, frisés comme les négres; mais il s'y trouve une race d'hommes blancs nommés Albinos, qui voient à peine pendant le jour, et qui voient fort clair pendant la nuit.

Commerce des Anglois.

Quelques historiens prétendent que les Indes n'ont pas été inconnues aux Bretons dans des temps fort reculés; mais il paroît que ces notions, si elles ont existé, ont été très vagues. Elles n'ont commencé à faire quelque impression utile que sous le régne d'Elisabeth. Une caraque vénitienne extraordinairement chargée fit naufrage sur l'île de Wight. La vue de ses richesses inspira le desir de tenter le commerce avec la Turquie, la route par laquelle venoient les marchandises des Indes. Les avantages de ce commerce de Turquie pour les marchandises d'Orient firent sentir qu'on pouvoit le rendre encore plus lucratif en le faisant directement. Afin de n'omettre dans cette grande entreprise aucune des mesures de prudence qui pouvoient la faire réussir, la reine envoya reconnoître les deux routes pratiquées, celle du cap de Bonne-Espérance, par le capitaine Stéphens, en 1582, et celle du détroit de Magellan, en 1587. Sur les rapports qu'ils firent, on conçut que l'on ne pourroit avec des vaisseaux isolés s'approprier une partie de ce commerce, au préjudice de deux nations bien établies et jalouses de leurs droits; qu'en se servant de tous les moyens de l'industrie, il falloit aussi déployer une force imposante. Ces considérations fort judicieuses engagèrent le gouvernement à créer la compagnie des Indes angloises, qui fit son premier voyage avec un fonds de soixante-quatorze mille livres, et quatre vaisseaux dont l'armement fut pris sur cette

somme. En 1601, la compagnie fut formée sous les auspices de l'état, qui lui donna une charte de protection pour un temps limité.

Lancaster, commandant de cette escadre, se conduisit en simple négociant, fit un traité de commerce avec le roi d'Achem, et parvint à établir un petit comptoir à Java, non sans essuyer des traits de mauvaise humeur de la part des Portugais. Il chargea à bord de ses bâtiments beaucoup de poivre, et un peu d'autres épices. Ces foibles succès encouragèrent la compagnie; elle envoya trois vaisseaux sous le commandement d'Henri Middleton. Celui-ci commença à ne s'en plus tenir au rôle de simple négociant. Il trouva les Hollandois et les Portugais en guerre, non pour eux-mêmes, à ce qu'il paroissoit, mais comme auxiliaires; les Hollandois du roi de Ternate, et les Portugais de celui de Tidor. Il parut à Middleton plus avantageux dans ce moment de prendre le parti des Portugais. Les Hollandois s'en plaignirent et lui suscitèrent des embarras qui ne l'empêchèrent pas de revenir avec une très riche cargaison; mais la compagnie envoya une autre escadre sous Edouard-Michel Bourne, qui prit avec les Hollandois un ton d'autorité que ses forces lui donnoient, et les menaça des dernières violences, s'ils troubloient le commerce des Anglois. A l'appui de ces menaces, arriva, en 1608, Guillaume Keeling, avec des troupes réglées sur ses vaisseaux. Les Hollandois fléchirent, et eurent même recours aux Anglois pour se défendre contre les habitants de Banda; mais, après avoir reçu ce service, ils rusèrent avec leurs bienfaiteurs, mirent à leur commerce des entraves qui n'empêchèrent pas que Keeling ne revînt très richement

chargé, et, ce qui est à remarquer, sans avoir perdu un seul homme.

Malheureusement la compagnie angloise n'avoit point de port. Ses approvisionnements dépendoient du caprice des nations indiennes, avec lesquelles il falloit traiter pour le prix des marchandises, au hasard d'être rançonné, faute de retraite où on pût attendre les moments favorables. Ils dépendoient aussi du consentement des deux nations européennes, dont la malveillance étoit connue. La compagnie, au défaut de port, tâcha du moins d'établir des comptoirs. Elle commença aussi pour lors à voler, pour ainsi dire, de ses propres ailes. Jusqu'alors elle avoit acheté ses vaisseaux des villes anséatiques. Elle en construisit elle-même. Son coup d'essai d'architecture navale fut *l'Accroissement du commerce*, de douze cents tonneaux, le plus grand et le plus beau vaisseau qui eût jamais été construit en Angleterre. Il sortit de ses ports en 1610, sous le commandement de Henri Middleton. Sous lui à Moka et à Surate, sous Hippon à Bantam, sous Sarris, qui obtint la liberté du commerce au Japon, enfin, sous Thomas Best, vainqueur avec quatre vaisseaux de toutes les forces portugaises, la gloire des armes angloises s'étendit dans toute l'Asie, et facilita des points d'appui au commerce. En 1616, la compagnie comptoit vingt-deux comptoirs et plus, et embrassoit le commerce depuis la mer Rouge jusqu'au Japon. Elle étoit, sur-tout par la bravoure de ses capitaines, en grand honneur à la cour du Mogol. Elle envoya des ambassadeurs qui furent bien reçus. Avec cette protection, elle établit son principal comptoir à Surate, ville dépendante du Mogol.

Faute de ports, elle continuoit son commerce d'une manière précaire quoique avantageuse, obligée d'obéir aux circonstances, au lieu de leur commander. Elle s'apercevoit bien, par les procédés obliques des Hollandois, qu'elle avoit en eux des ennemis dangereux; cependant elle les aida contre les Portugais, qu'elle jugea plus redoutables encore; mais la mollesse du gouvernement anglois sous Charles I détermina les Hollandois à se défaire absolument de ces concurrents dangereux dans les îles à épiceries qu'ils vouloient s'approprier exclusivement. Ils accusèrent les facteurs anglois d'Amboine d'avoir voulu s'emparer du fort hollandois. Quand ce projet auroit été véritable, il ne les autorisoit pas à soumettre aux tortures les plus affreuses ces malheureux, pour en tirer un aveu qu'ils ne voulurent jamais faire. Ils n'en furent pas moins mis à mort en 1623. Les Anglois furent chassés sans retour de ces îles. La compagnie, suivant le sort du royaume agité de troubles, vit son commerce sinon se ruiner, du moins tomber en langueur, et ne put obtenir justice; mais Cromwell la lui fit rendre, si c'est punir un si grand crime que d'imposer des amendes au profit des familles des malheureux massacrés.

La prospérité de la compagnie dépendoit de la possession d'un port; un heureux hasard lui livra le plus beau et le plus sûr de la côte de Malabar. En montant sur le trône, Charles II accorda à la compagnie, que Cromwell avoit relevée, tous les priviléges qu'elle desira. Par une patente de 1661 il confirma ses priviléges exclusifs, lui donna celui de permettre à des marchands particuliers de trafiquer d'un port des Indes à l'autre. Il lui accorda l'autorité civile et mili-

taire dans ses établissements, avec le pouvoir de faire la paix et la guerre aux nations infidèles des Indes, avec cette clause cependant que si cette patente se trouvoit préjudiciable à la nation, elle seroit annulée en avertissant trois années d'avance. Charles II enfin lui procura un avantage non moins considérable, par son mariage avec une infante de Portugal. A force d'être sollicité par la compagnie, il se fit donner pour dot l'île de Bombay, stérile et malsaine, mais très importante par sa situation et son excellent port. Les Anglois n'en furent pas plutôt en possession qu'ils y bâtirent une forteresse. Insensiblement ils se sont étendus en force le long de la côte.

Pendant que la compagnie prospéroit au-dehors, elle éprouvoit une commotion intérieure. Les marchands de Londres et des autres villes commerçantes, mécontents du privilége qui les excluoit du commerce de l'Inde, ou ne les y laissoit prendre qu'une part subordonnée, formèrent une association, et présentèrent au gouvernement des conditions plus avantageuses que la compagnie existante, pour lui être subrogée. Les débats se continuèrent pendant plusieurs années, et aboutirent à incorporer les prétendants dans l'ancienne compagnie, et à en faire une nouvelle qui commença à agir en 1704. Elle prit tous les soins possibles pour donner à ses opérations le nerf et le secret nécessaires. Sur ce dernier objet, il y eut des peines sévères décernées contre ceux qui révéleroient les affaires de la compagnie; et sous les mêmes menaces, il fut défendu de favoriser en rien les étrangers pour le commerce des Indes. Aussi le commerce se fit-il avec le plus grand succès, sauf quelques échecs passagers,

causés par des démêlés avec des nations indiennes, qui ne portèrent pas toujours le joug avec la patience que les Anglois desiroient.

Après avoir conservé assez long-temps la bonne intelligence avec la compagnie françoise, qui depuis 1720 jouissoit d'un état florissant, dont Pondichéry étoit le centre, les Anglois, maltraités sur terre, résolurent de troubler les François dans l'Inde. La compagnie françoise, prévoyant ce projet, proposa une neutralité pour l'Inde. Les Anglois refusèrent d'y acquiescer, et envoyèrent en 1745 une escadre pour intercepter les vaisseaux qui revenoient de l'Inde. Ils en prirent trois richement chargés. Les François ne s'étoient pas tellement fiés à l'espérance de la neutralité, qu'ils n'eussent encore des forces capables de se faire craindre en cas de rupture. A leur tête fut mis le brave La Bourdonnaye. En même temps le gouvernement de Pondichéry étoit entre les mains de Dupleix, profond politique. Si ces deux hommes se fussent entendus, c'en étoit fait des Anglois sur la côte de Coromandel, où ils avoient aussi un établissement considérable à Madras. La Bourdonnaye assiégea cette ville, et accorda aux assiégés des conditions raisonnables, que Dupleix, en qualité de gouverneur général, ne voulut pas ratifier. Il se donna le plaisir, sinon de détruire, du moins de détériorer la conquête de La Bourdonnaye, en enlevant ce qu'il y avoit de plus beau dans la ville. Les Anglois revinrent en force, et assiégèrent à leur tour Pondichéry, mais ne purent la prendre, non plus que Madras, qui resta entre les mains des François jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle. Les deux compagnies s'étant engagées à soutenir chacune les nababs qui leur étoient

attachés, continuèrent à être en guerre l'une contre l'autre, sous le titre d'auxiliaires. Elles s'attaquèrent ensuite de front et en leur propre nom. Les succès des Anglois ont été tels, qu'il n'y a point actuellement de nation européenne qui fasse dans l'Inde un commerce aussi brillant. Ils n'y paroissent plus en négociants forts de leur seule industrie, mais en guerriers, en conquérants, en monarques, dont les armées parcourent fièrement toute la presqu'île, et promènent orgueilleusement leurs pavillons sur toutes ces mers.

Ils sont cependant modestes à Moka, où ils n'ont qu'une maison de commerce. Cette ville est située au fond de la mer Rouge, dans une grande plaine sablonneuse dépourvue d'eau. Elle est médiocrement fortifiée. Tout le commerce de l'Arabie s'y réunit. Les Anglois y sont fort considérés, parcequ'ils y portent de gros fonds. Ils en enlèvent, outre le café, la myrrhe, l'aloès, le storax liquide, l'arsenic blanc et jaune, la gomme d'Arabie, le baume de Galaad et autres drogues; mais, malgré le crédit dont ils jouissent, ils sont exposés aux avanies des Arabes de Moka, les plus mauvais mahométans du monde, parcequ'ils sont les plus hypocrites. Ils attestent Dieu de la manière la plus solennelle, et manquent en même temps à leur parole. Le juge fait gravement un discours contre la corruption, dans le moment qu'il tend la main pour recevoir un présent. Gomron, ou Bander-Abassi, à l'entrée du golfe Persique, figure assez bien avec Moka pour le défaut d'eau, l'excessive chaleur et d'autres inconvénients; mais elle l'emporte pour l'insalubrité de l'air. L'appât du gain y retient cependant beaucoup de Persans et de Banians, qui font le principal commerce,

et un petit comptoir anglois, dont les facteurs s'enrichissent principalement par le frêt des marchandises; parceque les négociants de cette échelle, mauvais navigateurs, ont volontiers recours aux vaisseaux anglois. La compagnie partage les profits de douane avec le roi de Perse. Bender-Abassi a remplacé Ormus, mais avec une grande infériorité.

Après avoir été admis et tolérés à Surate, les Anglois y sont devenus souverains, quoiqu'il y ait encore un gouverneur au nom du Mogol; mais ils en possèdent la citadelle. Cette ville est très peuplée. Il y a une grande diversité de religion. La dominante est la mahométane, de la secte d'Ali. On appelle Maures ceux qui la professent. Des gens faisant secte, nommés Musey, croient également à l'ancien Testament et à l'Alcoran, et ont un même respect pour la loi de Moïse et pour celle de Mahomet. On reproche aux Molaks le mélange qu'on attribuoit aux anciens Gnostiques. Le Grand-Mogol, Aureng-Zeb, avoit proscrit, sous peine capitale, ce rit religieux; mais il se pratique encore, malgré les défenses faites par ce souverain. On trouve à Surate des Indous, sectateurs de Fô; des Parsis, adorateurs du feu; beaucoup d'Arabes, de Juifs, d'Arméniens, qui, avec les Banians, font le principal commerce. Surate est le magasin de tout ce que les côtes d'Afrique, de Malabar, de Perse et de l'Indoustan fournissent de plus précieux. Les artisans sont très adroits. Les Anglois y tiennent un état brillant, qu'ils prétendent nécessaire à un chef européen dans l'Orient pour maintenir sa réputation et son crédit. Surate.

Quelques uns des autres établissements anglois pré-

sentent des singularités naturelles et artificielles. On dit qu'à Bombay les araignées sont grosses comme des noix, et les crapauds comme de petits canards. Baroche, sur une montagne, est bien fortifiée. Corwar et Tillichéry fournissent du cardamome et du poivre. Les mousselines de ces endroits sont estimées. Le fort Saint-David a été vendu à la compagnie par un prince maratte. Cette compagnie a donné asile à beaucoup de tisserands qui façonnent les toiles de coton, brunes, blanches, bleues et d'autres couleurs, connues sous les noms de *salempouris*, *moires*, *basins*, *gingams*, *succatoris*, qui font la base du commerce du fort Saint-Georges ou Madras. Peu de villes sont aussi mal situées; dans un terrain sec, sans eau douce, toujours menacée d'être submergée par une mer orageuse, ou par une rivière salée qui se gonfle souvent contre ses murs. Il y a la ville Noire, habitée par les Gentils, Mahométans, Chrétiens des Indes. La ville Blanche est destinée aux seuls Anglois. Les deux villes, qui, par la proximité, n'en font qu'une, sont extrêmement peuplées. On y compte quatre-vingt mille habitants. On y trouve toutes les délicatesses et tous les plaisirs que procure l'opulence. C'est le siége de la puissance de la compagnie angloise, la résidence du gouverneur-général et du conseil. Le gouverneur a le train, la puissance et les honneurs d'un monarque. Il n'y a qu'une rade très difficile. Les établissements de la compagnie dans le Bengale, qui n'étoient d'abord que des comptoirs, sont aussi devenus des souverainetés. La compagnie y a des sujets qui payent tribut. Ces revenus couvrent une grande partie de ses frais mercan-

tiles, et font que, hors les temps de guerre, tout est gain et profit pour elle.

L'île de Sainte-Hélène, qui se trouve environ à six cents lieues, presque vis-à-vis le cap de Bonne-Espérance, est la relâche ordinaire des vaisseaux anglois qui reviennent des Indes. Elle est à-peu-près à moitié chemin de l'Amérique à l'Afrique, et est comptée dans cette partie du monde, parcequ'elle en est plus près que de l'autre. On l'estime à six cents lieues du Cap. Si l'on en croit les marins, c'est un séjour enchanté; en effet, elle doit leur paroître telle après une traversée qui, quoique assez facile à cause de la constance des vents qui y portent, a néanmoins ses désagréments. L'île n'a guère que sept lieues de tour. Dans ce petit espace, on trouve terres labourables, prairies, bocages, fontaine qui forme un ruisseau; enfin, une nature riante, toujours dans la fraîcheur de la jeunesse. Les habitants ont un teint qui leur est propre, blanc et relevé d'un rouge vif. On s'y porte bien, on y vit longtemps, sous un climat dont les ardeurs sont tempérées par les vents d'est, à l'aide aussi de la tempérance et de la sobriété, qui ne sont jamais dérangées que pendant quelques jours au passage des vaisseaux. Alors il paroît que les habitants passent un peu les bornes ordinaires pour fêter leurs hôtes. Sainte-Hélène.

Lorsque la souveraineté du Portugal passa au roi d'Espagne, sous Philippe II, les sujets flamands de ce prince furent favorisés pour le débit qu'ils firent dans le nord de l'Europe des marchandises qui venoient des Indes; c'est ce qui enrichit si prodigieusement le peuple de Bruges et de Gand, fit d'Anvers la ville la Commerce des Portugais.

plus marchande de l'Europe, établit en quelque sorte ses citoyens dans des palais, remplit son port d'un si prodigieux nombre de vaisseaux, qu'on assure y en avoir vu mouiller quatre cents à-la-fois. Les richesses rendirent les habitants difficiles à gouverner. Le conseil d'Espagne crut que, pour les rendre souples, il falloit les appauvrir. Outre les vexations religieuses, il mit des entraves à leur commerce. Les plus riches négociants, les plus industrieux manufacturiers, tourmentés dans leur fortune et dans leur conscience, se retirèrent dans les sept provinces qui avoient secoué le joug espagnol, et y furent reçus à bras ouverts. Comme, par leurs liaisons antérieures avec les Portugais, ils étoient accoutumés au commerce des marchandises de l'Inde, ils voulurent le continuer; la mauvaise politique espagnole leur ferma ses ports. Alors ils résolurent de remonter directement à la source de ces richesses, puisqu'on leur en bouchoit les canaux.

Comme ces négociants se connoissoient tous, les associations pour ce commerce furent bientôt formées. Il s'en forma dans plusieurs villes de la Hollande et de la Zélande, sous le nom de *chambres de commerce*. La principale se fit à Amsterdam. Elles partirent toutes du même principe, que, se disposant à partager ou à s'approprier les profits de leurs anciens maîtres, il ne falloit pas compter sur la seule habileté mercantile; qu'il falloit armer, parcequ'on trouveroit de la résistance. En conséquence, les premiers vaisseaux partirent comme pour une expédition militaire en 1594. Ils furent promptement suivis d'autres vaisseaux qui alloient tous en flotte, les uns par le cap de Bonne-Espérance, les autres par le détroit de Magellan, de sorte

que les possessions espagnoles et portugaises se virent attaquées en même temps de tous côtés. En six ans, les Hollandois se trouvèrent accrédités dans l'Inde auprès des rois du pays, et, moyennant les forts qu'ils bâtirent presque par-tout où ils mirent le pied, ils furent aussi solidement établis dans les parties les plus précieuses que leurs anciens maîtres. Mais ce zèle et cette ardeur qui avoient fait bâtir et envoyer coup sur coup tant de vaisseaux, et qui avoient été si utiles à la subite propagation du commerce, devenoient inutiles, parceque les particuliers et les chambres, n'ayant point de rapport intime, ne s'entendoient ni sur la qualité, ni sur la quantité de marchandises à exporter, ni sur le prix qu'ils mettoient, dans l'Inde, aux épiceries et autres objets de retour. Il arrivoit que plusieurs vaisseaux portoient les mêmes marchandises; pour lors, dans les Indes, il falloit en baisser le prix, afin de débiter sans retard. D'un autre côté, les vaisseaux, pressés de faire leur chargement, afin de ne pas se trouver en concurrence avec ceux qui les suivoient, aimoient mieux payer un peu plus cher, pour terminer promptement leurs affaires. Ainsi le commerce, sans être désavantageux, ne procuroit cependant pas le bénéfice qu'on avoit le droit d'en attendre. Pour remédier à cet inconvénient, on forma de toutes les chambres une compagnie, qui eut seule le droit de commerce dans l'Inde. Elle commença ses envois en 1602, et suivit la méthode employée par les premiers commerçants, de faire partir sans délai flotte sur flotte, afin d'étourdir, pour ainsi dire, les Espagnols et les Portugais, ses rivaux, par la subite apparition de forces sans cesse renaissantes. On présume que, dès sa naissance, la

compagnie hollandoise conçut le projet d'expulser tous les Européens des îles à épiceries, et de s'en attribuer à elle seule le commerce. Ce projet réussit, et les Hollandois ne se montrèrent, dans l'emploi des moyens, pas plus délicats qu'à l'île d'Amboine.

La compagnie, avant l'échéance du terme du privilége accordé par les états pour vingt-un ans, se vit maîtresse d'un empire dont elle n'avoit pu prévoir l'étendue. E[illegible] fixa, pour ainsi dire, le trône dans l'île de Java, où le général Coën bâtit Batavia, qui est devenue la plus superbe ville des Indes. Les Hollandois, malgré leur simplicité en Europe, se sont efforcés de donner à cette nouvelle capitale un air de magnificence et de grandeur qui la fait rivaliser heureusement avec Goa, qu'ils vouloient effacer, afin de s'attirer la considération des Indiens, qui se laissent volontiers prendre par l'apparence. Aussi la cour du commandant général est-elle celle d'un véritable monarque. En effet, peu de rois étendent aussi loin leur autorité : de Batavia partent des ordres pour toute l'Inde, où il y a des gouvernements subalternes qui valent des provinces, et jusqu'au Japon, où les Hollandois ont eu l'adresse de conserver le commerce, pendant qu'il est interdit au reste du monde. Ils ont acquis ce privilége en persuadant aux Japonois, non seulement qu'ils ne sont pas de la religion des Portugais, mais même qu'ils ne sont pas chrétiens. Ils en donnent une preuve, en s'assujettissant, dans la petite île où ils sont renfermés pour leur commerce, au Japon, à accomplir l'ordre donné tous les ans aux Japonois de fouler aux pieds un crucifix en présence des magistrats.

La passion du gain, inhérente au commerce, surtout au commerce maritime, efface quelquefois les principes non seulement religieux, mais encore ceux du droit des gens et de l'humanité. On a parlé du massacre d'Amboine, qui a exclu pour toujours du commerce des épiceries les Anglois, les seuls rivaux que les Hollandois pussent craindre. Le même systême de tout sacrifier à l'intérêt les a rendus impitoyables pour les naufragés qui pourroient acquérir dans leurs habitations des lumières estimées dangereuses, implacables ennemis de leurs concurrents, cruels à leurs prisonniers, peu fidèles à leurs alliés. La prise de possession de l'île de Ceylan, où croît la cannelle, la seule propriété qui manquât aux Hollandois pour être maîtres des épiceries les plus précieuses, fut accompagnée de ces finesses que le commerce en grand croit quelquefois n'être pas incompatibles avec la bonne foi.

Cette île, dont les Anglois sont aujourd'hui les maîtres, est située à la presqu'île de l'Inde, et habitée par un peuple dont on ignore l'origine. Les hommes sont bien faits, grands et noirs, braves, adonnés à l'agriculture; on les nomme Chingulois. Les femmes ne sont pas sans agréments. La religion la plus commune est la musulmane. Leur roi, qui, à l'imitation de ceux de l'Inde, prend le titre de rajah, professe le mahométisme. Sa capitale, nommée Candie, est au milieu de l'île, qui va toujours en montant. Les Portugais tenoient les côtes, dont le roi ne s'embarrassoit pas; peu lui importoit avec qui ses sujets fissent le commerce, et à qui ils vendissent leur cannelle; il vivoit très bien avec eux, jusqu'au moment qu'un gouverneur impérieux lui suscita des désagréments. Il porta ses plaintes Ceylan.

à Goa; on n'en tint aucun compte: il prit les armes pour mettre à la raison l'insolent Portugais; mais ayant appris que ses compatriotes s'apprêtoient à le secourir, il appela les Hollandois, s'engagea à leur payer les frais de la guerre, à leur céder un terrain où ils bâtiroient un comptoir, et à leur faire passer tout le commerce de ses sujets. Les Hollandois s'obligèrent à fournir un certain nombre de troupes, et à remettre au roi tous les forts portugais, à mesure qu'ils les prendroient, pour être rasés.

La guerre fut heureuse: les alliés chassèrent les Portugais; mais quand il fut question de rendre au roi de Candie la dernière place importante, nommée Colombo, que les Hollandois avoient prise, ils déclarèrent qu'ils étoient résolus de la garder pour nantissement des sommes que le roi leur devoit. Les historiens, même hollandois, avouent que leurs compatriotes, pendant la guerre, qu'ils traînèrent en longueur, laissèrent exprès accumuler ces sommes, sachant que le roi ne se trouvant pas en état de les payer à la fin des hostilités, ce seroit pour eux une raison de ne pas rendre ce qu'ils avoient entre les mains. Ce procédé est en grand celui des personnes qui fournissent les moyens de poursuivre un procès, afin d'acquérir un droit sur les biens de ceux qui le soutiennent. La justice est une. Comme cette conduite n'est rien moins que louable entre particuliers, il semble qu'on n'a pas non plus le droit de l'approuver entre puissances; mais, sans l'approuver, on en profite. Les Hollandois se sont étendus dans les terres, et tiennent toutes les côtes. Les Chingulois paroissent ne s'en pas soucier, et les appellent leurs gardes-côtes; mais les Hollandois ne les gardent pas

pour rien. Tout le commerce passe par leurs mains. Celui des pierreries, rubis, saphirs blancs et bleus, topazes et autres, est très considérable. Les éléphants sont les meilleurs de l'Asie. Les Chingulois ont un talent particulier pour les apprivoiser. Les Hollandois ont beaucoup d'égards pour le roi. Tous les ans, la compagnie lui envoie un ambassadeur avec des présents. Le roi donne, dit-on, en échange, une cassette remplie de pierres précieuses d'un si grand prix, que le vaisseau à bord duquel on met la cassette est estimé valoir au moins la moitié de la flotte de retour. On prend tant de précautions pour la cacher à tout l'équipage, que le capitaine du vaisseau ne sait pas si elle est à son bord. C'est le gouverneur qui l'emballe secrétement avec d'autres marchandises.

Le commerce exclusif des épiceries et du Japon ne suffisoit pas à la compagnie ; elle fit des tentatives à la Chine. Ses avances ne furent point écoutées. Cette espèce de dédain choqua les fiers Hollandois. On attribue à leur dépit le massacre de plusieurs milliers de Chinois, à Batavia, sous prétexte d'une conspiration. Il n'étoit pas sûr de paroître ne point leur être dévoué. Plusieurs rois furent contraints de fléchir sous leur autorité despotique. Celui de Macassar, dans les îles Célèbes, malgré la bravoure forcenée de ses sujets, vit son royaume devenir province hollandoise. Dans Java, le siége de leur empire, mais où on compte, s'il faut les en croire, trente millions d'ames hors de leur dépendance, ils suscitèrent le fils contre le père. Ce dernier, leur victime, mourut dans les fers. Le roi de Bantam ne fut pas plus heureux. Ils se mêlèrent aussi des affaires de Bengale à leur manière, c'est-à-dire en

y donnant la loi. Enfin, pour omettre mille autres traits que l'avidité commerçante autorise et que l'exacte équité réprouve, ils en sont venus jusqu'à forcer la nature d'obéir à leur politique, en lui défendant pour ainsi dire de produire des girofliers ailleurs qu'à Amboine, et des muscadiers ailleurs qu'à Banda, dont ils sont les maîtres. Ils les ont fait arracher dans les autres îles. Ainsi, Ceylan ne donne plus sa cannelle, Amboine son girofle, Banda sa muscade, que pour enrichir les jaloux Hollandois, au grand désavantage de l'univers entier, qu'ils rendent ainsi leur tributaire.

Dans la longue suite de prospérités de la compagnie on ne lui connoît guère de revers bien marqué que la perte de Formose. Cette île lui donnoit une grande facilité pour le commerce de la Chine. Les Hollandois l'ont disputée long-temps aux Chinois, qui s'en sont enfin emparés, et la conservent. Mais les Hollandois n'ont pas tout perdu, ils y ont gardé des correspondances et une espèce de comptoir. Pendant les guerres en Europe avec la France, ils ont pris Pondichéry. Cette ville s'est embellie et fortifiée entre leurs mains, mais, ce qui ne leur arrive guère, ils en ont été pour leurs frais et leurs dépenses, et l'ont rendue à la paix. En considérant combien de maux la cupidité a portés dans ces contrées, que la nature, par la profusion de ses dons, destinoit au bonheur, de combien de débris ces mers semées d'îles florissantes ont été couvertes, combien de sang a arrosé ces odorants arbrisseaux dont les fruits et les écorces aiguisent notre appétit, on seroit tenté de maudire le commerce, cause de tous ces malheurs. Il ne faut pas rendre une nation plus coupable que l'autre, ni croire que celle-ci a été plus portée que celle-là

à l'oppression et aux vexations, par une férocité de caractère qui lui est particulière. Tout est égal entre les négociants maritimes; les dangers qu'ils éprouvent sur cet élément, la résistance qu'ils trouvent au terme qu'ils ont cherché au risque de leur vie, les rendent durs et incapables d'égards. Ajoutez que la plupart du temps, les équipages sont composés de la lie des nations, que leurs chefs, pour les engager, ont flattés d'un gain prompt et sûr. En faisant ces réflexions, on ne sera plus surpris qu'ils s'abandonnent avec une espèce de fureur aux excès qui peuvent les enrichir. Sans doute, si l'on avoit des mémoires aussi détaillés des opérations commerciales des Argonautes, des Phéniciens, des Carthaginois, et des Tyriens, que nous en avons des nôtres, on y trouveroit les mêmes violences et les mêmes injustices. Le commerce maritime est d'abord officieux, se prête aux circonstances, et s'insinue; ensuite il commande et force : telle est, et telle sera toujours sa marche. Il est rare qu'il soit utile à ceux qu'il va chercher; jamais il ne les rend plus heureux : ceci soit dit à la décharge des Hollandois, en avouant cependant qu'aucune nation n'a commis dans l'Inde plus de cruautés et d'injustices avec plus de flegme et d'indifférence.

Ils ont tout fait avec réflexion et par systême. C'est par cette marche mesurée et compassée qu'ils sont parvenus à réunir sous leur main, dans un seul endroit, le trésor des épiceries, que la nature avoit distribué en plusieurs lieux. On a vu qu'ils ont circonscrit le cannellier à Ceylan; le giroflier, qui croissoit dans toutes les Moluques, ils l'ont transporté à Amboine, et l'y ont renfermé. Ils permettent au muscadier de

s'étendre dans les îles de Banda ; mais il y est sévèrement gardé par de fortes garnisons et des vaisseaux qui, rôdant sans cesse, ne permettent pas que d'autres nations puissent recueillir son fruit. Ces îles, malsaines et si bien surveillées, sont, pour ainsi dire, l'égout de la Hollande. On y envoie des malfaiteurs dont on ne veut pas se délivrer par une mort prompte. C'est aussi un endroit de correction pour les jeunes libertins dont on ne désespère pas tout-à-fait. On les enrôle dans les troupes de la compagnie. Rien de si triste que le sort de ces soldats dans les îles de Banda ; ils sont réduits à d'assez mauvais pain, fait du suc d'un arbre du pays, bornés, pour les mets de la table, aux chiens, aux chats, et autres animaux qui leur tombent entre les mains ; heureux quand ils peuvent pêcher quelques poissons, qui ne sont pas excellents sur les côtes, et se procurer des tortues ; mais ils n'en trouvent que pendant six mois de l'année. La plus forte de ces garnisons est dans les îles Célèbes, habitées par les Macassars. Ce n'est pas sans peine que les Hollandois se sont soumis ces peuples guerriers et opiniâtres. Ils ne les retiennent même sous le joug qu'en fomentant la mésintelligence entre leurs petits rois, et en les soutenant les uns contre les autres.

La nature, plus puissante que l'art des Hollandois, ramène souvent le muscadier dans son pays natal. Certains oiseaux, qu'on a appelés les jardiniers des plantes aromatiques, avalent les muscades entières, et, les rendant par les voies ordinaires, les replantent pour ainsi dire dans les Moluques, où les Hollandois les ont arrachées. Quand ils avoient besoin que cet arbrisseau se multipliât, ils défendoient sous peine de vie de tuer ces

seaux : au contraire, à présent il y a une récompense pour chaque tête qu'on en apporte ; mais ces précautions n'empêchent pas que le muscadier ne reparoisse souvent dans les lieux d'où on a voulu le proscrire. Dès gens chargés de ce travail le cherchent et l'arrachent avec soin.

Le cap de Bonne-Espérance.

Par la même raison que l'île de Sainte-Hélène, quoique tenant plus à l'Afrique qu'à l'Asie, a été mise au nombre des possessions asiatiques des Anglois, nous mettrons entre celles de la compagnie hollandoise, le cap de Bonne-Espérance, situé précisément à la pointe méridionale de l'Afrique. On voit avec plaisir que cette colonie, peut-être la plus agréable et la plus florissante qu'aient les Hollandois, ne leur a coûté ni cruautés ni injustices. Van Riebeck, dont le nom mérite d'être conservé, simple chirurgien de vaisseau de la compagnie, arrive au Cap, admire la baie, capable de contenir plus de cent vaisseaux, la situation à moitié chemin de l'Europe aux Indes, le terroir propre à toute espèce de culture. Il se forme d'après ses observations un plan d'établissement, rédige ses idées pendant la route, et les présente à la compagnie. Elle les approuve, et le charge de les mettre à exécution. Il repart avec quatre vaisseaux chargés de tout ce qui est nécessaire pour commencer une colonie. Van Riebeck prend l'équité pour base de son opération. Il achète des habitants le pays où il avoit dessein de s'établir, leur donne pour cinquante mille florins de marchandises à leur choix, n'entreprend pas sur leur liberté, ne les oblige pas de se retirer dans les terres. Quand ils veulent bien travailler, il les paye. S'ils sont malades, il les assiste. Enfin il exécute religieusement toutes ses

promesses, ce qui a donné aux Hottentots, pour les Hollandois, une confiance qui dure encore.

Cette colonie est devenue pour ainsi dire la mère nourrice, non seulement des Hollandois, qui y touchent en allant aux Indes et en revenant, mais encore celle des autres peuples. Ils y trouvent tout ce qui peut leur manquer, sur-tout abondance de vivres. Dans cette terre fortunée croissent les fruits de toutes les parties du monde. D'immenses magasins contiennent des provisions de toute espèce. Les Hollandois se sont appliqués à la culture et à la nourriture des bestiaux. Ils s'étendent jusqu'à trois cents lieues dans les terres, d'où ils ramènent, à l'arrivage des vaisseaux, de nombreux troupeaux. Ils vivent en parfaite intelligence avec les Hottentots, qui ne les pillent jamais, pendant que ces sauvages se font entre eux une guerre perpétuelle. Il semble que l'esprit du bon Van Riebeck respire encore dans ces heureux colons. On y jouit généralement d'une bonne santé; elle se peint sur les visages, par l'air de gaieté et de sérénité qui les anime. Les blondes Hollandoises se colorent ici d'un incarnat qu'ordinairement l'Europe leur refuse. On a planté la vigne au cap de Bonne-Espérance; elle a réussi, et le vin de Constance tient son rang entre les plus délicats. Il y a une colonie de François réfugiés. C'est peut-être le pays du monde où ils éprouvent le moins de regrets de leur patrie. Mais, depuis un demi-siècle, ce tableau est bien changé. Le colon hollandois, devenu indolent, a laissé tarir la source des richesses naturelles. Les Boors ou paysans traitent aujourd'hui les Hottentots comme des animaux, et s'occupent à détruire les Hottentots sauvages qu'on nomme Boschimans. Rien n'ap-

proche de la dureté et de la férocité de ces paysans hollandois du Cap. Les voyageurs s'accordent tous à nous faire une peinture affreuse de la tyrannie de ces Boers, qui se font un plaisir d'outrager sans cesse l'humanité.

Malaca pourroit être comparée au Cap. Si celui-ci est le lien entre l'Europe et l'Asie, Malaca est la clef du commerce entre la presqu'île de l'Inde et les royaumes de Pégu, de Siam, et les îles adjacentes, jusqu'à la Chine et au Japon. Les Hollandois la conquirent sur les Portugais par la trahison d'un gouverneur. Ils assiégeoient cette forteresse, et commençoient à désespérer de la prendre, lorsque l'avarice de celui qui y commandoit leur en ouvrit les portes. Ils lui promirent quatre-vingt mille écus. Sur cette offre, le gouverneur leur laisse une porte libre. Ils entrent brusquement, massacrent dans le premier moment tout ce qui se présente les armes à la main, vont droit à la maison du traître qui se croyoit en sûreté, mais ils l'expédient pour gagner leurs quatre-vingt mille écus. Malaca.

Outre les endroits où la compagnie est seule maîtresse, il n'y en a pas dans l'Inde où elle n'ait des comptoirs, des factoreries, ou du moins des relations de commerce. Par-tout elle partage celui des autres, et ne souffre que le moins possible que les autres partagent le sien. Il est étonnant combien elle a fait d'efforts pour s'attribuer à elle seule l'achat et la vente du poivre; mais ce grain croît dans un trop grand nombre de pays. Du moins tâche-t-elle de s'approprier le meilleur par des traités avec les souverains des lieux où il abonde. Quand elle se trouve en force, elle les

contraint; quand elle se sent moins puissante, elle les engage, moyennant une somme stipulée, de ne point permettre à leurs sujets de vendre leur poivre à d'autres; en un mot, ruse, adresse, violence, industrie, il n'y a rien que le souple Hollandois n'emploie pour parvenir à ses fins. On diroit qu'il n'a de caractère que celui des circonstances. C'est de lui qu'on peut dire que l'intérêt est son dieu, et il le prouve au Japon.

Quel est l'homme qui va pour ainsi dire chercher les affronts, qui souffre qu'on le reçoive avec une défiance insultante, qui se laisse reléguer, renfermer, gêner dans ses actions, ses paroles, et jusque dans ses opinions religieuses? c'est le Hollandois au Japon. Aussitôt que ses vaisseaux sont aperçus, le gouverneur de Nangazaki envoie plusieurs bateaux remplis de soldats qui les entourent, enlèvent les canons, la poudre, toutes les armes, les voiles, les câbles et les ancres de réserve. Les équipages sont renfermés dans une petite île, nommée Dézima, où on les examine chacun l'un après l'autre; on confronte le signalement, on déploie les marchandises, et s'il y a la moindre erreur dans les factures, s'il se trouve une image, un livre qui sente le christianisme, c'est une affaire importante qu'il faut déférer au gouverneur de la ville, souvent au gouverneur de la province, quelquefois à l'empereur même. Le commerce est borné: les ventes et les achats ne doivent point aller au-delà d'une certaine somme; toutes les marchandises au-dessus de cette somme sont repliées et gardées pour une autre année. Les Hollandois qui étoient restés pour soigner ce surplus se rembarquent et sont remplacés par les arrivants qui se soumettent, comme leurs prédécesseurs,

à être pendant une année entière dans une petite île aride, surveillés jour et nuit, et assujettis comme le reste des Japonois à faire ce qu'on appelle le *Jésu-ma*, c'est-à-dire, à fouler aux pieds le crucifix, à cracher dessus, lorsque le jour indiqué pour cette obligation générale arrive.

On croiroit du moins qu'il y a quelque agrément pour le directeur, et pour trois ou quatre Hollandois qu'il choisit, avec lesquels il traverse le royaume pour aller porter à l'empereur l'hommage et les présents de la compagnie; mais pendant la route, sous prétexte d'honneur, il est vraiment traité comme un prisonnier. Toutes ses journées sont marquées. Il faudroit une maladie très grave, ou tout autre obstacle insurmontable pour les déranger. Il ne lui est permis de parler à personne, de visiter personne, ni monuments, ni objets un peu éloignés qui pourroient tenter sa curiosité. On ne lui laisse que la liberté des yeux pour voir ce qui est autour de lui, mais sans le satisfaire sur les questions qu'il pourroit faire. Quand on demande aux Japonois la raison d'une pareille réserve, et surtout de la rigueur qu'ils exercent même entre eux pour la moindre infraction de leurs lois, ils font cette sage réponse: « Nous connoissons les avantages du gouvernement établi parmi nous, et nous ne voulons pas « courir les risques d'un changement, en introduisant « chez nous vos coutumes, qui peuvent convenir à « votre caractère, et que nous ne blâmons pas. Les « grandes révolutions arrivent insensiblement et par « degrés. Il n'y a, pour guérir de la démangeaison d'innover, qu'une précaution soutenue et la verge du « châtiment. »

On diroit que cette maxime a présidé aux lois de discipline que la compagnie a établies pour les employés dans l'Inde. A commencer par le gouverneur général, quoique son pouvoir soit extrêmement étendu, il est assujetti à une étiquette stricte qui pèse perpétuellement sur sa tête. Le conseil de Batavia peut lui faire des remontrances sévères, et même l'arrêter et lui faire son procès; mais seulement sur l'ordre exprès du conseil des Indes d'Europe, qu'on nomme le conseil des *Dix-sept*. Il est révocable par ce même conseil, auquel il est personnellement responsable de ce qu'il lui arrive de faire sans l'autorisation du conseil de Batavia. Ainsi, avec toute sa puissance, il est peu différent du doge de Venise, qu'on environne d'honneurs et auquel on lie les mains. Il faut cependant avouer que le grand mérite de presque tous ces gouverneurs, qui n'arrivent à ce poste que par élection et après des services signalés, les met presque toujours au-dessus de l'asservissement aux régles, et la compagnie s'est presque toujours bien trouvée de leur avoir donné cette liberté. A l'exemple du chef, tous les subalternes, depuis le directeur général, qui marche immédiatement après le gouverneur, jusqu'au dernier *serviteur* de la compagnie, ont des réglements dont il ne leur est jamais permis de s'écarter. Le commandement est dur; la subordination paroîtroit servile à des François. Comme tout est prévenu, on n'admet point d'excuse. « C'est, « disent les auteurs, aux soins que la compagnie a pris « à cet égard, à sa sagesse en réglant les petites choses, « à sa grande sévérité, que quelques uns qualifient de ri- « gueur excessive, à sa vigilance à maintenir l'ordre pru- « demment établi, que l'on doit attribuer et la solidité

« de sa puissance et l'heureux succès de ses desseins. »

Commerce des Danois.

Les Danois, marins célèbres, ont réduit sous leur domination les îles Britanniques, envahi la France par l'embouchure de ses fleuves, et fondé le duché de Normandie. Ils ont pénétré dans la Méditerranée, et fait connoître leur nom depuis les côtes de Naples jusqu'à celles de l'Asie. Leur navigation a été utile aux croisés. Ce ne peut être que de l'Asie ou de l'Afrique qu'ils ont pris l'idée de l'éléphant blanc qui est le symbole de l'ordre militaire de Danemarck. Ce pays, dont la puissance est aujourd'hui resserrée, a donné des lois dans tout le nord. La Suède et la Norwége lui ont été soumises. Dans ce temps, ce royaume, content de la domination de la puissance et des armes, songeoit peu à celle du commerce. L'émulation, à cet égard, ne s'est éveillée que l'an 1612. Sous Christian IV, il s'établit une compagnie des Indes orientales. Ne pouvant que marcher timidement sur les traces des Portugais, des Espagnols, des Hollandois et des Anglois déja établis et puissants, cette compagnie n'a pu faire que des progrès lents et foibles. A force de constance, elle s'est ménagé une ouverture sur la côte de Coromandel, dans le royaume de Tanjaour. Elle y a bâti la belle ville de Tranquebar, seul établissement de cette compagnie, à quelques petits comptoirs près. Elle s'est présentée avec douceur et humanité dans ces contrées accoutumées à éprouver les injustices des Européens. La compagnie danoise a acheté son terrain, et elle en paye annuellement une redevance.

Malgré son caractère pacifique, elle n'a pu être exempte de vexation de la part du rajah de Tanjaour, qui l'a reçue d'abord. Ce prince possède un démembre-

ment du grand empire de Bisnagar, dont le chef prenoit les titres fastueux et bizarres de *roi des rois*, et *mari de mille femmes*. Celui de Tanjaour, accoutumé aux envahissements, a plusieurs fois tenté de reprendre ce qu'il avoit cédé, et a toujours été repoussé; le commerce de la compagnie, mal soutenu par l'Europe, est tombé, s'est relevé, et n'a jamais été florissant en comparaison des autres. Il consiste à-peu-près en deux vaisseaux qui vont et viennent, mais peu régulièrement. Les rois de Danemarck ont imaginé de tirer de cet établissement un profit plus utile aux yeux de la raison que celui du commerce, c'est de civiliser les peuples qui les entourent. Ils ont envoyé à Tranquebar des missionnaires qui ne font pas grand fruit auprès des Mahométans, mais qui obtiennent des succès marqués auprès des idolâtres. Ces ouvriers apostoliques jouissent d'une grande considération dans cette partie de la côte de Coromandel, où ils ont propagé la religion; ils ont aussi fait connoître beaucoup de choses ignorées sur les mœurs et les usages des Indiens de la pointe de la presqu'île, parcequ'ils se sont enfoncés dans les terres, et ont appris la langue tamule, qui est la langue polie et usitée parmi les Gentils. On remarquera que ce sont les missionnaires chrétiens, à quelque branche de cette religion qu'ils aient été attachés, qui nous ont donné les premières et les plus utiles notions sur les peuples éloignés.

Commerce des François.

On demande pourquoi les François, si actifs, si entreprenants, ont si long-temps tardé et si peu prospéré dans le commerce de l'Inde? On répond que cela vient de la fertilité de leur pays, qui se suffit à lui-même pour la consommation et les échanges, ainsi que des

défauts du gouvernement, variable et accessible à tous les projets; enfin, du caractère national, inconstant, léger et avide de changements. En 1527, François I invita ses sujets aux voyages de long cours. Il renouvela ses exhortations en 1543. En 1576, on propose des secours pour ceux qui voudroient aller aux découvertes. Il ne se fit aucune entreprise notable. Henri IV forma une compagnie en 1604; elle n'agit point. Louis XIII lui donna en 1611 des encouragements encore inutiles. Une nouvelle compagnie se présenta en 1615, fit partir deux vaisseaux en 1617, trois autres en 1619. On tira si peu d'avantage du voyage jusqu'aux Indes, qu'on crut prudent de se borner à Madagascar.

Colbert, malgré l'étendue de son génie, se prêta à ces vues rétrécies, sans doute parcequ'il ne put mieux faire. Il s'agissoit de donner une impulsion à la nation. On employa la plume des académiciens les plus célèbres, on répandit avec profusion des mémoires qui montroient les plus belles perspectives, et prophétisoient les plus grands succès. On fit intervenir le parlement pour assurer les actions. Le roi parla, donna trois cent mille livres. Par politique, par zèle, la plupart des seigneurs de la cour s'intéressèrent. Leur exemple fut suivi par les gens les plus aisés. En 1665, quatre vaisseaux, munis de tout ce qui étoit nécessaire pour ravitailler la colonie et l'augmenter, firent voile pour l'île de Madagascar, à laquelle ils donnèrent le le nom d'Ile-Dauphine. En 1667, de ce point d'appui on fit partir des vaisseaux pour Cochin. Pendant qu'ils voguoient, les colons de Madagascar se trouvant dans un pays fertile, agréable, excellent pour la chasse

et d'autres divertissements, s'y livrèrent entièrement sans songer à la compagnie qui les payoit et les alimentoit. Elle leur rendit le change, en priant le roi de reprendre l'île, où il resta peu de ces prétendus commerçants. Les plus utiles furent transportés à Surate en 1670.

La compagnie, au lieu de s'appliquer sérieusement au commerce, s'amusa à vendre son privilége à des armateurs particuliers qui trafiquèrent sous son nom. Elle faisoit venir de l'Inde ou fabriquer en France et en Suisse les toiles blanches, qu'elle peignoit ou qu'elle imprimoit elle-même. L'agrément des dessins occasiona un profit éphémère; mais aussi cette vente, qui éludoit les entrées, brouilla la compagnie avec la ferme générale. Celle-ci, plus nécessaire pour le moment, parcequ'elle nourrissoit les emprunts de la cour, l'emporta. La compagnie, près de disparoître, se retint pour ainsi dire sur le bord du précipice, en s'attachant à une compagnie de la Chine en 1700, et s'appuya, en 1712, d'une association de marchands de Saint-Malo, qui l'aidèrent à se soutenir dans l'Inde.

Pondichéry. Pendant que la compagnie en Europe se soutenoit, pour ainsi dire, par des tours de force, empruntant, payant, escomptant, s'engageant de nouveau, ses agents dans l'Inde lui ménageoient des ressources. Un roi de Visapour, qu'ils avoient su gagner, leur céda, sur la côte de Coromandel, un petit terrain, où ils fondèrent Pondichéry en 1681. Cette place, qui avoit coûté beaucoup de soins et de dépenses, fut prise par les Hollandois en 1693. Ils la rendirent, mieux bâtie et mieux fortifiée, en 1697. Elle contenoit déja soixante mille ames en 1710. Elle dut son agrandissement à un

gouverneur, nommé François Martin, homme de génie et de talent. Il sut persuader aux habitants de se laisser imposer, pour la prospérité de leur ville, et il mit un frein à la jalousie des gens du pays, par une conduite pleine de modération et d'équité.

Comme les François n'eurent d'autre pouvoir, lors de leur établissement à Pondichéry, que celui qu'ils obtenoient par adresse, ils ne purent se livrer à leur vivacité, ni laisser percer leur mépris pour les manières étrangères, qui les rend quelquefois insupportables. Ils ne montrèrent que le bon côté de leur caractère, la prévenance, la politesse, l'affabilité. Ils eurent de grands égards pour les rois et pour les princes, leurs voisins. Ce procédé leur fit des amis, et ils obtinrent de quelques uns d'entre eux des marques d'une estime particulière. Ils rendoient souvent de bons offices, tant aux Indiens qu'aux Européens, vivoient avec affection entre eux, protégeoient les naturels contre les incursions des pillards et des brigands qui infestoient auparavant les chemins. Par ces différents moyens, ils engagèrent les Indiens, peuple sobre, pacifique et industrieux, à s'établir dans leurs terres, où ils étoient assurés de jouir tranquillement du fruit de leur travail. Cette manière de se conduire, soutenue pendant plus de cinquante ans, a acquis aux François une haute réputation dans les Indes. L'état florissant de Pondichéry y a fait transporter le siége principal du commerce au commencement de ce siécle, et Surate est restée un simple comptoir, cependant très important, mais trop négligé.

Aucune compagnie de commerce n'a éprouvé autant de vicissitudes que la compagnie des Indes de France.

Après la mort de Louis XIV, le régent, pour la faire servir d'appui apparent à son systême, joignit la compagnie des Indes orientales dont nous parlons à une compagnie des Indes occidentales, qu'on faisoit valoir dans le public comme un trésor inépuisable. L'édit d'union donnoit à l'association le titre fastueux de *Compagnie perpétuelle des Indes*. Les priviléges étoient déclarés perpétuels et irrévocables; mais comme les titres ne donnent pas les fonds, la compagnie perpétuelle se vit au moment de périr, lorsque l'épuisement de l'état, après le systême, empêcha le gouvernement de venir à son secours. Les envois et les retours furent irréguliers et incertains. On contracta des dettes considérables dans l'Inde. Les paiements manquèrent aux échéances. Sous la sage administration du cardinal Fleury, l'argent arriva lorsqu'on ne s'y attendoit plus; heureux retour! mais vicissitudes toujours ruineuses pour le commerce. Le prudent ministre soutint tant qu'il put l'édifice chancelant, et ne cessa qu'à regret de fournir les secours qui empêchoient cet édifice de s'écrouler; mais la guerre de 1774 porta le coup fatal à la compagnie, qui ne s'est point relevée des pertes qu'elle fit alors, et qui se sont accumulées depuis, quels qu'aient été les efforts de ses braves défenseurs. Cependant il lui reste encore des établissements qui peuvent nourrir les espérances d'une nation belliqueuse, et qui doit croire au-dessous d'elle de se laisser décourager par des disgraces.

Iles de France et de Bourbon.

Les îles de France et de Bourbon, placées à peu de distance l'une de l'autre, et assez près de Madagascar, sont des emplacements très importants aux François pour leur commerce dans l'Inde. L'air, quoique chaud,

est très sain dans toutes les deux ; il est rafraîchi par les zéphyrs des montagnes, et épuré par un ouragan annuel. Le terroir de l'île de France n'est pas aussi fertile en riz ni en autres sortes de grains, que celui de Bourbon ; mais on y supplée par des patates et d'autres racines excellentes. Il y a d'ailleurs beaucoup de gibier ; la pêche est abondante, les prairies nourrissent de nombreux troupeaux, les arbres sont superbes, sur-tout l'ébénier de l'île de France, dont la qualité surpasse tous ceux qu'on connoît. Les tortues de terre et de mer, qui se traînoient en grand nombre dans ces îles, y sont devenues rares depuis que la population y a augmenté. Bourbon a l'avantage sur son émule de produire d'excellent café ; mais l'île de France a un bon port qui la rend plus propre au commerce. Ni l'une ni l'autre n'ont d'insectes venimeux. Ces deux îles ont à-peu-près chacune trente ou quarante lieues de tour. Elles sont bien arrosées : tout ce qui est nécessaire à la vie s'y trouve. Il y en a à peu de distance une très petite, appelée l'île Rodrigue, espèce d'amas de sable plus habité par les tortues que par les hommes.

Quand les Portugais découvrirent l'île de France, ils y laissèrent, selon leur louable coutume, des cochons, des cabris, des volailles, que les Hollandois y trouvèrent très multipliés. Lorsqu'ils y abordèrent en 1598, ils lui donnèrent le nom du prince Maurice, et commencèrent à faire des plantations. A mesure qu'elles s'augmentèrent, les bras leur manquant, ils envoyèrent chercher à Madagascar des noirs qui s'étoient mis sous la protection des François, et que ceux-ci vendirent. Ces hommes, de libres devenus esclaves par une insigne trahison, ne répondirent pas aux vues de

leurs nouveaux maîtres. Ils se sauvèrent dans les bois, s'y multiplièrent et se renforcèrent si bien, qu'ils contraignirent les Hollandois d'abandonner l'île ; mais les noirs ne quittèrent pas leurs retraites, d'où ils fondoient sur les vaisseaux qui y abordoient pour faire de l'eau, ou pour rafraîchir leurs malades. Ces violences firent prendre aux Hollandois le parti d'y bâtir trois petits forts, pour protéger l'aiguade ; mais les négres restèrent maîtres de l'intérieur, et forcèrent les Hollandois de l'abandonner une seconde fois. Les François, qui, depuis long-temps, avoient en vue cet établissement, s'en emparèrent vers 1710, et lui donnèrent le nom d'Ile de France.

Les affaires de la compagnie y prospérèrent si peu, malgré les avances qu'elle faisoit aux colons, qu'elle délibéra si, comme les Hollandois, elle ne l'abandonneroit pas aux noirs. Pendant qu'on étoit dans cette incertitude, se présente La Bourdonnaye, qui engage la compagnie à faire un dernier effort. Il part en 1735 avec d'assez médiocres secours. La conduite de cet homme, si mal récompensé, et mort des suites d'une longue prison, mérite d'être présentée dans tous ses détails.

En arrivant, il trouve l'île de France dans un état aussi misérable qu'une colonie ait jamais été ; les habitants en petit nombre, ignorants, paresseux, mutins, nus, sans défense, et mourant de faim. Il fait venir de jeunes négres de Madagascar, les forme et s'en sert pour forcer les négres marrons à se soumettre ou à quitter l'île. A peine y trouva-t-il un artisan, un planteur, un soldat. Il fut tout cela lui-même, afin d'engager les habitants à le devenir. En arrivant, l'île n'offrit

à ses yeux que de misérables huttes. En deux ou trois ans, outre les habitations particulières, il fit construire des magasins, des arsenaux, des fortifications, des logements pour les officiers, des moulins, des quais, des aquéducs : entre autres un de trois mille six cents toises de longueur, qui conduit les eaux douces au port et aux hôpitaux. Il n'y avoit ni chemins, ni chevaux, ni voitures. Le gouverneur apprit aux habitants à vaincre toutes ces difficultés. En dix-huit mois, il fit transporter au port tous les bois convenables à la marine, et fabriquer des pontons pour caréner des gabares, des chalands. En 1737, il lança à l'eau un brigantin. En 1738, il fit construire deux bâtiments et mit sur les chantiers un navire de cinq cents tonneaux. Tout cela fut l'ouvrage de cinq ans, depuis 1735 juqu'à 1740, sans presque aucun secours de l'Europe, sans même qu'on s'y doutât de ces changements ; de sorte que, quand l'amiral Boscawen s'y présenta, croyant prendre cette île d'emblée, il la trouva dans le meilleur état de défense, et fut obligé d'aller porter ses projets de conquête devant Pondichéry, à laquelle le gouverneur de l'île de France se vit en état de porter des secours.

L'île de Bourbon a été aussi reconnue par les Portugais, qui l'appelèrent Mascarenas, du nom d'une illustre famille de Portugal. Les François établis à Madagascar y reléguèrent trois hommes qui, rappelés au bout de trois ans, en firent une description avantageuse. Leur récit inspira de la curiosité à Antoine Thaureau, habitant du fort Dauphin. Il se transporta à Mascarenas en 1654, avec sept François et six négrès. Ils lui donnèrent le nom de *Bourbon*, bâtirent

des huttes, plantèrent des jardins; mais ils s'ennuyèrent de ne recevoir aucune nouvelle de Madagascar. En 1658, ils se jetèrent sur un vaisseau anglois, qui les porta à Madras. Les François échappés quelque temps après de Madagascar, d'où les chassèrent les naturels irrités de leurs galanteries, et poussés dans deux pirogues avec leurs femmes vers l'île de Bourbon, s'estimèrent fort heureux d'y trouver les huttes et les jardins de Thaureau. Pendant que leur petite colonie s'y augmentoit paisiblement, il leur arriva un surcroît de population par des pirates qui se brisèrent sur les écueils de l'île. Ils s'y sauvèrent avec des femmes indiennes qu'ils emmenoient, furent bien reçus des habitants, s'accommodèrent, s'allièrent avec eux, et ne firent qu'un peuple. Ils se sont renforcés dans la suite de beaucoup d'esclaves nécessaires à la culture de leurs terres. Le mélange des races s'est augmenté par ce moyen; mais une chose à remarquer, c'est que, pour la considération et les priviléges, il n'y a à Bourbon aucune distinction entre un blanc et un noir. Pour porter des couleurs différentes, on ne s'en reconnoît pas moins de la même famille. Un voyageur dit avoir vu à l'église une trisaïeule, âgée de cent huit ans, absolument noire, la fille mulâtre, la petite fille métise, la fille de celle-ci quarteronne, et la dernière très blanche. Bourbon produit, outre ce qui lui est commun avec l'île de France, du coton, du poivre, du benjoin, de l'alun et d'excellent tabac. Il y a un volcan toujours en activité. Elle est partagée par des montagnes couvertes d'un bois si épais, qu'il y a des cantons de l'île qui ne commercent entre eux que par mer. Les habi-

tants sont très bien faits, fort agiles, braves et adroits. La compagnie s'est emparée de cette île (1).

Elle conserve aussi des comptoirs à Moka pour le café, à Surate pour le commerce du golfe Persique, à Bassora pour celui de Perse par terre, et à Alep comme entrepôt. Dans tous ces lieux, la prépondérance se dispute entre les Européens, qui cependant devroient vivre en parfaite intelligence, tant pour ne point aller sur le marché les uns des autres, et par-là ne point renchérir les marchandises, que pour se défendre en commun des avanies qui les menacent tous également de la part des gouverneurs mahométans. La compagnie conserve aussi quelques établissements sur la côte de Malabar; mais davantage sur la côte de Coromandel, sur-tout Karikal, situé dans un terrain fertile en riz, en coton, en indigo. Les François doivent cet établissement très avantageux à un traité avec un roi de Tanjaour, et non à aucune violence; comme ils n'ont acquis non plus que par des voies douces Pondichéry, colonie que les gouverneurs Dumas et Dupleix ont portée au plus haut degré de splendeur.

A la vérité, ces deux hommes se sont trouvés dans des circonstances favorables; mais on doit leur savoir gré de la manière dont ils en ont usé. Lorsque Thamas-Kouli-Kan eut fait l'empereur mogol prisonnier dans sa capitale, les vice-rois de cet infortuné monarque, qui n'avoient pas voulu tirer l'épée pour leur souverain, se trouvèrent assez forts pour penser à se former de

(1) En général, l'auteur décrit ces îles telles qu'elles étoient sous l'administration de la compagnie des Indes.

grands états, aux dépens des petits princes indiens, leurs voisins. Taoust-Ali-Kan, nabab d'Arcate, province de laquelle dépendent Madras et Pondichéry, fut un de ces princes ambitieux. Il assembla une grande armée, soumit les princes qui l'environnoient, et poussa ses conquêtes de l'autre côté de la presqu'île, dans le dessein de s'emparer d'une partie de la côte de Malabar; mais les princes indiens alarmés s'adressèrent aux Marattes, habitants des montagnes, peuples nombreux et guerriers, auxquels ils persuadèrent que le nabab d'Arcate, prince mahométan, avoit dessein d'exterminer les Gentils. Les Marattes se mirent en campagne en 1733, pour soutenir leur religion. Ils défirent le nabab d'Arcate. Il fut tué avant que ses fils, pour lesquels il méditoit ces conquêtes, et qui faisoient la guerre d'un autre côté, pussent le secourir. Les Marattes se répandirent comme un torrent dans la nababie, et mirent tout à feu et à sang.

La veuve d'Ali-Kan demanda un asile au gouverneur de Pondichéry. Il la reçut avec toute la politesse françoise, et se fit une étude de lui procurer tout ce qui pouvoit adoucir ses chagrins. Les Marattes demandèrent que cette famille leur fût livrée. Dumas le refusa et soutint un siége qui ne fut pas meurtrier, parceque la place étoit forte et bien munie, et que ces peuples s'entendent peu à l'attaque des villes. Quand ils eurent tout pillé, moyennant un présent, ils se retirèrent dans leurs montagnes. Le bruit de la générosité des François vola jusqu'à la cour du Mogol, avec laquelle les fils du nabab s'étoient réconciliés. Le premier ministre écrivit à M. Dumas une lettre de remerciement. Le fils du défunt vint voir sa mère et la consoler. Le

gouverneur le reçut avec tous les honneurs imaginables. Le prince, enchanté, lui donna personnellement trois districts d'un bon revenu, lui envoya l'armure et l'habillement de cérémonie de son père, enrichis d'or et de pierreries. Le grand-mogol, informé du présent fait personnellement au gouverneur, le confirma et y ajouta la dignité de nabab, qui lui donnoit le commandement de quatre mille cinq cents chevaux. Dumas demanda que ces graces ne lui fussent point personnelles, mais qu'elles restassent attachées à perpétuité au gouverneur de Pondichéry, ce qui fut accordé.

Dupleix lui succéda en 1741, et prit possession de sa dignité avec toute la pompe et tout l'éclat ordinaires à ces cérémonies. Il s'entoura dans son gouvernement de tous les honneurs attachés dans l'Inde à cette dignité, garde nombreuse et brillante, musique éclatante placée sur la porte la plus fréquentée de la ville; usage qui fait une partie des priviléges du nabab. Pendant que les François, assez portés à s'enorgueillir des faveurs, savouroient pour ainsi dire ces distinctions flatteuses, arrive l'amiral Boscawen. Il met une armée à terre et commence le siége de la place. La vanité fait place alors aux soins militaires; tout homme devient soldat; Dupleix se montre aussi capable de commander que de gouverner. L'Anglois est repoussé et se rembarque. Cette défense glorieuse attire aux François de nouveaux égards de la cour du Mogol. Les Indiens, imitateurs de leurs monarques, comme les autres peuples, ont pris pour les François des sentiments d'estime et d'amitié, qui ne se démentent point encore, malgré les infortunes de la nation.

La compagnie fait aussi quelque commerce à la

Chine; tous ses retours doivent se faire dans le port de Lorient, situé sur la côte de Bretagne, à l'embouchure de la rivière de Blavet. Les plus grands vaisseaux peuvent ancrer jusqu'au fond de la baie; mais il en vient peu. La compagnie *perpétuelle* a fini peut-être par les trois raisons qui l'ont fait commencer tard, et que nous avons rapportées: l'abondance du pays, les défauts du gouvernement et le caractère national; on pourroit y en ajouter une quatrième; savoir: que le centre des affaires de la compagnie, se trouvant dans la capitale, est trop éloigné de la mer, et ce voisinage en enfante peut-être une cinquième, savoir: que, par la proximité de la cour, la faveur domine trop dans le choix des employés. La certitude de la protection corrompt la discipline, altère la subordination, rend les subalternes raisonneurs et peu dociles aux ordres qu'on leur donne. On pourroit tenir le milieu entre la sévérité hollandoise et l'urbanité trop complaisante des François.

Commerce d'Ostende.

Ostende, sur les limites des Pays-Bas et de la Flandre, avec un bon port, est admirablement située pour le commerce; c'est justement ce qui fait qu'elle n'en a pas, ou qu'elle en a très peu. Toutes les nations se sont empressées d'y mettre obstacle, dans la crainte qu'il ne portât préjudice au leur. Lorsqu'en 1598 le roi d'Espagne céda les dix provinces qui lui étoient restées fidèles à l'archiduc Albert et à l'infante Isabelle, il mit pour condition expresse que les Flamands ne pourroient trafiquer, sous quelque prétexte que ce fût, aux Indes orientales et occidentales. L'exécution de cette condition exclusive, qui n'étoit stipulée qu'au profit des Espagnols, a été réclamée par les Hollan-

dois, soustraits à la couronne d'Espagne, ou bien elle a été mise en avant par eux, pour ne pas dire les vraies raisons, la cupidité, l'avarice, la jalousie, qui les excitoient à s'opposer au commerce des Ostendois. Ceux-ci se sont repliés de mille manières pour conserver le privilége que leur donnoit le droit naturel. Quand l'association étoit poursuivie comme compagnie, ils envoyoient des vaisseaux particuliers avec *des lettres de mer*, au nom tantôt d'une puissance, tantôt d'une autre. Ils changeoient les routes et les ports; de Hambourg sur la côte d'Allemagne, ils se transportoient à Sienne et à Trieste, dans le golfe Adriatique; ils ont aussi espéré d'être protégés à Livourne. Mais que faire contre les Anglois, les Hollandois, les François, les Espagnols, étant abandonnés par l'empereur, qui auroit dû les soutenir? La compagnie d'Ostende a figuré dans tous les manifestes publics, à l'occasion des guerres entre les états européens, pendant presque tout ce siècle. Elle a été souvent un épouvantail dont la maison d'Autriche s'est servie pour se procurer l'alliance des puissances maritimes. Las d'être le jouet de cette politique, les négociants se sont dispersés, et ont porté leurs fonds dans d'autres commerces. La compagnie d'Ostende n'existe plus; mais les intérêts des puissances venant à changer, il n'est pas impossible qu'elle reparoisse.

Commerce de Suède.

C'est en grande partie à cette dispersion que la Suède doit la petite branche de commerce oriental qu'elle cultive. L'humeur belliqueuse de cette nation, sa sobriété, son caractère sévère, ont long-temps résisté aux insinuations de commerce. Gustave-Adolphe donna des lettres invitatoires à ses sujets pour ce

commerce en 1626. La célèbre Christine souhaita faire des établissements en Guinée et dans l'Inde ; mais ces établissements, une fois créés, excitèrent la jalousie des Hollandois, qui les ruinèrent. Les arts de la paix ne purent fleurir sous les princes guerriers, dont la suite finit à Charles XII. Son successeur fit comprendre à ses sujets que la gloire et le bonheur d'un empire peuvent se soutenir sans que tous les hommes soient soldats. Cet heureux changement dans les idées arriva dans le temps de la suspension de la compagnie d'Ostende, qui étoit une véritable destruction. Alors, quantité de gens actifs et habiles se trouvoient sans emploi, et obligés de chercher fortune. Le roi de Suède les prit à son service. En 1731, plus de cent ans après les lettres exhortatoires de Gustave-Adolphe, il forma une compagnie, dont il fixa le siége à Gottembourg. Les Hollandois, à leur ordinaire, se récrièrent contre cette nouveauté, et outre les vexations sourdes, comme de refuser des rafraîchissements et d'autres secours aux vaisseaux suédois, ils en saisirent quelques uns. Le roi a tenu ferme, et s'est fait rendre justice. Cette compagnie modeste n'a usurpé ni sur les Indiens, ni sur les Européens. Ses agents, mêlés dans les autres comptoirs comme particuliers, préparent les retours, qui ne sont jamais fort considérables, ni capables, par conséquent, d'éveiller la jalousie des autres compagnies. Les Suédois sont tolérés à la Chine, et ont un comptoir sur la rivière de Canton. L'exemple des Suédois prouve qu'on peut faire le commerce de l'Inde sans tourmenter les naturels et sans envahir leur pays. Ce commerce seroit peut-être moins lucratif, mais il seroit plus juste.

Il ne sera pas hors de propos de remarquer ici qu'avant la découverte du cap de Bonne-Espérance les Indiens faisoient le commerce de l'Europe par trois routes qui sont encore pratiquées.

1° De Bengale ou de Masulipatan, ils alloient à Dehli; de là tournant à l'ouest, à Cabud et Candahar, ils gagnoient, par le Korasan et le nord de la Perse, le sud de la mer Caspienne, puis l'Arménie, d'où ils se rendoient à la mer Noire, et se distribuoient dans quelques unes des échelles du Levant, ou même à Constantinople, où les Pisans, les Génois, les Vénitiens prenoient leurs marchandises. Ceux de la côte de Malabar, partis de Goa, passoient les grandes Ghates; les marchandises, portées sur des bœufs, gagnoient, par Aurengabad, Tatta, puis Candahar, où ils se réunissoient à ceux du Bengale. On mettoit trois ans pour aller et venir par cette route, qui se faisoit toute par terre.

2° De Bengale et de Masulipatan, on alloit par mer à Surate. De ce port, le grand entrepôt de l'Inde alors, on se rendoit à Bassora, au fond du golfe Persique. Les marchandises chargées sur le Tigre étoient portées à Bagdad; de là, à dos de chameau, par le désert à Alep, où les recevoient les marchands italiens, qui les répandoient en Europe. L'aller et le retour étoient de deux ans, moitié par terre, moitié par eau.

3° Du Bengale ou de Masulipatan, on faisoit voile pour Surate, on entroit dans la mer Rouge. L'isthme de Suez étoit le terme de la navigation indienne; de là deux routes pour le commerce d'Europe: la plus longue, par le grand désert, en quarante jours de marche, jusqu'à Alep, avec escorte; la plus courte de

Suez au Caire, par une route dans le désert, de huit à dix jours, très dangereuse à cause des brigands; on prenoit contre eux, et on prend encore, des répondants, avec lesquels on fait marché pour être préservé du pillage. Ces cautions, étant associés avec les Arabes vagabonds, les font retirer quand ils se présentent. Les Européens se chargent du reste de la route pour Alexandrie, Rosette, ou les autres échelles du Levant.

Cette route, n'étant que d'un an ou d'un an et demi, a toujours été, et est encore la plus lucrative, quand la caravane n'est pas pillée ou trop rançonnée par les Arabes.

On voit que la plus grande partie de ces voyages se fait sur les terres de la domination du grand-seigneur. Il pourroit, en protégeant cette route, la rendre beaucoup plus fréquentée, et tirer un profit immense de ses douanes; mais l'histoire des Turcs fera voir, que, malgré leur avidité pour le gain, ils sont moins propres à se le procurer par des combinaisons politiques que par la violence.

EMPIRE OTTOMAN.

Le nom de Turcs, que nous donnons ordinairement aux Ottomans, ne leur plaît pas; ils le rejettent comme indiquant un homme grossier; ils devroient cependant l'adopter par préférence, parcequ'il rappelle la mémoire de Turk, descendant de Japhet, père de toutes les nations ou tribus qui habitent la Tartarie. La branche des Ottomans conservant ce nom pourroit se

dire la plus illustre du monde. On croit, comme nous l'avons dit, que de la Tartarie ils ont dirigé leurs pas vers la mer Caspienne, où se trouve encore une horde errante, qui parle la même langue que les Ottomans. De là ils ont pénétré en Perse et se sont répandus dans l'Asie mineure, au commencement du quatorzième siècle, sous Othman, le premier de leurs chefs qui a eu de la célébrité.

Avec sept autres capitaines turcs, Othman s'empara de tout ce qu'avoient possédé les Séleucides dans l'Asie mineure. Son partage fut la Bithynie. Il se rendit maître de Pruse, dont il fit sa capitale. Après vingt-sept ans d'un régne passé tout entier dans les expéditions guerrières, il mourut âgé de soixante-neuf ans. Orchan, son fils, lui succéda. Il continua les conquêtes de son père sur l'empire grec, et s'empara de Nicomédie et de Nicée. Jusque-là les soldats n'avoient pas eu de paye; ils étoient sujets à se mutiner. Orchan cassa cette milice, et composa son infanterie de jeunes gens enlevés sur les terres des chrétiens, qu'il faisoit instruire dans la religion mahométane; et sa cavalerie de paysans propriétaires, de race turque, que leurs biens mettoient en état de se passer de paye. Ce prince étoit humain et ami des lettres. Il bâtit à Pruse une belle mosquée, fonda un hôpital et une académie avec une magnificence royale. Mais sa dévotion et sa charité ne l'empêchoient pas de travailler à augmenter son royaume, aux dépens des petits princes musulmans ses voisins. Cantacuzène, empereur grec, ne se mit à l'abri de ses attaques qu'en lui donnant une de ses filles en mariage. Cette alliance fut très avantageuse aux Grecs, qu'Orchan secourut souvent contre les ennemis qui

Othman, premier sultan. 1300.

les attaquoient. Les historiens turcs vantent la piété et la justice de ce prince. Il mourut à soixante-six ans, dont il avoit régné trente-cinq.

Amurat I, troisième sultan. 1356.

Malgré la bonne intelligence qui régnoit assez souvent entre les Grecs et les Turcs, ceux-ci ne perdoient pas l'occasion de prendre sur les premiers ce qui étoit à leur bienséance.

Amurat I, fils et successeur d'Orchan, passa le détroit de Gallipoli, et s'empara d'Andrinople. Il paroît, par ce qui lui arriva dans cette ville, qu'alors l'empereur turc n'étoit pas plus dispensé qu'un autre des formalités de la justice, ni des devoirs extérieurs de la religion. Amurat fut appelé en témoignage devant le muphti, qui joignoit à cette qualité celle de juge de la nation. Comme il étoit près de parler, le muphti l'arrêta. « Votre témoignage, lui dit-il, ne peut faire foi. » Le prince le regarda, fort étonné. « Comme empe-« reur, lui dit le ministre de la religion, votre parole est « sacrée ; mais ici elle n'est d'aucune force. La justice « n'admet pas le témoignage d'un homme qui ne s'est « pas encore uni dans les prières publiques au corps « des musulmans. » Amurat reconnut sa faute, et pour l'expier fit bâtir une mosquée, accompagnée d'écoles.

Amurat I a institué les janissaires, ou a donné une constitution stable à la milice qu'Orchan II avoit établie. Il ordonna que le cinquième esclave de ceux qui seroient faits chez l'ennemi appartiendroit à l'empereur. Comme les courses chez les peuples voisins, surtout chez les Grecs, étoient alors fréquentes, en peu de temps ces captifs formèrent un corps assez nombreux de jeunes gens, auxquels on faisoit embrasser

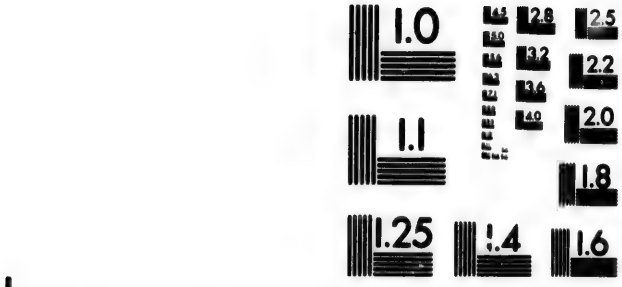
l'islamisme. L'empereur envoya cette nouvelle armée à un haji, ou docteur, fameux par ses miracles et ses prophéties, le priant de recommander à Dieu cette milice dans ses prières. Le saint met sur la tête de l'un d'entre eux la manche de sa robe, et dit : « Que leur « nom soit Janissaires ; ce qui signifie de nouveaux « soldats. Que leur contenance soit vive et fière ; que « leur main soit victorieuse, leur épée tranchante, « leur lance toujours prête à frapper l'ennemi ; que, « quelque part qu'ils aillent, ils puissent retourner « avec un visage de santé. » Depuis ce temps, le nom de janissaires leur est resté. Leur bonnet a la forme de la manche du haji. Ils forment un corps de quatre mille hommes, le plus redoutable corps de la milice turque.

La mort d'Amurat est accompagnée d'une circonstance remarquable. Il venoit de gagner une bataille sur les Hongrois, les Valaques, les Albanois, les Triballiens, et d'autres peuples réunis. En se félicitant de sa victoire sur le champ de bataille, il dit : « Ce succès « me fait d'autant plus de plaisir, que j'ai rêvé cette nuit « que j'étois percé par une main ennemie. » A cette parole, un Triballien, qui étoit couché entre les morts, se lève, plonge son poignard dans le ventre de l'empereur, et le tue. Il avoit régné trente-trois ans, et vécu soixante-quatorze. Ce prince est renommé pour sa justice, sa sobriété, sa modestie, sa piété. Il aimoit beaucoup la conversation des savants.

Bajazet, quatrième sultan. 1389.

Quoique l'aîné des deux fils d'Amurat, Bajazet eut besoin du suffrage des grands pour monter sur le trône. Son frère, qui voulut s'y placer aussi, fut étranglé. C'est le premier exemple, entre les Turcs, de cette

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"

Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
4.0
2.0
1.8
1.1
1.0

cruauté, devenue commune. Bajazet est célèbre par ses victoires, et par le plus accablant des malheurs. Jamais prince n'a été plus prompt ni plus secret dans ses expéditions. Il alloit d'Asie en Europe, retournoit d'Europe en Asie, avec la vitesse de la foudre. Aussi les Turcs l'ont-ils surnommé l'Eclair. Rassembler une armée, la séparer, la réunir, disparoître, revenir sur ses pas, se montrer de nouveau, lorsqu'on le croyoit fort loin, toutes ces opérations lui étoient familières; mais il trouva quelquefois des ennemis aussi actifs et aussi prompts à profiter des circonstances.

Bajazet venoit de battre Etienne. L'armée du Moldave étoit en déroute. Le prince fuyoit, entraîné par les autres: poursuivi de près, il se présente aux portes de la ville de Nems, où il avoit laissé sa mère avec une forte garnison. Cette généreuse femme lui crie du haut des murailles: « Retourne, va effacer la honte de ta « défaite. J'aime mieux que tu périsses de la main d'un « ennemi, que d'avoir à te reprocher l'infamie de de- « voir la vie à une femme. » Etienne s'éloigne, le cœur percé des reproches de sa mère, rencontre un trompette, lui ordonne de sonner la charge. Douze mille Moldaves échappés au carnage le rejoignent en un clin-d'œil; le prince à leur tête fond sur les ennemis épars dans la campagne, les met en fuite à son tour, pénètre jusqu'à la tente impériale, et force Bajazet de se retirer avec une suite peu nombreuse à Andrinople.

C'étoit alors sa capitale. Il n'y a pas de moyens qu'il n'ait employés, force et ruse, pour s'en faire une beaucoup plus importante, et pour établir son trône dans Constantinople. Il étoit maître du détroit par une flotte, la première que les empereurs turcs aient fait con-

struire. Jusqu'alors ils avoient transporté sur des vaisseaux pris au Hazarol des troupes destinées à ravager le territoire des Grecs. Bajazet y porta une armée entière jusque sous les murs de Constantinople. Il n'y eut point d'assaut; Bajazet comptoit s'en emparer à l'aide d'une division entre l'empereur régnant et un compétiteur; mais le premier aima mieux céder le sceptre à son rival, que de le voir tomber entre les mains des Turcs. Bajazet fut forcé de se contenter d'un tribut; mais il marqua ses prétentions sur la ville, en exigeant qu'il y fût établi un tribunal mahométan, pour juger les causes de ceux de ses sujets qui y vivoient.

Peut-être seroit-il revenu mettre le siége devant cette ville, s'il n'en avoit été détourné par la nécessité de se défendre contre le fameux Tamerlan. Les historiens les plus estimés conviennent que le sultan s'attira cet ennemi sur les bras par son orgueil et ses bravades. Il répondit toujours avec une fierté insultante aux prévenances du Tartare, qui ne demandoit pas mieux que de se concilier sur de légers différents, que le voisinage occasionoit; mais il semble que Bajazet, jaloux de la gloire de ce conquérant, brûloit du desir de se mesurer avec lui. Il s'en donna le plaisir dans les plaines d'Angoury, autrefois Ancyre, où se livra une des plus sanglantes batailles que le soleil ait jamais éclairées. Elle dura une journée entière. Il y périt des milliers de soldats des deux côtés. Après des efforts prodigieux de valeur, Bajazet fut vaincu et pris. Il y a deux relations très différentes sur la manière dont le vainqueur le traita: l'une dit que Tamerlan le traînoit à sa suite, enfermé dans une cage de fer, et qu'il lui

jetoit les morceaux de sa table; l'autre, plus suivie et plus digne du conquérant de l'Asie, porte qu'il reçut son prisonnier avec égard et affection, qu'il le consola dans sa disgrace, et qu'il avoit dessein de lui rendre sa couronne; mais Bajazet mourut dans les fers à l'âge de cinquante-huit ans, après quatorze ans d'un règne glorieux, dont la dernière catastrophe ternit l'éclat.

1402. On compte onze ans d'interrègne, c'est-à-dire du temps qui s'écoula pendant que les trois fils de Bajazet gouvernèrent chacun une partie de ses états, jusqu'au temps où l'un d'eux les réunit tous. Soliman, l'aîné, qui s'étoit sauvé de la bataille, ramassa quelques débris, et se soutint loin de Tamerlan. Quand il sut la mort de son père, il prit le titre de sultan. Tamerlan l'engagea à se rendre auprès de lui, disposé, à ce qu'il paroît, à lui mettre la couronne sur la tête; mais Soliman reçut mal les députés. Le vainqueur piqué fit venir Musa, second fils de Bajazet, lui mit le sceptre entre les mains, et lui dit: « Reçois l'héritage de ton « père. Une ame vraiment royale sait conquérir des « royaumes et sait les rendre. C'est la seule grandeur à « laquelle j'aspire. » Le Tartare se retira ensuite dans ses états, et laissa les deux rivaux se d[illegible]ter l'empire qu'il dédaignoit. Soliman étoit brave, mais livré à ses plaisirs, peu scrupuleux en fait de religion, et adonné au vin. Ces défauts firent passer plusieurs seigneurs avec leurs troupes du côté de Musa, qui étoit sage, mais un peu trop prudent pour une nation qui préféroit dans les princes les vertus militaires à toutes les autres. Un troisième frère, nommé Mahomet, se tenoit à Amasie, d'où il considéroit la lutte de ses deux frères. Soliman succomba plus à ses débauches qu'à l'ascen-

dant de son frère. Il fut tué, étant ivre, dans le bain. Quand Mahomet ne se vit plus qu'un ennemi à combattre, il alla trouver Manuel, empereur grec, et lui demanda des secours. L'empereur lui donna tout ce qu'il put de troupes, et accompagna ce service des manières généreuses qui peuvent relever le prix d'un bienfait. Les seigneurs turcs attachés à Musa, plutôt par haine et indignation de la mauvaise conduite de Soliman, que par affection pour Musa, ne virent pas plutôt sur les rangs un prince qu'ils pouvoient estimer, qu'ils passèrent en grand nombre de son côté. Musa abandonné fut tué en fuyant, et Mahomet fut proclamé à sa place.

Mahomet I, cinquième sultan. 1413.

En montant sur le trône, Mahomet eut occasion de montrer un très beau caractère, un caractère clément et reconnoissant. Le prince de Caramanie, auquel l'empereur avoit déja accordé le pardon d'une rebellion, sur les promesses les plus sacrées de rester fidèle, se révolta de nouveau, et fut pris. Amené devant Mahomet, ce prince lui dit : « Ton ame perfide t'a montré « à trahir ta foi. Je trouve dans la mienne des senti- « ments plus magnanimes, et plus conformes à la ma- « jesté de mon nom. L'honneur de ma couronne ne me « permet pas de te rendre la pareille. Ce seroit ternir « ma gloire que de punir un infame comme toi. » Il lui fit grace, à la vérité ; mais il lui rendit ses états, ce qui est peut-être trop ; cependant il eut la précaution de mettre des garnisons dans ses meilleures places.

La générosité de Manuel, lorsqu'il donna des secours à Mahomet pour conquérir son empire, n'avoit pas été sans espérance de récompense. Mahomet s'étoit engagé à des restitutions de places et d'argent. Quand

il fut paisiblement établi, Manuel lui envoya une ambassade de personnes les plus qualifiées de sa cour, pour le féliciter, et lui rappeler aussi ses promesses. Le sultan y satisfit avec la plus grande exactitude, et renvoya les ambassadeurs chargés de présents, avec cette réponse : « Rapportez à l'empereur, mon père, « qu'ayant été rétabli par son secours, et par la grace « de Dieu dans les états de mes ancêtres, je serai à « l'avenir aussi soumis à ses volontés qu'un fils doit « l'être aux volontés de son père, et que jamais je ne « manquerai de reconnoissance pour ses bienfaits ; qu'il « me commande ce qu'il lui plaira, je l'exécuterai avec « promptitude et avec soin. » On a aussi de lui une belle réponse à des ambassadeurs de Servie, de Bulgarie, et d'autres petits princes des pays qui ont formé depuis la Turquie d'Europe. Il les admit à sa table, but à leur santé, et leur dit en les congédiant : « Rapportez « à vos maîtres que je leur offre la paix, que j'accepte « celle qu'ils m'offrent, et que je souhaite que le Dieu « de la paix soit contraire à ceux qui la violeront. »

Il y a un événement dans sa vie qui contraste avec l'indulgence qu'il eut pour le prince de Caramanie; mais la politique fait souvent taire la nature. Lorsque Bajazet fut pris à Pruse, on chercha inutilement son plus jeune fils, Mustapha, qui avoit combattu avec son père. L'opinion la plus générale fut qu'il étoit resté entre les morts; mais long-temps après on apprit qu'un homme qui se disoit Mustapha paroissoit en Valachie. Il se trouva soutenu par Cinéis, gouverneur de Nicopolis, et maître du cours du Danube. Son parti grossissoit ; il devint assez formidable pour que Mahomet se crût dans la nécessité d'aller combattre en per-

sonne. L'usurpateur faux ou prétendu fut battu, et se sauva dans une place grecque avec son protecteur. Le gouverneur, sommé de les livrer, refusa de les rendre sans l'aveu de l'empereur de Constantinople. Manuel approuva la conduite du gouverneur, de n'avoir pas voulu abandonner des hommes qui s'étoient jetés avec confiance entre ses bras; mais il prit avec Mahomet, son ami, des mesures d'après lesquelles on peut conjecturer que ce Mustapha n'étoit pas aussi imposteur qu'on vouloit le faire croire. Ils convinrent que le prisonnier seroit remis à Manuel, qui le feroit garder tant qu'il vivroit; qu'après sa mort ses successeurs seroient libres d'en disposer, et Mahomet s'obligea à payer tous les ans une très grosse somme, tant pour les frais de garde que pour l'entretien. On n'auroit pas pris tant de précautions pour une imposture manifeste. D'ailleurs tous ceux qui virent ce Mustapha lui trouvèrent des traits de celui qu'il disoit être son père. Ses discours ne démentoient pas la ressemblance. C'est donc une tache dans la vie de Mahomet, si estimable d'ailleurs, d'avoir condamné son frère à une prison perpétuelle, et de n'avoir pas écouté à son égard les sentiments généreux qu'il avoit montrés pour le prince de Caramanie. Mahomet ne régna que neuf ans, et en vécut quarante-sept. Sa mort fut cachée quarante jours par son visir Ibrahim, afin de donner le temps à Amurat, son fils aîné, de revenir de Romélie, où il faisoit la guerre. Mahomet l'avoit ainsi ordonné. Il nomma en même temps son ami Manuel tuteur de ses deux autres fils, pour mettre leur vie en sûreté s'il étoit possible.

Amurat II, sixième sultan. 1422.

Amurat n'avoit que dix-huit ans. Manuel craignit

qu'on n'abusât de son âge, pour lui faire dicter quelque ordre cruel contre ses deux frères. En qualité de tuteur, il demanda ses pupilles ; on les refusa sous le prétexte plausible qu'il ne convenoit pas d'exposer ces jeunes princes à être élevés dans la religion chrétienne. L'empereur de Constantinople déclara, puisqu'on ne lui accordoit pas sa demande, qu'il sauroit donner un autre successeur à Mahomet. En effet, il mit en liberté ce Mustapha, qu'on avoit presque traité comme un imposteur, et lui donna des secours. La guerre s'alluma entre l'oncle et le neveu ; elle fut très vive. Mustapha, bien différent de Mahomet son frère, manqua de parole au vieux Manuel, et refusa de lui remettre une place qu'il lui avoit promise : celui-ci l'abandonna ; alors il ne put résister à Amurat, et fut fait prisonnier. Le neveu condamna son oncle à être pendu en place publique, afin de perpétuer l'opinion que c'étoit un imposteur. Ainsi que Manuel l'avoit prévu, le sultan se défit de l'aîné de ses deux frères. Quelques seigneurs, par commisération, prirent les armes pour sauver le second, mais il tomba aussi entre les mains de son impitoyable frère qui le fit étrangler, quoiqu'il n'eût que six ans.

La politique, autant que le desir de mettre en sûreté ses pupilles, avoit fait entrer Manuel dans le complot des mécontents. Ils ne lui furent pas inutiles ; car les embarras qu'ils causèrent à Amurat le forcèrent de lever le siége de Constantinople, qu'il attaquoit à la tête de deux cent mille hommes. Il paroît que le Turc se fit alors un autre plan de guerre : ce fut de tomber sur les peuples qui pouvoient donner du secours

à cette capitale, de la cerner de loin, de l'isoler. De là les guerres dans lesquelles Amurat s'engagea contre les Transylvains, les Ibériens, les Valaques, et tous les habitants de la Romélie, qui pouvoient être de quelque utilité à Constantinople, et sur-tout contre la Hongrie. Pour la première fois, les Turcs attaquèrent Belgrade, qu'ils ont si souvent convoitée depuis. Les victoires d'Amurat amenèrent une paix qu'Etienne, roi de Hongrie, jura sur les évangiles. Le sultan la desiroit par un motif qu'on ne devineroit pas ; c'étoit de se délivrer des embarras du trône pour mener une vie tranquille. Il abdiqua, et remit la couronne à Mahomet, son fils, à peine sorti de l'adolescence.

Le roi de Hongrie s'imagina que la démission d'Amurat alloit lui donner la facilité de recouvrer ce qu'il avoit perdu. Sur ses instances, il se forme une espèce de croisade. Bohémiens, Polonois, Allemands, Vénitiens, François, accoururent sous ses étendards. Les Turcs, appréhendant que leur jeune empereur ne fût pas capable de résister à ce torrent, pressèrent le père de reprendre le sceptre. Il gagna la fameuse bataille de Varna, dans laquelle le roi de Hongrie fut tué. On dit qu'Amurat fit mettre au bout d'une lance le traité qu'Etienne violoit, avec un écriteau portant des imprécations contre sa mauvaise foi. Après cet exploit, Amurat retourna à sa retraite. Il la quitta encore pour apaiser une révolte de janissaires. Alors il retint les rênes du gouvernement, qu'il rendit illustre jusqu'à la fin, par de nouvelles défaites des Hongrois, et par celle de Scanderberg, prince d'Epire, qui, avec des forces médiocres, balança souvent la victoire, et ren-

dit les dernières années d'Amurat aussi guerrières que les premières. Amurat vécut quarante-neuf ans, et en régna trente.

Mahomet II, septième sultan. 1451.

Mahomet II, à l'âge de vingt-un ans, étoit déja monté deux fois sur le trône, et deux fois il en étoit descendu avec la docilité d'un enfant soumis. De plusieurs frères qu'Amurat lui avoit donnés, il n'en restoit qu'un de six mois; les autres étoient morts de maladie: Mahomet prévint toute inquiétude de sa part en le faisant mourir. Son régne, qui dura trente ans, ne fut qu'un enchaînement de combats et de victoires, sans presque aucun revers. Il eut cependant en tête des capitaines capables de suspendre ses progrès et de dompter son ambition, si leurs forces eussent répondu à leur courage. Dans ce nombre, on compte le célèbre Huniade, grand administrateur de Hongrie; Mathias Corvin, son fils, et sur-tout Scanderberg, le héros des Epirotes, et même des Turcs; car ils ne parlent de ce guerrier qu'avec respect; et, après sa mort, ils firent des reliques de ses os, qu'ils portoient comme un préservatif dans les dangers.

On a vu qu'Amurat avoit préparé les voies à Mahomet pour la destruction de l'empire grec, alors renfermé presque tout entier dans Constantinople, et dont tous les environs étoient déja couverts de forteresses turques, comme d'autant d'avant-postes destinés à faciliter le siége. Mahomet y ajouta les deux châteaux d'Asie et d'Europe, qui interceptoient à la ville tout commerce avec la Méditerranée, et parut enfin sous ses murailles à la tête de quatre cent mille hommes. Le succès ne pouvoit être douteux, avec une pareille armée de terre et de mer, fournie d'une artillerie telle

qu'on n'en avoit jamais vu, remarquable par la multitude des pièces et la grosseur du calibre; mais tout assuré que paroissoit être le succès d'une pareille multitude, contre une garnison de cinq ou six mille hommes, la victoire se fit acheter. Mahomet se conduisit, à la prise de la ville, d'une manière équivoque, cruelle et insensée, faisant grace à quelques vaincus, et en livrant d'autres au tranchant de l'épée, quoiqu'ils ne dussent point paroître plus coupables à ses yeux; mais il n'y eut point, comme on l'a vu, de distinction pour la ruine. Elle fut générale, et le pillage n'épargna personne.

La capitale prise, Mahomet tourna ses armes contre ce qui restoit à l'empire grec, tant en îles qu'en terre ferme. Il imposa d'abord tribut à la Morée, la conquit, la perdit par les efforts des Vénitiens, et s'en empara entièrement à l'aide de la mésintelligence qu'il excita entre ses défenseurs. Il prit les deux Phocées, s'empara de Chio, de Lesbos, se fit honneur de ranger Athènes sous sa domination, et de commander dans le pays autrefois soumis aux lois de Lacédémone. Les Albanois, braves soldats, qu'on croit descendants des anciens Epirotes, lui furent d'une grande utilité. La mort de Scanderberg livra l'empire au sultan. Mathias Corvin mit des bornes à ses exploits en Servie, et les chevaliers de Rhodes opposèrent à ses invasions maritimes un boulevard qu'il ne put renverser; mais il se prépara une entrée en Italie par le port d'Otrante. Qu'on se peigne les flots de sang que fit couler l'ambition de cet empereur, et le malheur des peuples dont il auroit dû respecter la soumission à leurs princes et à leurs lois, et dont ce barbare vainqueur punit toujours

cruellement la fidélité. On lui attribue cependant des qualités estimables. Sa bravoure et son habileté dans la guerre n'ont pas besoin d'être relevées : il n'en a donné que trop de preuves. Il étoit très versé dans les sciences turques, sur-tout dans l'astronomie. Il parloit grec, latin, chaldéen, persan, aimoit beaucoup l'histoire, punissoit sévèrement le vol et toute sorte d'injustice, lui le plus grand voleur et le plus injuste des hommes. Par une suite de ces défauts que les grands convertissent pour eux en vertus, Mahomet ne respectoit ni la religion, ni les traités, quand ils se trouvoient en concurrence avec ses intérêts, et il ensanglanta son sceptre pendant trente ans.

Bajazet II, huitième sultan, 1480.

Quand Mahomet mourut, Bajazet, son fils aîné, qu'il avoit nommé son successeur, étoit dans son gouvernement d'Amasie, où il se préparoit au voyage de la Mecque. Les grands lui écrivirent qu'il seroit bien plus avantageux à la religion et à l'état qu'il vînt les aider de ses armes et de ses conseils, que de s'occuper d'un pélerinage; mais il répondit qu'il n'étoit pas en son pouvoir de différer le *très bénit pélerinage*, et qu'il renonceroit plutôt à l'empire de l'univers, que d'être infidèle à son vœu; et afin que les affaires ne souffrissent pas de son absence, ce sultan leur manda qu'ils pourroient reconnoître pour souverain, jusqu'à son retour, Corcul, son fils, jeune prince plein de douceur et de modestie, et sans la moindre teinte d'ambition, comme il le fit bien voir lorsque son père revint au bout de neuf mois. Le dévot empereur, ne sachant pas trop comment il seroit reçu, écrivit à son fils de garder l'empire, et aux grands de lui obéir. Pour lui, il ne demanda que de vivre à Nicée en homme privé. Les

grands, qui étoient fort contents de Corcul, allèrent le trouver, et lui dirent, sans s'expliquer autrement, qu'apprenant le retour de son père, ils venoient savoir quel étoit son bon plaisir dans cette circonstance. Il est certain que, pour peu que le prince eût témoigné le desir de garder l'empire, il avoit gouverné tellement à la satisfaction de tout le monde, que la couronne lui seroit restée; mais Corcul répondit avec une espèce d'indignation : « Est-ce que vous doutez de ma « fidélité à l'égard de mon père ? Votre discours artifi- « cieux me le feroit croire. Ignorez-vous que mon père « ne m'a pas résigné sa couronne ? Il m'a seulement « chargé de commander à sa place jusqu'au retour « d'un pélerinage entrepris pour le bien de son ame et « celui de l'état. En l'acceptant, je n'ai prétendu avoir « d'autre mérite que de lui obéir. L'empire est à lui; « qu'il le reprenne, je résigne le sceptre : jamais vous « ne me verrez d'autres dispositions que celles de fils « et de vassal. » Il mena lui-même tous les grands au-devant de son père. Quand il l'aperçut, il leur dit : « Ce « que vous avez vu en moi jusqu'ici n'étoit que son « ombre; la lumière paroît, et l'ombre s'évanouit. Ainsi « à lui seul appartiennent l'obéissance et le respect. » Corcul assista au couronnement de son père, lui rendit les premiers hommages, et partit pour Magnésie avec les apanages et les appointements d'un empereur.

Pendant l'absence de Bajazet, l'horizon ottoman s'étoit couvert d'un brouillard que son retour dissipa. Ce prince étoit né avant qu'Amurat, son père, fût sur le trône. Il lui naquit un frère nommé Zizim, depuis que le père posséda l'empire. Zizim, à ce titre,

prétendit que la couronne lui appartenoit, et qu'injustement son père en avoit disposé en faveur de son aîné. Il crut l'absence de Bajazet favorable pour faire valoir ses droits. Le parti qu'il se forma le plaça sur le trône à Pruse. Ce fut avec beaucoup de chagrin qu'il apprit le retour de Bajazet, et qu'il se vit contraint de disputer contre son frère une possession qu'il croyoit plus facile d'enlever à son neveu. En effet, la présence de Bajazet dissipa presque tout d'un coup les partisans de Zizim. Il ne fallut qu'une bagatelle pour décider la querelle. Zizim vaincu s'enfuit chez les chrétiens, où il mourut, comme on verra, victime d'une trahison.

Le dévot Bajazet ne fut pas moins guerrier que son père. Il vainquit les Moldaves, conquit la Caramanie, rendit plusieurs princes d'Asie tributaires, attaqua avec succès la Syrie, soumit la Croatie, fit de grands ravages dans la Morée malgré les Vénitiens, mit des troupes à terre dans l'île de Rhodes, enleva du butin, et prépara la conquête de l'Egypte, en ôtant aux Mamelucks, qui commandoient dans ce pays, les secours nécessaires qu'ils tiroient de la Circassie. Ces Mamelucks étoient un corps militaire qui s'étoit emparé de l'Egypte. Ils se recrutoient dans la Circassie, d'où ils tiroient de braves soldats. Bajazet, dans le dessein de leur ôter cette ressource, fondit dans la Circassie, parcourut le pays d'un bout à l'autre, et en emmena un nombre infini de captifs. Ainsi il tarit la source de la milice des Mamelucks. Cailebai, leur chef, prévoyant la suite de ces précautions, en mourut de chagrin.

Après tant d'exploits on sera étonné de voir Bajazet, taxé d'indolence, d'indifférence pour la gloire de l'em-

pire, succomber flétri par cette imputation. Epuisé de fatigues, et, dit-on, de débauches, il destina la couronne à Ahmed, son fils aîné. Sélim, puîné, instruit de cette disposition, demanda à main armée la préférence. Il fut battu. Bajazet défendit qu'on poursuivît les fuyards, dans l'espérance que son fils, dompté par cette disgrace, rentreroit dans son devoir. Tranquille de ce côté, il reprit le dessein de remettre l'empire à Ahmed. Celui-ci, redoutant apparemment les intrigues de son frère, refusa opiniâtrément. Le vieil empereur, plutôt que d'abandonner son sceptre à un fils rebelle, se résigna à en porter le poids jusqu'à la mort.

Pendant qu'il vivoit tranquillement dans ces dispositions, il apprend que Sélim vient lui faire une visite, et se trouve déja près de Constantinople. Ce prince n'avoit qu'un train médiocre; mais il étoit bien sûr de le voir grossir par le plus grand nombre des seigneurs qui étoient prévenus, et surt-tout par les janissaires ennuyés d'une paix de dix ans. Sélim avoit eu l'adresse de se faire prier. « Non, répondit-il aux premières « instances, je ne puis me résoudre à rien faire contre « la volonté de mon père. Hélas! l'expérience m'a assez « appris que Dieu ne me favoriseroit pas. » Cependant il céda. A son approche, toute la cour du vieil empereur, à quelques uns près, l'abandonna successivement, et défila vers son fils. Il fut huit jours à recevoir ces déserteurs. Pendant ce temps, il envoyoit dire à son père qu'il ne vouloit que lui rendre ses respects. « Si « telle est son intention, disoit le vieillard, pourquoi « diffère-t-il? S'il couvre de ce prétexte des projets im- « pies, pourquoi perd-il son temps inutilement? » A la

fin, l'hypocrite se démasqua; mais il donna à ses prétentions une tournure qui pouvoit encore lui laisser l'honneur d'un respect apparent.

« Va dire à mon père, dit-il à un de ses envoyés, que « je ne veux me départir en rien de l'obéissance que je « lui dois, que je suis prêt à suivre ses ordres, quelque « part qu'il lui plaise de m'envoyer. Je le supplie seule- « ment de vouloir m'éclaircir de quelques doutes que « j'ai sur le gouvernement présent. » Sélim entroit ensuite, sous la forme de questions, dans une critique amère du gouvernement. Pourquoi son père ne repoussoit-il pas le roi de Perse? Pourquoi ne déclaroit-il pas la guerre à celui d'Egypte? Pourquoi laissoit-il avilir son empire et languir ses troupes dans une oisiveté méprisable? « Sont-ce là, disoit-il en parlant des cour- « tisans restés auprès de son père, sont-ce là ces héros « invincibles qui faisoient jadis respecter le nom de « Bajazet par toutes les nations voisines? Ils mènent « aujourd'hui avec lui une vie molle et efféminée. Où « est donc l'honneur du sceptre ottoman? où est la « discipline militaire? où est le zéle de nos pères pour « la propagation de la foi? » Après ces questions ironiques, le zéle de Sélim se radoucissoit. Il disoit: « Je « laisse à mon père à juger s'il ne seroit pas juste de « punir les auteurs de ces désordres, et ceux qui né- « gligent d'y remédier. A moins qu'on ne travaille au « plus tôt à couper la racine de la corruption, j'ai peur « que nous ne devenions les spectateurs de la ruine de « l'empire, et ce mal que je crois inévitable, à quoi « faudra-t-il l'attribuer? est-ce à la valeur de nos en- « nemis, ou à notre négligence? »

« Ah! je ne vois que trop, dit l'empereur au messa-

« ger, que mon fils n'est pas venu ici dans l'intention « de voir son père. Il veut être empereur, à quelque « prix que ce soit; c'est une disposition du ciel même, « je n'en puis douter après le songe que j'ai fait la nuit « dernière. J'ai vu ma couronne mise sur la tête de « Sélim par la main des soldats: ce seroit une impiété « de ne pas obéir à la volonté de Dieu. Je me soumets « à la Providence, puisqu'elle en ordonne ainsi. Je ré- « signe ma couronne à Sélim. » Il y eut ensuite un combat de déférence entre le père et le fils. Sélim pria son père de demeurer au palais. Bajazet persista à le refuser. « Un même fourreau, dit-il, ne peut servir à « deux épées. » Il fit emballer ce qu'il avoit de plus précieux. On s'embrassa: Sélim reçut affectueusement la bénédiction de son père. Le vieil empereur se mit en route, mais lentement, comme un homme qui s'éloigne avec peine et tourne souvent la tête. Le chagrin ou le poison abrégèrent ses regrets. Il ne passa pas quinze lieues. On ramena le corps à Constantinople. Sélim alla à sa rencontre en grand deuil, et rentra avec la pompe funèbre qui ressembloit à un triomphe.

Les historiens ne sont pas d'accord sur l'âge de Bajazet. Les uns lui donnent soixante et deux ans quand il mourut, d'autres soixante et seize ou quatre-vingts. Il en régna trente-deux. Il ne peut rester aucun doute sur son attachement à sa religion, puisqu'au commencement de son règne il préféra au trône l'accomplissement d'un devoir religieux. Cependant son fils osa l'accuser de tiédeur à cet égard. Il y a des circonstances dans lesquelles toute calomnie est bonne. En mourant même, il donna des preuves de son attention journalière aux plus minutieuses pratiques. En interprétation

d'un précepte de l'Alcoran, il faisoit soigneusement ramasser et conserver la poussière qui s'attachoit à ses habits. Il ordonna qu'après sa mort on en feroit une brique qui seroit placée dans son tombeau sous son bras; afin qu'il pût se présenter à Dieu *couvert de la poussière des souliers du Seigneur, et être ainsi préservé du feu de l'enfer.* Son caractère scrupuleux s'allioit avec l'amour des sciences. Il aimoit tous les arts, et il a laissé plusieurs monuments de son goût pour l'architecture.

Sélim, neuvième sultan. 1512.

La conduite de Sélim à l'égard de son père prépare à celle qu'il tint avec ses frères. Ahmed et Corcul, moins par desir de parvenir au trône que pour échapper à la haine de leur barbare frère, armèrent contre lui. Il les défit et les livra tous deux aux bourreaux. Il ordonna aussi la mort de cinq neveux, et de beaucoup de seigneurs qu'il jugeoit peu affectionnés à sa personne. Au reste, il ne lui falloit ni raisons ni prétexte pour condamner à mort. Il ordonna un jour au grand-visir d'arborer les queues de cheval, et de faire dresser les tentes dans un endroit convenable. Le grand-visir lui demande quel quartier il jugeoit convenable. Pour toute réponse, Sélim l'envoie au supplice. Même ordre à un autre, même question, même conséquence. Un troisième fait dresser les tentes vers les quatre points du monde. Sélim, charmé, s'écrie: « A la fin, la mort de deux visirs m'en a procuré un « troisième tel qu'il me le faut. »

Elevé sur le trône par le suffrage des soldats indignés du repos, et ne respirant que la guerre, Sélim songea à les satisfaire. Ils eurent lieu d'être contents s'ils ne desiroient que de combattre. L'empereur les mit sou-

vent aux prises avec les Perses, et peu de guerres entre ces deux peuples voisins et rivaux ont été aussi sanglantes. Ces premiers essais finirent, comme il arrive lorsqu'on se bat avec des forces égales: on se fit beaucoup de mal de part et d'autre, et ensuite la paix fut conclue. Sélim cependant gagna quelques provinces, et se procura l'inestimable avantage d'aguerrir ses soldats pour la grande expédition qu'il méditoit contre l'Egypte. Bajazet lui en avoit aplani le chemin, par les ravages qu'il avoit faits en Circassie, d'où les Mamelucks tiroient leur principale force. Cette guerre, dès le commencement, prit un caractère de fureur et d'opiniâtreté qui annonçoit la catastrophe; mais tout se passa entre les soldats; le peuple en souffrit peu, parcequ'il étoit neutre dans la querelle. Garrotté par les chaînes des Mamelucks, peu lui importoit de s'y débattre, ou de passer dans les fers des Turcs.

Causual Gauri, chef des Mamelucks, alla attendre Sélim près d'Alep en Syrie. La victoire, près de suivre les drapeaux de Gauri, ne favorisa les Turcs que parceque le Mameluck fut trahi. Ses deux principaux officiers l'abandonnèrent au milieu du combat. Outré de se voir vaincu, il se jette au milieu des plus épais bataillons, renverse tout ce qui se présente, court dans les rangs, comme dans un troupeau de moutons, écarte, tue sans distinction, appelant à haute voix Sélim; mais Sélim ne paroît pas, et Gauri, croyant le trouver dans chaque soldat qu'il frappe, fait une horrible boucherie. Enfin, hors d'haleine et écumant de rage, il tombe mort sur les corps de ceux qu'il avoit terrassés, et, ce qui est le plus surprenant, sans avoir reçu une seule blessure, de tant d'épées levées sur lui.

Tuman-Bey, son successeur, aussi brave et plus malheureux, n'eut pas la gloire de mourir comme lui au champ d'honneur, les armes à la main. Après une bataille perdue, il se défendit deux jours et deux nuits dans le Caire : il disputa toutes les rues pied à pied. Le sang y couloit par torrents. Tuman-Bey se sauva du carnage ; mais il fut pris à quelque distance, ramené à la ville, et pendu à la porte.

Après sa victoire, Sélim parloit d'aller à Jérusalem. Un de ses capitaines, qui lui croyoit bien d'autres affaires, lui demanda quand se feroit ce voyage. Il le demanda apparemment d'un ton qui déplut à l'empereur. Sélim lui répondit : « Ce sera quand il plaira à « Dieu ; mais pour toi, mon bon plaisir est que tu res- « tes ici », et il lui fit couper la tête. Sélim est le modèle des exterminateurs. Comme il ne croyoit s'assurer de la possession tranquille de l'Egypte que par l'extinction totale de ceux qui en avoient été les maîtres, il fit rechercher avec rigueur les Mamelucks. Il y eut des récompenses promises à ceux qui en indiqueroient, et des peines pour ceux qui en recéleroient. Quand il crut les avoir tous rassemblés, il fit dresser un trône superbe hors du Caire, sur le bord du Nil. On lui amena ces malheureux, qu'il faisoit égorger sous ses yeux, et on jetoit les corps dans la rivière. Le nombre des victimes, dit-on, monta à trente mille. Ainsi confirma-t-on le surnom qui lui avoit été donné, *Yavuz* (féroce), à cause de son génie furieux et tyrannique, qui ne lui permettoit pas de distinguer l'innocent du coupable : il ne voyoit autour de lui que des victimes. Tous les hommes lui paroissoient également dévoués à la mort.

La Providence purgea la terre de ce monstre après

neuf ans de règne. Il en vécut cinquante-quatre, et mourut dans de cruelles douleurs, causées par un cancer qui lui rongea les reins. On le loue d'avoir été vigilant, actif, soigneux de faire observer les lois. On disoit de lui, en forme de proverbe, pour exprimer sa sollicitude à se faire informer de tout : « Qu'il savoit le « matin ce qui s'étoit passé la nuit entre le mari et la « femme. » A son dernier moment, il marqua une justesse d'esprit qui fait la satire des monuments pompeux de quelques souverains repentants. Un de ses pachas, nommé Piri, le trouvant dans un moment de regret des exactions qu'il avoit commises à l'égard des négociants persans, lui conseilloit de faire bâtir de ce bien un hôpital pour les pauvres. Il lui répondit : « O Piri ! voudrois-tu que j'employasse par vaine gloire, « en œuvres de charité, le bien enlevé injustement aux « autres? Je ne le ferai jamais. Travaillons plutôt à le « faire rendre aux légitimes propriétaires. » Ce qui fut fait.

Une simple description des riches fleurons que Soliman attacha à sa couronne, villes, provinces, royaumes, le place dans un rang élevé entre les plus puissants monarques. Ses batailles, ses victoires par terre, lui donnent à juste titre le nom de guerrier infatigable. Les flottes nombreuses dont il couvrit les mers le distinguent entre les princes politiques qui ont senti l'utilité de se rendre formidables sur cet élément. La combinaison de ses plans, la justesse de ses mesures prouvent l'étendue de son génie et sa grande application. Du choix de ses ministres et de ses généraux, tous habiles dans leur genre, on doit conclure qu'il avoit, pour la connoissance des hommes, ce tact fin si

nécessaire aux souverains. Enfin, « rompre un œuf « contre un autre, sans se salir les mains », étoit un proverbe turc dont il se servoit souvent pour exprimer sa propre adresse à se procurer des succès, sans qu'il lui en coûtât rien, en armant ses ennemis les uns contre les autres.

Soliman, dixième sultan. 1520.

En prenant possession de l'empire turc, si prodigieusement augmenté par Sélim, son père, Soliman conçut le dessein de l'étendre autant du côté de l'Europe qu'il l'étoit du côté de l'Asie. Comme les alchimistes, en cherchant la pierre philosophale et en manquant leur grand but, font quelquefois des découvertes utiles, de même, de ce projet gigantesque, il resta à l'empereur turc des états européens qui le dédommagèrent de ses frais, entre autres le royaume de Hongrie presque entier. Cette conquête fut précédée par celle de Rhodes, île qui fut vaillamment défendue par ses braves chevaliers, sous le commandement de Villiers de l'Ile Adam, leur grand-maître. Soliman réussit dans cette entreprise, en sacrifiant une multitude d'hommes à l'épée des chevaliers en petit nombre. L'empereur turc observa fidèlement les conditions de la capitulation. Il marqua beaucoup d'égards aux chevaliers, et de respect pour le grand-maître qu'il appela son père. En voyant le vieillard s'éloigner tristement de ses foyers, il dit à un pacha : « Ce n'est pas sans « quelque peine que j'oblige ce chrétien, à son âge, de « sortir de sa maison. » Cette sensibilité fait honneur à Soliman ; mais ne vaudroit-il pas mieux ne pas faire naître les occasions de la montrer?

Le sultan se fit une large ouverture en Europe par la Hongrie. Le jeune roi Louis, en tâchant de lui fer-

mer ce passage, succomba à Mohatz sur la Drave. Quand on lui présenta la tête de cet infortuné prince, il détourna les yeux, et plaignit son sort, mais poursuivit ses conquêtes. Il avoit déja pris Belgrade, nommé le boulevard de la chrétienté; il s'empara de Bude, capitale de la Hongrie; pénétra jusqu'à Vienne; mais il échoua devant cette capitale de l'Autriche, et fut obligé de se retirer précipitamment: la Hongrie, trop affoiblie par ses pertes, ne put profiter de cette retraite pour affoiblir ses ennemis. N'ayant plus à combattre l'ennemi intérieur, elle vit son sein déchiré par les prétendants au trône. Après la mort du jeune roi, la rivalité éclata entre Jean Sepure, vaivode de Transylvanie, et Ferdinand, archiduc d'Autriche. Le premier, reconnu par la plupart des seigneurs hongrois, se mit sous la protection de Soliman, protection léonine, qui coûta la couronne à un fils qu'il laissa encore au berceau. La veuve, pressée par Ferdinand, avoit appelé Soliman à son secours. Il vient, plein de tendresse pour son protégé, bat l'Autrichien, fait les plus belles protestations à la mère, caresse l'enfant, les relégue l'un et l'autre dans une petite ville, et déclare la Hongrie province de son empire. Il y joignit la Transylvanie, l'Albanie, la Valachie, la Moldavie, plusieurs îles de l'Archipel, où il fit flotter son pavillon sous les ordres des célèbres corsaires Barberousse et Dragut. Enfin Soliman étendit sa réputation aux deux extrémités du monde. En même temps qu'il soumettoit Bagdad sur le Tigre, fidèle à François I, son allié, il joignoit sur les mers le croissant à l'oriflamme de France, faisoit des irruptions en Perse, et menaçoit l'Allemagne d'une invasion, lorsque la mort l'enleva

à soixante-quatorze ans, après quarante-un ans d'un régne qui finit encore par un triomphe. Zigeth, ville de Hongrie, qu'il assiégeoit, se rendit comme il expiroit.

Soliman eut le défaut qu'un poëte reproche au dieu d'un fleuve (*Uxorius amnis*) trop de complaisance pour sa femme. Roxelane, dans le dessein d'assurer l'empire à Bajazet, son fils chéri, inspira des soupçons à l'empereur contre Mustapha, né d'une autre femme, et prince estimable par ses belles qualités. Le père, ne voyant que par les yeux de la marâtre, appelle auprès de lui l'infortuné Mustapha, et sans l'entendre, le fait étrangler en sa présence. Il fut puni de son injuste cruauté par la discorde qui s'éleva entre ce même Bajazet et Sélim, autre fils de Roxelane. Ils levèrent des troupes l'un contre l'autre. Quand Soliman voulut les accorder, Bajazet lui écrivit insolemment de ne se point mêler de leur querelle. Roxelane étoit morte. Son favori, frappé de l'indignation du père, succomba. Il se sauva en Perse. La vengeance de Soliman l'y poursuivit et trouva le moyen de l'immoler, dans cet empire étranger, aux mânes de l'infortuné Mustapha. Il ne lui restoit plus, quand il mourut, que ce Sélim, qui lui succéda. Avant Soliman, les Turcs n'avoient que des coutumes non écrites; il les recueillit, et en fit un code qu'on suit encore aujourd'hui dans l'empire ottoman, d'où il a acquis le surnom de *faiseur de règles*, ou *législateur*.

Afin de tenir secrète la mort de Soliman jusqu'à l'arrivée de Sélim, qui étoit dans son gouvernement, le grand-visir fit tuer ses médecins et ceux qui avoient droit de l'approcher. Ainsi Sélim fut le premier qui ap-

prit à Constantinople et à l'armée la mort de son père. Soliman fut proclamé *martyr*, parcequ'il étoit mort faisant la guerre aux infidèles; et *conquérant*, parceque ses troupes, en son nom, prirent deux villes après sa mort. La première opération de Sélim fut la paix avec l'Allemagne et la Perse. Il détacha de l'empire de Russie trente mille Tartares Nogays, dont il peupla la Crimée, fit rentrer dans l'obéissance l'Yemen, où s'étoient manifestés des mouvements de révolte. Sa conquête de l'île de Chypre sur les Vénitiens est célèbre. Mais la fameuse victoire des Vénitiens sur les Ottomans, dans le golfe de Lépante, a passé chez les chrétiens comme une compensation du premier avantage. Un seigneur turc donna dans le temps une idée assez juste de ces deux événements. « La perte de la « flotte, dit-il, est pour Sélim ce que la barbe est pour « un homme à qui on l'a rasée, et à qui elle revient; « au lieu que la perte de Chypre est pour la républi- « que comme la perte d'un bras, qu'on ne recouvre « point quand il a été coupé. » En effet, Sélim remit bientôt en mer une autre flotte, qui l'aida à écarter les Espagnols de l'Afrique, et à faire reconnoître son autorité à Tunis et à Alger. Depuis ce temps, la Porte y a toujours joui plus ou moins de l'ascendant que Sélim s'y est procuré. Ce prince a peu fait la guerre par lui-même, cependant il n'en a pas moins passé pour brave. La nature semble l'avoir distingué de ses prédécesseurs par sa douceur. Il étoit familier avec ses domestiques, aimoit une honnête raillerie, la conversation des savants, et les farces des bouffons. On le loue pour sa libéralité, sa clémence, son équité. Personne n'a été plus régulier dans ses dévotions. Il

étoit très scrupuleux, excepté pour le vin, qu'il aimoit, et dont il usoit largement. Cet ami dangereux le tua à cinquante-deux ans, après huit ans et cinq mois et demi de régne.

Amurat III, douzième sultan. 1574.

Il ne faut plus s'attendre à trouver dans l'histoire turque de ces événements qui étonnent, attachent le lecteur, et fixent l'attention. Je comparerois volontiers cet empire à un fleuve qui, à force d'épouvanter par ses fréquentes inondations les habitants des plaines qui l'avoisinent, leur a fait prendre la précaution de le resserrer dans son lit par des digues qui les mettent à l'abri de ses ravages. De même, les voisins des Turcs, sans cesse harcelés par eux, sur-tout en Europe, ont élevé des boulevards, comme autant de digues contre les irruptions subites, et ont entretenu des corps d'armée toujours prêts à s'opposer aux invasions. Quant à l'Asie, pour me servir de la même comparaison, le torrent dévastateur a continué de s'y répandre de temps en temps, même au loin, parcequ'il n'y est pas contenu et réprimé par les mêmes moyens; mais les Turcs, s'y confondant avec les peuples qui ne leur résistent pas, ressemblent à un fleuve qui se perd dans les sables, sans mériter qu'on se donne la peine de suivre son cours. Ainsi les assauts, les combats, les négociations, étant presque toujours les mêmes, à quelques nuances près, on ne s'arrêtera en ce genre qu'aux faits qui présenteroient quelque singularité piquante, ou dont les suites ont eu un intérêt marqué. Il est donc possible que la vie d'un sultan turc, quoique bien nourrie de faits d'armes et de traités, se réduise à des événements domestiques en petit nombre.

Telle est celle d'Amurat III, quoiqu'il ait vécu cin-

quante ans, dont il régna vingt. Il a commencé par une atrocité qu'on doit, disent les auteurs, attribuer plutôt à une coutume politique qu'à un penchant de ce prince à la cruauté. Il fit étrangler en sa présence ses cinq frères; mais il ne put s'empêcher de répandre des larmes à la vue de ce tragique spectacle. La politique exigeoit-elle donc qu'il en fût témoin? Les janissaires se révoltèrent, et il fallut les apaiser par des largesses; mais, dans une autre occasion, les voyant entourer son palais, Amurat fit ouvrir ses portes, et fondit sur eux à la tête de ses domestiques. Cette audace lui réussit, et ils rentrèrent dans le devoir. C'est peut-être pour occuper cette milice indocile qu'Amurat, qui, dit-on, n'aimoit pas la guerre, la fit perpétuellement contre les Perses, souvent contre les Allemands, fréquemment contre les Vénitiens. Il soumit la Géorgie, la perdit, la recouvra; eut des succès et des revers chez les Druses, les Turcomans, dans la Crimée, la Valachie, la Croatie, la Transylvanie: vicissitudes qui confirment notre observation sur les bornes posées désormais aux invasions des Turcs.

Mahomet III, treizième sultan. 1595.

Dix-neuf frères étranglés, dix concubines enceintes de son père jetées à la mer, telles sont les prémices du régne de Mahomet III. Est-ce encore là de la politique? Trois révoltes de janissaires éclatèrent sous son régne. Deux furent apaisées par de l'argent, et la troisième par le sacrifice de ses ministres. Il sauva sa mère, dont la soldatesque lui demandoit la tête; il la sauva en l'éloignant pour un temps du gouvernement. Trop de confiance dans les femmes qui l'environnoient étoit chez lui un vice héréditaire; car on l'a aussi reproché à Amurat.

Non moins cruel pour sa propre race que pour celle de son père, Mahomet immola, sur de simples soupçons, son fils aîné, prince très estimé. Il ne prit d'autre part aux guerres de son temps que de les ordonner. Plongé dans les délices de son sérail, il ne donnoit aux affaires que l'attention qu'il ne pouvoit leur refuser. Ses sujets le payoient bien de son indifférence : il n'en étoit ni craint, ni aimé ; par conséquent il mourut peu regretté, dans la vigueur de l'âge, après neuf ans de règne.

Achmet I, quatorzième sultan. 1604.

Pour la première fois, les rênes de l'empire furent remises à un mineur, étant confiées à Achmet I, qui n'avoit que quinze ans ; mais ses jeunes mains n'en parurent point embarrassées. Il commença par éloigner la sultane, son aïeule, dont l'ambition et l'esprit intrigant avoient causé tant de chagrin à son père. Il eut besoin de fermeté pour rétablir dans toutes les parties du gouvernement le bon ordre, que la foiblesse de Mahomet avoit laissé altérer ; mais les janissaires, devenant tous les jours plus mutins, lui causèrent de l'inquiétude, et il ne s'en débarrassa qu'en les envoyant en Asie. Sous son règne, commencèrent, à Constantinople, les incendies, qui sont devenus si fréquents dans cette capitale. On prétend qu'ils éclatent seulement lorsque le peuple est mécontent, et que c'est sa manière de faire des remontrances. Sous le même règne, on voit le premier exemple de la résignation avec laquelle les grands s'abandonnent au fatal cordon, sur un simple ordre du sultan. Ainsi finit ses jours le grand-visir, auquel Achmet avoit des obligations. On dit qu'il n'étoit pas cruel ; cependant il commit des meurtres dans son sérail, par jalousie et par brutalité.

Il y entretenoit trois mille femmes, toutes chrétiennes, payoit quarante mille hommes, seulement pour la chasse du faucon; et, pour mettre toutes les exagérations ensemble, il incrusta les murailles de la superbe mosquée qu'il fit bâtir en émulation de Sainte-Sophie, de deux cents tables d'or, chargées du nom du prophéte et de sentences entourées de diamants, qui portent le prix de chaque table au moins à cinquante mille écus. Qu'on juge du reste de la dépense. Achmet a vécu vingt-neuf ans, et en a régné quatorze.

Mustapha, quinzième sultan. 1617.

Il eut un frère pour successeur; ce qui feroit l'éloge de son humanité, si on ne savoit que Mustapha dut la vie à la politique des grands, qui, ne voyant que ces deux rejetons de la maison impériale, lorsque Achmet monta sur le trône, l'obligèrent de conserver son frère. Ce prince, uniquement occupé de ses plaisirs, se montra indigne de la couronne. On l'avoit tiré d'une cellule dans le sérail; on l'envoya, au bout de trois mois, dans une prison aux Sept-Tours.

Othman II, seizième sultan. 1618.

On mit à sa place Othman, son neveu, fils aîné d'Achmet; il n'avoit que huit ans: ce n'étoit donc pas à lui que les janissaires auroient dû imputer le crime, énorme à leurs yeux, de transférer son trône en Asie, parcequ'il ne pouvoit pas les chasser de Constantinople, où ils le tourmentoient par leurs révoltes perpétuelles. A la vérité, ils massacrèrent le grand-visir, qu'ils croyoient auteur du projet: mais leur fureur s'étendit jusqu'au jeune empereur. Ils le déposèrent, l'enfermèrent dans une prison, et en tirèrent l'imbécille Mustapha. La première opération de ceux qui gouvernoient sous son nom fut le meurtre du jeune Othman, étranglé à douze ans, dans la quatrième année de son

régne. L'oncle profita peu du malheur de son neveu : la même incapacité qui l'avoit fait tomber du trône l'en précipita encore, mais avec des circonstances humiliantes. Il fut traité comme un fou, promené sur un âne, exposé à la risée et aux injures de la populace : puis reconduit en prison, où son successeur le fit étrangler.

Amurat IV, dix-septième sultan. 1622.

Ce successeur fut Amurat IV, frère de l'infortuné Othman. Il éprouva d'abord les mêmes disgraces que son frère de la part des janissaires, mais il les dompta lorsque l'âge lui permit de se mettre à la tête de ses armées. Alors il ne se vit plus exposé à aucune rebellion, ni de cette milice effrénée, ni des autres troupes. Aucun sultan n'a été aussi absolu, aucun n'a été aussi redouté, ni aussi redoutable. On rapporte qu'en dix-sept ans qu'il régna il tua ou fit tuer quatorze mille hommes. Ses divertissements étoient de courir la nuit dans les rues le sabre à la main, et de frapper tous ceux qu'il rencontroit. Il lui arrivoit aussi de tirer, des chambres hautes de son palais, des fléches sur ceux qui passoient. Ce prince étoit excellent archer, très bon cavalier, brave jusqu'à l'intrépidité. En campagne, il donnoit à ses soldats l'exemple de la frugalité et de l'éloignement de toute délicatesse. Il n'usoit que de nourriture grossière, n'avoit pour lit qu'un tapis, et dormoit la tête posée sur la selle de son cheval. On loue sa capacité pour les affaires, son esprit vif, pénétrant et solide.

Il lui falloit ces qualités pour qu'il ne lui arrivât aucun mal de ses nombreux défauts, dont il ne se cachoit pas, sur-tout de l'ivrognerie, vice si odieux aux Musulmans. On auroit dit qu'il prétendoit la mettre en

honneur, par son affectation à appeler pour compagnons de ses débauches les hommes les plus graves, les juges et les ministres de la religion. Il permit de vendre publiquement du vin, parcequ'il l'aimoit, et défendit de fumer du tabac, qu'il détestoit. Le goût du vin lui fut inspiré par l'aventure suivante. Se promenant déguisé dans les rues de Constantinople, il aperçut un homme qui se rouloit par terre, et excitoit les risées de la populace : il demande ce que c'est, on lui dit que c'est un homme qui a bu trop de vin ; en même temps, l'ivrogne se lève, et ordonne impérieusement au sultan de se ranger. « Comment! répond l'empereur, « tu me commandes de me ranger, moi qui suis le sul- « tan Amurat ? — Et moi, riposte cet homme, je suis « Mustapha l'ivrogne ; si tu veux me vendre cette ville, « je serai à mon tour sultan Amurat, et toi tu seras « Mustapha l'ivrogne. — Et de l'argent, pour l'acheter, « répond Amurat ? — Que cela ne t'embarrasse pas, ré- « plique l'ivrogne : je ferai plus, je t'achèterai toi-mê- « me. » Il se recouche, et se met à dormir.

Amurat ordonne qu'on le porte au palais. Mustapha, en se réveillant, se trouvant dans une chambre magnifique, ne sait s'il rêve, s'il ne seroit pas en paradis, et interroge ceux qui sont autour de lui. Ils lui racontent son aventure. Il est saisi de frayeur, en se rappelant le caractère cruel d'Amurat. Après quelques réflexions, il prend son parti, demande un pot de vin, et le met sous sa veste. Introduit devant le sultan : « Il me faut, « lui dit le prince, tant de millions pour le prix de la « ville; où sont-ils? » Mustapha montre son pot, et dit : « Sultan, voilà ce qui pouvoit acheter hier Constanti- « nople : ce trésor est préférable à la possession de l'u-

« nivers. » La gaieté de l'ivrogne frappe le sultan : il boit, sent une douce chaleur qui se répand dans ses veines, s'endort, se réveille la tête un peu ébranlée, boit de nouveau, par le conseil de Mustapha, pour le rassurer, et en prend si bien le goût, qu'il ne peut plus s'en passer, et Mustapha devient son principal favori.

Tiriaki, fumeur intrépide, effrayé cependant par les édits menaçants d'Amurat, s'étoit fait une fosse sous terre où il alloit fumer à son aise. L'empereur, sans doute averti, le surprend. Le fumeur alloit payer cher son plaisir, lorsqu'il s'écrie : « Va-t'en loin d'ici : ton « édit est fait pour là-haut, et ne s'étend pas sous terre. » Cette saillie sauva Tiriaki. Amurat aimoit les jouissances qui le rapprochoient du peuple, faire la cuisine, aller acheter lui-même du vin au cabaret, boire sans façon avec ceux qu'il rencontroit. Un plaisir d'empereur qu'il se donnoit quelquefois, étoit de faire des mariages bizarres, de femmes de quatre-vingts ans avec des jeunes gens de quinze ou vingt, et de jeunes filles avec des vieillards décrépits. Il mourut à l'âge de trente-un ans. Amurat ne laissa point d'enfants. Il avoit une bizarre fantaisie, c'étoit d'être le dernier de la race ottomane ; et pour cela, il eut dessein de faire mourir son frère Ibrahim, mais il donna l'ordre trop tard.

Ibrahim, dix-huitième sultan. 1639.

Lorsque les grands vinrent à la prison, où Ibrahim languissoit depuis quatre ans entre la vie et la mort, il se barricada, et refusa de laisser entrer personne. Il fallut lui apporter le corps de son frère. Cette vue le rassura : il ouvrit. On le plaça sur le trône. Il fut pour la volupté ce qu'avoit été son frère pour la débauche ;

mais il ne sut pas comme lui alterner les affaires avec les plaisirs. Sa mère s'empara du gouvernement. Elle soutint son empire sur son fils, en lui fournissant avec profusion les objets les plus capables d'entretenir ses desirs effrénés. Tous ceux qui vouloient gagner ses bonnes graces, ministres et généraux, se piquoient de la même émulation; mais il ne s'en tenoit pas à leurs offrandes. Une intrigante chargée de ses ordres parcouroit les bains, et lui rendoit compte des beautés dignes de ses regards. Malheureusement elle fit un tel éloge de la fille du muphti, que le sultan proposa au père de l'épouser. Le père, dans la crainte que ce ne fût une fantaisie passagère, refusa cet honneur. Emporté par la fougue de sa passion, l'empereur la fait enlever, la garde quelques jours dans son sérail, et la renvoie à son père avec mépris. Cette violence lui coûta la couronne et la vie. Le muphti, de concert avec d'autres seigneurs mécontents de la mollesse du sultan, de sa nullité dans le gouvernement, suscite une sédition de janissaires. Ibrahim, ne pouvant résister, consent à être déposé, et confiné dans son appartement avec la vie sauve; mais, quelques jours après, il fut étranglé, à l'âge de trente-trois ans, après en avoir régné dix.

Mahomet IV dix-neuvième sultan. 1649.

Il étoit le dernier des trois fils d'Achmet qui se succédèrent; et, par une singularité remarquable, trois fils d'Ibrahim montèrent sur le trône l'un après l'autre. Par une autre singularité, Mahomet régne avec éclat trente-cinq ans. Après un si long espace de temps, qui auroit dû consolider sa puissance, il est forcé d'abdiquer, et survit cinq ans à sa déposition, sans être troublé ni inquiété dans son appartement qui lui servoit

de prison : rare exemple de l'instabilité des choses humaines ! Ses exploits ne sont pas encore si éloignés de nos jours, qu'on ne se rappelle le fameux siége de Candie, dont la prise a assujetti l'ancienne Créte au Croissant. Au commencement du siécle, les pères racontoient aux enfants les combats dont ils avoient été témoins presque sous les murs de Vienne, lorsque le grand Sobieski rendit vains les efforts des Musulmans. Les armes de Mahomet furent plus heureuses contre Bude, capitale de la Hongrie. Toutes les parties de l'Allemagne, limitrophes de l'empire turc, ont toujours été ravagées par les généraux de ce sultan, qu'on a accusé de n'avoir su faire ni la paix, ni la guerre, parceque ses revers ont été plus fréquents que ses succès. Comme ces disgraces de la fortune se sont plus multipliées les quatre dernières années de sa vie, elles ont servi de prétexte à la conspiration qui lui a ravi le diadême.

Il régnoit entre les premiers officiers de l'empire de la mésintelligence, causée par l'ascendant du grand-visir sur Mahomet. Ce ministre avoit souvent abusé de la confiance de son maître, et même fait punir, pour excuser ou cacher son incapacité, des hommes qui auroient au contraire mérité d'être récompensés. Sinan Pacha, un des capitaines désignés à la mort par la vengeance du ministre, profita de la mauvaise humeur que donnoient aux troupes quelques revers, et sachant qu'il n'y avoit point d'argent au trésor, les excita à demander leur paye ou la tête du visir. Ce ministre épouvanté quitta secrétement l'armée, et vint le premier annoncer au sultan ce qui s'y passoit; mais tout avoit bien empiré après son départ. Dans une as-

semblée des principaux chefs, Sinan avoit fait décider qu'on ne s'en tiendroit pas à la tête du visir, mais qu'on demanderoit la destitution de l'empereur lui-même. Après cette résolution, l'armée part pour Constantinople. Elle se fait précéder par une lettre de la façon de Sinan, qui disoit : « Que l'armée alloit à Constantinople, non dans la vue de rien commettre qui sentît « la sédition, ni d'attenter contre la personne sacrée « de sa hautesse ; mais pour lui demander justice de « la trahison et désertion du visir. » Comme l'armée approchoit toujours, il fallut bien livrer le malheureux, qui fut massacré.

Le sultan, afin de gagner Sinan, lui offrit la place de grand-visir. Il l'accepta. Aussitôt il devint suspect aux séditieux, à juste titre à la vérité, puisque, parvenu au terme de ses desirs, l'ambitieux commença à faire tous ses efforts pour maintenir celui qui l'avoit élevé. On s'aperçut de ses manœuvres. Il perdit tout crédit, et la confiance de la faction tomba sur deux autres hommes, qui, allant droit à leur but, vinrent à la tête d'une troupe imposante, dire sans ménagement à leur souverain que le corps des gens de loi, la milice et tout le peuple le déposoient, et l'exhortoient à quitter le sceptre de bonne grace, et à le résigner à son frère Soliman. Mahomet écouta avec assez de sang froid cette sommation, et commença à entrer en explication sur sa conduite. « Je ne suis pas venu, in« terrompit brusquement celui qui portoit la parole, « pour entendre votre apologie, mais pour vous com« mander, au nom de la nation musulmane, de quitter « le trône. Il n'y a que ce moyen de sauver votre hon« neur et votre vie. » Le triste sultan répondit : « Puis-

« que c'est sur ma tête que doit tomber la colère divine « irritée par les péchés des Musulmans, allez dire à « mon frère que Dieu déclare sa volonté par la bou- « che du peuple, et qu'à lui appartient de gouverner « désormais l'empire ottoman. » Après ces mots, il se renferma dans son appartement, d'où il ne sortit plus. Il vécut cinquante-deux ans, et en régna trente-cinq. Mahomet ne commanda presque jamais lui-même ses troupes ; et c'est peut-être la seule cause du soulèvement des soldats, qui ne le connoissoient pas personnellement. Il se distingua par son penchant à la clémence. Cependant, au moment de la révolte, entraîné par la circonstance, il voulut faire mourir son frère, afin d'ôter cette ressource aux rebelles ; mais on s'y opposa.

Soliman II, vingtième sultan. 1685.

Lorsque le député des révoltés vint apporter à Soliman la démission de son frère, il fut étonné d'entendre de lui cette réponse : « Eh ! au nom du Dieu immortel, « pourquoi venir ainsi troubler mon repos ? Laissez- « moi, je vous en conjure, passer en paix dans ma « retraite le peu de jours qu'il me reste à vivre. Que « mon frère continue à gouverner l'empire, c'est un « droit que la nature lui donne ; pour moi, je ne suis « né que pour méditer les choses de la vie éternelle. » On eut beaucoup de peine à le déterminer. Il fallut presque de la violence pour l'arracher de sa prison. Il ne s'assit sur le trône qu'en tremblant. Pendant qu'on le haranguoit, il regardoit de tous côtés d'un air inquiet, comme s'il eût dû voir paroître à chaque instant son redoutable frère avec les muets et leur fatal cordon. Cependant il se rassura, et s'accoutuma à se voir demander des ordres.

Son premier soin fut de confirmer Sinan dans la dignité de grand-visir. N'ayant plus besoin que d'obéissance, le ministre travailla à apaiser la révolte des chefs qui avoient coopéré avec lui à la sédition. Se voyant exposés à être punis par leur ancien complice, ils firent soulever les janissaires contre lui. On le traite de conspirateur et d'ennemi de Soliman, qu'il vouloit, dit-on, détrôner. Sinan est attaqué dans son palais. Il se défend avec vigueur, succombe enfin, et est coupé en morceaux. Les janissaires désignent et font nommer pour son successeur une de leurs créatures, qui bientôt excite le mécontentement parmi ses protecteurs. Il vouloit diviser les janissaires afin de les affoiblir. Cette troupe mutine s'aperçoit de cette ruse, devine le projet, et massacre le nouveau visir. Le peuple se porta dans cette sédition à des excès inconnus aux Turcs. Il viola, si on peut se servir de ce terme, le sanctuaire du sérail, en tira les femmes et les traîna nues par les rues. Après cette licence, rien ne fut respecté; le pillage des riches devint général.

L'*uléma*, c'est-à-dire le corps des gens de loi, qui avoient contribué par leurs murmures à l'avilissement de la majesté impériale et aux désordres qui suivirent, s'assemble, fait arborer l'étendard de Mahomet, et envoie par-tout des coureurs sommer les Musulmans qui ne voudroient point être jugés infidèles de se rendre auprès de l'étendard. Ils y accourent en foule. D'autres racontent différemment la cause de cette réunion, qui mit fin à la sédition. Ils disent qu'après cinq mois d'anarchie, pendant lesquels les janissaires tuoient tous ceux qui leur déplaisoient, élevoient et détruisoient les pachas à leur gré, une bagatelle fit

rentrer tout dans l'ordre. Quatre janissaires, usant de leur droit ordinaire, volent des mouchoirs dans une boutique. Les marchands, las de ces brigandages, prennent les armes, tuent deux des voleurs. Un émir, c'est-à-dire un descendant de Mahomet, simple particulier, met un linge blanc au bout d'un bâton, et s'écrie : « Que tous les vrais Musulmans se rendent au « sérail, pour prier le sultan d'arborer l'étendard du « prophète, afin d'exterminer les rebelles. » Certainement, dans cette multitude réunie autour de l'étendard sacré, il s'en trouvoit un grand nombre zélés partisans de la révolte; cependant quand l'empereur leur demanda ce qui les amenoit, ce qu'ils desiroient, tous s'écrièrent qu'ils vouloient qu'on fît mourir les chefs de la milice séditieuse, leurs premiers instigateurs. Ces chefs furent sur-le-champ livrés au supplice. La foule s'écoula, chacun rentra paisiblement dans sa maison. Le commerce et les affaires reprirent leur train ordinaire. Presque en un instant cette ville, si troublée pendant huit mois, prit un aspect tranquille. Il paroît que cette pacification fut plus l'ouvrage de la lassitude que de la prudence. Les provinces qui, par contre-coup, avoient été agitées, rentrèrent aussi dans le calme.

Soliman n'étoit que spectateur de la tempête : comme un voyageur renfermé dans le vaisseau, il se laissoit ballotter par les flots, sans se mêler de la manœuvre; trop heureux de ce qu'un coup de vent favorable le fît arriver au port; mais il s'en falloit bien que l'horizon mahométan jouît de cette sérénité que desiroit l'indolence de Soliman. Il soutenoit contre l'Allemagne et Venise une guerre désastreuse. Des revers accablants

engagèrent le sultan à faire des démarches sourdes pour la paix. La cour de Vienne ne sut pas profiter des circonstances; elle mit le marché trop haut, et pendant qu'elle chicanoit sur les conditions avantageuses offertes par la cour ottomane, parut Kiupruli Mustapha, pacha, qui régénéra l'empire.

Cet homme ne s'étoit mêlé des derniers troubles qu'autant qu'il falloit pour se soustraire au danger. Quand ils furent finis, la connoissance de ses talents et le besoin qu'on en avoit le firent élever à la charge de caïmacan, ou gouverneur de Constantinople; les circonstances devenant plus critiques, le sultan le nomma grand-visir. Aussitôt après son installation, il assemble un conseil, composé des grands officiers de l'empire, et dit: « Faut-il faire la paix ou la guerre? » Le muphti parle le premier, opine pour la paix. La plupart suivent son avis, et on apprend au grand-visir qu'il y a à la cour de Vienne des envoyés secrets chargés de la négocier. « Cela ne m'étonne pas, reprit vi-« vement Kiupruli, vu la manière dont on se conduit « depuis sept ans avec les Allemands; ce n'est que « manque de capacité dans les généraux, qu'aveugle-« ment dans les conseillers, et dans les gens de loi un « cœur gâté, ou une ame lâche, possédée de la crainte. « Les visirs et les seraskiers n'ont songé qu'à assembler « de nombreuses armées, et les conseillers qu'à rem-« plir les coffres du sultan à tout prix. L'uléma, con-« tent d'être bien renté, et de jouir des douceurs du « repos, s'est peu embarrassé si l'empire étoit bien ou « mal gouverné, et de réformer les mœurs et les vices « du peuple, sources des calamités présentes; aussi « ont-ils donné les mains aux premières propositions

« de paix, et, en quelque sorte, forcé les Musulmans à « l'accepter. Puis, quand il a plu à Dieu, irrité par tant « d'infidélités, d'éloigner la paix qu'on proposoit à des « conditions honorables, ils ont eu recours à leur an- « cienne méthode, de blâmer les sultans, quoique « tout le mal vînt d'eux. Est-il surprenant après cela « que Dieu n'ait pas assisté les Musulmans? Les pro- « messes de notre prophète supposent certaines con- « ditions préalables; des cœurs purs dans les soldats, « la pratique des bonnes œuvres, et l'amour de la jus- « tice dans ceux qui sont préposés au gouvernement « des peuples. Toutes ces vertus sont bannies d'entre « nous; mais donnez-moi seulement douze mille vrais « sectateurs de l'Alcoran, gens d'un cœur et d'un esprit « purs, et j'espère avec l'aide de Dieu humilier les in- « fidèles, quelque nombreuses que soient leurs ar- « mées. »

Après cette vive censure qui tomboit directement sur la plupart de ceux qui l'écoutoient, Kiupruli fait décider la continuation de la guerre. Il rompt la négociation de Vienne, et met tous ses soins à lever une bonne armée et à la pourvoir de munitions. Le trésor étoit absolument épuisé. Il examine sévèrement l'emploi qui avoit été fait des deniers, taxe ceux qui pouvoient supporter l'impôt, retranche toutes les exemptions, supprime les autres abus, fait rentrer dans le trésor les sommes que les pachas, les commis ou les fermiers en divertissoient par leurs fraudes, le grossit des fondations ou dépôts d'argent que la dévotion superstitieuse avoit anciennement légués au collége des imans. Le chef traita cette action de sacrilége. Kiupruli répondit que des richesses destinées à des usages

religieux devoient être employées à des guerres de religion.

Ce pieux motif lui servit merveilleusement à former son armée. On mettoit avant lui de la violence dans les enrôlements : Kiupruli déclare au contraire que, comme il a dessein de ne confier le commandement à d'autre qu'à lui-même, il ne veut recevoir aucun soldat enrôlé par force. « Seulement, dit-il, je remets « devant les yeux aux Musulmans que, par le précepte « de Dieu et de son prophète, il n'est permis à personne « d'éviter le martyre et de désespérer du succès, quand « on s'arme pour la défense de la loi, et pour extir- « per les infidèles. Ainsi, ajoutoit-il, tout bon Musul- « man qui se croit en conscience obligé de suivre cette « loi n'a qu'à venir s'enrôler, s'il est dans la disposi- « tion de souffrir tout pour la foi. Celui, au contraire, « qui doute ou craint de s'exposer au martyre, ou qui « a des affaires indispensables qui peuvent l'excuser « devant Dieu, peut en toute liberté rester chez lui. « Là, après s'être purifié de ses péchés, il doit tâcher « par ses prières d'obtenir la bénédiction de Dieu sur « les armes de l'empire ; et quand même il seroit de « profession militaire, non seulement il ne sera ni re- « cherché ni puni, mais même il recevra sa paye comme « s'il étoit à l'armée. » Personne ne voulut être exempt; et, par l'application d'une simple sentence de l'Alcoran, le visir leva en très peu de temps plus de soldats, et de meilleurs que n'en produisoient les ruses, les menaces et les violences employées pour compléter les armées.

Kiupruli tint parole, se mit lui-même à la tête de la principale armée, et pendant que les autres, comme si elles eussent déja senti son influence, commençoient

à obtenir des avantages, pour redonner aux troupes la confiance par quelque action d'éclat, il alla assiéger Belgrade. Il prit cette forteresse, et se disposoit à suivre ses brillants succès, lorsque la crainte de la mort prochaine du sultan, attaqué d'hydropisie, le rappela à Constantinople. Ce prince mourut à cinquante-deux ans, dans la quatrième année de son régne. Nul sultan ne l'a approché pour l'observation de la loi : quoiqu'il eût peu d'esprit, il lisoit beaucoup, il étoit fort simple dans ses manières, et plus propre à être dervis que souverain.

Achmet II, vingt-unième sultan. 1691.

Digne frère de Soliman, Achmet II n'eut ni plus d'esprit, ni plus d'influence dans le gouvernement. Jamais il ne raisonnoit, il trouvoit tout bon dans le moment qu'on parloit; aussi, rien de si instable que son gouvernement. Kiupruli le plaça sur le trône, afin de n'y pas voir ou Mahomet IV, qui vivoit encore, ou son fils Mustapha, qui, l'un ou l'autre, auroient pu se venger de la part indirecte que le grand-visir avoit eue à la déposition du premier. A peine Kiupruli avoit-il rendu ce service à Achmet, qu'il courut risque d'en être récompensé par une disgrace. Sa fermeté et sa résolution le tirèrent de ce danger. Il songea pour lors à appuyer son autorité par de nouveaux succès. Il se remit à la tête de son armée, et alla chercher les ennemis sur les bords du Danube. Près de remporter la victoire, il fut frappé d'une balle à la tête, et tomba. Cet accident découragea les Turcs, ils abandonnèrent le champ de bataille, d'où ils eurent bien de la peine à emporter leur général mourant. Lorsque Achmet n'eut plus Kiupruli pour fixer ses résolutions toujours chancelantes, il se livra à tous les conseils qu'on lui don-

noit; l'un détruisoit l'autre; peu lui importoit. Il en étoit de même des conseillers, sur-tout des grands-visirs; il en changeoit comme d'opinion: les affaires se conduisoient au hasard. Si on le laissa à la tête, c'est parcequ'il étoit d'une santé foible, et que chaque jour on attendoit sa mort. Enfin, après quatre ans de régne, à l'âge de cinquante ans, il mourut; c'est tout ce qu'on en peut dire comme souverain; comme particulier, on fera observer qu'il étoit d'une humeur gaie, vive et agréable, poëte, musicien, du plus heureux naturel, incapable de nuire à personne. Ainsi, si Soliman, son frère, n'étoit bon qu'à faire un dervis, Achmet, du moins, pouvoit faire un particulier aimable.

Mustapha II, vingt-deuxième sultan. 1695.

Mustapha II, jeune et actif, parut ranimer l'empire, qui avoit langui sous ses prédécesseurs. Les soins qu'il prit, les mouvements qu'il se donna pour former les troupes sous ses yeux, firent concevoir de grandes espérances. Il déclara qu'il méneroit lui-même l'armée contre l'ennemi. Il le fit, mais ce fut pour essuyer une défaite des plus honteuses et des plus complétes que les Turcs eussent jamais éprouvées. Ce malheur détermina le sultan à la paix. Quoique l'empereur d'Allemagne et les autres princes confédérés la desirassent aussi, les préliminaires n'étoient point aisés, parceque chaque puissance mettoit un point d'honneur à ne pas faire les premières démarches. Mauro-Cordato, premier interpréte de la Porte, leva cet obstacle, en trompant leur vanité. Selon ce proverbe persan: «qu'un men-«songe qui fait l'affaire vaut mieux qu'une vérité qui «l'embrouille», il se donna à chacune des parties comme chargé de demander la paix de la part de l'au-

tre; et quand il les eut mis aux mains, sans que le point d'honneur en souffrît, il aplanit les difficultés, et fut l'heureux instrument d'une paix dont les deux empires avoient un grand besoin.

Debarrassé de cette guerre si ruineuse, le sultan ne songea plus qu'à jouir, comme avoit fait Mahomet IV, son père. Il s'adonna avec excès à la chasse, et abandonna le gouvernement à ses ministres, sur-tout à son grand-visir. Il fut trompé. Les affaires tournèrent mal; le peuple murmura. Mustapha soutint son visir; mais, forcé de l'abandonner, il montra autant d'obstination pour celui qui lui succéda, quoiqu'il ne fût ni plus habile, ni mieux intentionné, et qu'il parût uniquement occupé de sa fortune. Sous un prince insouciant, les cabales se formèrent à la cour, les haines s'envenimèrent. Ce qui n'entraîne ailleurs qu'une disgrace cause à la Porte la mort des rivaux; ces meurtres aigrissent les partisans des malheureux sacrifiés. Il est donc rare qu'on en vienne à des accommodements. Le grand-visir voulut se défaire du muphti; le muphti renversa le grand-visir; les amis de ce dernier dressèrent des piéges au muphti, et au nouveau grand-visir, son protégé.

Par une malhabileté inconcevable, dans cet état de fermentation, le muphti et le visir laissent manquer la paye des troupes; elles se révoltent et prennent les armes à Constantinople. On cache cette émeute au sultan, qui chassoit autour d'Andrinople. Il la croit une bagatelle, jusqu'au moment où on lui annonce que l'armée entière est aux portes. Les janissaires envoient lui dire, comme à l'ordinaire, qu'ils n'ont pas pris les armes pour combattre contre lui ni contre les Musul-

mans, mais pour appeler les ministres infidèles au tribunal sacré de l'Alcoran, et pour les obliger de se soumettre à un examen juridique; que s'il veut faire usage de l'épée dans une affaire de cette nature, ils repousseront la force par la force, et qu'il sera responsable du sang musulman qui sera répandu. Après quelques difficultés, le sultan leur abandonna le muphti et quelques autres personnes, qu'ils massacrèrent en leur faisant souffrir des tourments inouis. Mais pendant que le sultan délibéroit, les séditieux, trop certains d'être tôt ou tard punis par un prince qu'ils avoient si griévement offensé, s'ils le laissoient sur le trône, écrivent au sultan Achmet, son frère, et l'invitent à se rendre à l'armée.

Mustapha intercepta la lettre, qui le mit dans une grande perplexité. Il y avoit deux partis à prendre, ou de résigner la couronne à son frère, ou de le faire mourir, pour ôter cette ressource aux rebelles. L'humanité de Mustapha se révolta contre une action si dénaturée. Il va trouver son frère, l'embrasse avec une tendre affection, lui déclare qu'on le demande pour remplir le trône, le salue sultan, et lui dit avant de le quitter: « Souvenez-vous, mon frère, que je vous « ai laissé vivre avec une entière liberté; je vous prie « d'en user de même à mon égard; mais n'oubliez pas « que ce sont des traîtres qui ont été les instruments « de votre élévation. Si vous laissez leur attentat im- « puni, ils ne tarderont pas à vous faire le même trai- « tement. » Après cet avis, il se renferme dans l'appartement d'où sortoit son frère. La mélancolie abrégea ses jours; il mourut au bout de six mois. Il étoit dans la huitième année de son règne. Prince attaché à sa

religion; ni avare ni prodigue, ami de la justice, répréhensible de n'avoir pas conservé après la paix l'activité qu'il montroit pendant la guerre, et de s'être laissé dominer par des ministres, dont la mauvaise conduite entraîna sa chute.

Achmet III, vingt-troisième sultan. 1703.

Achmet III, son successeur, n'oublia pas le conseil de son frère. On compte qu'en cinq mois il fit disparoître plus de quatorze mille soldats qui avoient eu le plus de part à la rebellion, sans compter un grand nombre d'officiers et de pachas. On les enlevoit pendant la nuit, et on les noyoit dans le Bosphore. Ces exécutions, faites parmi ceux qui tenoient de plus près au peuple, et qui l'agitoient, rétablirent la tranquillité dans la ville; mais elles n'écartoient point de la cour les intrigues et les cabales, qui sous ce régne entraînèrent des changements de ministres, des dépositions, des sentences de mort très fréquentes contre les grands. Les affaires suivoient leur cours ordinaire, c'est-à-dire, qu'elles se conduisoient plus selon les intérêts des ministres, que conformément à la gloire de l'empire. On a cru voir ce défaut dans ce qui se passa à l'égard de Charles XII, roi de Suède, qui, battu par les Russes, s'étoit jeté dans les bras d'Achmet. Le grand-visir, à ce qu'on prétend, fut gagné par l'argent de la Russie pour refuser du secours à ce monarque.

Malgré la complaisance intéressée des ministres turcs, la guerre éclata contre la Russie. Elle recommença contre l'Allemagne et Venise. Une autre s'alluma aussi contre la Perse, et quoique ces expéditions militaires ne fussent pas toujours malheureuses, l'empire se trouva dans un état d'épuisement qui se faisoit sentir sur-tout dans la capitale. La rareté des vivres, la

cherté des denrées, l'interruption du commerce, les vexations des troupes, qui, en allant d'Europe à l'armée de Perse, s'arrêtoient à Constantinople, comme dans un lieu de conquête; ces différents motifs aigrissoient les esprits, qui n'attendoient qu'une occasion de faire paroître leur chagrin. Ajoutez à cela le mécontentement des soldats, qui rejetoient les défaites sur les chefs, les intrigues secrètes de quelques gens de loi, de quelques prédicateurs peu satisfaits du ministre: telles furent les causes d'une révolte qui fit descendre Achmet du trône, après vingt-sept ans de régne.

Trois hommes de néant formèrent cette entreprise: l'un vendeur de vieux habits, nommé Patrona parcequ'il avoit servi dans la marine, sur une galère nommée la Patrona; le second, Emir-Ali, qui n'avoit pas une profession plus relevée; le troisième, Muslu, vendoit des fruits. Celui-ci étoit éloquent à sa manière, docteur pour la populace turque, car il savoit lire et écrire. Tous trois étoient janissaires. Patrona s'ouvrit le premier aux deux autres, qu'il trouva bien disposés. Chacun s'associa trois hommes. Cette bande de douze se partagea en trois, qui marchèrent chacune le sabre à la main, avec un drapeau déployé, en criant: « Fermez les boutiques, que tout bon Musulman nous « suive à la grande place, on leur y communiquera les « justes plaintes qu'on a à faire contre le ministère. »

Ces cris attirèrent la foule autour d'eux: elle grossit en peu de temps, par l'absence de ceux qui auroient pu arrêter les progrès de la rebellion. Le sultan et le visir étoient absents pour leurs plaisirs. Le gouverneur plantoit des tulipes à sa campagne. Le chef de la justice étoit aussi dans une de ses maisons au-dehors, et

traitoit de bagatelles les avis qui lui venoient de l'intérieur. Le lieutenant du grand-visir s'enfuit. Le seul aga des janissaires marcha avec sa garde ordinaire contre les révoltés; mais sa présence fut inutile, et il alla se cacher, sans même avertir ni le sultan ni le visir de ce qui se passoit. Quand ils en furent instruits, ils revinrent à Constantinople, mais il étoit déja trop tard. Quelques troupes qu'on voulut opposer aux rebelles refusèrent d'obéir; de sorte qu'il fallut en venir à des négociations.

Achmet fit demander aux mutins ce qu'ils vouloient. Ils demandèrent qu'on leur remît vifs le grand-visir, son lieutenant et le gouverneur, ses deux gendres et le muphti; que du reste ils étoient contents de sa hautesse, et lui souhaitoient toute prospérité. Le sultan fit prier qu'on se contentât de leur démission; mais les factieux ne voulurent pas s'en contenter. Sur leurs instances menaçantes, Achmet se détermina à regret à sacrifier les trois victimes. Ils furent étranglés, et leurs corps envoyés à ces furieux; mais ils n'avoient pas été si loin pour en rester là. Après ces excès, laisser régner Achmet c'étoit s'exposer à sa vengeance. Le châtiment exercé par lui sur les rebelles qui l'avoient mis sur le trône étoit un bon avis pour ceux qui tentoient de l'en faire descendre. Ils cherchèrent donc un prétexte qui les débarrassât de leur souverain. Ce prétexte fut qu'ils avoient demandé les trois coupables vifs, et qu'on les leur avoit envoyés morts. Là dessus ils s'obstinèrent à exiger la démission du sultan.

On croit qu'ils furent guidés dans leurs démarches par Ispiri Zadé, prédicateur ordinaire de la cour, qui, sous un air simple et dévot, cachoit une ambition démesu-

rée. Il étoit comblé des faveurs du grand-seigneur; cependant il n'hésita pas à se charger auprès de lui du rôle le plus odieux de la révolution. Quand le sulan l'aperçut, il crut voir un ami, et lui demanda : « Eh bien! « les rebelles sont-ils apaisés? Que ne se retirent-ils? « J'ai fait pour eux plus que je ne devois. Que souhai- « tent-ils davantage? » — « Seigneur, reprit Zadé d'un « air modeste, ton régne est fini : tes sujets ne veulent « plus te reconnoître pour sultan. — Eh! que ne me le « disois-tu plus tôt, reprit Achmet en colère, toi qui « venois ici tous les jours. » Puis, sans délibérer, il court trouver son neveu, fils d'Achmet II, le prend par la main, le conduit à la chambre impériale, et le place sur le trône. « Souvenez-vous, lui dit-il, que votre père « ne perdit le trône que je vous cède aujourd'hui, et « que je ne le perds moi-même, que pour avoir eu trop « de confiance en mes visirs. Si je leur avois donné « moins d'autorité, et si je m'étois fait rendre un compte « plus exact des affaires de l'empire, j'aurois peut-être « fini mon régne aussi glorieusement que je l'ai com- « mencé. Adieu, je souhaite que le vôtre soit plus heu- « reux. Je vous recommande mon fils et ma propre « personne. » Il se retira dans l'appartement que son neveu laissoit vacant.

Achmet III est le troisième sultan déposé en moins d'un demi-siècle, et déposé dans la capitale. Il est étonnant que l'exemple du premier qui a subi ce triste sort n'ait pas instruit les autres; et qu'à la première étincelle de ce foyer de sédition ils ne se soient pas retirés dans les provinces, où ils auroient pu réunir autour d'eux des troupes et de bons chefs, avec lesquels ils seroient revenus éteindre l'incendie. Achmet

cependant passoit pour avoir de l'esprit, de la finesse, de la politique; il s'appliquoit aux affaires, mais il avoit deux passions dominantes, pour les femmes et pour l'argent. L'une a pu l'endormir dans l'inertie de la mollesse, et l'autre le priver de ces agents obscurs qu'on paye, et dont les découvertes sont nécessaires pour régler sa conduite dans les temps orageux.

Mahomet V, vingt-quatrième sultan. 1730.

Mahomet, conduit sur le trône, fit appeler celui qui l'y avoit placé. Patrona parut, jambes nues, comme lorsqu'il vendoit ses vieux habits, et vêtu en janissaire. Le sultan lui demanda ce qu'il vouloit. « Puisque ton « ame est ouverte à la reconnoissance, répondit-il, « nous t'en demandons un témoignage éclatant : abolis « sur l'heure les impôts sous lesquels l'empire gémit. » Aussitôt le sultan fit publier l'abolition d'un impôt onéreux mis par son prédécesseur : en même temps il annonça la gratification ordinaire aux troupes. Patrona exigea que les nouveaux soldats y eussent part. Cette disposition connue fit accourir sous les drapeaux une multitude attirée par cet appât. On vit des vieillards, des infirmes, des enfants, des hommes absolument incapables de la milice, accourir pour se faire inscrire. Tous les trésors du sultan n'auroient pu suffire à cette dépense. Le lieutenant de l'aga des janissaires voulut faire des représentations. Patrona marqua qu'elles lui déplaisoient. L'officier fut massacré, et la distribution achevée avec prodigalité et le plus grand désordre.

Cette violence fit craindre à Mahomet que, s'il laissoit ces hommes dans Constantinople, ils ne lui fissent payer trop cher le service qu'ils lui avoient rendu. Le conseil chercha les moyens de les éloigner. Le sultan

proposa à Patrona le gouvernement de la Natolie, et le titre de pacha. Il s'en excusa sur sa profonde ignorance. L'aga des janissaires, croyant faire sa cour au prince et à Patrona, proposa de lui donner cent mille sequins, et qu'il se retirât où il voudroit. « Je n'ai pas « besoin d'argent, répondit le fier janissaire; si j'en « voulois, toutes les bourses de Constantinople sont à « mon service. » Et lançant un coup-d'œil foudroyant sur l'aga, il osa lui dire en présence du sultan : « Ne « vous mêlez jamais de ce qui me regarde, si vous ne « voulez avoir le sort de votre lieutenant. »

Ce manque de respect confirma le sultan dans le dessein qu'il avoit déja médité d'éloigner ce rebelle; mais Patrona, qui s'en aperçut, redoubla d'audace. Le grand-visir fit publier que la loi défendant de marcher armé dans les villes pendant la paix, les troupes n'avoient qu'à quitter les armes. Les rebelles méprisèrent cet ordre. Tous les jours, Patrona et ses complices se présentoient au divan armés de larges cimeterres, s'asseyoient familièrement à côté du grand-visir, prononçoient malgré lui les jugements, distribuoient les emplois, et forçoient d'y nommer leurs créatures. Il rencontra un jour un boucher qui lui avoit autrefois fourni de la viande à crédit. Patrona commença par lui donner mille sequins, et lui dit : « Ne te soucies-tu pas « de vivre plus long-temps que moi? — Non, repartit « le boucher. — Eh bien! ajouta Patrona, va dire au « grand-visir qu'il te donne les patentes de prince de « Moldavie, à la place de Grégorio Giffa, dont nous « sommes mécontents. » Le grand-visir ne put se dispenser d'obéir. Le nouveau prince fut admis à baiser la main de sa hautesse.

Ce succès enhardit Patrona. Il se déclara lieutenant-général des janissaires. On sut qu'il ne tendoit pas à moins que de faire Muslu, celui d'entre eux qui savoit lire, grand-visir; l'autre, gouverneur de la ville; et lui-même, capitan-pacha, ou grand-amiral. Ces prétentions exorbitantes, qui percèrent, enlevèrent beaucoup de partisans aux rebelles, même parmi les janissaires. Le prédicateur Zadé, qui avoit conduit la révolution, s'étoit détaché d'eux, depuis que le grand-seigneur avoit récompensé ses services par un emploi honorable et lucratif. Les seuls Patrona, Muslu et Ali, étonnés de leur pouvoir, ne s'apercevoient pas qu'ils s'exposoient chaque jour à le perdre. On ne sait ce qu'ils devoient proposer dans un divan ou conseil d'état qu'ils avoient indiqué, à la condition expresse de n'y admettre que peu de personnes. Le grand-seigneur, qu'on avoit enhardi, convoque le conseil dans la forme que les trois tyrans exigeoient. Ils arrivent accompagnés de quarante bandits, qu'ils appeloient les *enfants perdus*. On arrête l'escorte sous le porche de la dernière cour. Les rebelles entrent dans le divan avec leur audace ordinaire, et sont reçus avec les honneurs auxquels on les avoit accoutumés. Le grand-visir ouvre la séance par une distribution d'emplois aux révoltés et à leurs créatures. Pendant qu'ils jouissoient du plaisir de voir leurs vœux même prévenus, à un mot convenu, des hommes placés derrière chacun d'eux leur plongent le poignard dans le dos, redoublent, et les couchent morts sur le plancher. On fait entrer les enfants perdus, cinq par cinq, et on les égorge. Le lendemain, des chariots, chargés des cadavres de ces malheureux, sortent du sérail. Des hommes les précédoient, et

crioient : « C'est ainsi que seront traités tous ceux qui « s'éléveront contre notre puissant monarque. » Le peuple applaudit; les janissaires témoignèrent leur joie, et, sans qu'il y eût d'ordre, cet événement occasiona une fête dans toute la ville.

L'empire ottoman, soit qu'on le considère en Asie ou en Europe, n'est composé que de peuples assujettis. Peu d'entre eux s'intéressent à la conservation de son intégrité. Il n'y a de véritablement attachés au gouvernement que les grands qui commandent, les soldats qu'on paye, et en général ceux que la police et la religion revêtent de quelque autorité. On n'y connoît point le mot de patrie, et les provinces sont fort indifférentes sur ce qui se passe dans la capitale. Il n'y a que le commerce qui pourroit réunir ces nations différentes pour les mœurs, les habitudes, les dogmes et les principes religieux; mais, loin qu'il soit protégé, les négoçiants sont exposés à des vexations sans nombre de la part des gouverneurs turcs, sur-tout les Juifs qui éprouvent habituellement, sous la domination ottomane, les mauvais traitements exercés contre eux, comme on va le voir, chez tous les peuples dans la suite des siécles.

JUIFS.

Une nation qui, depuis dix-sept siécles, existe au milieu de toutes les autres, malgré le mépris, la haine et les mauvais traitements, gémissant dans la plus dure captivité, en proie aux cruautés, aux persécu-

tions, vouée aux insultes et à l'ignominie, vexée, tourmentée, l'objet perpétuel des injustices et des violences, victime des plus accablantes calamités, surnageant toujours au milieu des fleuves de sang qu'on en a fait couler; une pareille nation mérite de n'être pas perdue dans la vaste étendue de l'histoire. Ses malheurs, rapprochés sous un seul point de vue, présenteront une espèce de prodige, né de la perpétuité de l'existence, au milieu des causes les plus efficaces de destruction.

Premier et deuxième siècles.

Les Juifs, pour éluder la prophétie qui porte que le Messie naîtra quand le sceptre sortira de Juda, disent qu'il resta pendant la captivité de Babylone entre les chefs que les captifs se choisissoient pour les gouverner, sous le nom de princes de la captivité. Quand ils perdent la trace de ces prétendus rois, ils remettent l'autorité souveraine entre les mains de leurs souverains pontifes de Jérusalem; et, après la destruction de cette ville, au sanhédrin ou conseil suprême qu'ils placent à Tibériade avec la permission des Romains. Les chefs, disent-ils, s'appeloient patriarches de Judée. Ils en présentent une liste à laquelle il manque l'authenticité de la chronologie à l'appui des noms, et quand la puissance légale disparoît par l'annihilation de ces patriarches, les docteurs juifs replacent le pouvoir dans les synagogues, qui ont à la vérité renfermé des savants et des hommes de mérite, mais point de rois. Des Juifs échappés au massacre sous Titus prétendent avoir porté la race de David en Espagne.

Sous Trajan, les Juifs, ne pouvant supporter le joug des Romains, se révoltèrent dans la Libye, l'île de Chypre et la Mésopotamie. Ils tuèrent plus de deux

cent mille hommes; mais on usa contre eux d'une terrible représaille, et l'on évalue à plusieurs millions le nombre de ceux qui en furent les objets. Malgré cette effrayante destruction, une multitude prodigieuse de zélés s'assembla, sous Antonin, autour d'un imposteur nommé Barcochebas ou *fils de l'étoile*, qui se donnoit pour le Messie. Il avoit un précurseur nommé Akiba, chef du sanhédrin, et qui, par sa réputation, contribua beaucoup à faire valoir la mission de son Messie. Le nombre des hommes en état de porter les armes montoit à plus de deux cent mille. Il se fit sacrer roi à Bidher. Les brigands des pays voisins accoururent sous ses drapeaux, et grossirent sa troupe d'une manière effrayante. Le Messie massacroit Romains, Chrétiens et tous les Juifs qui ne vouloient pas le reconnoître. Il fut tué sur la brèche de sa capitale, assiégée par Tinnius Rufus, général romain. Son précurseur Akiba fut écorché vif avec un peigne de fer. Cinq cent quatre-vingt mille Juifs périrent par la faim, l'épée ou la misère. Adrien rebâtit Jérusalem, non pas pour eux, car il les en exclut; au contraire, pour les punir, il affecta de la rendre immonde, en y faisant placer des idoles et offrir des sacrifices impurs. Cet empereur crut faire plier les Juifs en les chargeant; mais ils rompirent plutôt. Il mit à prix la permission de voir, même de loin, la ville sainte, de circoncire les enfants, de garder et lire les livres sacrés. Ils n'en restèrent que plus fermement attachés à leur religion.

Troisième et quatrième siècles.

Ils y furent confirmés par les savants qui parurent alors, et dont les écrits sont encore l'objet de leur estime: Juda, surnommé le *Saint*, chef de l'académie de Tibériade, composa la Misna, recueil des lois, qui est

le code civil et ecclésiastique des Juifs. Mikel, son fils, composa un calendrier fait de manière qu'il ne paroissoit pas possible que Jésus-Christ fût le Messie. Toute l'attention des Juifs se partageoit entre deux objets, la science de la religion et la pratique. L'étude spéculative produisit entre eux une multitude de sectes, lesquelles, selon la coutume, s'anathématisoient les unes les autres. La liberté de la pratique, réclamée avec une espèce de fureur par ce peuple indomptable, le porta quelquefois à des révoltes. Ils furent maltraités sous Antonin, haïs par Marc-Auréle, favorisés par Sévère, tremblants sous Caracalla, en danger sous Héliogabale, rassurés par la protection d'Alexandre Sévère, et assez tranquilles sous les empereurs suivants.

On ne sera pas étonné que Julien l'Apostat les ait favorisés pour mortifier les chrétiens. Jovin, Valens et Valentinien, par des édits défavorables, eurent la cruauté de déchaîner contre les Juifs la haine populaire. Théodose I la réprima.

Cinquième, sixième et septième siècles.

L'acharnement de tous les peuples contre les Juifs, cet acharnement qui a fait couler tant de sang, faut-il en accuser ces descendants d'Abraham, leur intolérance, leur fierté, leur aigreur, ou bien les nations révoltées contre un enthousiasme exclusif, fruit de l'éducation et de la conviction intime? Mais agresseurs ou attaqués, les malheureux Juifs en ont toujours porté la peine. Tous les ans, ils avoient coutume de célébrer leur délivrance par Mardochée, oncle d'Esther. Ils pendoient Aman à une potence. Sous Théodose II ils attachèrent l'effigie à une croix qu'ils promenèrent et brûlèrent : ce que les chrétiens ne manquèrent pas de regarder comme une action faite en dé-

rision de la mort de Jésus-Christ. Le peuple s'émut; on massacra des Juifs. Ces excès furent poussés beaucoup plus loin à Alexandrie, où les Juifs étoient très riches et en grand nombre. L'appui d'Oreste, le gouverneur, les rendit entreprenants. Le patriarche Cyrille se mit à la tête des chrétiens. Cette rixe ne se passa point sans de grandes cruautés de part et d'autre. Dans ces occasions, il arrivoit qu'on finissoit par réunir les biens des synagogues aux églises : ce qui étoit un germe de disputes toujours subsistant.

Les Juifs ont eu des académies florissantes en Perse. Ils y ont aussi essuyé de violentes persécutions. Ils se soutinrent cependant dans un état d'opulence, qui à la vérité quelquefois leur attiroit de mauvais traitements, quelquefois aussi des égards qu'on leur faisoit acheter. Mahomet les couvrit de mépris, et a inspiré ce sentiment à ses sectateurs. Les Juifs se sont-ils soulevés en Palestine, en Syrie, à Tyr, à Césarée, parcequ'ils y étoient vexés? ou ont-ils été vexés parcequ'ils se soulevoient? c'est un problême difficile à résoudre. Un imposteur, nommé Julien, se donna pour le Messie en Palestine, et se fit suivre d'un grand nombre de malheureux séduits, qui furent exterminés. En Espagne, en France, ils éprouvèrent la double infortune d'être anathématisés par les conciles, et poursuivis par les souverains. Ils ne s'étoient pas à la vérité fait un très beau renom. Ce fut un Juif, le médecin Sédécias, qui empoisonna Charles-le-Gros, tout à-la-fois roi de France et empereur d'Allemagne. Ils avoient à Arles beaucoup de puissance dont ils abusèrent, et furent chassés de la Provence et du Languedoc. La prison, le pillage et le bannissement étoient plus souvent em-

ployés contre eux dans ces contrées, que les autres tourments et la mort; grace cruelle, puisque la femme et l'enfant innocents étoient punis, comme l'homme coupable, par un dénuement affreux.

Huitième, neuvième, dixième et onzième siècles.

Il paroît que beaucoup de califes ont estimé les Juifs. Ils en avoient à leur cour comme médecins, astrologues et gens de lettres. Cette faveur s'étendoit sur la nation. Les princes leur ont confié l'administration des finances et s'en sont bien trouvés; mais les peuples travaillés par ces habiles financiers n'ont pas applaudi à ces choix. Leurs murmures ont souvent autorisé les princes à pressurer ces espèces d'éponges au profit du trésor public. Comme si ce n'étoit pas assez de l'exil et de la proscription pour les ruiner, le faux zèle y a ajouté une désertion volontaire. Un Juif, nommé Sérénus, persuade aux Juifs d'Espagne qu'il est le Messie. Il les exhorte à le suivre en Judée. Ils abandonnent leurs biens, dont les voisins des déserteurs s'accommodent. Le Messie disparut, et cette troupe aveuglée périt dans les chemins. On les a accusés d'avoir appelé les Arabes en Languedoc, d'avoir favorisé l'invasion des Normands en Italie; ces préventions leur ont fait beaucoup d'ennemis dans cette partie de l'Europe. Les individus de cette nation se multiplioient alors en Asie. On en comptoit jusqu'à neuf cent mille dans une ville de Syrie, sous la domination des Perses. Les sciences et les arts y fleurissoient; mais tranquilles au-dehors, ils s'agitoient entre eux. Des sectes ennemies se combattoient dans leur sein. Ils eurent en Espagne de grandes disputes à l'occasion d'une traduction du Talmud, livre plein de contradictions, et où les choses utiles sont mêlées à beaucoup de fables. Des

hommes mal intentionnés se plurent dans ce royaume à les confondre avec les Sarrasins. Dès-lors ils furent traités par-tout en ennemis. Cette persécution fut sanglante; elle s'étendit en France. Le mérite de quelques rabbins en ralentit quelquefois la fureur. En Egypte ils triomphèrent et furent humiliés, chassés et rappelés. Ces alternatives, trop communes, les portoient d'un bout du monde à l'autre, toujours maltraités et jamais détruits.

On en trouve dans le douzième siécle un grand nombre sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, dans les villes qui ornoient ces rivages, à Bagdad, à Cufa, dans toute la Syrie, ces lieux autrefois témoins de la captivité de leurs pères, où les enfants n'eurent pas un sort beaucoup plus favorable. En Egypte, ils avoient éprouvé de terribles vicissitudes. On dit qu'en une seule fois il en fut massacré un plus grand nombre qu'il n'en étoit sorti sous Moïse. Ils rentrèrent par détachements chassés d'autres pays, et y formèrent des colonies populeuses. Il n'est pas étonnant qu'ils existassent en très grand nombre en Judée, à Jérusalem, dans toute la Galilée, à Tyr. De ces côtes, ils naviguèrent en Gréce, se portèrent en foule à Constantinople, d'où ils ont débordé en Italie, à Rome, à Capoue, à Milan, de là en France, d'où ils se sont réunis d'un côté en Espagne, avec ceux de l'Afrique; de l'autre, ils ont pénétré en Allemagne et en Angleterre. Leurs synagogues alors se communiquoient; de là naissoit une émulation d'étude, qui répandit le goût des sciences. Douzième siècle.

Mais les grands hommes qui fleurirent n'empêchoient pas divers imposteurs de paroître et d'abuser

de la crédulité du peuple. Il n'y a pas moins de neuf ou dix faux Messies en Orient et en Occident. En France, le faux Messie fut cause que le roi Charles-le-Bel fit abattre les synagogues. En Perse, le Sophi accorda à un faux Messie armé l'argent qu'il demandoit pour cesser la guerre. Quand le Messie fut sans défense, le Sophi se fit rembourser par les Juifs désarmés. En Espagne, deux imposteurs excitèrent un soulèvement, et attirèrent de mauvais traitements à la nation. En Arabie, un autre se vantoit de faire des miracles, et assuroit que, si on lui coupoit la tête, il ressusciteroit; on le prit au mot : il ne ressuscita pas, et les Juifs furent condamnés à de grosses amendes, en punition de leur crédulité. Elle étoit si grande, qu'ils honorèrent comme Messie un lépreux, espèce d'hommes abominable à leurs yeux. Ils s'attachèrent aux traces d'un autre qui paroissoit et disparoissoit en Moravie, et s'attribuoit la puissance de se rendre invisible. On obligea la nation de le représenter. Malgré son invisibilité, il fut saisi. Pareille chose arriva en Perse. Dans les deux pays, les Juifs payèrent chèrement l'inquiétude que leur penchant à se laisser abuser causoit aux souverains. Si on ajoute les vexations de toute espèce qu'ils éprouvèrent par le zèle fanatique des croisés, par le zèle aveugle de la populace, qui les accusoit de crucifier des enfants, d'empoisonner les puits, les fontaines et les rivières, on sera étonné que leur race n'ait pas péri.

Treizième et quatorzième siècles.

Ces horribles imputations faites dans les siècles précédents prirent un air de vérité dans le treizième. Sans songer que ces crimes, s'ils existoient, ne pouvoient être que les forfaits de quelques scélérats, on

en rendit responsable toute la nation. L'horreur que les Juifs inspiroient étoit générale. Leurs noms dans les historiens, dans les diplômes des rois, dans les réglements de police, ne se lisoient qu'accompagnés d'épithètes insultantes. La hache étoit sans cesse levée sur leurs têtes, les échafauds étoient dressés sous leurs pieds, et les bûchers allumés pour les consumer; mais dans le temps qu'ils étoient traités si cruellement en Europe, ils respiroient en Judée; les mamelucks d'Espagne ne les persécutoient ni ne les favorisoient. Les Tartares les accueilloient comme médecins, astrologues, et bons commerçants. Les Grecs les laissoient vivre tranquilles au milieu d'eux, et blâmoient même les mauvais traitements qu'on leur faisoit souffrir ailleurs.

En général, les Juifs supportoient moins impatiemment les vexations que les excès du zéle des convertisseurs. Des chrétiens, qui n'auroient pas voulu reculer d'un pas dans leur foi, prétendoient faire avancer les Juifs à pas de géant dans les dogmes qu'ils leur prêchoient. On les forçoit d'envoyer leurs enfants aux écoles chrétiennes, d'entendre les prédications, de lire les livres dogmatiques. Les Juifs racontent à cette occasion plusieurs martyres. Il n'est pas étonnant qu'ils se mêlassent aux révoltés, lorsqu'il s'en rencontroit. Quand on souffre, on croit toujours gagner au changement. Sous une longue suite de rois en France, ils furent tourmentés et proscrits. Au contraire, les papes d'Avignon les favorisèrent; c'est-à-dire, que les premiers prirent leur argent par force, et que les seconds leur vendirent la tranquillité. Pour les Anglois, ils les chassèrent au-delà de la mer. Le feu prit à Francfort;

on les accusa de l'incendie. On les brûla, ainsi qu'à Nuremberg. Dans le Palatinat, on les poursuivoit comme des bêtes fauves, parcequ'une vieille femme disoit avoir été sollicitée de leur livrer un enfant pour être crucifié, et une autre une hostie pour être profanée. L'Allemagne tout entière les rejeta de son sein : « Fuyez, leur disoit l'empereur Venceslas dans un de « ses resci[illegible], ou convertissez-vous. »

Quinzième, seizième et dix-septième siècles.

Cette cruelle alternative ne leur a même pas toujours été proposée. La qualité de Juif emportoit souvent avec elle la proscription, sans égards, sans adoucissement. On en a un funeste exemple en Espagne. Ferdinand et Isabelle les chassèrent de leurs états au nombre de huit cent mille. Cette émigration est une des plus funestes dont il soit fait mention dans l'histoire. A peine leur laissa-t-on quelques mois pour se défaire de leurs biens. Fonds et meubles, ils furent obligés de donner tout à vil prix. On les embarqua pour l'Afrique. Plusieurs vaisseaux firent naufrage, d'autres prirent feu et furent consumés en pleine mer avec leurs charges. Peu arrivèrent à bon port. En abordant, les malheureux furent repoussés par les habitants, qui craignirent que cette multitude ne causât la famine. Fuyant cette terre inhospitalière, ils s'enfoncèrent dans les sables d'Afrique, où ils périrent, engloutis ou déchirés par les bêtes sauvages. C'est la dernière calamité qu'ils ont éprouvée comme corps de nation; mais les exils, les bannissements, les proscriptions partiels, sont innombrables et continués presque jusqu'à nos jours. *Jusqu'à nos jours!* Cette expression marque qu'ils existent encore : existence qui tient du prodige. Après tant de malheurs qui ont détruit des nations beaucoup plus

florissantes, ils existent en très grand nombre, et dans tous les pays. On en trouve dans toutes les villes importantes de l'Asie et de l'Europe. Ils sont adonnés au commerce: il n'y en a aucun qui soit étranger à ce genre d'industrie. Ils s'accommodent aussi sans scrupule de toutes les manières de l'exercer. Un effet acheté par un Juif court de main en main au bout du monde, sans qu'on puisse en découvrir la trace. Ils cultivent les terres, quand on leur en laisse posséder. Mêlés aux habitants de tous les pays, ils ne se confondent jamais avec eux. Leurs usages religieux, la prohibition des viandes, leurs fêtes, leurs jeûnes, leurs abstinences légales, leurs mariages bornés entre eux, séparent de tous les peuples cette nation étonnante, sans autorité dans le monde entier, la seule cependant qui puisse, par des séjours connus, marquer des droits sur tous les points de l'univers habitable.

AFRIQUE.

Afrique, entre la mer Rouge, la mer des Indes, l'Océan d'Afrique et la Méditerranée.

L'Afrique, que les Romains ont appelée *monstrorum ferax*, ne justifie que trop cette qualification, soit qu'on entende parler des animaux cruels et carnassiers, ou des hommes, aussi féroces que les bêtes; soit qu'on entende parler seulement des monstruosités en fait de mœurs, de préjugés et d'habitants. C'est une presqu'île, qui ne tient à l'Asie que par une langue de terre d'environ trente lieues de large, entre la mer Rouge et la Méditerranée. L'intérieur de ce vaste pays est peu connu, par deux causes: 1° On y voyage très difficile-

ment, parceque les habitants, pleins de défiance pour les Européens, qu'ils regardent comme ligués dans le dessein de les déposséder des mines d'or, leur principale richesse, ne souffrent pas qu'ils pénètrent chez eux. Il en est peu revenu de ceux qui l'ont tenté, encore n'avoient-ils pas été loin; 2° l'opiniâtreté des naturels à garder le silence sur leur pays est invincible. Les esclaves même qu'on amène ne peuvent être déterminés à parler, par promesses, caresses, menaces ni rigueurs; ou s'ils parlent, ce n'est que pour tromper, et jamais pour donner la moindre idée de leur religion, de leurs coutumes, de leur commerce, ni des autres connoissances qui peuvent plaire ou intéresser. Ainsi, le peu qu'on en sait est dû aux relations de quelques missionnaires qui ont échappé à la férocité de ces peuples, ou résisté aux intempéries de l'air et à la fatigue des voyages dans ces contrées sauvages. Les côtes sur la Méditerranée ont été fréquentées par les Phéniciens, qui paroissent aussi avoir passé le détroit de Gibraltar. Celles sur l'Océan ont été connues des Perses; mais on doute qu'ils se soient étendus jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Il étoit réservé aux Portugais de nous donner une connoissance exacte et détaillée des côtes à l'orient et à l'occident de ce cap; ce qu'ils ont fait à mesure que leurs voyages aux Indes leur ont donné occasion d'étendre ou de rectifier les observations.

Productions et habitations.

L'Afrique a la forme d'une pyramide dont la base est sur la Méditerranée, depuis l'embouchure du Nil, jusqu'au détroit de Gibraltar. Elle a quatorze cents lieues du nord au midi, et quinze cents de l'orient à l'occident. Les deux tiers sont situés sous la zone torride. Ce n'est cependant pas la chaleur qui empêche

que cette partie ne soit aussi peuplée que les autres; mais la stérilité de la terre, la disette et la mauvaise qualité des eaux, les vapeurs pestilentielles qui s'élèvent des lacs formés par les grandes pluies, dont les eaux croupissent couvertes de roseaux et ne sont jamais agitées par les vents; ces différentes causes font que certaines contrées manquent d'habitants, pendant que les contrées voisines, également frappées par les rayons verticaux du soleil, en ont en abondance. On divise l'Afrique en quatre parties : 1° le pays des blancs, qui comprend l'Egypte, la Numidie, et Zara ou le désert; 2° le pays des noirs, la Nigritie, la Guinée et la Nubie; 3° l'Ethiopie haute et basse, l'Abyssinie, les états des bords de la mer Rouge, et de la mer des Indes, et les vastes contrées de l'intérieur derrière ces côtes; 4° les îles qui l'environnent dans la Méditerranée, la mer Rouge et l'Océan.

On donne en général aux Africains, tant Maures, Arabes que Nègres, un très mauvais caractère : ils sont, dit-on, brutaux, ignorants, paresseux, traîtres, voleurs, défiants et superstitieux. Saint Augustin, qui étoit Africain, disoit qu'il étoit aussi difficile, étant Africain, de n'être pas porté à l'incontinence, que d'être né en Afrique, et n'être pas Africain. On dit aussi en commun proverbe que tous les peuples de la terre ont quelques bonnes qualités mêlées aux mauvaises, excepté les Africains. Ces imputations odieuses doivent s'appliquer principalement aux Nègres ou Cafres, ensuite aux Maures, ou anciens habitants basanés, et beaucoup moins aux Arabes, qui se sont répandus dans l'Afrique vers le milieu du septième siècle, et font une grande partie de sa population. Les

Nègres.

marabous, qui sont les prêtres du pays, ont imaginé une fable plaisante pour expliquer la différence qu'il y a entre les blancs, les basanés et les noirs, quant à la fortune et aux richesses.

Dès que Noé fut mort, disent-ils, ses trois fils, dont l'un étoit blanc, l'autre basané, et le troisième noir, convinrent de se partager ses biens, qui consistoient en or, argent, pierres précieuses, ivoire, habits de soie, de laine, et de toile, en chevaux, chameaux, gros et menu bétail, armes, meubles, grains, et autres provisions, outre du tabac et des pipes. Ayant passé la plus grande partie de la journée à assortir ces différentes choses, les trois héritiers furent obligés d'en remettre le partage au lendemain. Ils soupent, fument ensemble une pipe de bonne amitié, et ensuite chacun va se reposer sous sa tente. Après quelques heures de sommeil, le frère blanc, éveillé par la cupidité, se léve, se saisit de l'or et de l'argent, des pierres précieuses, des plus beaux habits, en charge les meilleurs chevaux, et prend la route du pays que sa postérité blanche a toujours habité depuis. Le maure ou le basané, s'étant éveillé ensuite dans la même intention, surpris de voir que son frère l'avoit prévenu, se hâte de s'assurer du reste des chevaux, chameaux et bœufs, et se retire dans une autre partie du monde, ne laissant que quelques habits grossiers, du coton, des pipes, du tabac, du millet, du riz, et autres choses de moindre valeur. Ce dernier lot fut le partage du noir, le plus paresseux des trois frères. Il prit tristement sa pipe, s'assit tout pensif, et jura de se venger. Ce sont là en effet les passions dominantes des négres; fumer, ne rien faire, rester pensif, et se venger. Cependant on

pourroit citer de nombreuses exceptions; les maux physiques qu'ont endurés les voyageurs dans ces contrées brûlantes, les ont rendus souvent injustes. On trouve quelques vertus sur les bords du Sénégal, de la Coanza et du Zaïre, aussi bien que sur les bords de la Seine et du Tibre.

Ils n'ont de penchant naturel que la brutalité; aucune affection pour leurs femmes et leurs enfants, qu'ils vendent; ils sont ivrognes, lubriques, cruels, perfides; en un mot, sans frein, sans principes. Ils ne pensent pas, ils agissent, et toujours selon l'impulsion de la passion présente. Leurs enfants naissent blancs, à l'exception des parties naturelles, et d'un petit cercle noir autour des ongles. Leur beau noir s'efface par la maladie, et en proportion du mal, jusqu'à se dégrader en pâleur blafarde. Morts, ils redeviennent très noirs. Quand ils se blessent, la cicatrice reste blanche. En général, ils ont la plante des pieds blanche. Il est faux qu'ils deviennent blancs à force de demeurer dans un climat éloigné de l'ardeur du soleil. Leur noirceur ne s'affoiblit que par la succession et le mélange des races après des transmutations dont on n'a pas encore pu fixer le nombre, parceque le succès dépend de la constitution plus ou moins forte des individus; le noir s'efface à la longue, au point de n'en trouver aucune trace.

Outre l'adoration du soleil, de la lune, des étoiles, du feu, les nègres ont une idolâtrie stupide et grossière à l'égard des arbres, des plantes, des montagnes, des rivières, et de vils insectes, auxquels même ils rendent une espèce de culte, ainsi qu'à certaines divinités inférieures, ou êtres imaginaires que les pré-

tres font entrer dans toutes les affaires de la vie, santé, maladie, mort, naissance, événements heureux ou malheureux. C'est encore une chose louable que de pareilles superstitions, au prix de l'absence et de la haine de toute religion en vigueur chez les Imbiges, race de monstres impies et barbares, située auprès du pays des Hottentots. Ils se déclarent ennemis du genre humain et du ciel même, contre lequel ils lancent leurs flèches impuissantes, avec d'horribles imprécations, quand ils éprouvent quelque malheur. Ils mangent leurs esclaves et leurs prisonniers de guerre, qu'ils font rôtir tout vifs.

Religion. Il y a des Juifs établis en Afrique. Le christianisme est la religion de l'Abyssinie, mais il y est fort défiguré. Le mahométisme peut passer pour être la religion dominante, parcequ'elle est pratiquée par tous les Maures, les Arabes, et une grande partie des négres. Comme les Arabes sont ennemis de toute gêne, la religion de Mahomet est devenue chez eux toute sensuelle. Ils ont retranché les austérités dont l'instituteur l'avoit chargée : l'abstinence du vin, de la chair de pourceau, les jeûnes, les carêmes, les fréquentes prières, les ablutions. Un bon musulman ne pourroit reconnoître sa religion à travers les superstitions païennes, qui sont observées plus soigneusement que les préceptes de l'Alcoran. Ce mahométisme mutilé prévaut jusque dans les états de la Barbarie, tributaires du grand-seigneur, et dans ceux qui lui appartiennent en Egypte, et le long de la mer Rouge.

Marabous. C'est dans ces lieux qu'exercent aussi un grand empire les marabous, espéce de prêtres, religieux ou saints, fort craints et vénérés par tous les Africains,

même les négres. Il y en a trois classes. Les premiers se tiennent dans les bourgs, villes et villages; les seconds sont errants et vagabonds, sans habitations fixes; les troisièmes habitent les bois les plus épais, et les déserts les plus arides. Tous, sous le manteau de l'austérité, se livrent aux plus grands désordres. La base de leur croyance est que les cieux, les étoiles, les éléments, ont quelque chose de divin, en sorte qu'aucune religion ne peut être erronée. Ils prétendent qu'à force de jeûnes et d'abstinences on peut s'élever à la nature des anges, et qu'en se purifiant ainsi de toute mauvaise affection, on ne peut plus pécher. Voilà le spinosisme et le molinosisme. Les marabous retracent dans leur conduite toute la dépravation de cœur et d'esprit qu'entraînent ces deux systêmes.

Ils sont singulièrement redoutés, même des princes, à cause du grand empire que la superstition leur donne sur les peuples. On ne peut avoir en voyage de meilleure garde que l'un d'entre eux. Les voleurs ou pillards, arabes, maures ou négres, quels qu'ils soient, n'oseroient insulter, ou traiter même incivilement un étranger muni de cette protection. Selon toutes les apparences, ils ont entre eux un lien de correspondance et de subordination, comme un corps religieux, et ils forment une espèce de république, dont la capitale est sur le Niger. Quelques uns circoncisent, d'autres baptisent. En général, ils adoptent toutes les pratiques des peuples chez lesquels ils vivent. Cette complaisance leur sert à gagner la confiance, et sanctifie, pour ainsi dire, aux yeux de leurs sectateurs, les excès honteux qu'ils se permettent. Nul être n'est plus sottement orgueilleux et ignorant qu'un marabou, si ce n'est le

peuple stupide qui l'écoute. Les Africains croient au-dessous d'eux de rien apprendre des Européens, étrangers méprisables, disent-ils, que la misère contraint de quitter leur pays, de venir errer aux extrémités du globe, et d'apporter dans leur bienheureuse terre, ce qu'ils ont de plus précieux. Ils ont le bonheur, quelque misérables qu'ils soient, de se regarder comme les plus heureux des hommes, et leur patrie, même dans les contrées stériles et malsaines, comme le plus beau pays du monde. Cette opinion contrarie celle des autres marabous qui se trouvent si mal partagés dans l'héritage de Noé.

L'Afrique abonde en or, qui ne coûte ni les travaux, ni les dangers de celui du Mexique et du Pérou. On le trouve, dans les cantons qui le donnent, cinq ou six pieds au-dessous de la surface de la terre, et les rivières en entraînent une grande quantité, qui ne demande qu'à être lavée et séparée de la boue. La facilité qu'ont les nègres à échanger ce métal pour le peu de choses dont ils ont besoin, les rend extrêmement paresseux pour les manufactures et les arts mécaniques. En général, les hommes boivent, fument et dorment beaucoup. Les femmes sont chargées de tous les travaux, des soins du ménage, de semer, de planter, de recueillir; leurs maris les voient tranquillement, exposées à un soleil brûlant, travailler du matin au soir avec un enfant attaché sur le dos, et n'ayant pour toute nourriture qu'un peu de farine délayée dans l'eau. Il ne vient pas seulement dans l'esprit de ces indolents d'aider ces misérables à piler tous les jours le millet dont se nourrit toute la famille.

Il y a cependant un peu plus d'industrie chez les

habitants des côtes : l'appât du gain leur a fait rechercher ce qui peut convenir aux étrangers, et prendre quelque peine pour le trouver. Après l'or, leur marchandise la plus précieuse est la gomme, dont ils font un grand commerce : elle leur sert aussi de nourriture, qu'ils trouvent saine et agréable. Ce commerce est très utile aux Européens, parcequ'ils n'y mettent que des échanges de peu de valeur, beaucoup de quincaillerie et de mercerie de la qualité la plus inférieure, des ustensiles de ménage, des étoffes grossières de couleurs apparentes, des bijoux pour l'ornement des femmes, comme petits miroirs, sonnettes, grelots et mille autres bagatelles, que les négres admirent et contemplent, comme des enfants, des journées entières quand ils les ont ; et sur-tout l'eau-de-vie qu'ils aiment passionnément, au point de se vendre eux-mêmes pour en avoir.

Maures, Sarrasins, Arabes.

Les Maures sont les naturels du pays descendants des habitants des anciennes Mauritanies ; les Arabes sont les enfants des Sarrasins qui ont inondé l'Afrique dans le septième siécle. Ces deux nations se sont tellement confondues, que, quoiqu'elles se reconnoissent encore un peu entre elles, il est presque impossible aux étrangers de les distinguer ; cependant les Arabes, étant les plus forts, ont conservé dans beaucoup de cantons leurs mœurs particulières. Il y a plus de Maures qui vivent en Arabes, que d'Arabes qui vivent en Maures. Les Arabes font dominer leur langue dans toute la péninsule, ainsi que leur religion qui est la mahométane. Comme dans l'Arabie, ils sont partagés en tribus qui se mêlent rarement ; ceux des villes sont moins scrupuleux à cet égard ; mais ceux qui ont des

demeures fixes dans les villages qu'ils forment, ou qui campent en hordes ambulantes, ont bien mieux conservé les costumes de leurs ancêtres. Les hommes ne se mêlent que du soin des bestiaux : les femmes font tout l'intérieur du ménage, elles sont considérées et aimées de leurs maris, très réservées, et comme invisibles dans leurs tentes ou chariots. La jalousie des hommes impose aux femmes cette obligation. L'adultère est sévèrement puni, et la polygamie permise. Toute la famille vit, s'il se peut, dans la même hutte. Il y a toujours place pour la cavale, l'animal chéri des Arabes. Ils en conservent soigneusement la généalogie. Les poulains s'élévent avec les enfants ; ils leur servent ordinairement de coussins quand ils sont couchés. Les maîtres les accablent de baisers et de caresses, que ces animaux recherchent, et auxquels ils paroissent très sensibles.

Il y a peu de différence entre les mœurs des Arabes africains, et ce qui a déja été dit des Arabes dans leur pays natal. Ils sont généralement hospitaliers, braves, endurcis à la fatigue. Nous remarquerons seulement quelques usages particuliers : les femmes se peignent différentes figures sur le front, les joues, les bras, les cuisses, le ventre, et comme cette peinture coule et s'efface, celles qui n'ont pas les moyens de les renouveler les rendent permanentes en se piquant la peau. Dans quelques tribus, l'époux et l'épouse mettent le jour des noces une chemise qu'il ne leur est pas permis de quitter ; il faut qu'elle tombe en lambeaux. Ils n'étudient pas pour apprendre ; mais ils écoutent ou regardent par curiosité. Leur médecine consiste en recettes qu'ils ont de tradition, et qu'ils emploient par

l'habitude et sans raisonnement; mais ils sont habiles en topiques, et bien servis en cela par la nature, qui leur fournit des plantes fortes et très variées. Ils connoissent aussi les piqûres et les ventouses. L'inoculation de la petite-vérole est commune chez eux. Il faut que la pustule s'achéte ou s'échange contre des dragées ou des fruits; sans cela, elle ne seroit point bonne.

Les chefs des Arabes ambulants s'appellent cheiks, ce qui veut dire ancien docteur ou maître; les uns sont électifs, les autres héréditaires. Ce chef est chargé de gouverner sa petite république, de juger les différents, et d'entretenir la paix et la prospérité. On appelle douwar, l'aggrégation de plusieurs familles qui forment une tribu. Les cheiks de chaque douwar sont soumis à un autre, plus élevé en dignité, qu'on nomme émir, ce qui répond à la qualité de prince. Ainsi se forment les petits royaumes. L'émir ordonne les campements, les expéditions militaires, partage le butin, répartit les impôts, tant ceux qui se payent à des princes plus puissants, comme le dey d'Alger, ou l'empereur de Maroc, que ceux qui lui sont dus à lui-même, et qu'il est souvent obligé de lever à main armée. Quand les douwars se trouvent trop imposés, ils se transportent dans le désert, et avec eux part la contribution qu'il est difficile d'aller chercher.

Leurs armes sont la flèche, le sabre, et principalement la lance ou la pique, dont ils font un usage très dangereux, sur-tout quand ils fuient. Ils se servent peu de fusils, parcequ'ils ne savent pas les entretenir. Leur cavalerie est très vive, très légère. On admire l'intelligence de leurs chevaux, et leur preste obéissance à tous les mouvements que le cavalier demande. Tels étoient

autrefois les Numides. Les Arabes ont, dans leurs douwars, la simplicité des mœurs antiques. Le cheik lui-même va prendre un agneau de son troupeau, le tue et l'apprête, pendant que sa femme prépare le feu et les assaisonnements. Ils ne savent ce que c'est que causer, se promener, s'amuser avec leurs enfants ou leurs domestiques. Quand ils n'ont rien à faire, ils fument. Les douwars se voient quelquefois en corps, et alors se donnent de grandes fêtes, c'est-à-dire des repas. On s'assemble aussi pour les mariages. Le futur paye avant de voir la fille qu'on a arrêtée pour lui. S'il n'en est pas content, quand il la voit, il peut la renvoyer, mais il perd tout ce qu'il a donné. Ainsi c'est un profit d'avoir des filles laides. Les funérailles sont accompagnées de cris, de pleurs, de gémissements, en un mot, d'un fracas de douleur qui n'est pas toujours la preuve d'un cœur bien touché.

Voyages. Les voyages des Maures et Arabes des côtes, pour aller chercher l'or, se font à travers sept cents lieues d'un désert qu'on appelle Mer de Sable, à cause de la légèreté du sable qui est quelquefois soulevé par des tempêtes, et engloutit le voyageur. Dans un espace de deux cents lieues, on ne trouve de l'eau qu'en deux endroits. Il faut la tirer de puits très profonds, souvent bouchés par le sable. Après avoir ôté ce sable avec beaucoup de peine et de travail, l'eau qui vient est saumâtre et désagréable, au point que les chameaux, les seules bêtes de charge dont on se sert pour les voyages, en sont dégoûtés avant d'être désaltérés. Si on a le malheur de manquer cette misérable ressource, soit en passant les puits, soit en ne les découvrant pas, on est réduit aux plus affreuses extrémités. Aussi les marchands,

quand ils arrivent après toutes ces peines dans les endroits où se trouve l'or, s'ils sont les plus forts, ne l'achètent pas, mais le prennent. Trop heureux les possesseurs quand on leur laisse quelques bagatelles en échange.

Les chasses en Afrique se font quelquefois comme en Tartarie, en formant de loin un cercle que les chasseurs rétrécissent en se rapprochant; mais il se trouve dans cette enceinte beaucoup plus d'animaux féroces qu'en Tartarie, lions, tigres, léopards, panthères, rendus encore plus cruels par la chaleur du climat et la rareté de l'eau. Par une heureuse superstition, ils regardent l'éléphant mort comme impur; et pour cette raison ils ne le tuent pas : ce qui empêche la destruction de ce noble animal. Les rhinocéros, n'étant pas épargnés, sont aussi rares que les éléphants sont nombreux. On compte, entre les animaux indigènes, la girafe, animal très grand, dont la figure tire sur celle du daim, mais qui a les pattes de devant bien plus longues que celles de derrière; le lampt, qui a quelque rapport avec le bœuf, mais qui est sauvage, farouche et dont le départ a la brusquerie du sanglier. Dans ces plaines immenses, l'Africain chasse à l'oiseau, et poursuit l'autruche. Il trouve souvent des animaux nouveaux ou inconnus auparavant. Animaux.

Il a tous nos animaux domestiques, et, de plus que les nôtres, des singes, malfaisants comme par-tout ailleurs, utiles cependant contre les fourmis qu'ils mangent. Les serpents y sont très communs, depuis une grosseur presque incroyable, jusqu'au délié d'une fine aiguille; et ceux-ci, s'insinuant par-tout, ne sont pas les moins dangereux. Le caméléon purge la terre d'insectes.

Ses yeux ont une propriété très avantageuse à un chasseur, c'est qu'il peut les tourner sur deux objets opposés, l'un en bas, l'autre en haut, l'un devant, l'autre derrière. Il y a beaucoup de poissons dans les mers et les rivières, mais les premières sont infectées par les requins, et les secondes par les crocodiles. Le lamentin, espéce de vache marine, se trouve en grande quantité sur les côtes; la chair en est excellente. A ses richesses en or, l'Afrique ajoute des perles et de l'ambre gris, du cristal et du salpétre. Elle a de grandes rivières, peu de montagnes dans l'intérieur, et mal boisées; les caps sont fort élevés sur la Méditerranée, l'attérage est vaseux; mais il est profond sur l'Océan.

Chrétiens. Les plus belles parties de l'Afrique sur la Méditerranée avoient, comme on sait, servi d'asile à beaucoup de Romains pendant les guerres civiles, et principalement lors des proscriptions. Ils y bâtirent des villes, et embellirent celles qui étoient déja construites. Cette partie de l'empire romain devint très florissante sous les gouverneurs que les empereurs y envoyoient. Un d'entre eux, nommé le comte Boniface, menacé dans le cinquième siécle d'être destitué par une intrigue de cour, appela pour se soutenir les Vandales d'Espagne. Ils y débarquèrent sous la conduite de Genseric, et y fondèrent un empire, qui, d'abord fort puissant, redoutable à Rome même, n'a cependant duré que sous six monarques. Le régne de ces princes, qui étoient ariens, est fameux par les persécutions qu'ils firent souffrir aux catholiques. Soit zéle de sectaire, soit persuasion que le catholicisme attachant les peuples à l'empire romain, jamais leur autorité ne seroit bien af-

fermie que par la destruction de cette religion, il n'y a pas de moyens que les princes vandales n'employassent pour la détruire, et y substituer l'arianisme.

Tous les orthodoxes furent proscrits; on fit fermer les églises; les plus belles furent données aux ariens, les autres furent converties à des usages profanes et même les plus vils. On en démolit beaucoup, sur-tout celles qui étoient d'une architecture romaine, et on les fit rebâtir, ou l'on en fit élever en d'autres endroits, dans le goût gothique. Les rois vandales dépouillèrent successivement les évêques et tous les ecclésiastiques, tant séculiers que réguliers, de leurs dignités et de leurs revenus. On pilla les cathédrales, les monastères, les chapelles; on enleva les ornements et les vases sacrés; et par ordre du prince on saisit et l'on brûla les livres des églises, missels, bréviaires, homélies et autres; c'est ce qu'on a appelé vandalisme. La violence contre les personnes fut horrible. Il suffit, pour en donner une idée, de dire que l'exécution en fut confiée non seulement aux prêtres ariens, mais encore aux prêtres idolâtres africains, qui depuis long-temps nourrissoient une haine mortelle contre le clergé orthodoxe, qui resserroit leur domaine par les conversions. Les exils furent les principales vexations employées dans cette persécution; mais des exils dans des déserts affreux, où on menoit les malheureux comme des troupeaux de bêtes, sans pitié pour les infirmes et les vieillards, et où on les abandonnoit sans secours et sans provisions; barbarie qui s'est renouvelée dans la déportation. Les historiens de cette persécution la regardent comme une juste punition du ciel, à cause du relâchement des mœurs qui ré-

gnoit parmi le clergé comme parmi le peuple. « Tandis « qu'ils maintenoient la pureté de la foi, disent ces écri- « vains, ils étoient de vrais idolâtres par la conduite. »

Après cent dix-sept ans, l'Afrique fut affranchie du joug des Vandales par Bélisaire. Sous les généraux et préfets envoyés par les empereurs grecs, le catholicisme, qui s'étoit toujours soutenu, quoique dans un état d'obscurité, reprit de l'éclat; on rouvrit ses églises, on lui rendit ses richesses, et l'arianisme fut banni du pays. Les maures ne virent pas sans envie cette espèce de résurrection; ils fondirent sur les catholiques. Ceux-ci furent défendus par les empereurs grecs, qui envoyèrent des troupes et firent de grands efforts pour conserver ce beau fleuron de leur couronne. Ces guerres affoiblirent l'un et l'autre parti, et préparèrent une conquête facile aux Sarrasins ou Arabes, lorsqu'ils entrèrent en Afrique. Ils s'étendirent avec la plus grande rapidité et fondèrent un empire dont les chefs prirent le nom de califes Salamites. Après quatre régnes, ces califes ont transporté leur puissance et leur titre en Egypte. A leur départ, la gloire de leur empire s'est évanouie. Depuis l'Egypte jusqu'au détroit de Gibraltar, le pays, tourmenté par des guerres intestines entre les petits princes qui l'occupoient et par les attaques meurtrières des Espagnols et d'autres puissances de l'Europe, est devenu enfin le domaine et la retraite d'une troupe de pirates.

ÉGYPTE.

Mais qu'est devenue l'Egypte? La reconnoît-on dans la peinture qu'en font les voyageurs? Ils la représentent dépeuplée et devenue stérile. Ils nous peignent ses villes couvertes de ruines, ses magnifiques édifices convertis en misérables cabanes, le sol jonché de débris répandus sur la terre, comme les ossements secs et décharnés couvrent quelquefois les lieux destinés aux sépultures. Comment un pays qui nourrissoit autrefois vingt millions d'habitants, et en alimentoit encore un grand nombre au-dehors, fournit-il avec peine actuellement à la subsistance de moins de deux millions? C'est, disent quelques auteurs, que la nature s'y est épuisée. Nous ferons observer que cet épuisement n'est pas celui de la nature, mais des hommes qui fécondent la terre par l'industrie et la culture. A peine y a-t-il actuellement un cultivateur sur dix que l'on voyoit autrefois. Ce sont les Coptes, qu'on croit descendants des anciens Egyptiens. Leur sort est pénible et abject sous le gouvernement turc; ils sont chrétiens, et ce sont les seuls qui dans cette classe ont quelques connoissances. Aussi les beys, mamelucks, choisissent-ils leurs secrétaires, leurs commis dans cette classe. On croit que la langue de leur liturgie est l'ancien égyptien vulgaire. Leurs prêtres la lisent, mais ne l'entendent pas. Les autres habitants de l'Egypte, sur-tout de la haute, sont les Arabes qui vivent

en douwars, comme les Africains, sous le commandement d'un cheik.

Gouvernement.

Seroit-ce prévention ou calomnie, que d'attribuer et la stérilité des campagnes et le délabrement des villes, et la misère des peuples, au gouvernement ottoman? Ce gouvernement est tout militaire et absolument despotique à l'égard du peuple. Le pacha, nommé à cette place, la plus lucrative de l'empire, est comme le fermier de la Porte. Moyennant une somme stipulée qu'il fait passer tous les ans au grand-seigneur, des provisions en comestibles, habits, aromates, bijoux pour le sérail, des présents pour le sultan et les ministres, et la paye de la milice, tout le reste est à lui, sans qu'il soit tenu de rendre compte. Il faut qu'il s'enrichisse en trois ans, terme ordinaire de sa puissance, dont les patentes se renouvellent cependant tous les ans, afin d'en tirer à cette occasion une rétribution annuelle ajoutée aux charges; aussi vend-il tout. Pendant que la peste dure, ce qui a lieu à-peu-près trois mois dans l'année, il revend perpétuellement, et fait passer de main en main les fonds domaniaux; il tire des sommes prodigieuses. Il y a de ces domaines qui lui reviennent trois ou quatre fois en peu de temps, par la mort rapide des possesseurs.

L'autorité du gouverneur est modérée par un divan, ou conseil composé de vingt-quatre beys, qu'il nomme et destitue à volonté; ainsi ce frein ne lui est pas ordinairement fort incommode, d'autant plus qu'il dépend de lui de leur donner des commissions lucratives, autre moyen de les rendre complaisants à sa volonté. Il arrive pourtant quelquefois que le conseil des beys se rend le plus fort, et destitue et renvoie le gouverneur.

Depuis un demi-siècle, sur-tout depuis Ali-Bey, la milice des mamelucks a pris une supériorité marquée sur les Ottomans, et même fait révoquer à sa volonté ces pachas autrefois si puissants et si despotes. Nulle part ailleurs la milice turque n'est aussi insolente qu'en Egypte. Comme le pacha a besoin de janissaires pour lever les impôts, et quelquefois les opposer aux beys, il a pour eux une indulgence nuisible à la sûreté des habitants. Les marchands étrangers, européens comme les autres, éprouvent d'eux des avanies qu'ils ne préviennent et dont ils ne se rédiment qu'à force d'argent. Par tous ces obstacles, ce beau pays, qui pourroit et devroit être le centre du commerce du monde, languit dans une inaction ruineuse.

Les Arabes pillent non seulement les autres habitants, mais ne se ménagent même pas entre eux. Les beys font dans les provinces ce que font le pacha et ses suppôts dans les villes: au lieu de réprimer les brigands, ils en reçoivent des rétributions. Il afflue en Egypte une multitude d'esclaves de toutes les parties de l'Afrique, d'où on les transporte dans toute l'Asie: c'est le plus grand marché d'hommes qu'il y ait dans le monde. Les arts, qui ont autrefois fleuri, sont totalement dégénérés. Les Egyptiens ont conservé encore quelque chose de la passion de leurs ancêtres pour les tombeaux. Les anciens les faisoient grands et magnifiques, les modernes les font agréables, les ornent de pavillons. Il ne faut plus parler de sciences en Egypte; depuis le renversement du trône des califes, le flambeau des lettres s'est éteint, et la barbarie des Turcs a desséché dans ce beau pays tous les canaux de l'industrie humaine.

On ne compte que trois ou quatre places où les Turcs entretiennent garnison. Au Caire, la capitale, le séjour du pacha, le théâtre de sa grandeur et du luxe des beys, on prétend que la magnificence de leur divan surpasse celle du grand-seigneur. Le château, assez bien muni de canons, seroit de peu de défense, parcequ'il est dominé. Il n'est fort que contre la ville, qui, contenant beaucoup de monde, sur-tout de populace, a besoin d'un frein. Cette ville est mal située, dans des sables, et mal bâtie; les rues en sont tortueuses et malpropres. C'est l'entrepôt de la mer Rouge à Alexandrie et à Rosette. La première ne conserve de son ancienne splendeur que des ruines; mais son port est encore bon. La seconde est riante et agréablement située. Suez, d'où part au fond de la mer Rouge la ligne de commerce qui aboutit aux ports de la Méditerranée, est dans la situation la plus ingrate, sur une côte aride et sablonneuse, sans eau, sans vivres; mais tout y abonde, parceque le commerce la vivifie. On voit encore à deux lieues de la ville un fossé profond, qu'on croit être le commencement du canal que les rois d'Egypte et les empereurs romains ont plus d'une fois formé le projet de faire creuser pour la jonction des deux mers.

Coptes. L'église copte est composée d'un patriarche qui s'élit au Caire, et demeure à Alexandrie, dont il est métropolitain, et de cent quarante évêques ses suffragants, tant en Egypte qu'en Syrie, Nubie et Abyssinie. Elle a aussi tous les degrés hiérarchiques qu'on trouve dans les églises grecque et romaine. Les coptes suivent la doctrine d'Eutichès, qui n'admettoit qu'une nature en J. C. Ils ont adopté plusieurs cérémonies des Juifs, et

les observent avec autant et plus d'exactitude et de zèle, que les cérémonies les plus essentielles du christianisme : témoins leur circoncision et leur baptême. Ils regardent la première comme si nécessaire, qu'ils l'étendent aux deux sexes. Les garçons ne sont baptisés qu'après quarante jours, et les filles, au bout de quatre-vingts, observant en cela le temps prescrit par la loi de Moïse pour la purification des mères, qui doivent assister à la cérémonie. Un célèbre docteur catholique a prouvé qu'ils ont une foi orthodoxe sur la présence réelle. Ils pratiquent la confession, mais comme simple accusation, sans aucune réflexion, et toujours suivie de l'absolution. Les mariages se font devant le prêtre et par son ministère. Ils ont un carême de cinquante jours avant Pâques, de quarante-trois jours avant Noël, et beaucoup de veilles de fêtes, où l'on est astreint à un jeûne. Dans de longs jeûnes même, ils ne mangent ni poisson, ni œufs, ni viande, ni beurre, ni huile, ne boivent que de l'eau, ne font qu'un seul repas peu avant le coucher du soleil, et obligent de jeûner les malades et les enfants au-dessus de dix ans. Le mariage n'est pas indissoluble chez eux ; ils connoissent le divorce, et, par une coutume qui leur est particulière, les femmes peuvent le provoquer. L'église grecque est aussi fort nombreuse en Egypte, mais moins favorisée par les Turcs que la copte ; ces deux églises se haïssent très cordialement. Les missionnaires catholiques tâchent de les réconcilier en les convertissant ; mais ils ont peu de succès.

C'est du Caire que part la fameuse caravane de la Mecque. Dans cette ville, se rassemble une multitude de pélerins de la Turquie européenne, de l'Asie et de Caravane.

l'Afrique. On ne les fait pas monter à moins de quarante mille au départ. Ils emploient cent jours à ce voyage, dans lequel il faut porter toutes ses provisions. Les gens riches y aident les pauvres. L'Emir Hadge ou chef des pélerins, est ordinairement un bey que le pacha gratifie de cet emploi qui est très lucratif. Le conducteur a des troupes à ses ordres pour l'escorte, et droit de vie et de mort, tant que dure le voyage. Le départ du Caire est accompagné de fêtes et de réjouissances. Plusieurs moindres caravanes joignent la grande en route, de sorte qu'elle est quelquefois portée au double, quand elle arrive à la Mecque. Deux sortes d'hommes composent cette multitude: des dévots qui font le pélerinage par pur zèle de religion, et des marchands qui en profitent pour le commerce; tous les deux s'honorent également à leur retour du titre de Hadge Pélerin, qui sert de prénom, Hadge Mahomet, Hadge Mustapha, et jouissent des priviléges honorifiques et utiles qui y sont attachés; comme d'avoir les premières places dans les cérémonies, et d'être presque toujours exceptés des châtiments corporels, aussi communs en Afrique qu'en Asie.

Moez 953. L'Egypte fut subjuguée par Amrou, lieutenant du calife Omar, sous l'empire d'Héraclius. Dans la suite, elle entra sous la juridiction des califes Abassides. Ils n'y jouissoient cependant pas d'un grand pouvoir. Les chefs de troupes à qui la force et le droit de la guerre y donnoient de l'autorité, vouloient bien paroître ne la posséder que de l'aveu des califes Abassides, auxquels ils déféroient l'honneur d'être nommés dans les prières publiques, ce qui indiquoit une espèce de sou-

veraineté, mais dénuée de puissance. Pendant qu'ils se la disputoient entre eux, il s'étoit élevé à la pointe de l'Afrique, sous le nom de Fatimite, un califat rival de l'Abasside. Les princes qui en prirent le titre, portèrent leur puissance jusqu'en Espagne. Le quatrième d'entre eux, nommé Moez, instruit de la désunion de tous les princes qui se partageoient l'Egypte, envoya une forte armée sous la conduite d'un bon général, nommé Granhar, qui lui soumit ce beau royaume. Il y transporta tous ses trésors, et jusqu'aux cendres de ses ancêtres, pour faire voir qu'il renonçoit sans retour à ses autres possessions d'Afrique.

Moez ne fut pas plutôt installé, qu'il fit rayer des prières le calife de Bagdad, et se fit inscrire et nommer à sa place; ce qui enleva à l'Abasside le peu d'influence qu'il avoit en Egypte; non sans réclamation de sa part, mais toujours inutilement. On vante la magnificence de ces nouveaux califes; elle étoit en raison de leurs immenses richesses; aussi ont-ils construit des bâtiments superbes, mosquées, colléges, hôpitaux: plus curieux d'élever de nouveaux édifices, que d'entretenir les anciens, dont la conservation auroit pu leur faire autant d'honneur. Ces princes se montroient volontiers à leurs sujets, non seulement dans les cérémonies éclatantes, mais aussi pour rendre justice journellement en personne. La prise de possession des successeurs de Moez a toujours été très pompeuse. La cavalcade qui les menoit à la mosquée pour rendre grace et faire hommage de leur couronne à l'Etre Suprême, les conduisoit aussi au tombeau de leurs ancêtres, où on les faisoit souvenir, par un exemple

frappant, que tout passe dans la vie. Cette cérémonie vaut bien celle des étoupes qu'on brûle devant les papes.

Moez mourut, âgé de quarante-cinq ans, au Caire, qu'il a fondé. Il n'avoit pas sur sa descendance de Fatime, par Ali, ni par conséquent sur son droit au califat, l'opinion ferme qu'il tâchoit d'inspirer aux autres; mais il ne vouloit là-dessus ni dispute, ni éclaircissement. Se trouvant un jour à la tête de ses troupes, dont il faisoit la revue, un particulier, peut-être un Abasside, pour l'embarrasser, lui demanda de quelle race il étoit. Il répondit, en montrant ses troupes et l'épée qu'il portoit: «Voici ma race et ma généalogie.»

Aziz. 957. Son fils Aziz lui succéda, et gouverna avec une douceur et une bonté qui le firent généralement aimer; mais ces qualités furent peut-être les causes des troubles qui éclatèrent dans sa cour. Il ne savoit pas punir, et l'on abusoit de sa clémence. Il avoit épousé une chrétienne. Il paroît qu'Aziz étoit assez indifférent sur la religion de ceux qu'il employoit à son service: son secrétaire étoit un chrétien, et son trésorier un juif. Ce calife eut plusieurs guerres qui ne furent pas heureuses. Il ne les faisoit pas par lui-même. Pour avoir été battu en Syrie, Gianhar, le conquérant d'Egypte, autre Bélisaire, fut disgracié et privé de ses richesses. Aziz régna vingt-un ans, et en vécut quarante-trois.

Alakem, 978. Taher. Mostanzer. Billah. 1025. Mostali. 1087. Amer. 1101. Beaucoup d'actions de ses successeurs ont déja été racontées. On se rappellera le libertinage d'Alakem; les efforts qu'il fit pour abolir le mahométisme, et y substituer une religion dont la sensualité ne connoissoit aucune espèce de frein; sa haine contre les femmes auxquelles il vouloit non seulement interdire la sortie

de leur maison, mais même, s'il eût pu, l'usage des pieds, en défendant qu'on leur fît des souliers. Sa sœur vengea son sexe en le faisant assassiner. Taher, son fils, son contraste, fut sage et prudent. Mostanzer eut un régne long et pacifique. Ces deux princes sont célèbres par leur amour pour la poésie; ils y excelloient. L'âge d'Amer, fils du dernier, encore enfant, fit concevoir à un de ses oncles le dessein d'usurper le trône. Le grand-visir Afdul, le conserva à son jeune maître, mal-à-propos pour lui-même; car ce prince, loin de lui marquer de la reconnoissance, le disgracia, et lui fit essuyer des traitements ignominieux. Amer étoit dissimulé, cruel, orgueilleux, livré à la débauche, passionné pour le jeu, et très irréligieux. Il avoit cependant le talent du gouvernement, et aimoit les sciences, qu'il cultiva avec succès.

Hafedh 1141. d'Hazer. 1151. Alfayez. 1154.

Sous Hafedh, gouverné par son grand-visir Bahram, les chrétiens jouirent d'un si grand crédit, qu'il excita la jalousie des Musulmans. Il en résulta une guerre civile, dont le calife ne fut pour ainsi dire que spectateur, entre son visir, et Redvan, son rival. Les deux religions triomphèrent alternativement. Hafedh finit par mettre l'équilibre entre elles, en se servant des hommes habiles qu'il trouvoit dans l'une et dans l'autre. Le choc qui avoit commencé sous Hafedh, entre les prétendants au visiriat, au préjudice de l'autorité du calife, continua sous d'Hazer et ses successeurs, et fut en grande partie cause de la révolution qui arriva ensuite en Egypte. Hazer fut assassiné par son visir, sous prétexte de se venger d'une injure; mais en effet, pour gouverner sous le nom d'Alfayez, fils du calife, encore enfant. Les cruautés exercées sur ses oncles, comme

coupables de la mort de leur frère, cruautés dont le barbare visir rendit ce jeune prince témoin, lui troublèrent la raison. Il mourut à onze ans, et eut pour successeur Al-Aded, son grand-oncle, onzième et dernier calife fatimite. Sous ces deux derniers, les croisés eurent des succès en Egypte.

Al-Aded, 1161. Sous Al-Aded, deux visirs se disputèrent l'autorité dont le calife n'avoit plus que l'ombre. Le pouvoir resta à Shawer, avec le titre de roi, que ces fatimites, dans les derniers temps, eurent la foiblesse de confier à leur premier ministre. Shawer fut expulsé par Dargan. Le visir dépouillé demanda du secours à Nuro'ddin, émir de Damas, qui lui en accorda d'autant plus volontiers, que, très zélé pour sa religion, il voyoit avec peine les progrès que les croisés, à l'aide de ces troubles, faisoient en Egypte. Dargan, craignant d'être abandonné, non seulement priva de leurs charges les officiers qu'il croyoit dans les intérêts de son rival, mais encore en fit massacrer un grand nombre, ce qui affoiblit considérablement le royaume. Malgré ces cruelles précautions, Dargan succomba. Nuro'ddin envoya à Shawer un corps de troupes sous les ordres d'Asado'ddin, qui le rétablit dans sa place. Quand il fallut payer le service, le visir oublia le bienfait, et, craignant le ressentiment de l'émir syrien, se fortifia contre ses menaces de l'alliance des croisés. Nuro'ddin envoya son général attaquer et les Francs et l'ingrat visir. Asado'ddin avoit à cette expédition Saladin son neveu, qu'il fit gouverneur d'Alexandrie, après qu'il l'eut prise. Ce jeune guerrier la rendit aux croisés, par un traité que son oncle fit avec eux. Ceux-ci, délivrés de la crainte des Syriens, poussèrent leurs conquêtes en Egypte

d'une manière si effrayante, que Shawer, à la veille de tout perdre, et enfermé dans le Caire, eut encore recours à l'émir de Damas. Alors reparut le général Asado'ddin avec Saladin, son neveu. Il fit lever le siége, évita les embûches que lui dressoit Shawer, qui expia par sa mort ses irrésolutions et ses ingratitudes. Le foible Al-Aded nomma le Syrien grand-visir. Il mourut deux mois après d'un excès de débauche, disent quelques historiens. Saladin, son neveu, fut mis par le calife à sa place.

Dans les premières années de sa puissance, il fallut à Saladin une singulière dextérité pour se soutenir contre Nuro'ddin, émir de Damas, auquel il eut besoin de persuader que, malgré le haut degré de puissance auquel il étoit parvenu, il restoit toujours son sujet, et contre les émirs égyptiens mécontents de sa fortune. Il réussit à s'affermir sur le trône en se conciliant l'estime et l'amitié du peuple, par un gouvernement juste et modéré, et l'affection des troupes, par sa générosité et ses victoires. Nuro'ddin continua quelque temps à lui parler en maître. Il lui envoya des ordres auxquels Saladin devoit se soumettre. Tel fut celui de reconnoître le calife Abasside de Bagdad, et de faire effacer dans les prières le nom du calife Fatimite. On ne sait si le calife Al-Aded étoit mort quand ce changement arriva, mais du moins il y survécut peu. Saladin s'empara de ses richesses, qui lui servirent à ses expéditions contre les croisés. L'émir de Damas mourut aussi; et, après avoir été sujet de cette monarchie syrienne, Saladin y domina à son tour. Il s'empara de la Nubie; et, fondateur de sa propre monarchie, il la laissa plus florissante qu'elle n'ait été sous aucun de ses successeurs. Saladin. 1170.

Les croisades l'ont rendu célèbre dans l'histoire de l'Europe, qui s'étend sur ses exploits guerriers et ceux des sultans d'Egypte de cette époque.

Al-Afdal. 1187.
Al-Aziz. 1188.
Al-Adel. 1190.
Al-Manzûr. 1196.

La dynastie de Saladin s'appeloit Ayabite, du nom d'Ayab, père de ce prince. Elle ne dura guère plus de quatre-vingts ans. Ces rois d'Egypte adoptèrent le titre de sultan que Saladin avoit pris lorsqu'il abolit le titre de calife. Al-Afdal, son fils aîné, n'eut aucune des qualités de son père; il ne sut ni se faire aimer, ni se faire craindre. Al-Aziz, son frère, lui ôta son sceptre d'Egypte, et l'envoya vivre en Syrie, d'où il revint après la mort d'Al-Aziz, pour être tuteur d'Al-Manzûr, son neveu. Devenu simple régent d'un royaume dont il avoit été maître, Al-Aziz travailloit sous main à supplanter Al-Manzûr, lorsqu'il fut prévenu lui-même par Al-Adel, son oncle, frère de Saladin. Al-Adel se donna d'abord pour être tuteur de son petit-neveu Al-Manzûr; mais quand il se crut bien assuré du suffrage des grands, par les dons qu'il leur distribuoit, il prit ouvertement le titre de sultan. Il essuya des contradictions qu'il fit cesser. Sous son régne, les croisés prirent Damiette, et firent des progrès en Egypte. Al-Adel en avoit laissé le gouvernement à son fils Al-Camel, et vivoit tranquillement sur le trône de Damas. Il mourut dans un âge avancé, maître de la Mésopotamie et de l'Arabie heureuse, qu'un de ses petits-fils lui avoit conquise.

Al-Camel. 1238.

Al-Camel, en se fixant en Egypte, perdit les états de Syrie. Les princes de Balk et d'Emesse lui enlevèrent Damas, sa capitale; il la reprit et combattit pendant tout son régne avec des succès inégaux, contre ceux qui vouloient envahir le reste. Il n'eut pas moins d'embarras en Egypte, tourmenté tantôt par les que-

relles entre les chrétiens de son royaume, Jacobites et Grecs, qui causèrent de grands troubles, tantôt par les oppositions de ses frères et de ses parents, plus souvent encore par les révoltes des émirs. Son courage et sa prudence le firent triompher de tous ses ennemis. Il aimoit les gens de lettres, les attiroit auprès de lui par sa munificence, et se plaisoit dans leur entretien. Quand il mourut, Nojmoddin, son fils aîné, faisoit la guerre en Syrie. Les émirs proclamèrent sultan Ali-Del, son cadet; l'aîné accourut. Comme il revenoit en force, les mêmes émirs qui avoient donné la couronne à son frère la transférèrent au plus puissant.

Réfléchissant à cette inconstance des grands, Nojmoddin crut pouvoir se procurer une stabilité indépendante de leurs caprices en augmentant le corps des Mamelucks. C'étoit un composé d'esclaves circassiens, de vagabonds, de brigands, sans patrie et sans parents, qui ne connoissoient de maître que celui qui les payoit. Les prédécesseurs de Nojmoddin, à commencer par Saladin, en avoient entretenu des corps, auxquels même ils confioient la garde de leur personne. Le sultan les multiplia, en mit dans ses forteresses, et tint par eux les émirs en respect pendant son règne. Mais après lui cette milice devint bien funeste à Al-Malek, son fils. Nojmoddin, 1239.

Quoiqu'il fût éloigné quand son père mourut, il ne laissa pas d'être reconnu sultan par l'habileté d'une concubine favorite de son père, nommée Shajr-al-dor, aussi recommandable par son génie et son courage que par sa beauté. Elle profita même des cabales des émirs pour leur faire sentir que le royaume avoit besoin d'un chef unique, sur-tout dans le moment où il Al-Malek, 1250.

étoit menacé par les armes victorieuses de Louis IX, roi des François, qui s'avançoit vers la capitale. Al-Malek fut donc proclamé au milieu du trouble et des intrigues. La victoire qu'il remporta sur Louis IX, à la Massoure, qui auroit dû l'affermir sur le trône, causa sa perte. Les Mamelucks, fiers de leur nombre et de leurs succès, voulurent imposer des lois au sultan, à l'occasion de la rançon du prisonnier. Il résista à leurs prétentions, et eut l'imprudence de laisser échapper quelques signes du dessein qu'il avoit de détruire cette milice insolente. Les émirs, chefs des Mamelucks, découvrent qu'Al-Malek projette de faire la paix avec le roi de France, à la condition qu'avec ce qui lui restoit encore de troupes excellentes et très aguerries ce prince l'aideroit à soumettre ce corps rebelle. Ces chefs font part de leur découverte aux soldats; la révolte éclate aussitôt. Le jeune prince se présente pour l'apaiser; il est blessé par Roc-Noddin, un des émirs. Le sultan se sauve dans une tour de bois sur le bord du Nil. La soldatesque, rendue furieuse, le poursuit dans cet asile, et y met le feu. Le sultan se jette dans le Nil pour se sauver à la nage, et est percé de flèches dans le fleuve même.

Ensuite la discorde et la confusion régnèrent dans l'état au sujet de la succession au trône : les révoltés y placèrent d'abord cette adroite concubine qui avoit procuré la couronne à Al-Malek. Honteux ensuite de se voir commander par une femme, une esclave, ils proclamèrent Al-Moez, un de leurs principaux émirs. Comme il les mécontenta, il leur vint un scrupule d'avoir exclu de son héritage la dynastie des Ayabites. Ils cherchèrent un prince de cette race, qui leur convenoit

fort, parcequ'il n'avoit que six ans, et que les principaux émirs gouvernoient sous son nom. On lui donna pour régent et tuteur Azzoddin, qui ne se borna pas long-temps à ses titres, par l'adresse de Shajr-al-dor qu'il épousa. Il se plaça lui-même sur le trône, et fut le fondateur de la dynastie des sultans mamelucks, qui ont été détruits par les Turcs.

ÎLES D'AFRIQUE.

Les îles de la mer Rouge peuvent passer pour des annexes de l'Egypte. Nous y joindrons celles de l'Océan qui environnent cette grande péninsule jusqu'au détroit de Gibraltar.

Babel-Mandel partage en deux l'entrée de la mer Rouge qu'elle commande. Elle a été autrefois le sujet de grandes guerres entre les Abyssins et les Arabes; mais à présent que les Turcs sont maîtres des deux côtés, elle n'est d'aucune importance; c'est un monticule de sable de deux ou trois lieues de tour, qui ne produit ni fruits, ni grains, ni légumes, ni herbages, et n'est habité que par quelques pauvres pêcheurs, en petit nombre. L'île de Suachem, près de la mer Rouge, a plus d'étendue et n'est pas meilleure. Barbora, vis-à-vis le royaume d'Adel, est habitée par des nègres fort adonnés au commerce. Elle a de bons pâturages.

Zocotora, près du cap Gardafui, a cinquante lieues de tour et deux bonnes rades; elle est peuplée, fertile, et gouvernée par un prince tributaire de la Porte. Elle produit de l'aloès, de l'encens, de l'ambre gris, du riz,

des dattes et du corail. Les habitants se disent Arabes, et sont loyaux dans le commerce. L'air y est fort chaud, tempéré cependant par des rosées; les habits des hommes et des femmes sont fort légers, et servent plutôt à les parer qu'à les couvrir. Ils se saluent en baisant l'épaule. C'est le salut des anciens Arabes. Ils sont mahométans, ignorent les arts et les sciences, et se croient fort habiles lorsqu'ils en savent assez pour exercer leur commerce.

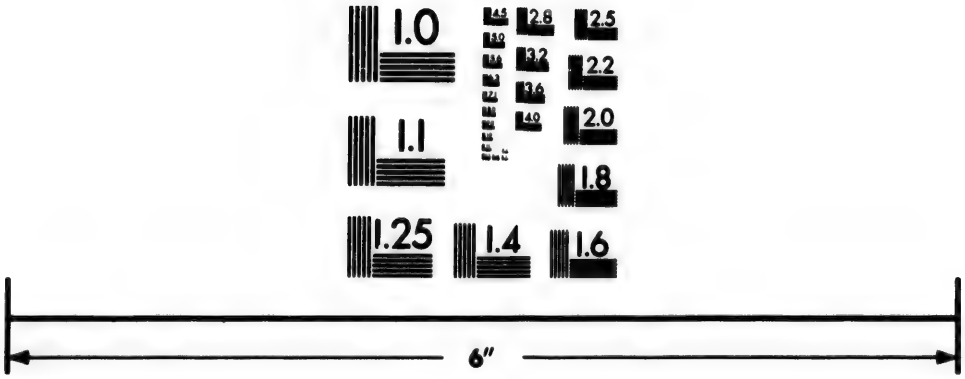
Cependant quelques voyageurs prétendent que cette ignorance n'est le partage que d'une race particulière de ces habitants, qu'ils appellent Zocotorins, qu'ils disent errants ou Bédouins, vivant comme les bêtes. Il y a des *demi-Bédouins*, ou *quart de Bédouins*, selon qu'ils approchent plus ou moins de la civilisation des Arabes. Si les voyageurs n'ont pas été trompés, ou ne trompent pas, il y a chez les Zocotorins deux coutumes fort singulières qui ont rapport à la naissance et à la mort. Un mari sachant sa femme prête d'accoucher allume un feu à la porte de sa hutte, et déclare à haute voix qu'il donne l'enfant qui va naître à un tel, pour être son père adoptif. Sans doute, il nomme quelqu'un en état de le nourrir. On porte à l'adoptant l'enfant aussitôt qu'il est né: il l'élève, les voyageurs disent, avec la tendresse d'un vrai père; ce qui cependant pourroit ne pas être général: on appelle ces enfants, *les enfants de la fumée*. Il arrive de là qu'un homme d'un bon naturel, qui n'a pas de lignée, peut se trouver chargé d'une multitude d'enfants; et pour ajouter à la bizarrerie, il n'est pas rare que celui qui s'est ainsi défait de ses propres enfants en adopte d'autres, et paye l'affection que l'on témoi-

gne aux siens par celle qu'il a pour ceux qu'il reçoit. Les femmes, dit-on, jouissent du même privilége de déclarer, avant que d'accoucher, à qui elles donnent l'enfant quand il sera né. Est-ce gratification? est-ce restitution? ou plutôt n'est-ce pas une de ces fables ridicules que les voyageurs se plaisent quelquefois à raconter?

Voici une autre bizarrerie, mais bien cruelle. Les Zocotorins ne mettent point de distinction entre un mort et un mourant. Aussitôt qu'un malade leur paroît désespéré, sans attendre la ressource [illegible] orts que fait quelquefois la nature dans une cr[illegible] terrent le moribond avant qu'il ait rendu [illegible] er soupir. Il y auroit, disent-ils, de l'inhumanité à le laisser souffrir. Lorsqu'un père de famille se trouve en cet état, il appelle ses enfants, ses femmes, ses parents, ses domestiques, tous ceux avec lesquels il est lié. Il les exhorte à ne jamais abandonner les coutumes de leurs ancêtres, à ne jamais s'allier avec des étrangers, à se venger de ceux qui les outragent, et à ne jamais laisser souffrir un parent, lorsqu'ils peuvent le soulager par la mort. Cette dernière partie de l'exhortation est aussitôt exécutée à son égard. Elle s'accomplit ordinairement en lui faisant avaler une liqueur blanche que distille un arbre, poison dont l'effet est prompt et immanquable. La partie de l'exhortation qui regarde la vengeance n'est pas pratiquée moins fidélement: aussi y a-t-il peu de pays où le meurtre soit plus fréquent qu'à Zocotora.

On a cru trouver dans les coutumes religieuses de quelques contrées de l'île des traces de christianisme, parcequ'ils ont des prêtres, des croix, qu'ils font des

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

processions, et portent des noms de saints; mais, en y regardant de près, on a reconnu que ces croix ne sont que des bâtons croisés, comme ornements, sans but et sans connoissances religieuses; on a de même reconnu que leurs prêtres ne sont que des ignorants, sans idée du christianisme. Ils font faire à leurs prosélytes des processions en l'honneur de la lune, l'objet principal de leur culte. Quant aux noms des saints, ces noms diffèrent tellement de ceux que nous connoissons, que le desir seul de trouver des traces de christianisme à Zocotora a pu y faire apercevoir quelque ressemblance. Il est vrai que le mot de Marie y est commun; mais dans leur langue il signifie une femme. Cependant, pour ne rien omettre, il pourroit se faire que cette île ayant été peuplée de Grecs par Alexandre, à la sollicitation d'Aristote, pour s'emparer du commerce de l'aloès, le christianisme y ait été porté, lorsqu'il s'est étendu dans la Grèce; mais les prétendues traces qui en restent peuvent à peine être démêlées. Les Zocotorins sont tellement attachés à la circoncision, qu'ils coupent un doigt à ceux à qui les parents ont négligé de faire cette opération, ou qui s'y sont refusés. Ils sont guerriers, assez bien armés. Quoique dans une île, ils ignorent absolument la navigation, et n'ont que de misérables radeaux pour la pêche. Il seroit cependant bien étonnant qu'ils n'eussent pas du moins quelques barques, ne fût-ce que par imitation de celles qui abordent chez eux pour le commerce.

MADAGASCAR.

Madagascar, la plus grande île du monde après celle de la Nouvelle-Hollande, est accompagnée d'autres îles, à des distances différentes. On a déja parlé de Bourbon et de l'Ile-de-France. Sainte-Marie est très fertile, et la plus proche de la grande île, et Rodrigue la plus éloignée dans l'Océan. Madagascar est située le long de l'Afrique. On lui donne huit cents lieues de tour. Le détroit entre l'île et le continent s'appelle le Canal de Mosambique. C'est le plus court chemin pour l'Inde, celui que l'on prend ordinairement, à moins que la tempête n'en écarte. Il y a de bonnes rades et de bons havres. Les premiers Européens qui ont formé des établissements à Madagascar sont les François. D'autres ont abordé dans cette île; mais personne n'a pénétré si avant qu'eux dans le pays. Il y a du fer, de l'argent, de l'or, des pierres précieuses, du soufre, des fontaines salées, des eaux minérales; quelques unes coulent chargées d'une espèce de poix qui surnage. Les rivières très nombreuses arrosent un pays fécond en pâturages, et sont bordées de terres propres à la culture. Toutes sortes d'arbres fruitiers croissent sur les collines et les montagnes, et produisent des bois propres à tous les genres de construction.

On voit parmi les insulaires des blancs et des noirs. Les premiers paroissent descendants des Arabes, les seconds se divisent en quatre classes. La principale, plus cuivrée que noire, ne tient des négres ni par les

cheveux, qu'elle a longs et plats, ni par le visage. On les croit les plus anciens habitants, et peut-être indigènes. Les autres classes tiennent plus ou moins du nègre, selon les mélanges. L'île est divisée en provinces, dont quelques unes sont si peuplées, qu'elles peuvent mettre cent mille hommes sous les armes. Les mœurs sans doute ne sont pas uniformes entre tant de peuplades, et dans une si grande étendue; on n'en rapportera que ce qui est plus général, ou qui peut intéresser par sa singularité. Quant aux productions naturelles, dans le règne végétal et animal, elles sont si variées, que la nomenclature seule étonne. Peut-être aucun pays, outre celles qui lui sont communes avec le reste du monde, n'en a autant qui lui sont propres et particulières : vin, huile, miel de dix sortes, gommes, cannes de sucre, poivre, riz, ignames, racines nourrissantes, gingembre, coco, safran, bétel, plantes vénéneuses, odorantes, fibreuses, propres à faire des toiles. Tous nos quadrupèdes s'y trouvent, sauvages et domestiques, et beaucoup que nous n'avons pas, ainsi que les insectes, les oiseaux, les poissons, dont les rivières et les côtes fourmillen'

La province de Matotane est le siége de la superstition, quoiqu'il n'y ait ni temples ni mosquées; mais les prêtres, qui sont en même temps médecins, astrologues et devins, gratifient les habitants, pour de l'argent et des présents, de petits billets chargés de caractères arabes, ou d'autres inconnus. Ceux qui les reçoivent les renferment précieusement dans un sac de cuir qu'ils portent au cou. Avec cela, la pluie, les vents, le tonnerre, la mort même, n'osent les approcher. Ils

bravent la force des poisons, les flèches de leurs ennemis, qui ne peuvent ni les blesser, ni piller leurs maisons, ni brûler leurs villages. Ce sont des préservatifs universels. Les prêtres de Matotane, très renommés dans la confection de ces amulettes, en vendent aux autres provinces.

Les peuples de la baie d'Antongil et leurs voisins portent un nom qui signifie *descendants d'Abraham*. Ils observent le sabbat et la circoncision. On ne leur voit pas d'autres pratiques judaïques: elles se seront perdues ou confondues; car on les croit réellement Juifs d'origine. Ils sont fort gais, et portent, les hommes ainsi que les femmes, ce caractère jusque dans leurs travaux. L'agriculture est leur occupation favorite. Leurs femmes se distinguent des autres de l'île par leur sagesse et leur réserve. Non loin de leur pays, deux curiosités naturelles attirent l'attention. L'anramatico, grande plante, dont les fleurs ont la forme d'un vase avec son couvercle. Elles sont pleines d'eau, et en contiennent environ quatre pintes. Le fone, espèce de porc-épic de la grosseur d'un chat, est très bon à manger, ne fait pas moins de vingt petits à-la-fois, et se cache en terre d'une manière extraordinaire. Il creuse d'abord de deux pieds tout droit, puis de deux ou trois pieds en biais, et remontant jusqu'à demi-pied de la superficie, y fait un logement, où il demeure cinq ou six mois sans nourriture, et en sort aussi gras qu'il y étoit entré. La chair de cet animal est fort recherchée.

Les espèces de singes sont très variées à Madagascar. Il en est une qui exerce particulièrement l'atten-

tion des voyageurs. Ces singes sont barbus, grands, forts, vivent dans une espèce de société, et enlèvent quelquefois, dit-on, des négresses.

L'habitude et l'espèce d'obligation imposée aux voyageurs de donner aux peuples un caractère national, a fait prononcer que les insulaires de Madagascar sont vindicatifs, traîtres, et sur-tout cruels. On apporte en preuve de cette dernière qualité la manière dont ils traitent leurs prisonniers de guerre. Ils goûtent un barbare plaisir à couper en pièces les enfants, à fendre le ventre des femmes enceintes, et à les laisser ainsi expirantes. Il ne leur reste plus que de les manger, ce qui arrive, dit-on, dans quelques cantons de l'île, où ils offrent les mains à leurs chefs, comme le mets le plus délicat.

Ils aiment sur-tout le chant et la danse; la conversation et la promenade leur paroissent insipides. Comme tous les peuples du midi, ils traitent la dernière de folie; parceque retourner sans cesse sur soi-même, c'est se fatiguer sans but et sans dessein. Aucun des métiers nécessaires à la vie ne leur manque; mais ils les exercent différemment de nous, et pour les procédés, et pour la forme, et pour la manière des habits, meubles et ustensiles. Leurs ouvriers, comme ceux de l'Inde, travaillent des pieds autant que des mains. Les pieds servent aux ouvriers en fer, en or, en argent et en bois, d'étaux pour assujettir les pièces, aux potiers de roue, aux tisserands, fileurs, couturiers et autres, de moyens pour hâter et perfectionner leurs ouvrages. L'agriculture n'est point pénible dans ce fortuné pays. Les campagnes, d'une année à l'autre, se couvrent d'herbes épaisses, le soleil les sèche, ils y mettent le

feu, remuent ces cendres, y déposent leurs graines, qui germent promptement et abondamment. La pêche et la chasse ne sont pas difficiles. Comme on vit aisément, ils se traitent souvent entre eux. Le chant et la danse sont toujours du festin. Le chant n'est pas sans harmonie, ni la danse sans régularité dans les mouvements.

Les étoffes de fils, d'écorces ou de plantes, tissues d'or et d'argent, ou brodées, diversement appliquées sur le corps; les chaînes, les bracelets, les colliers, les boucles d'oreilles, sont les habillements et les ornements des deux sexes. La polygamie la plus étendue est permise. Chaque homme prend autant de femmes qu'il en veut et qu'il peut en entretenir. Les femmes, de leur côté, ne se contentent pas d'un mari: elles ont toujours deux ou trois galants, et quittent souvent l'époux pour l'amant. Les filles, en cela, ne dégénèrent pas de leurs mères; avec cette promiscuité si autorisée, il est étonnant qu'il se fasse des mariages. La cérémonie en est si simple qu'il en reste à peine quelque mémoire. Plus de solennité pourroit favoriser la fidélité. La danse fait partie des funérailles. Les hommes, parents et amis, commencent les premiers à se lamenter auprès du mort, qui est entouré de bougies. Pendant ce temps, les femmes et les filles dansent gravement. Elles viennent pleurer à leur tour, demandent au mort pourquoi il a quitté la vie, s'il n'y étoit pas bien, s'il n'avoit pas assez d'or, d'argent, d'esclaves? Elles retournent ensuite à leur danse pendant les questions des hommes, reviennent, dansent de nouveau, jusqu'à ce qu'on emporte le corps dans la sépulture. On y fait des sacrifices, dont la plus forte partie est destinée au

diable, qu'on craint beaucoup plus que Dieu. Ces offrandes se renouvellent de temps en temps, sur-tout dans les circonstances embarrassantes. Alors celui qui offre s'approche du tombeau, et dit: « Toi qui es à « présent avec Dieu, donne-moi conseil sur telle ou « telle affaire. » Ils croient donc à l'immortalité de l'ame.

La même langue se parle dans toute l'île, mais la prononciation est différente; ce qui a un air de dialecte, quand on n'y regarde pas de bien près. La base de cette langue est l'arabe mêlé de grec. Ils écrivent de droite à gauche. Le papier est beau; ils le fabriquent comme nous, par l'épaississement d'écorces torturées et fondues. Le commerce se fait par échange. Les métaux, or et argent, mais non monnoyés, servent d'intermédiaires. On en coupe, par approximation, à la valeur de ce qu'on veut avoir, et rarement on se trompe. La guerre se fait par surprise. Ils marchent par des routes inconnues, rampent, se cachent et tombent comme des bêtes féroces sur leur proie. Comme elles aussi, ils renversent, massacrent, détruisent. Au carnage ils ajoutent l'incendie. Ils ont de toutes sortes d'armes. La danse joue encore ici son rôle. Pendant que les hommes sont en campagne, les femmes dansent jour et nuit, ne mangent ni ne couchent dans leurs maisons: celles qui ont le plus de penchant à la volupté ne voudroient pas se permettre la moindre liberté, dans l'idée que leur mari ne manqueroit pas d'être tué ou blessé.

Ces insulaires croient à un Dieu qui a créé le ciel et la terre, et qui est l'auteur de tout le bien, et à un diable auteur de tout le mal, qui a beaucoup de com-

pagnons. Ils le craignent beaucoup plus que Dieu, et le mettent avant lui dans leurs prières. Si on ajoute foi à quelques voyageurs, on croira que les Madagascars ont une connoissance entière de notre religion, du péché d'Adam, du déluge, de la virginité de Marie, de la mort de Jésus-Christ. Ces voyageurs ont trouvé tous ces faits dans la conversation de leurs prêtres, mêlés seulement de fables dans lesquelles il faut chercher la vérité; mais il paroît au contraire que ces fables sont le fondement de leur croyance, et que les vérités qu'on a prétendu y trouver sont le fruit de l'imagination des voyageurs, qui, pénétrés de leurs principes, ont cru les voir retracés dans quelques traditions ambiguës, ou quelques rites analogues à ce qu'on pratique dans la religion chrétienne. Ces insulaires seroient plutôt juifs, par le respect qu'ils portent à la circoncision. Elle se pratique dans toute l'île avec le plus grand appareil et le même jour. Il y a beaucoup de mahométans: mais, de quelque religion qu'ils soient, tous les insulaires ont beaucoup de foi aux devins, aux sorciers et à leurs amulettes. Il leur manqueroit une superstition, s'ils n'avoient pas des jours heureux et des jours malheureux.

ILES ÉPARSES.

Les îles Commores, situées à l'entrée d'une issue du canal de Mozambique, sont, suivant les meilleures relations, au nombre de cinq, inégales pour la grandeur, qui va de dix à quarante et cinquante lieues de

Iles Commores.

circuit, et semblables pour la fertilité. On ne rassemblera ici que les singularités en productions et en mœurs, sans spécifier rigoureusement à laquelle de ces îles elles appartiennent. Leur riz devient violet en bouillant. Les habitants d'Angasia ne laissent pas voir leurs femmes aux étrangers sans la permission du sultan. Le gouvernement est aristocratique. Les femmes y participent. Ceux de Juanni sont nègres, hospitaliers, simples, francs, sans ambition, et fort indolents. Leurs femmes font tout, pendant qu'ils fument et mâchent le bétel. Les rois vivent familièrement avec leurs sujets, sans morgue, ni distinction, autre que celle de rendre la justice. Ils brûlent le diable en effigie, ne pouvant faire mieux. L'endroit où un homme est mort est pour eux un lieu d'horreur qu'ils fuient.

Il y a, entre le continent et Madagascar, plusieurs petites îles désertes, qu'on nomme, de leurs productions, l'île des Lapins, l'île des Daims, l'île des Brebis. On a mesuré les queues de quelques unes de ces brebis, lesquelles avoient vingt-neuf pouces de diamètre, et pesoient trente-quatre livres. L'île qui les nourrit et les engraisse si fort est sablonneuse, ne produit que des broussailles, et n'a point d'eau douce.

Sainte-Hélène, dans le grand océan, a été déserte. L'Ascension est stérile, n'a ni herbe, ni eau, mais un bon port, avec abondance de tortues et de poissons. Il y a dans les rochers un lieu qu'on nomme le *Bureau de poste*, parceque ceux qui y abordent y laissent une lettre dans une bouteille bouchée. Ceux qui surviennent la cassent, pour retirer le papier, et y en mettent une autre. Saint-Matthieu est déserte; elle offre des terres propres à la culture.

Plus voisines du continent, sont les îles Annobon, fertiles et assez peuplées. Il y a un gouverneur portugais. Les nègres ont aussi un chef. La Sainte-Trinité est dans le golfe éthiopique. Les habitants sont petits. Les voyageurs, dit-on, qui y arrivent d'âge et de tournure propres à grandir ne croissent plus. L'air est malsain, souvent chargé de brouillards, dont on n'évite la malignité qu'en se renfermant. Ils ont les récoltes de fruits doubles, mais rachètent bien cet avantage par les maladies cruelles dont ils sont tourmentés. Ce plateau, de douze lieues à-peu-près de circuit, produit de bon sucre que les nègres façonnent. Les Portugais, qui font une partie de la population, se disent chrétiens catholiques : ils le sont autant que le permettent leur ignorance et leur superstition. Le gouverneur portoit le superbe titre de *Vice-roi* quand les Hollandois ont pris ce poste très important pour le commerce. Les habitants de Cacombo articulent mal une langue très pauvre. Voilà tout ce qu'on en sait. A l'île du Prince, les insulaires vont nus, excepté le chef et les femmes. Celles-ci ont pour parure une couronne de fleurs sur la tête, une croix au cou, et à la main un coutelas recourbé, comme les Amazones. Les habitants de Fernand-Lopez sont sauvages. On les dit traîtres, féroces, barbares, peut-être parcequ'ils se défient beaucoup des Européens, et qu'ils ne les laissent pas aborder sans prendre de grandes précautions.

ILES DU CAP VERT.

Les îles du cap Vert sont ainsi nommées parcequ'elles gisent entre le cap Blanc et le cap Vert en Afrique, plus près de celui-ci dont elles sont éloignées de cent onze lieues à-peu-près. Quand les Portugais les découvrirent, elles étoient désertes : peut-être ne l'avoient-elles pas toujours été. Ils les ont peuplées. Mayo a une excellente saline naturelle. L'eau y entre comme par une écluse entre deux rochers, et le sel s'y fait de lui-même. Son terrain est sec. Il y a trois petites villes. L'air est sain. On s'y porte bien. La stérilité de l'île oblige de vivre sobrement. Les habitants n'en sont pour cela ni moins grands, ni moins vigoureux. Il y a un gouverneur négre qui tient sa commission du gouverneur général portugais. La mer abonde en poissons, sur-tout en dorades. La flamingo, gros oiseau, habite les marais, et vole au loin; son nid est fait de boue, en cône, dont la pointe reçoit les œufs. Il s'accule contre le cône, et étend sa queue sur les œufs. S'il les couvroit de son corps, il les écraseroit. Bonaviste (Belle-Vue) est ainsi nommée parcequ'elle présente un bel aspect du côté de la mer. Le nom de l'île de Sel indique sa nature et sa propriété. Saint-Nicolas a deux ports et de bonne eau. Saint-Vincent est difficile à aborder; on y charge des cuirs, dépouilles de bœufs sauvages. Sainte-Lucie est haute, montueuse et très boisée. Saint-Antoine a une montagne comparable au pic de Ténériffe pour sa hauteur. Les négres font avec les

vaisseaux qui passent, un commerce avantageux de fruits. L'île de Feu prend son nom d'un volcan: elle porte des vignes. Brava est presque déserte. Enfin San-Jago ou Saint-Jacques est une des plus grandes îles du cap Vert: elle peut avoir trente lieues de tour: c'est la plus considérable et la mieux cultivée: il y a un gouverneur, un évêque, une ville assez grande, nommée Praya, avec un bon fort qui défend le port; une autre plus considérable, qui est la capitale, nommée, comme l'île, San-Jago. Elle abonde en coton et en fait un grand commerce; elle est d'ailleurs très fertile pour tout le reste: on estime ses chevaux. Dans toutes ces îles, les prêtres sont en même temps médecins, chirurgiens et apothicaires, chargés également de la cure des corps et des ames.

ILES CANARIES.

Le plaisir que l'on sent après un jour brûlant, lorsqu'on respire l'air frais d'une soirée agréable, les voyageurs l'éprouvent quand ils passent de la fournaise des îles d'Afrique, au-delà du cap Vert, dans la délicieuse température des îles Canaries, que les anciens ont nommées *îles Fortunées*. On dit que le nom de Canaries leur vient des Cananéens, qui y ont trafiqué. Ils y trouvèrent sans doute, ce que nous y trouvons encore, d'excellents fruits, pour leur rafraîchissement après leur longue navigation. On ne sait s'il y avoit déja du riz, qui y abonde à présent. Elles donnent du

brai pour les vaisseaux, et ces jolis oiseaux, nommés canaries ou serins, dont les jeunes filles amusent leur solitude.

Quand les Portugais s'établirent dans ces îles, au commencement du quinzième siècle, ils y trouvèrent des habitants dont on ignore l'origine. Tous parloient la même langue, qu'ils ont conservée. Elle ne ressemble à aucune autre. Leurs mœurs, leurs habitudes, leur religion, étoient à-peu-près les mêmes dans les différentes îles. Leur nombre dans la grande Canarie alloit à trente mille, et, dans Ténériffe, à quinze mille hommes, femmes et enfants; gens barbares, dit-on; cependant leur férocité ne leur suggéra pas des châtiments plus rigoureux pour des Espagnols qui les avoient maltraités, et s'étoient laissé prendre, que de leur faire garder leurs troupeaux. Ils se nommoient encore Guanches, étoient d'une taille gigantesque, qui s'est rapetissée, d'une singulière adresse à lancer des pierres avec une roideur égale à celle d'une balle de mousquet. Leurs autres armes étoient des bâtons aiguisés en pointe, durcis au feu, ou garnis d'une corne. La polygamie étoit permise. A chaque renouvellement de chef, qui arrivoit par la mort du précédent, un certain nombre de jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe se sacrifioient en son honneur, pour rendre son régne heureux. Le dévouement de ces victimes étoit récompensé par les faveurs que le monarque répandoit sur leurs familles. Les Guanches étoient actifs, naturellement guerriers, très agiles, gravissoient sur les rochers, sautoient de l'un à l'autre à de grandes distances, à l'aide d'un bâton, se tenoient sur l'extrémité la plus avancée des pointes du roc, pourvu

qu'ils pussent seulement y placer l'orteil du pied. On n'étoit pas sûr d'eux quand on les enfermoit dans des tours; ils savoient escalader l'intérieur, se balancer au dehors, et franchir les obstacles. Ils parlent très vite leur langue naturelle, et prononcent seulement des dents et des lévres. Le peu qui reste de cette nation est chrétien, à cause de l'inquisition.

Palma a à-peu-près vingt-six lieues de tour. Il s'y trouve un volcan dont les irruptions ne sont point rares. Un tremblement de terre les précède ordinairement. Elle a une jolie ville, donne de bon vin et qui est très recherché. A Ferro, ou l'île de Fer, par laquelle les François font passer leur premier méridien, comme les Hollandois par le Ténériffe, il n'y a ni fontaines, ni puits, ni rivières; on n'apporte point d'eau d'ailleurs, et cependant plus de huit mille ames et plus de onze mille quadrupèdes en sont pourvus suffisamment. Tous les jours, un arbre ressemblant à un chêne, venu au milieu de l'île, se couronne d'un nuage qui distille le long des feuilles et des branches une eau fort claire, qui tombe dans une auge de pierre, jusqu'à pouvoir remplir vingt tonneaux. Ce phénoméne unique est attesté par les voyageurs, dont quelques uns disent l'avoir vu. Il est contredit par un seul, « qui n'est philoso-« phe, disent les auteurs, qu'en ce qu'il est incrédule. » Ce fait est bien étonnant; cependant il n'est point impossible; et tout ce qui n'est pas impossible, et est certifié vrai par des gens sages et de bon sens, on peut le croire. Mais les voyageurs se rendroient plus croyables en mettant plusieurs arbres et plusieurs réservoirs au lieu d'un seul.

Gomère produit des cannes à sucre et du vin. Les

insulaires conservent la communauté des femmes, non que chacun n'ait la sienne ; mais ce seroit être incivil, que de ne pas la prêter à celui qui la demande. Aussi c'est toujours le fils de la sœur qui hérite. Ténériffe est célèbre par son pic, ou montagne, qu'on aperçoit à plus de trente lieues en mer. C'est un volcan d'où partent des cendres, des pierres et des laves enflammées. Son cratère est nommé par les Espagnols le *Chaudron du Diable*. Les Guanches y placent leur enfer. C'est dans Ténériffe que se trouve le plus grand nombre de ceux de cette nation qui ont survécu à la destruction opérée par les Espagnols. Ils y ont une ville habitée par eux seuls. On y peut entendre parler leur langue, qui a quelque analogie avec celle des Maures de Barbarie. Ils reconnoissent un être suprême, qu'ils croient bon et compatissant. On sait par leurs traditions qu'ils avoient un roi. Ils lui juroient fidélité. Leurs lois étoient peu nombreuses. Excepté pour les grands crimes, ils n'avoient de punition que la honte, ce sentiment pénible, tourment inséparable de celui qui fait le mal. Leurs monarques n'avoient d'autres palais que ceux que la nature a creusés dans le sein des rochers. On y distingue encore les *Cavernes royales*. Le consentement mutuel suffisoit pour le mariage, et la répugnance ou le dégoût autorisoient le divorce ; d'ailleurs le respect pour le sexe étoit une loi fondamentale, qui n'étoit jamais enfreinte sous peine de mort. Ils avoient une espèce de baptême ; c'étoit une jeune fille du voisinage qui étoit priée de l'administrer au nouveau-né en versant de l'eau sur sa tête. Par cette cérémonie, elle contractoit alliance. L'éducation des jeunes gens étoit toute physique. Ils embaumoient les

morts. Cette fonction et cet art étoient réservés aux prêtres et aux prêtresses, chacun pour son sexe.

Leurs vêtements h[illegible]ent, cachent et ornent. Il n'est point étonnant que Ténériffe fût la principale habitation des Guanches. C'est peut-être, pour les fruits, les bocages, le parfum de l'air, les heureux sites, le séjour le plus enchanté de l'univers. La grande Canarie s'appelle aussi Palma, du nom de sa capitale. Elle rivalise avec Ténériffe pour la fertilité et les agréments. Fuerte, Ventura, Lancerole, sont deux îles assez grandes, accompagnées de quatre plus petites, Sainte-Claire, Graciosa, Rocca et Abgranza.

MADÈRE ET LES AÇORES.

Madère et Porto-Santo font presque face au débouquement du détroit de Gibraltar, mais à une grande distance dans l'Océan. La première a environ quarante lieues de tour. Elle est célèbre par son bon vin et la saveur de ses fruits, dont on fait, à l'aide des sucreries qui s'y trouvent, les meilleures confitures du monde. Le clergé y est très riche. Quand il y a plusieurs filles dans une famille, elles marchent deux à deux devant la mère, le visage couvert d'un grand voile, le cou nu, les épaules découvertes. A côté d'elles chemine gravement un homme d'âge, avec l'épée, le poignard et le chapelet; mais cette formidable escorte n'empêche ni les œillades, ni les signes et ce qui s'en suit. Les auteurs donnent la dernière touche à ce tableau, en disant que tous les vices, et principalement

l'incontinence, règnent dans toutes les conditions. Les Portugais y sont plus fiers qu'ailleurs. Le moindre valet marche en cérémonie, avec l'épée et le poignard. Ils ne servent à table qu'ayant une longue rapière à leur côté. Les asiles très multipliés rendent les meurtres fréquents. Il ne faut, dit-on (car il faut se défier de ces récits), à un assassin que toucher le mur d'une chapelle pour être en sûreté. Porto-Santo est vis-à-vis le royaume de Maroc. Les vaisseaux portugais des Indes y prennent des rafraîchissements.

Il n'est pas encore décidé si les Açores appartiennent à l'Afrique, à l'Amérique où à l'Europe. Elles sont à une égale distance de toutes ces parties du monde, dans l'Océan Atlantique, et sont d'une grande commodité aux Portugais pour les voyages du Brésil. L'air est fort sain. Aucun animal venimeux ou nuisible n'y peut vivre. Les matelots, ajoute-t-on, en arrivant, y sont délivrés de toute vermine. Le pic, égal à celui de Ténériffe, se fait voir de fort loin. Saint-Michel seroit un séjour délicieux, si on n'y appréhendoit à tout moment d'être englouti par les tremblements de terre. Sainte-Marie, environnée de rochers, ressemble à un château fortifié; l'intérieur en est très fertile. Tercère est aussi naturellement fortifiée. Elle a des racines nourrissantes, des fontaines bouillantes, une qui pétrifie, et elle fournit en abondance toutes sortes de vivres. La mer qui l'environne est orageuse. La tempête est annoncée par un nuage qui couvre le sommet de la plus haute montagne de l'île; on entend dans l'air une espèce de frémissement; les quadrupèdes prennent un air inquiet, les oiseaux se cachent; la mer s'agite; il faut fuir au plus vite, et abandonner

cette côte dangereuse. Angra est la capitale de Tercère et de toutes les Açores. Là résident le gouverneur et l'évêque suffragant de Lisbonne. Il y a d'immenses magasins de rechange pour les agrès. Praia, lieu de commerce, est la plus sûre rade de l'île. Fagel tire son nom des hêtres dont elle est couverte Le cédre et d'autres bois estimés n'y manquent pas. Corvo nourrit beaucoup de corbeaux. Enfin *Graciosa* et *Flores* indiquent par leurs seuls noms, les dons heureux d'une nature riante, répandus avec profusion sur un espace de cinq ou six lieues, au milieu de l'uniformité fatigante de l'Océan.

ABYSSINIE.

Abyssinie, entre la Nubie, la mer Rouge, la basse Ethiopie et les Ethiopiens errants.

Le continent de l'Afrique, sur lequel nous reportons l'attention après les îles, présente beaucoup de petits états qui morcellent ses côtes, mais peu de grands empires qui s'enfoncent dans les terres. Le plus considérable est celui des Abyssins. On croit que c'est l'ancien royaume de Saba, et que peut-être il a été autrefois gouverné par des femmes; du moins en trouve-t-on deux célèbres: la première, qui alla visiter Salomon, et rapporta dans ses états la religion juive; la seconde, nommée Candace, qui reçut de son eunuque, instruit et baptisé par l'apôtre Philippe, la religion chrétienne, qui est encore dominante, quoique mêlée de quelques rites juifs. Le christianisme des Abyssins est celui des Coptes. Le patriarche d'Alexandrie en Egypte est chef de leur église, et confirme leurs évêques, en les

admettant à sa communion. L'empereur d'Abyssinie doit ordinairement, dit-on, prendre avant son couronnement le sacerdoce ou du moins les ordres sacrés, après quoi il continue à faire les fonctions de son ordre dans les occasions d'éclat. C'est peut-être pour cela que les Européens l'ont appelé le prêtre Jean, titre dont on ne connoît pas d'autre origine. Les Abyssins ne le lui donnent jamais. Les historiens du moyen âge ne sont pas d'accord sur le titre de *prêtre Jean*. Quelques uns distinguent ainsi le grand kan des Tartares; d'autres le souverain du Thibet; d'autres enfin le souverain d'Abyssinie, qu'on nomme aussi le Grand-Négus.

Cet empire a perdu vingt-huit provinces par les incursions de ses voisins qui en ont resserré les limites. Il est cependant encore très étendu. Ces pertes marquent une grande foiblesse dans le centre, beaucoup de négligence ou d'incapacité dans les empereurs, et d'inhabileté à mettre en œuvre les ressources d'un si bel empire. Ses principaux ennemis sont les Galles ou Gallanes, qui l'enferment de trois côtés. Des savants européens les font descendre des Juifs, transportés par Salmanazar en Assyrie, ou par Nabuchodonosor en Babylonie, ou chassés, par Titus et Vespasien, jusqu'en Ethiopie. Ils pratiquent la circoncision, c'est là une des principales preuves qu'on apporte de leur judaïsme. Les Abyssins font venir leurs ancêtres des côtes orientales de la mer Rouge, d'où ils auroient été chassés par les Arabes. Ce pourroient être aussi les descendants de ces Egyptiens qui, sous le régne de Psamméticus, quittèrent l'Egypte au nombre de deux cent mille, et s'enfoncèrent dans les déserts de la Nubie. Cette émigration, au rapport de l'histoire, fut causée par la ja-

lousie qu'alluma dans le cœur des Egyptiens l'admission des Ioniens dans les troupes du royaume. Certes, cette dernière conjecture n'est pas la plus invraisemblable. Peut-être seroient-ils encore plutôt les descendants de ces anciens Ethiopiens, célèbres par leur courage et leurs invasions, dont ils ont conservé le goût. L'histoire, qui laisse un vide de plusieurs siècles entre les Ethiopiens conquérants dont nous avons parlé à l'occasion de la Judée, et les Abyssins qui semblent occuper leur place, permet de reconnoître dans ces Galles une nation généreuse qui revient toujours, sans se décourager, sur les possessions qu'on lui a arrachées.

Ils professent la connoissance d'un être suprême qui gouverne le monde, mais ne lui rendent aucun culte. Ils ne marquent aucune tendresse pour leurs enfants, et les laissent errer entre eux comme des petits sauvages. D'eux-mêmes, les enfants apprennent ce qu'ils doivent toujours pratiquer, c'est-à-dire le maniement des armes. Ils ne sont admis à quitter la livrée de l'enfance, qui est la chevelure longue, qu'après avoir tué une bête féroce, ou un ennemi. Cet exploit se vérifie avec une attention sévère. Leur choc à la guerre est terrible. Ils ne peuvent ni faire grace, ni la demander. Les Galles n'ont point de chef général. Chaque tribu a le sien, qui s'élit tous les huit ans. On l'appelle *lubo*. Leur première opération doit être une incursion sur l'empire abyssin, qui leur sert comme de palestre ou lieu d'exercice. Il y a long-temps qu'ils l'auroient absolument détruit, s'ils n'avoient de fréquentes guerres civiles qui les affoiblissent, et donnent du répit aux Abyssins.

Cet empire est tout entier sous la zone torride. Cependant, moyennant les grandes pluies, les forêts, les montagnes et les rivières, il y a des cantons aussi tempérés que le Portugal et l'Espagne; mais les terres basses et sablonneuses réfléchissent une chaleur insupportable pour tout autre que des Abyssins. Les vents y sont impétueux, les tonnerres effrayants, les pluies des torrents. La saison de ces météores est malsaine, et produit des maladies. L'humidité et la chaleur, moyens précieux de fécondité, couvrent leurs prairies d'herbes toujours renaissantes, et leurs arbres en même temps de fleurs et de fruits; elles font sortir sans peine de la terre une graine très petite, nommée *teff*, dont ils font un assez bon pain, leur principale nourriture. En donnant aux Abyssins des serpents monstrueux, la nature leur a fait présent d'une plante dont l'attouchement et l'odeur seules, dit-on, engourdissent ces reptiles. Ces monstres ont une très grande gueule, qu'ils ouvrent largement, respirent une grande quantité d'air, qu'ils retiennent et qu'ils lancent ensuite avec tant de force et d'abondance, qu'ils renversent, dit-on, et qu'ils empoisonnent à plusieurs pas de distance.

Les voyageurs modernes sont très sobres sur la description des merveilles dont les anciens enrichissent l'Abyssinie. Elle a tous nos quadrupèdes avec quelque variété; par exemple, des bœufs d'une si prodigieuse grosseur, que leurs cornes tiennent plus de vingt pintes; d'autres les ont si flexibles et si molles qu'elles pendent comme des bras rompus. Les chevaux sont très beaux. On se sert dans les voyages de mulets et de chevaux. Il y a, si l'on en croit quelques voyageurs,

me espèce de ceux-ci grands comme des éléphants, mais mieux faits et plus déliés. Un homme debout passe sous leur ventre. Les Abyssins n'apprivoisent pas les éléphants. Ces animaux restent sauvages et destructeurs. Les rhinocéros, les lions, les tigres, ravagent aussi leurs campagnes. Le crocodile et l'hyppopotame sont dans le Nil, le plus grand fleuve de l'Abyssinie, comme dans leur empire. De ces deux amphibies, on connoît le premier; le second est presque inaccessible, et ne se découvre guère que par ses ravages. C'est un animal presque de la grosseur d'un éléphant, dont il a les défenses; on l'appelle *cheval marin*, quoiqu'il tienne plus du bœuf que du cheval; il est moins redoutable à terre, à cause de sa pesanteur, que sur l'eau, où il renverse souvent les barques. Il paît, et il déchire, moins pour dévorer, que pour s'abreuver de sang. Quand il mugit, dit-on, la terre tremble. Il craint l'homme sur terre, fuit à sa vue; mais la femelle est très dangereuse quand elle a ses petits. Le mâle ne se contente pas d'une seule femelle, il en a plusieurs, est au milieu d'elles comme un coq au milieu de ses poules, paroît attentif et jaloux, et ne souffre point de rival.

La torpille est commune en Abyssinie. La médecine l'emploie en l'appliquant pendant la fièvre, comme pour l'engourdir. Le pipi, oiseau singulier, s'attache au chasseur, et ne le quitte pas qu'il ne lui ait indiqué le gibier, parcequ'il vit de ce que le chasseur lui donne; mais aussi il ne le faût suivre que bien armé, parcequ'il vous mène aussi bien à un animal dangereux, comme serpent ou tigre, qu'à une proie inutile. Un autre oiseau, nommé moroc, sert à découvrir le miel que cer-

taines abeilles font sous terre. L'Abyssinie est souvent ravagée par des nuées de sauterelles, qui causent la famine en dévorant les plantes, et la peste par leurs cadavres, qu'on ne peut tous brûler ou enterrer. On les mange fraîches, ou séchées et réduites en poudre, dont on fait une pâte; mais ce n'est pas un bon mets.

Les chrétiens dominent en Abyssinie; il y a beaucoup de mahométans, des juifs et des païens. On ne sait que très peu de chose de l'idolâtrie de ceux-ci. Elle paroît consister plutôt en rites superstitieux qu'en adoration d'idoles. La langue de la cour est un composé de presque toutes celles de l'empire: elle ne manque ni d'expression, ni d'abondance. L'ancien éthiopien conserve sa dignité: on s'en sert dans les lettres patentes de l'empereur, dans les registres publics, et dans le service divin.

Les Abyssins, bien différents de ces Ethiopiens qui ont effrayé Rome du temps d'Auguste par leur laideur, sont bien faits, d'une taille haute et majestueuse, plus bruns que blancs, ont les yeux vifs et brillants, le nez bien moulé, nullement écrasé, les lévres petites et les dents blanches. Leur inclination les porte à la vertu. Ils ont une simplicité naturelle et une candeur, signes d'innocence. Rarement ils se querellent; ils s'en rapportent volontiers à la décision du premier arbitre. La justice n'est ni longue ni compliquée. Ils sont fort affectueux dans leurs manières, et curieux de parure. Leurs femmes peuvent visiter leurs parents. Celles de qualité ne se gênent pas dans leurs inclinations; privilége dont les hommes de moindre rang qui font la folie de les épouser ne sont pas fort contents; mais les parents les forcent de souffrir ces écarts. Celles du commun

font tous les ouvrages pénibles du ménage. Il y en a que les esclaves mâles refusent de faire, comme de broyer le grain, tâche qui revient tous les jours. Un mariage, pour être ferme et stable, doit se faire à l'église. Ils ont des degrés prohibés, et permettent le divorce. Pour qu'il ne cause point de trouble lorsqu'il arrive, en rompant les liens du mariage, chacun conserve ordinairement ce qu'il posséde. On punit la femme adultère en la rasant, en la privant de ses biens, en la chassant mal vêtue de la maison de son mari, n'ayant qu'une aiguille pour gagner sa vie. Chose singulière! la femme est aussi punie du libertinage de son époux, mais seulement par une légère amende. On suppose qu'elle est coupable s'il n'est pas resté fidéle; c'étoit à elle à savoir plaire.

Leurs mets sont bons et variés; ils n'ont ni cidre, ni vin, dont ils pourroient cependant faire en abondance; ils ont seulement de l'hydromel, dont la base est le miel fermenté. Ils ne boivent souvent qu'à la fin du repas. Leur maxime est: « Qu'il faut planter avant « d'arroser. » Leurs ameublements sont propres, plus ou moins fastueux, selon la richesse. La plus bizarre piéce de leurs meubles est le chevet de leur lit; si l'on peut donner ce nom à une espéce de fourche sur laquelle ils n'appuient point la tête, mais le cou, dans la crainte de déranger leurs cheveux, qu'ils laissent pendre. Les hommes les cordonnent de différentes maniéres; les femmes les laissent flotter, y entremélent des ornements d'or et des pierreries. L'empereur seul a le droit de se servir d'un bonnet. Il n'y a pas long-temps qu'ils connoissent les outils des différents métiers. Ils en ont obligation aux jésuites, ainsi que de l'art de

bâtir. Auparavant, ils ne savoient que poser irrégulièrement des pierres l'une sur l'autre. Ils n'avoient pas imaginé les escaliers ni les étages, qu'ils appellent *maison sur maison*. Malgré cette disette d'outils, ils avoient des toiles, des étoffes assez bien ouvragées, des bijoux d'un travail délicat. Le commerce vient les chercher. Rarement ils voyagent. Quand ils le voudroient, ils en sont empêchés par les Turcs, les Galles et autres peuples qui tiennent leurs frontières comme bloquées. Eux-mêmes ne souffrent pas qu'on s'ouvre l'entrée de leur pays. Ils dépendent des facteurs pour les échanges, qui ne se font jamais à l'avantage des Abyssins ; de sorte qu'avec un fonds de productions inépuisable, des peaux, des fourrures, des cuirs, du miel, de la cire, de l'or, de l'ivoire et de nombreuses superfluités, l'Abyssinie est extrêmement pauvre. Les femmes n'ont pas besoin de sage-femme ; elles accouchent avec une facilité singulière, allaitent sans peine et sans embarras.

Il y a de l'or, moins d'argent, beaucoup de plomb et de fer. On ne dit pas qu'il y ait ni cuivre, ni étaim. Le sel tiré des mines, extrait des fontaines salées, ramassé en croûtes sur de vastes plaines, quoique très commun, est traité en chose précieuse. Chacun en porte un petit morceau dans une bourse pendue à sa ceinture. Lorsque deux amis se rencontrent, ils tirent leur petit morceau de sel, et se le donnent réciproquement à lécher. Ce seroit une grande incivilité d'y manquer. On prétend que la chaleur qui dessèche la bouche a donné occasion à cette bizarre coutume; mais on pourroit s'humecter la bouche, et rendre la parole plus libre, en se présentant du sel sans lécher

celui d'un autre. Cette singulière manière de saluer rappelle une manière encore plus singulière de recevoir le monde, rapportée par un missionnaire, introduit à la cour d'un labo, ou petit prince galle. « Il étoit, dit-il, assis à terre au milieu de sa cabane. Autour de lui siégeoient ses courtisans, chacun une gaule à la main. On me laisse entrer. Aussitôt la troupe s'ébranle et m'accueille à coups de bâton. Je fuis, et, quand j'ai touché la porte, c'est un signal convenu, la bastonnade cesse, et on me fait compliment. » Si on leur demande la raison de ce cérémonial avec des amis attendus et desirés, ils répondent que c'est pour apprendre à ceux qui les visitent qu'il n'y a point de nation plus brave que la leur, et qu'on ne doit les aborder qu'en s'humiliant.

Les curiosités naturelles de l'Abyssinie sont des montagnes énormes, dont les rocs présentent des murailles, des tours et des villes; d'autres, d'une surface unie à s'y mirer, quelques unes creuses naturellement, ou dans lesquelles on a taillé des appartements, des églises, des palais; au bas de ces monts, des précipices profonds, où des torrents roulent des pierres avec un bruit effrayant; sur les sommets, des plaines que leur enceinte inabordable convertit en prisons, où languissoient autrefois les premiers enfants des rois, dont on craignoit la concurrence au trône. De ces montagnes découlent les belles rivières qui arrosent l'Abyssinie. Le Nil n'est qu'un ruisseau, jusqu'au moment où il se trouve joint par le Gemma, beaucoup plus gros et plus rapide que lui. Ainsi augmenté, il coule douze lieues à travers le lac de Dambée, sans y mêler ses eaux; c'est dès-lors un fleuve large et ma-

jestueux; mais sa grande réputation ne commence que quand il sort de son pays.

Le gouvernement des monarques abyssins a toujours été despotique, sans que leur puissance ait jamais été resserrée par les lois écrites, ni par l'autorité d'aucun corps, excepté par le clergé, qui a quelquefois résisté efficacement aux volontés arbitraires des empereurs. Ils se prétendent descendants de Salomon par la reine de Saba. On présente une liste de ses successeurs qui est peu interrompue. On les appelle *Négus*, ce qui veut dire *rois des rois*. Leur sceau est un lion tenant une croix, avec cette légende : « Le lion de la tribu « de Juda a vaincu. » Ils ne se cachent pas comme les rois de l'Orient, mais se montrent volontiers à leurs peuples, qui ne les abordent qu'avec des cérémonies qui tiennent de l'adoration. Ils habitent plus sous des tentes que dans des palais; mais ces tentes elles-mêmes sont des palais somptueux; leur garde est une véritable armée, leur cour un cortége brillant et pompeux. Les femmes le grossissent même dans les expéditions militaires, et souvent elles embarrassent par leur nombre. La levée de ce camp, et le transport d'un lieu à l'autre, sont une vraie calamité, même en temps de paix, pour les endroits par où l'armée passe, parcequ'il faut que les chemins soient nettoyés, les vivres apportés et fournis par les habitants, que ces passages ruinent successivement dans tout l'empire. On sera étonné de voir un camp divisé en paroisses; chacune a son curé, avec ses diacres et autres ecclésiastiques qui l'assistent pour le service divin et l'instruction de la jeunesse.

La couronne est héréditaire, mais ne passe point

nécessairement à l'aîné. L'empereur choisit celui de ses enfants qu'il veut gratifier, mode d'élection qui a causé chez ce peuple de fréquentes guerres civiles. Pour les prévenir, on avoit imaginé de confiner tous les princes ayant droit au trône sur le sommet d'une montagne du plus difficile accès, où ils étoient gardés sévèrement. Cette coutume a été abolie, en conséquence du reproche indirect d'un enfant. L'empereur aimoit beaucoup ce fils, âgé alors de huit ou neuf ans; un jour qu'il jouoit avec lui, un conseiller l'approche, et dit au roi: « Cet enfant devient grand. » A ces mots, le petit prince regarde tendrement son père, et lui dit: « Quoi? ne suis-je grandi que pour être envoyé sur la « montagne? » Cette naïve apostrophe toucha l'empereur; il abolit la coutume, et fit jurer à son conseil de ne la jamais rétablir.

La cérémonie du couronnement est magnifique. Les rites ecclésiastiques y ont beaucoup de part. On chante des psaumes, on lit les liturgies. Le *grand aumônier* annonce au peuple le monarque, comme choisi pour le gouverner. Celui-ci fait serment de s'acquitter de ce devoir avec justice et modération.

Le *métropolitain* lui met la couronne, le manteau royal, et pour sceptre une croix à la main. Ce signe, au reste, n'est point particulier à l'empereur; tous les prêtres en portent une.

Comme Salomon, dont ils prétendent descendre, les empereurs abyssins prennent plusieurs femmes, et, à son imitation, de plusieurs religions différentes. Pour lui ressembler encore mieux, ils leur permettent l'exercice de leur religion; de sorte qu'il n'est pas rare de voir autour du palais, ou des tentes, des mosquées et

des temples d'idoles à côté des églises. Aux mariages de l'empereur, qui sont fréquents, comme à tous ceux de ses sujets, il faut que les convives, ecclésiastiques ou autres, consomment tout ce qui est servi; on ne se retire de ces repas que chancelants, encore quand on le peut; mais la cérémonie commence toujours par le rite religieux. De toutes ces femmes, le prince en choisit une, qu'il fait proclamer impératrice; elle jouit de grands priviléges. Le négus ou Prêtre-Jean, reçoit les ordres sacrés comme on l'a dit, non pas cependant toujours le *sacerdoce;* il se borne ordinairement au *diaconat;* il prend ces ordres afin, à ce qu'il paroît, de jouir des priviléges du clergé, d'entrer dans le sanctuaire, de présenter la croix à baiser, et sur-tout d'avoir autorité dans ce corps dont il fait partie par son ordination. On initie à l'état ecclésiastique les enfants des grands, même à la mamelle.

A l'exception de la discipline de l'église, à laquelle l'empereur se conforme exactement, il jouit d'une autorité absolue sur tout le reste. Une coutume bizarre, c'est que jamais on ne doit le voir manger. Tous les emplois se vendent à la cour et à l'armée. On peut juger par-là comment les troupes sont conduites, et la justice administrée. Il y a une forme d'instruction fort sage; il n'y a point d'avocats ni de procureurs. Les parties sont entendues publiquement. Le juge consulte l'assemblée et prononce; mais il n'est pas astreint à suivre le sentiment général. Comme il achète sa charge, sa sentence se ressent souvent de la nécessité de payer, parcequ'il n'y a ni châtiment à encourir, ni honte à être injuste. La peine du *talion* est établie. On livre le criminel aux parents du mort. Cette cou-

tume enhardit la cruauté et multiplie les vengeances. Les Abyssins seroient capables de faire la guerre heureusement, s'ils étoient mieux disciplinés et mieux conduits. Ils ne sont point mal armés; mais il y a trop de mollesse et trop peu d'exercices dans leurs camps; de sorte qu'ils se trouvent sans expérience devant l'ennemi, et faciles à rompre. D'ailleurs, l'armée est toujours bien inférieure en nombre à ce que demanderoit la défense d'un si grand empire, perpétuellement menacé par des voisins remuants et belliqueux. Ce défaut vient de ce que, par vice du gouvernement, le grand négus est un des moins riches princes de la terre; non pas que ses revenus, s'ils étoient fidèlement apportés au trésor, ne fussent considérables; mais ils passent par tant de mains, il y a tant d'exceptions et de priviléges, qu'il lui en reste peu.

Les annales abyssines contiennent la relation du voyage de la reine de Saba à Jérusalem. Quelques circonstances paroissent plus approcher de la fable que de la vérité; mais on seroit porté à ajouter foi au fond. Quant à la conversion de la reine Candace par son eunuque, que l'apôtre Philippe instruisit, le récit en est conforme à ce qu'on lit dans l'évangile de St.-Luc. Le christianisme n'est cependant devenu la religion dominante que vers le milieu du quatrième siècle. Le grand Athanase, patriarche d'Alexandrie, y envoya un évêque, dont l'abuna, le seul qui exerce en Abyssinie les fonctions pontificales, est le successeur. Il est de coutume stricte, qui a passé en loi, que jamais cet abuna ne peut être Abyssin. C'est pour les Alexandrins un moyen sûr de conserver la suprématie. Mais ils en abusent bien, car ils n'envoient ordinairement que des

ignorants qui achètent cette mission à prix d'argent. Il s'en est trouvé qui n'étoient même pas prêtres. Comme ils achètent, ils revendent les places lucratives de l'église.

Il y a tous les degrés dans l'église abyssinienne : les depferas, ou chantres-prêtres ; les komos, espèce d'archiprêtres. Ils se marient, font l'office divin avec assez de décence, ont le chant des psaumes, la messe chantée et jamais basse ; une seule dans chaque église ; point d'images élevées en bosse. Leurs dogmes sont ceux de l'église d'Alexandrie, qui consistent à ne reconnoître qu'une nature et une volonté en J. C. Ils croient à la présence réelle, ont des onctions pour les malades, pratiquent la confession publique : l'absolution ne s'obtient jamais sans reproches, ni sans coups de bâton ou de fouet sur les épaules. Il y a des moines de toutes sortes, fort austères, pauvres, rassemblés en monastères, ou épars dans les cavernes ou sur les montagnes. Ceux-ci vivent dans le célibat. Un homme demandoit au secrétaire de l'empereur, qui avoit été moine, s'ils faisoient des vœux. Il répondit. « Les religieux prosternés contre terre promettent tout haut « à leur supérieur de garder la chasteté, et tout bas « ils disent : *Comme vous la gardez.* » La circoncision n'est, chez les Abyssins, qu'une institution politique, ainsi que la prohibition de quelques viandes. Ils reçoivent les trois premiers conciles, admettent les livres de l'ancien et du nouveau Testament, invoquent la vierge, les saints et les anges, prient pour les morts, administrent le baptême. Tout cela se fait plus par routine que par science. Il n'y a ni universités, ni écoles publiques pour former les jeunes gens aux connois-

sances utiles et à la religion. Leur langue même n'a pas de termes pour désigner ces établissements.

On n'a une chronologie suivie des empereurs abyssins, ou grands négus, que depuis quatre cents ans. Il reste quelques faits des princes issus de Salomon qui ont régné auparavant. Par exemple, la singularité de trois frères qui convinrent de bonne amitié de régner ensemble pour éviter toute dispute; ils s'avisèrent de partager le jour et la nuit en trois parties, et de régner chacun huit heures. Cet expédient, disent les annales, réussit à merveille. Vers l'année 900, une femme usurpa le trône. Sa postérité le garda trois cents ans. Il revint à la race de Salomon en 1300; mais on n'a sur cette dynastie quelques notions rangées en ordre de chronologie fort imparfaite que depuis l'entrée des Portugais en Abyssinie sous le grand Alphonse d'Albuquerque.

Ce général, ayant entrepris d'assurer le commerce de sa nation sur la mer Rouge, jeta les yeux sur l'empereur d'Abyssinie, qui pouvoit le protéger. Il y envoya un ambassadeur, qui sut se faire goûter, et inspirer à l'impératrice Hélène, grand'mère et tutrice du jeune monarque David, le desir de s'allier avec le roi de Portugal, pour en tirer des secours contre les mahométans qui infestoient ses frontières. L'adroit négociateur persuada à l'aïeule et au petit-fils que le secours seroit bien plus assuré s'ils embrassoient la religion catholique. Hélène la favorisa avec éclat. David marcha sur ses traces. Cette conduite aliéna de lui tout le clergé; de sorte qu'à la guerre étrangère, qu'il comptoit écarter, se joignit une guerre intestine. Les Portugais vinrent à la vérité à son secours, mais en si petit nombre, David. 1503.

qu'ils ne purent lui procurer de succès décisifs. Après vingt années de combats, pendant lesquels il paroît que l'empereur avoit contre lui une grande partie de son royaume, il fut contraint de se retirer, avec une poignée de serviteurs fidèles, sur un roc aride et inaccessible. Bloqué par ses ennemis, abandonné et haï de ses sujets, quoique brave et vertueux, il mourut accablé de chagrins et d'infortunes, dans cet affreux asile, la quarante-deuxième année de son âge, et la trente-troisième de son régne.

Claude. 1553. Son fils Claude, qui lui succéda, suivit une marche différente de celle de son père. Il s'appliqua à regagner le clergé abyssin; mais il se trouva croisé par les Portugais, qui avoient pris un grand ascendant à la cour, sur-tout auprès des femmes, dévouées au catholicisme. Claude ménagea adroitement les deux religions, souffrit un patriarche catholique, mais n'abandonna point l'abuna. Ainsi il put toujours se servir des Portugais, que le vice-roi de Goa recrutoit de temps en temps. Ils se trouvèrent quelquefois assez forts pour exiger de lui des faveurs contraires à la neutralité qu'il s'étoit proposée, et désagréables au clergé abyssin. Dans ces occasions, Claude céda; mais à la fin, sous des prétextes qui ne manquent jamais, il sépara les Portugais, et les dispersa dans des endroits assez éloignés les uns des autres pour n'avoir pas à craindre qu'ils se réunissent et lui imposassent la loi. Ce prince, qu'on qualifie des titres de sage et vaillant, fut tué dans une bataille contre Nouo, général du roi d'Adel, prince mahométan des bords de la mer Rouge. On observe que la balance politique de Claude entre les deux religions ne pencha jamais en faveur des catholiques que

pour la protection, car il professoit toujours hautement celle de ses ancêtres.

Il ne laissa pas d'enfants légitimes. Minas, son frère, lui succéda. Ce prince n'eut pas pour les Portugais et pour les missionnaires jésuites qui les accompagnoient les ménagements de Claude. Il se déclara ouvertement contre eux, fit fermer les églises et persécuta leurs prosélytes. Les auteurs portugais attribuent cette conduite de Minas à son caractère féroce et à l'éducation qu'il avoit reçue chez les Maures. D'autres disent qu'il ne devint cruel à l'égard des missionnaires que parcequ'il s'aperçut qu'ils favorisoient deux de ses neveux qui se révoltèrent successivement contre lui, et même qu'ils provoquèrent la rebellion de ces princes, que leur naissance illégitime écartoit du trône. Minas en triompha. Il ne prit pas contre les Portugais et les missionnaires le parti cruel de les massacrer, ni le parti imprudent de les renvoyer, mais celui de les renfermer exactement dans son royaume, de manière qu'ils ne pussent donner de leurs nouvelles au-dehors, ni demander des secours. Il les exclut de ses troupes, retira les biens qui leur avoient été donnés, et les laissa tomber dans la pauvreté, qui avilit toujours. On ne sait si ce prince, toujours en guerre dans son court régne, mourut dans une bataille, ou si, après une défaite essuyée de la part des Turcs, il fut obligé d'aller se cacher dans les montagnes, où il mena une vie errante et languissante. Minas. 1559.

Malgré ces malheurs, Malak, son fils, hérita de sa couronne. Il régna assez heureusement, quoiqu'il fût continuellement en guerre, soit contre ses sujets révoltés, soit contre les anciens ennemis de son empire, Malak. 1563.

les Galles et les Mahométans. Il n'eut guère le temps, ni peut-être l'inclination de recommencer la persécution de son père contre les missionnaires et leurs prosélytes. Il les laissa vivre tranquillement, et ne leur fit ni bien ni mal. Malak entretint quelque liaison avec le vice-roi de Goa. Il le pria de lui envoyer des ouvriers pour fondre du canon et d'autres bouches à feu, pour faire de la poudre, des épées, et d'autres armes; mais il ne parla point des troupes auxiliaires. Ses variations dans le choix d'un successeur causèrent beaucoup de troubles après sa mort.

Zadenghel, 1596.

Il avoit quelque temps jeté les yeux sur Zadenghel, fils de son frère, pour être son successeur; ensuite il conçut tant d'amitié pour Jacob, un de ses fils naturels à peine hors de l'enfance, qu'il le fit reconnoître par les grands. Enfin, près de mourir, il changea encore de sentiment, et, pressé, dit-il aux seigneurs assemblés, pressé par l'amour de son pays, et l'intérêt qu'il prenoit à sa conservation, il ratifia le choix qu'il avoit fait auparavant de son neveu, comme plus propre, dans les conjonctures, à remplir le trône où l'appeloient son âge, sa valeur et ses autres qualités; mais ce furent ces qualités mêmes qui déterminèrent une partie des principaux de l'état à élever plutôt Jacob, âgé de sept ans, sous lequel ils espéroient gouverner. Ils saisirent donc Zadenghel, et le mirent en prison. Une autre faction le délivra. Il devint maître de Jacob; et au lieu de le traiter inhumainement, et de lui faire couper le nez et les oreilles pour le rendre incapable de régner, comme on le lui conseilloit, il se contenta de le reléguer dans un endroit agréable du royaume,

sous l'inspection d'un gouverneur qui le surveilloit de près.

Zadenghel se montra digne du choix de son oncle. Il se mit à la tête de son armée contre les Galles. Dans une bataille, ses deux ailes furent mises en déroute. Le corps de bataille commençant aussi à s'ébranler pour fuir, ses officiers vinrent le prier de se retirer avant que les ennemis ne l'eussent enveloppé; mais, au lieu de suivre leur conseil, l'intrépide jeune homme, qui n'avoit que vingt-quatre ans, saute à bas de son cheval, l'épée d'une main, le bouclier de l'autre. « Je « suis résolu, dit-il, à mourir ici. Vous pourrez échap- « per au fer de l'ennemi, mais jamais à l'infamie d'a- « voir abandonné un empereur que vous avez tous ré- « cemment proclamé. » A ces mots, ses soldats, près de fuir comme un troupeau timide, se jettent sur les Galles comme des lions; ils remportèrent une victoire complète, qui fut suivie de plusieurs autres. Après cet avantage, qui lui concilia l'estime de ses sujets, il auroit pu régner tranquillement, s'il ne se fût attiré leur haine par une prédilection trop marquée pour la religion catholique. Cette conduite aigrit le clergé abyssin. La faction qui avoit élu Jacob se réveilla. Des deux côtés on courut aux armes. Zadenghel succomba, et fut tué avant la seconde année écoulée de son règne.

Ce ne fut cependant pas la faction de Jacob qui triompha. Lorsque Malak mourut, et fut remplacé par Zadenghel, un autre de ses neveux, nommé Susnée, s'étoit présenté; mais il fut contraint de fuir et de se cacher. Apprenant dans sa retraite la mort de son frère, il reparut, et s'empara du trône. Jacob périt en

Susnée. 1605.

le disputant, ou pendant qu'on le disputoit sous son nom; car il étoit encore trop jeune pour faire valoir ses droits par lui-même. Susnée, victorieux, en agit avec beaucoup de modération à l'égard des partisans de son neveu, et les gagna par la douceur.

On cherche les raisons politiques qui ont pu déterminer Susnée à se déclarer pour la religion catholique, au point de persécuter la sienne propre, et d'amener l'Abyssinie sur le penchant de sa ruine, et l'on n'en trouve pas d'autre que le desir de se débarrasser des entraves que le clergé abyssin mettoit à sa puissance; mais il se donna aussi quelquefois des chaînes qui n'étoient pas moins pesantes : il y avoit alors en Abyssinie un jésuite nommé le père *Le Pays*, très habile, très adroit, qui s'étoit mis dans la tête de soumettre cet empire au pape. Au moins, c'est dans ces termes que s'expriment certains voyageurs accoutumés à calomnier les missionnaires qui ont rendu des services si éminents à l'humanité, ainsi qu'à la religion, dans tous les pays où ils ont porté leurs pas. Il gagna la confiance de l'empereur, le flatta de la perspective de mettre un frein à l'autorité des grands, qui resserroient la sienne : ce qui étoit assez vrai. Il lui conseilla en conséquence de faire venir un corps de troupes portugaises, et en même temps de favoriser la religion romaine, de lui accorder une protection marquée, des faveurs d'éclat, afin de diminuer insensiblement le pouvoir du clergé abyssin. D'un autre côté, Le Pays écrivit en Portugal, et y fit passer, par Goa, des instructions sur la facilité et l'avantage de se rendre dominant dans un si vaste empire. Il n'en promettoit pas moins que le tiers au roi de Portugal, et au pape

l'addition d'une église riche et puissante. Il lui arriva donc un corps assez considérable de troupes portugaises, et en même temps de la cour de Rome tous les pouvoirs qu'il pouvoit desirer pour les changements à faire dans les rites et les dogmes de l'église.

La première conquête éclatante du père Le Pays fut celle de Cella Christos, frère de l'empereur, qui abjura publiquement la foi abyssinienne, et embrassa la foi catholique. Plusieurs circonstances firent connoître à l'empereur que ses sujets n'approuvoient pas les changements qu'il méditoit. Un nouveau Jacob, qui s'étoit montré les armes à la main, se soutint, par la faveur du clergé, plus long-temps qu'il n'auroit pu avec le secours de ses seuls partisans. Un renfort de missionnaires nouvellement arrivés avoit éprouvé dans sa route des vexations sourdes, indices de dispositions malignes. Se trouvant ou se croyant débarrassé des révoltes, appuyé par son frère Cella Christos, l'empereur résolut de frapper un grand coup. Après quelques conférences, tenues, pour la forme, entre les catholiques et les Abyssins, Susnée défend par un édit, sous des peines rigoureuses, que personne, à l'avenir, n'ose avancer *qu'il n'y a qu'une nature en Jésus-Christ.*

On avoit profité, pour ce coup d'autorité, de l'absence de l'abuna. Il accourt, et, secondé par Emana Christos, autre frère de Susnée, il lève l'étendard, et excommunie les catholiques. A Emana Christos se joignent Eulos, gendre de l'empereur, et Caflo, grand-maître de sa maison; tous trois conspirent contre la vie du prince. Ayant manqué leur coup, ils en viennent aux armes. Eulos, trop présomptueux, persuadé que

sa qualité de gendre de l'empereur le garantissoit de toute violence, traverse fièrement l'armée de son beau-père, et s'avance jusqu'à sa tente, lui huitième : comme il étoit près d'y entrer avec des dispositions peu pacifiques, il fut tué. Son parti se dissipa. L'abuna fut aussi tué dans cette occasion. Alors Susnée donna un édit qui défendoit la pratique des rites abyssins. Des réclamations générales se firent entendre ; des révoltes éclatèrent. L'empereur opposa aux premières des remontrances et des exhortations ; aux secondes les armes, qui furent victorieuses sous son commandement. Enfin il abjura lui-même la religion abyssinienne, et embrassa la romaine.

On attendoit de Lisbonne un patriarche qui devoit consolider les changements, et donner une forme stable à l'église naissante. Le P. Le Pays n'eut pas le plaisir de voir le succès de ses travaux. Il mourut avant l'arrivée du patriarche. Celui-ci se nommoit *Mendez*, et étoit jésuite. Il vint, accompagné de dix-neuf confrères, dont deux étoient sacrés évêques, pour le remplacer en cas de besoin. Ils furent reçus avec les plus grandes démonstrations de respect et d'affection. Rien de plus pompeux que la cérémonie dans laquelle se consomma, non pas la réunion de l'église abyssinienne, mais la soumission de l'empereur et de toute sa cour à l'église de Rome. Basilidès, son fils aîné, ses parents, les gouverneurs, les vice-rois, les grands, mandés à cet effet, étoient tous présents. Susnée se mit à genoux devant le patriarche, et fit le serment qui suit :

« Nous, sultan Susnée, empereur d'Éthiopie, croyons « et confessons que saint Pierre, prince des apôtres, a « été établi par Jésus-Christ notre Seigneur, chef de

« toute l'église chrétienne, et qu'il lui a donné la prin-
« cipauté et la seigneurie de tout le monde, quand il
« lui a dit : Tu es Pierre, et sur cette pierre j'édifierai
« mon église, et je te donnerai les clefs du royaume
« des cieux ; et lorsque, dans une autre occasion, il lui
« dit : Pais mes brebis. Nous croyons aussi que le pape
« de Rome, légitimement élu, est le successeur de
« saint Pierre, et a le même pouvoir et la même au-
« torité que lui sur toute l'église chrétienne ; et nous
« promettons et jurons à notre saint-père Urbain VIII
« et à ses successeurs une véritable et sincère obéis-
« sance, assujettissant à ses pieds notre personne et
« notre empire. Ainsi nous aident Dieu et ses saints
« évangiles ! »

On voit que rien ne manque à cette formule. Tous les assistants la jurent après l'empereur. Cella Christos fit, avant son serment, un discours dans lequel il rappeloit la désobéissance de quelques personnes aux ordres liturgiques de l'empereur, et tenant son épée nue à la main, il dit : « Le passé est passé, mais ceux « qui ne feront pas leur devoir seront jugés par cette « épée. » Dans la même assemblée, l'empereur fit reconnoître son fils Basilidès pour son successeur, et lui fit prêter serment de fidélité. Toujours emporté par son zèle, à la formule Cella Christos ajouta ces paroles, fort louées par les jésuites : « Je jure de lui obéir comme « fidèle sujet, autant qu'il soutiendra, défendra et fa- « vorisera la sainte foi catholique, sans quoi je serai « son premier et plus grand ennemi. » L'empereur ordonna que, dès le lendemain, toutes les dames de la cour prêtassent le premier serment ; ce qu'elles firent.

Il ne trouva pas la même docilité dans le clergé et

dans le peuple. Ni les menaces, ni les châtiments, ni les plus belles promesses ne purent les engager à se soumettre aux différents édits qui parurent pour abroger leur foi et leurs rites. Ils ne goûtoient point quantité d'usages qu'on vouloit introduire, comme de se mettre à genoux dans l'église, d'avoir des autels fixes, des crucifix et images en relief, la confession auriculaire, et d'autres pratiques. Pendant que les religieux effrayés désertoient leurs monastères et fuyoient sur les montagnes, l'empereur faisoit bâtir un magnifique palais pour le patriarche et ses compagnons. Il fit aussi construire une superbe cathédrale, dont la forme en croix ne plut pas aux Abyssins, accoutumés à la forme ronde. Tenus comme captifs à la cour et dans les environs, ils se vengeoient dans les lieux un peu éloignés: à leur tour ils maltraitoient les catholiques, et trouvoient des gouverneurs qui secondoient leur haine. Un gendre de l'empereur, nommé *Tecla*, vice-roi du royaume de Tigre, se révolta. Son beau-père le poursuivit, le prit, et le fit pendre à la tête de son armée; supplice infamant que le négus fit aussi subir à la sœur de cet infortuné. C'étoit une chose inouie, qu'une femme eût jamais été pendue en Éthiopie, sur-tout une femme de cette qualité. Ce spectacle irrita toutes les personnes de son sexe.

Le patriarche, de son côté, montroit la plus grande rigueur et le plus grand zèle pour l'assujettissement à ses dogmes. Il rebaptisoit les Abyssins, ordonnoit de nouveau les prêtres, faisoit exhumer les schismatiques que l'on avoit enterrés dans les églises catholiques, prétendant que ces cadavres les souilloient. Il se fit une affaire sérieuse avec une fille de l'empereur. Cette prin-

cesse galante avoit deux maris, et vivoit publiquement avec un amant qu'elle prétendoit épouser. Elle demanda une dispense au patriarche, qui refusa de se conformer à la complaisance des anciens albuna. La princesse, piquée, flatta son père, excita les autres femmes, étourdit le vieil empereur de remontrances. Il céda à tant d'instances, et adoucit la rigueur des édits contre les rites abyssins. L'altier patriarche l'en reprit aigrement; mais le roi n'eut pas le temps de faire droit à ses remontrances, parcequ'il fut obligé de marcher contre des rebelles, qui le vainquirent plusieurs fois, et le forcèrent de fuir. Cependant il rassembla une armée plus nombreuse, marcha contre eux, et les vainquit à son tour.

Après le combat, la plus grande partie des officiers de la cour, parcourant avec lui d'un air triste le champ de bataille, lui tinrent ce discours: « Voyez, seigneur, « tant de milliers de morts. Ce ne sont point des maho- « métans ni des gentils, ce sont vos vassaux, notre « sang et nos parents. Soit que vous soyez vainqueur « ou vaincu, vous mettez le fer dans votre sein. Ces « gens qui vous font la guerre n'ont rien à vous re- « procher. Ils ne prennent les armes que pour la dé- « fense de leur ancienne religion, à laquelle vous vou- « lez les forcer de renoncer. Que de sang ce malheureux « changement n'a-t-il pas déja fait répandre? et combien « n'en fera-t-il pas encore verser, si vous ne permettez « à vos sujets de suivre la religion qu'ils ont reçue de « leurs pères! Sans cela, nous n'aurons jamais de re- « pos, et vous n'aurez ni royaume, ni sujets. » Cette pathétique exhortation au milieu des morts et des mourants fit une vive impression sur ce prince. L'im-

pératrice, ses autres femmes, et Basilidès, son fils, vinrent à l'appui. Susnée se laissa arracher un édit qui permettoit la liberté de conscience.

A l'instant tout se rétablit. Les ecclésiastiques recommencèrent à officier à leur manière, donnèrent la communion sous les deux espèces, la circoncision se pratiqua, les peuples brisèrent les chapelets et les autres instruments de dévotion que les missionnaires leur avoient donnés. On chanta dans les églises des cantiques d'actions de graces, dont un finissoit par ces mots : « Réjouissez-vous, chantez *alleluia*, les brebis « d'Ethiopie sont délivrées des loups d'Occident. » Soit chagrin, soit défaillance, suite des fatigues que les guerres, les troubles, les révoltes, lui avoient causées pendant tout son régne ; soit plutôt poison, comme quelques uns l'ont cru, Susnée tomba malade. Pendant qu'il languissoit, le patriarche Mendez fit tous ses efforts pour l'engager à révoquer son édit de tolérance ; mais le moribond sentit bien, comme cela arrive toujours, que dans cette extrémité tout lui échappoit. « Que puis-je faire, dit-il à Mendez? je n'ai plus ni em- « pire, ni autorité. » Il mourut âgé de soixante-un ans, dans la vingt-quatrième année de son régne.

Basilidès. 1632. Comme un arbre plié par force, en se redressant, se replie subitement en sens contraire, ceux qui avoient été les plus prompts à se soumettre à l'église catholique furent les plus empressés à s'en éloigner, et à effacer, s'ils avoient pu, par des démonstrations de zèle, les traces de leur conversion. Les catholiques n'eurent pas de plus ardents persécuteurs. Le patriarche Mendez tâcha de se soutenir dans son état chancelant. Il réclama auprès du nouvel empereur l'accom-

plissement des promesses et des serments faits à son église. Pour toute réponse, il eut ordre de remettre à un officier qu'on lui envoyoit toutes les armes à feu qui étoient dans son palais, et de partir avec ses collègues et tous les prêtres catholiques. Ceux qui se cachèrent, et qui restèrent après cet ordre, furent punis de mort. Les différentes tentatives faites pour rétablir cette mission ont été absolument infructueuses. Elles ont seulement abouti à faire fermer si exactement l'empire abyssin, qu'on ignore ce qui s'y est passé depuis ce temps-là. Ce que l'on sait seulement, c'est que la haine provoquée par la hauteur des jésuites s'étend chez les Abyssins à tous les Européens, de quelque nation, et de quelque religion qu'ils soient. Ils les confondent tous sous le nom de Francs, qu'ils ne prononcent guère sans y ajouter quelqu'imprécation ou malédiction.

COTES DE LA MER ROUGE ET DE L'OCÉAN.

L'inspection sur la carte des pays qui avoisinent l'Abyssinie a occasioné les réflexions suivantes. Quand les géographes sont embarrassés de quelque espace que l'erreur des voyageurs leur fournit, ils le remplissent par des provinces qu'ils créent, ou qu'ils érigent en royaumes. Ils élèvent des montagnes, plantent des forêts, creusent des lits de rivières, éparpillent des huttes et des tentes dans les campagnes, et peuplent les villes d'habitants. Viennent ensuite les historiens,

qui donnent à ces nations des mœurs, des usages, une religion, et finissent par dire que toutes ces choses sont peu connues. C'est à-peu-près ce qui arrive à l'égard des côtes de la mer Rouge, le long de l'Abyssinie, et passé le détroit de Babel-Mandel, les côtes de l'Océan jusques et compris le Zanguebar.

Barnagasb est un pauvre et petit royaume, ou dernière province d'Abyssinie, dont le roi ou le gouverneur vit misérablement. Par le pays, qu'on juge du peuple. Balou ou Bali, peuples mahométans ennemis des Abyssins, s'enrichissent de pillage. Dékin et Dancali, sur la côte d'Abek, alliés des Abyssins, en sont comme les facteurs. C'est principalement par Balyur, leur port, qu'arrivoient les Européens que le Négus appeloit. Ajan, après le cap Gurdafui sur l'Océan, contient dans son espace étroit, mais très allongé, le royaume d'Adel. Les habitants sont blancs, et brunissent en avançant vers le sud. Il y a beaucoup de nègres, et, sur les derrières dans les terres, d'Arabes Bédouins, tous mahométans, ennemis mortels des Abyssins, et ayant intérêt à l'être, parcequ'ils s'enrichissent du butin qu'ils font sur eux. Ils ne sont pas moins ennemis des Européens, auxquels ils interdisent soigneusement l'entrée de l'Abyssinie, de peur que cet empire tourmenté n'appelle des étrangers pour se défendre contre les incursions. Ainsi ce n'est pas pour le mettre en sûreté qu'ils le surveillent, mais pour ronger leur proie.

Le roi d'Adel est sous la protection du grand-seigneur, mais sans être tributaire. Il a plusieurs villes dans son royaume, qui étoit autrefois très étendu. On dit que c'est un prince abyssin du sang royal, échappé de la prison où on le retenoit, qui l'a fondé. Il se fit maho-

métan pour se soutenir. Persécuté et renégat, il eut ainsi deux motifs pour haïr cordialement ses anciens compatriotes. Sa haine, transmise à ses descendants, est d'autant plus formidable qu'elle leur est utile. Magadoxo confine à Adel. La capitale de ce royaume est située sur une baie formée par une rivière qui déborde tous les ans. Elle est fort commerçante. Les habitants sont mahométans ; leur courage est encore un fléau pour leurs voisins. Ils se servent de flèches empoisonnées. L'Ajan contient aussi une république nommée Brava. Sept frères, fuyant la tyrannie d'un roi de l'Arabie heureuse dont ils étoient sujets, trouvèrent sur cette pointe de terre un asile, dans lequel se sont maintenus leurs descendants. Les Portugais, dans leurs premières expéditions, ont ravagé toutes ces côtes, et y ont laissé une terreur qui subsiste encore.

Le Zanguebar, qui suit, contient trente-huit royaumes bordés de vingt-une îles. On dit cette étendue presque inondée, et coupée de lacs et de forêts qui rendent l'air malsain. Les habitants sont féroces, hardis, ignorants, nus, ou couverts de peaux. La plupart sont cafres ou noirs. Ils se défient beaucoup des étrangers. Aussi ne connoît-on que très imparfaitement ces trente-huit royaumes, dont on ne garantit même pas le nombre et les propriétés. On a des notions un peu plus claires sur les suivants.

MÉLINDE.

Sous la ligne équinoxiale se trouve Mélinde. Ce royaume ne produit ni riz ni blé, mais on en tire des patates et des fruits, des plantes, des herbages, des troupeaux en abondance. La capitale porte le même nom que le royaume, est bien située, bien bâtie, commerce en or, en cuivre, mercure, ivoire, drogues qu'elle donne pour des étoffes et pour du blé. Les habitants sont de toute sorte de couleurs, de toute sorte de religions. On pratique la circoncision, et l'on va nu. Le cortége du roi est composé de femmes qui l'entourent en chantant, et embaument de parfums l'air qu'il respire. Ses actions civiles et domestiques, les résolutions de paix ou de guerre sont assujetties à l'oracle des *labis* ou devins. Ces devins voient l'avenir dans les entrailles d'un daim qu'ils consultent en présence du monarque. Pour n'être pas trop responsables des événements, sans doute ils ont soin de se faire prescrire auparavant ce qu'ils doivent prédire. Personne n'est exempt de paroître en justice, même les plus grands seigneurs, qu'on peut accuser impunément. Le roi écoute, assis sur son trône, prononce la sentence, passe dans une chambre voisine avec le coupable. Là celui-ci est obligé d'avouer sa faute dans la posture la plus humiliante. De sa sincérité dépend la rigueur ou la modération du châtiment. On lui ôte ses habits, on l'étend à terre, le monarque lui donne lui-même autant de coups de son bâton de justice qu'il

juge à propos. Il se relève, remet ses habits, remercie le roi. Aussitôt qu'il lui a baisé les pieds, tout est oublié. Il rentre dans la salle avec un air serein. Le roi le congédie avec amitié, en présence de toute la cour, le renvoie à son gouvernement, en lui recommandant de rendre exactement justice, et le fait reconduire avec les honneurs ordinaires. Ces princes, après avoir été fort maltraités par les Portugais, vivent actuellement en bonne intelligence avec eux. Les chefs des Lamo, Pemba, Zauzibar, de Quirimba, d'Amfia d'Anisa, et de beaucoup d'autres pays qui n'ont quelquefois que cinq ou six lieues de tour, prennent le titre de rois. Quelques uns sont tributaires du Portugal.

MONBAZE, QUILOA.

La capitale du royaume de Monbaze est dans une île. Les maisons y sont bâties à l'italienne, avec des terrasses qui se touchent, et sur lesquelles on va d'un bout de la ville à l'autre. Les Portugais l'ont attaquée comme un port commode, l'ont possédée, y ont commis des vexations, et en ont été chassés, ou du moins en ont perdu la citadelle. Ils y sont soufferts, et vivent comme les autres peuples que le commerce y attire. Dans cette grande diversité, maures, cafres, blancs, jaunes, mahométans, idolâtres, il seroit difficile de deviner quelle est la nation primitive. Ce royaume a été exposé aux incursions des Imbis, peuple sauvage de l'intérieur de l'Afrique. Les Imbis ne vivent que de rapines, mangent leurs prisonniers, même leurs pa-

rens, qu'ils assomment quand ils sont malades, pour s'en régaler. Leur boisson favorite est le sang humain. Les crânes leur servent de coupes. Quand ils sont prêts à en venir aux mains ils font marcher devant eux des troupeaux, suivis d'hommes qui portent du feu. Cela veut dire que tous les prisonniers doivent s'attendre à être rôtis et dévorés. Rien de si terrible que le sort de ceux qui tombent entre les mains de ces cannibales, et celui du pays par lequel ils passent. Aussi tout fuit, tout se cache à leur approche. Les mahométans ont tenté de les convertir pour les adoucir, ou de les détruire. Ils n'ont réussi ni dans l'un ni dans l'autre de ces projets. Tout ce qu'ils ont pu faire, c'est de les chasser au loin; mais ils reparoissent quelquefois. Ces monstres adorent, comme des dieux, leurs affreux monarques, qui prennent le nom d'empereurs de toute la terre, et affrontent le ciel même. Quand la pluie ou le soleil les incommode, ils bandent leurs arcs, et envoient contre le soleil et le firmament leurs fléches et leurs imprécations impuissantes.

Quiloa est dans une île, bâtie aussi agréablement que Monbaze, peuplée de la même variété de nations, riche des mêmes productions, et vivifiée par le commerce. Elle s'est plus ressentie des tristes effets de la morgue impérieuse des Portugais. Ils y trouvèrent des rois dont l'histoire se conservoit, et dont la succession étoit connue. Ces princes dédaignèrent de se laisser asservir par des étrangers, qui venoient, avec leur artillerie, vomir la terreur et la désolation sur leurs côtes. Ils résistèrent, mais ne furent pas les plus forts. Leur capitale, après avoir été pillée, devint la proie des flammes, malgré les offres que le roi fit de se

rendre tributaire du roi de Portugal, si on vouloit sauver sa ville. Alméida, général de la flotte, en étoit maître. Ce monarque demanda des otages pour venir conférer avec lui. Le fier Portugais offrit son gantelet. Sur le refus, il voulut bien ajouter son casque. On ne trouva pas ces gages suffisants. Les soldats portugais attendoient, la torche à la main. Au signal donné, ils les lancèrent, et la ville fut consumée. Elle a été rebâtie, et elle est maintenant bien peuplée. Monbaze et Quiloa ont plus souvent été sous le même monarque que séparées.

MOZAMBIQUE.

Mozambique est une très petite île, mais très utile aux Portugais pour la relâche, lorsqu'ils font le voyage des Indes. Ils y trouvent des rafraîchissements de toute espèce. Ces secours sont tirés de la terre ferme, qui produit abondamment. Pour l'île, elle ne donne rien. On dit aussi qu'elle n'a que deux portées de mousquet en largeur, et six en longueur; par conséquent, elle est presque toute couverte par la forteresse importante que les Portugais y entretiennent, tant pour défendre le port, que pour maintenir dans la sujétion les petits rois du continent, d'où ils tirent leurs denrées, et l'eau même. Il n'y a dans l'île qu'une petite source insuffisante. Le principal commerce avec la côte consiste en or et en esclaves. Les Portugais ne le font qu'indirectement. Les négres ne se fient pas à eux. Il y a des facteurs maures qui font les échanges. Les

choses les plus précieuses pour les peuples de l'intérieur, presque sauvages, sont des sonnettes, des couteaux, des ciseaux, et toutes sortes de quincailleries. Il leur est arrivé de donner quinze vaches pour un rasoir. On sait qu'il n'y a entre ces négres aucune humanité; les pères vendent leurs enfants, les enfants vendent leurs pères, mères et sœurs. Ils se font une guerre perpétuelle, et mangent leurs prisonniers; aussi ne redoutent-ils pas beaucoup l'esclavage. Quelques bracelets, de petits rouleaux d'or ou d'ivoire, mis sous la lévre inférieure et sur la supérieure, pour les faire avancer et les rendre grosses, des raies rouges tirées sur le corps: voilà un négre et une négresse parés.

COTE DE SOFALA.

Sofala est encore un pays de la domination portugaise, et dont la capitale est située aussi dans une île; elle a la même utilité et les mêmes avantages que Mozambique, seulement pour le commerce avec le continent, qui est très précieux. On croit, à cause de la grande quantité d'or que Sofala fournit, que c'est l'ancienne Ophir de Salomon. Quand elle fut découverte par Anaga, amiral portugais, elle étoit gouvernée par un vieux roi mahométan et aveugle, nommé Jusef. Les Portugais lui demandèrent la permission d'y établir un fort, qui seroit, disoient-ils, d'un grand service pour ce prince. Jusef feignit de les croire. Comme le fort avançoit, Musaph, son gendre, vint lui représenter le danger qu'il y avoit de permettre à ces

étrangers de se fortifier dans ses états. « Voulez-vous, « répondit l'aveugle, que je me batte contre ces étran- « gers, au moment qu'ils arrivent bien sains et bien « munis ? Laissez-les tranquilles quelque temps ; la « chaleur et l'air du climat auxquels ils ne sont pas « accoutumés feront mourir les uns, et rendront les « autres malades ; alors nous les attaquerons avec « avantage, et nous prendrons le fort, qu'ils auront « bâti pour nous. » L'impatience du gendre ne permit pas au beau-père de suivre son plan jusqu'au bout. On le contraignit d'attaquer le fort. Comme il l'avoit prévu, les Portugais, quoique réduits à un petit nombre, encore trop vigoureux, non seulement se défendirent, mais poursuivirent Jusef jusque dans son palais, et le tuèrent. Depuis ce temps, ils ont gardé le fort, qui est encore en leur puissance, et les rois sont leurs tributaires. On croit même que le dernier étoit un Portugais : apparemment quelque Hidalgue-Métis, qui n'a pas dédaigné de surcharger son écusson d'une couronne africaine. Il y a quelques traces de police dans ce royaume. Les habitants poussent la sévérité contre l'adultère jusqu'à punir de mort un homme qu'on trouve assis sur le même sopha ou sur la même natte avec une femme mariée. Ils respectent beaucoup la mémoire de leurs parents, et gardent leurs ossements avec vénération. Il y a d'ailleurs toute sorte de religions. Les habitants primitifs sont nègres.

MONOMOTAPA.

Le vaste empire du Monomotapa, que l'on compare à bien des égards à celui des Abyssins, a, dit-on, sept à huit cents lieues de circuit. L'air y est en général bon, et la terre fertile; on y est brûlé et on y gèle; la neige couvre les montagnes, pendant que le soleil dessèche les plaines. On remarque avec étonnement que ces peuples, éloignés du tropique, sont de vrais nègres, pendant que, dans des cantons de la Libye et de l'Amérique, qui ont le soleil au zénith, les habitants n'ont ni la couleur noire, ni les cheveux crépus. Les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe sont nus, à quelques précautions près; les autres le sont jusqu'à la ceinture. La polygamie est d'usage. La première femme épousée est toujours la maîtresse, et ses enfants sont les héritiers. Il n'est pas permis, même à la cour, de porter des étoffes de fabrique étrangère, de peur qu'il ne s'y insinue des charmes. On a appuyé de superstition cette loi politique, apparemment afin de la faire mieux observer.

Le cortége de l'empereur est magnifique. Quand il sort en cérémonie, il porte une petite bêche pendue à son côté, emblême de l'industrie cultivatrice, et dans chaque main une flèche; l'une indice de châtiment, l'autre de protection. Le gouvernement est très doux. Il n'y a point d'impôts. L'empereur n'exige de ses sujets que quelques journées de travail. Il a même soin de faire donner des vivres aux travailleurs, quoiqu'il

ne les leur doive pas, d'où il arrive que chacun s'empresse de se rendre à ces travaux, loin de les fuir. Les enfants des princes tributaires, ou grands officiers, sont élevés à la cour. On leur inspire la fidélité pour le souverain, et ils servent de garants de celle de leurs parents. Tous les ans, le monarque envoie dans chaque province un officier. A son arrivée, on éteint le feu par-tout, et l'on en reçoit du nouveau de sa main. Refuser de se conformer à cet usage, c'est se déclarer rebelle; ainsi cette cérémonie est comme un serment de fidélité. Ces monarques sont très aimés de leur peuple, dont ils ont soin de conserver l'affection par des marques fréquentes de bienveillance. Lorsqu'il boit, qu'il éternue ou qu'il tousse, un des grands, qui est présent, crie à haute voix: « Priez pour la santé et la « prospérité de l'empereur. » Tous les autres le répètent de proche en proche, et cette invitation se propage jusqu'à l'extrémité de l'empire.

La justice est prompte et sévère. Il y a une boisson purgative, comme étoit l'eau amère chez les Juifs. Celui qui n'en est pas incommodé est déclaré innocent. La capitale est belle. Il y a une impératrice et neuf reines, qui ont chacune leur cour. Elles sont protectrices, l'une des Portugais, l'autre des Maures; les autres ont chacune leur intendance. La récolte est un temps de fête. L'empereur ne manque pas de s'y trouver. Quand la guerre ou d'autres affaires l'en empêchent, l'impératrice y préside. On a soin qu'il y ait toujours, à la suite de la cour, des baladins, des musiciens, des bouffons pour amuser le peuple. Les chefs de ces troupes sont des gens importants. Il y a des armées réglées, alternativement sur pied. On croit qu'il

y a une province habitée par des Amazones. Toujours est-il certain qu'il y a dans les armées des corps composés de femmes. Leurs armes sont la fléche, la javeline, le sabre, le coutelas, le poignard, et des haches tranchantes et légères; elles les manient avec beaucoup d'adresse, parcequ'elles y sont exercées dès leur enfance. L'empereur les préfère pour la garde de sa personne. Il a aussi une meute de deux cents chiens, qu'il ne regarde pas comme ses gardiens les moins fidèles.

Entre les dignitaires de sa cour, les principaux sont les gouverneurs du royaume, et le maître de sa maison, qui a le singulier privilége de nommer l'impératrice, quand celle qui l'est vient à mourir. Sans doute il est d'intelligence avec l'empereur. Le capitaine des musiciens, le chef des devins, le gardien de la pharmacie, de l'huile, des ustensiles et ingrédients dont se sert le premier devin, le portier, deux chefs de cuisine sont ordinairement princes du sang, et les cuisiniers sont tous gens de qualité. Ils ne servent que jusqu'à vingt ans; on suppose que jusqu'alors ils n'ont pas connu de femmes. S'ils trompoient en cela, ils seroient punis sévérement. Jamais on ne voit manger l'empereur. Il paroît que la religion ancienne étoit la païenne, mais sans polythéisme ni idolâtrie, ou plutôt une espéce de théisme, auquel sont mêlées des notions vagues de christianisme, et des superstitions qui ne sont point cruelles. Les sortiléges sont punis. Ces peuples reconnoissent un souverain être, qu'ils nomment créateur et gouverneur du monde. Ils rendent beaucoup d'honneur à une vierge, ont des temples et des couvents bâtis en son honneur, où ils dévouent les filles au célibat, comme chez les catholiques, les Grecs et les

Abyssins. On croit qu'ils ont eu long-temps commerce avec les derniers, et peut-être, dit-on, les deux empires ont-ils été réunis; ils sont cependant bien éloignés l'un de l'autre. Ils invoquent les morts et prient pour eux. Un de leurs empereurs s'est fait baptiser par un jésuite; mais, quand il a fallu renoncer à la pluralité des femmes, la foi l'a abandonné. Les Portugais possédent des mines d'or, sous la protection des forteresses qu'on leur a permis de construire. L'or se trouve aussi à fleur de terre dans les sables. Dans aucune contrée de l'Afrique, on ne trouve un plus grand nombre d'éléphants. Il y a des autruches hautes comme des bœufs, sans doute comme des bœufs de la petite taille.

Voici l'histoire du dernier empereur connu. Il y eut une guerre cruelle entre les enfans de Famigar Bacchi, qui, à quarante-sept ans, laissa soixante-quatre fils. Ils se tuèrent tous, à l'exception de trois. Deux convinrent de régner ensemble chacun six mois. Le premier qui occupa le trône se défit du second, et celui-ci fut tué par un de ses oncles, nommé Nahi. Le troisième s'étoit sauvé dans un royaume fort éloigné, où il avoit acheté une petite terre qu'il cultivoit de ses mains, et vivoit inconnu : il s'y maria, et eut un fils, nommé Alfondi. Ce prince, en croissant, se faisoit aimer et admirer de tous ceux qui l'environnoient par sa modestie, sa douceur et son esprit. Avec le temps, il signala son courage et son intrépidité à la chasse des éléphants, des lions, des tigres, et d'autres bêtes féroces.

Ayant entendu parler d'une guerre allumée dans le Monomotapa, entre Nahi, son grand-oncle, qu'il ne connoissoit pas pour tel, et un roi voisin, il se pourvoit

d'armes et de chevaux, et, à la tête d'une troupe d'élite, il va offrir ses services à l'empereur. Alfondi ne fut pas long-temps à se signaler par des exploits qui attirèrent sur lui les yeux de toute l'armée. Il fixa sur-tout les regards de son grand-oncle, qui lui donna le commandement d'un corps de troupes avec lequel il se signala tellement, que Nahi ne crut pouvoir mieux faire que de le mettre à la tête de l'armée. En six mois, le jeune général gagna tant de batailles, qu'il réduisit l'ennemi à demander la paix. Pour le récompenser de ses services, l'empereur, toujours sans avoir le moindre soupçon de sa véritable naissance, lui fit épouser la princesse sa fille. Alfondi n'en étoit pas plus instruit. Par un sentiment naturel, il appelle son père pour être témoin de sa bonne fortune. Le vieux monarque reconnoît dans le père de son gendre son neveu dont il occupoit le trône; il lui céde avec plaisir la couronne. Le nouveau roi la transfére à son fils. Il fut couronné avec son épouse, aux acclamations de tout le peuple, dont il ne cessa de mériter l'estime et l'amour par sa justice et ses bienfaits. Avec quelques embellissements, il ne seroit pas difficile de faire de cette histoire un roman intéressant.

LE MONOEMUGI.

On taille aisément de grands empires dans les vastes déserts qui sont derrière les côtes. Monœmugi est un de ces royaumes que l'imagination étend autant qu'elle veut, sans être arrêtée par aucune limite certaine,

excepté en descendant vers la mer, où le Monomotapa et les autres pays dont nous avons parlé bornent le Monœmugi. On ne sait ce qui le concerne que par les nations intermédiaires. Les notions sur ce royaume passent de bouche en bouche aux Européens curieux, comme leurs richesses passent de main en main; mais les unes ni les autres n'arrivent sans altération. On sait que c'est une monarchie absolue; qu'il y a des idolâtres, des mahométans, des *cafres*. Par cafres, on entend des *infidèles et gens sans religion*. Par cafres aussi, les Européens entendent des négres, qui font la plus grande partie de la population de Monœmugi.

Ici encore se trouvent, sous le nom de *Giagas*, les Imbis, ces mêmes peuples sauvages qui ravagent Monbaze et Quiloa; peut-être les mêmes que les Galles, qui font trembler l'Abyssinie. C'est dans le centre de la brûlante Afrique que pullulent ces monstres avec les lions et les tigres, également altérés de sang. L'empereur du Monœmugi, à sa honte, se sert de ces cannibales contre une république d'Amazones, qui fait souvent des incursions sur les frontières méridionales de ses états. Il tient ces femmes guerrières en respect, par le moyen des Giagas, non qu'elles redoutent leur valeur, mais elles craignent d'être rôties toutes vives par cette race maudite; de sorte que, quand ces troupes en viennent aux mains, c'est un combat à mort, sans quartier de part et d'autre. Ceci pourroit être un épisode au roman d'Alfondi.

CAFRERIE.

Il n'y a point de pays qui s'appelle proprement *Cafrerie;* mais comme ce mot signifie *contrée d'infidèles*, on peut donner le nom de *Cafrerie* à juste titre aux vastes régions qui se trouvent depuis les Hottentots jusqu'à la ligne équinoxiale et au-delà, vu que les habitans sont idolâtres, livrés aux plus étranges superstitions et aux sortiléges beaucoup plus qu'aucune nation du monde. La cruaute et la férocité de ces sauvages, jointes à la chaleur excessive et au mauvais air de ces climats, ont empêché les missionnaires, malgré tout le zéle et tout le courage possibles, de pénétrer dans cette contrée; très peu se sont enfoncés bien avant dans les terres; et de ceux-là, les uns sont morts bientôt par l'insalubrité du climat, la mauvaise nourriture, et les horribles fatigues qu'ils ont essuyées; les autres ont été découragés de rester parmi ces sauvages, par le peu de fruit qu'ils retiroient de leurs travaux. A leur retour, ils ont fait de si effrayantes relations de leur mission, qu'on n'y a plus envoyé personne. De là vient que nous connoissons si peu ces vastes contrées intérieures.

HOTTENTOTS.

La pointe de l'Afrique est habitée par les Hottentots, nation indigène, qu'il ne faut pas confondre avec les Cafres. C'est un peuple différent, qui n'a ni la même couleur, ni les mêmes mœurs. Ils paroissent avoir des notions du déluge. On peut, si on veut, les supposer descendants des anciens Troglodytes, issus d'Abraham par sa femme Cétura. Leur langage est un composé de sons extraordinaires. Il est aussi difficile aux Hottentots d'apprendre nos langues; jamais ils ne les parlent bien. Cependant les Hottentots, au rapport des voyageurs les plus modernes, parlent le hollandois. Leur pays est montueux, garni de belles prairies dans les gorges, et même sur les cimes, arrosé de ruisseaux qui donnent les meilleures eaux du monde. La mer est très poissonneuse. Ils nagent debout, comme s'ils marchoient, se servant des bras comme d'un balancier. C'est encore une singularité qui leur est propre, et qu'on devroit tâcher d'imiter.

La nation hottentote, qui est très considérable, est composée de tribus toutes errantes, comme doit être un peuple pasteur, mais errantes dans un espace déterminé, c'est-à-dire, qu'après avoir épuisé un canton de leur local, les Hottentots transportent leurs huttes dans un autre, et ils reviennent ensuite dans le premier, qu'ils retrouvent en peu de temps couvert de nouvelles herbes. Ainsi les tribus ne se confondent pas. Elles se font la guerre. Les querelles, quand il

s'en éléve, sont terminées par les voisins. Ils se secourent mutuellement contre l'ennemi commun. Les Hollandois ont éprouvé quelquefois à leur préjudice la force de ces ligues.

Quand un enfant naît, on le frotte de fiente de vache, on le lave avec du jus de figue qu'on laisse imbiber au soleil, et on l'oint de graisse seule, ou de graisse mêlée avec du beurre. Le père ou la mère lui donne le nom de l'animal qu'ils aiment le plus. Dès qu'il est sevré, on lui apprend à fumer. Les Hottentots sont d'une taille avantageuse, droits et bien faits, ayant entre cinq pieds et demi et six pieds. Les femmes sont plus petites : leur teint est couleur d'olive. Ils ont la tête grosse, les yeux vifs, le nez plat, les lévres épaisses, les dents blanches comme l'ivoire, les cheveux comme ceux des négres, et fort noirs, les pieds grands et larges ; les femmes les ont petits et délicats. Comme si la nature eût voulu pourvoir à leur pudeur, elle leur a donné, disent les premiers voyageurs, une peau dure qui leur pend au bas du ventre en forme de petit tablier; singularité qui seroit exclusivement particulière à la race hottentote, mais que des voyageurs plus modernes démentent.

Il n'y a pas d'être au monde plus paresseux que le Hottentot. « Penser, dit-il, c'est travailler, et travailler « c'est le fléau de la vie. » Il n'y a pas de peuple dont on ait plus indignement défiguré le caractère. On les a crus long-temps incapables de civilisation; cependant les Anglois, lorsqu'ils s'emparèrent du Cap en 1796, vinrent à bout, par de bons traitements, de gagner l'affection de ces sauvages, de les civiliser, et d'en former d'excellents soldats, dociles, intelligents,

et soumis à la discipline. Quoiqu'ils soient naturellement paresseux, ils ne laissent pas dans l'occasion de montrer une grande activité. Ils devancent à la course le cheval le plus vite, se servent de l'arc avec beaucoup d'adresse, et lancent des pierres, la sagaie et leurs rakums, ou bâtons, avec beaucoup de force et de dextérité. Ils se distinguent par leur affection à l'égard des uns et des autres, leur hospitalité, la compassion envers les malheureux et les étrangers; mais cette bonté naturelle, tant est grande la force des premiers préjugés, se dément, dit-on, d'une manière barbare à l'égard des vieillards décrépits, fût-ce leur père. Quand un homme est parvenu à cet état, le fils ou le plus proche parent assemble les hommes du *kraal* ou *hameau*, leur représente le malheureux état du vieillard, et demande qu'il soit *séquestré*. Jamais cela n'est refusé. En conséquence, on le met sur un bœuf de monture, et, suivi de la plus grande partie des habitants, on le conduit à une hutte dressée exprès dans un lieu écarté. On place à sa portée quelques provisions, et on l'abandonne, le faisant ainsi périr de faim, s'il n'est pas dévoré par les bêtes sauvages. De deux jumeaux dont une femme accouche, on en fait toujours mourir un. Autre coutume non moins bizarre : un Hottentot, quand il a été reçu au rang des hommes, doit battre sa mère, pour faire voir qu'il n'est plus un enfant. Toutes ces particularités, nous les donnons comme nous les avons reçues, sans y ajouter beaucoup de foi.

L'habillement consiste en un manteau qu'ils nomment *krosse*, fait de peaux de bêtes, bien enduit de fiente de vache, de beurre, ou de graisse fraîche ou

rance, il n'importe. En général, on pourroit dire que cette onction est leur véritable habillement, car il n'y a point d'occasions, de cérémonies, dans lesquelles la parure ne soit l'application et la friction de ces graisses dont ils se font des sillons sur le corps, et les bariolent de suie, de craie, d'une poudre rouge, nommée *buchu*. Les hommes vont nu-tête; les femmes seules portent une espèce de toque. Elles trouvent fort galant de faire pendre à leurs cheveux des vessies enflées. Leur chaussure, qui les distingue aussi des hommes, consiste en boyaux d'animaux fraîchement tués, qu'elles se lient autour des jambes, en forme de brodequins. C'est aussi une parure de héros, que de mettre en cérémonie au cou d'un homme qui s'est distingué en tuant quelque bête féroce, les intestins sanglants de cet animal ou d'un autre, qu'il laisse pourrir : aussi le sent-on de fort loin. Un trait de leur propreté, c'est de porter toujours à la main une queue de renard ou chat sauvage, qui leur sert de mouchoir. La graisse, appliquée immédiatement sur les diverses parties de leur corps, sert à diminuer l'action du soleil. Ils ne vivent que de chair. Le porc, les poissons sans écailles, les lièvres et les lapins sont interdits aux hommes par leurs traditions. Les femmes peuvent manger des deux derniers animaux; mais les deux sexes mangent à l'envi les vieux cuirs, dont ils arrachent le poil après les avoir amollis dans l'eau. C'est un bon mets, grillé sur les charbons. Jamais ils ne se servent de sel ni d'épiceries. Leur boisson ordinaire est de l'eau, le lait de vache pour les hommes, et celui de brebis pour les femmes. L'homme ne mange avec elles que le jour de ses noces.

L'un et l'autre sexe sont passionnés pour l'eau-de-vie et le tabac.

Les hameaux se nomment *kraals;* ils ont chacun un chef héréditaire, ainsi que le chef général de la tribu, qu'on nomme *konque*. Celui-ci commande l'armée, dirige les négociations, préside le conseil, juge les causes civiles et criminelles, qui lui viennent par appel des autres kraals. Les huttes sont faites de nattes de joncs fort serrées, travaillées par des femmes; les hommes les dressent et font les ustensiles de ménage, ainsi que leurs armes, quand ils veulent s'en donner la peine. Ils manient avec adresse les métaux, et sont bons potiers, très experts sur-tout dans le gouvernement des troupeaux. La qualité de médecin de ces animaux précieux est une dignité dans le kraal; celle de sage-femme en est aussi une. Les femmes la choisissent. Une troisième dignité, qui l'emporte sur les deux autres, est celle de maître des cérémonies religieuses; il solennise les mariages et les funérailles, et fait l'opération de retrancher un testicule aux mâles. Tous les hommes, sous peine de la vie, subissent cette loi cruelle et singulière entre huit et neuf ans. Ils disent qu'ils doivent au retranchement du testicule gauche leur grande agilité à la course; mais on pense que c'est une cérémonie religieuse dont ils ne peuvent rendre raison.

On est embarrassé à exprimer la bizarre cérémonie qui accompagne leurs mariages, leurs funérailles et les actions principales de leur vie, comme d'être reçu au nombre des hommes, ou d'être déclaré héros. Pour la cérémonie nuptiale, des hommes accroupis forment

un cercle ; les femmes, dans la même posture, sont à certaine distance. Le prêtre ou suri entre dans le cercle des hommes, et dirige son urine sur le futur époux; il en fait autant sur la future épouse, va et revient jusqu'à trois fois de l'un à l'autre bout, tant que son réservoir lui fournit. En les arrosant, il prononce cette formule : « Puissiez-vous vivre long-temps et heureu-« sement ensemble ! puissiez-vous avoir un fils avant « la fin de l'année ! puisse ce fils être votre consolation « dans votre vieillesse ! puisse-t-il être homme de cou-« rage et grand chasseur ! » Dans les funérailles, ce sont deux vieillards qui arrosent, l'un le cercle mâle, l'autre le cercle femelle. Pour recevoir un enfant au rang des hommes, il faut l'examen et le consentement du kraal ; quand il est approuvé, un vieillard l'asperge au milieu des hommes, et lui dit : « Toutes tes pensées, « tes paroles et tes actions doivent désormais sentir « l'homme fait ; que ta bonne fortune t'accompagne « long-temps ; croîs et multiplie ! Que ta barbe puisse « bientôt paroître ! Evite la compagnie de ta mère, « sous peine d'être banni de la société des hommes. » Cette cérémonie, aussi bien que ces discours, me paroissent de l'invention de quelque voyageur. Jusqu'alors le jeune homme n'avoit fréquenté que des femmes. Ce sont elles qui enseignent toutes les coutumes, les lois, les cérémonies, les pratiques et les traditions de la nation ; elles en sont les dépositaires. Enfin pour constater le courage d'un homme, et l'élever à la dignité de preux chevalier, il faut aussi l'aspersion fournie par un brave décoré de la fraise héroïque. Tous les aspergés, non seulement reçoivent la sainte inondation avec recueillement et respect, mais ils s'en frottent

avec précipitation, et sillonnent avec leurs ongles la graisse qui les couvre, pour faire parvenir l'eau à la peau, jaloux de n'en pas perdre une goutte.

Personne n'est aussi entêté de ses coutumes et de ses traditions. Il est impossible d'en convertir un seul. On sait qu'ils croient en un être suprême, qu'ils appellent le dieu des dieux. Ils ne lui offrent ni dons, ni victimes; mais ils font des sacrifices à la lune, qu'ils honorent comme une divinité inférieure, image sensible d'un Dieu invisible. Ils adorent, avec une profonde vénération, un insecte ou scarabée particulier à leur pays. Il a le dos vert, avec des taches blanches et rouges, le ventre de même, deux ailes et deux cornes sur la tête. Dès qu'on l'aperçoit, tout le village se couvre de *buchu*. On chante et on danse. Le grand et le petit *gom-gom* retentit. C'est un instrument composé d'une plume et d'une callebasse, qu'on promène enfilée à une corde. Il rend un son sourd et rauque. Heureux et cent fois heureux le mortel sur lequel s'abat l'insecte bienfaisant! Il devient lui-même un objet de culte, une espèce d'idole.

Ils croient à l'immortalité de l'ame, et qu'elle se promène autour de ses anciennes dépouilles. C'est pourquoi ils ont soin de laisser en leur entier la hutte du mort, ses habits, ses meubles et ses armes. Aussitôt qu'un homme ou une femme sont morts en un endroit, les habitants en décampent. Ils offrent des sacrifices à une divinité malfaisante, nommée Tonquoa, à tout hasard, sans savoir s'ils l'ont offensée; mais, comme ils croient qu'elle traite d'offense ce qu'il lui plaît de traiter ainsi, ils prennent leurs précautions. Avant d'entrer dans l'eau pour passer une rivière, ils

s'en jettent sur le corps. En général, avant de commencer une action hasardeuse et difficile, ils prennent un air grave, sérieux et méditatif. Le chant et la danse sont de toutes les cérémonies, excepté des mariages. La polygamie est permise, mais n'est pas fréquente. Ils adoptent le divorce et punissent l'adultère. Ils ont des traditions qu'ils conservent avec beaucoup de soin ; l'une est que leurs premiers parents offensèrent si grièvement le dieu suprême, qu'il les maudit ainsi que leur postérité, et qu'il endurcit leur cœur ; l'autre que, quand Dieu les envoya dans leur pays, ils y entrèrent par une fenêtre. Le nom de l'homme étoit Noh, celui de la femme Hinguoh.

Les Hollandois ont acheté des Hottentots tout le terrain qu'ils possèdent au Cap. Ils ont payé fidèlement, et ont accompli avec exactitude toutes les conditions qui régloient les limites et les droits des deux peuples. Il y a cependant eu des malentendus qui ont entraîné des hostilités ; mais les deux partis s'en sont si mal trouvés, qu'ils sont revenus à la paix. Elle paroît établie sur les bases de la confiance et des égards réciproques, et par conséquent durable. Les colons s'étendent loin dans les terres ; ils rivalisent avec les naturels, non seulement pour le soin des troupeaux, mais aussi pour les produits de l'agriculture, qu'enfin les Hottentots ont appris à ne pas négliger ; mais les colons européens n'ont pas tardé à tourmenter les Hottentots. Une partie de ces malheureux vivent dans l'esclavage ; les autres sont tributaires.

BENGUELA.

Nous sommes déja entrés, mais nous allons avancer beaucoup plus dans le pays des monstres. Malheureuse espèce humaine, à quels excès elle peut s'abandonner!

Le royaume de Benguela, qu'on voit immédiatement après celui des Hottentots, est un des plus malsains du monde. Les eaux stagnantes, sous un soleil brûlant, y sont fétides. La terre même y empoisonne ses productions. Il faut avouer que toute la côte n'est pas frappée de cette malédiction; mais les habitants des contrées qu'elle afflige sont obligés de faire venir d'ailleurs ce qu'ils mangent et ce qu'ils boivent. Malgré cette précaution, le petit nombre de ceux qui échappent à la malignité de l'air et du climat ressemble plus à des spectres qu'à des hommes vivants; ils ont la voix si cassée, qu'on diroit qu'ils retiennent leur haleine entre les dents. Cependant, comme s'ils n'avoient pas assez des fléaux de la nature, ces négres emploient encore le peu d'industrie qu'ils ont à augmenter leurs maux. Outre la violence, il n'y a point de ruses qu'ils n'inventent pour surprendre leurs compatriotes, afin de les vendre comme esclaves. Leurs femmes, complices de cet affreux brigandage, attirent les galants par des caresses, se laissent saisir avec eux par leurs maris, et, de leurs bras, font passer dans les chaînes leurs victimes. Menteurs, assassins, voleurs, sans mœurs ni religion, ils n'ont aucune qualité qui rachète

ces vices ; de sorte qu'on seroit tenté de ne pas les plaindre des ravages faits chez eux par les Giagas.

Ces peuples, qu'on nomme aussi Jagas, à en juger par la férocité, sont vraisemblablement les mêmes que les Imbis et les Galles. Un témoin oculaire, qui a vécu plusieurs mois avec eux, nous a instruits de leurs coutumes. Le nom de dignité du chef est le grand Giaga. Il avoit vingt mille hommes, sous douze capitaines. Jamais il n'entreprend rien sans avoir consulté le diable, qu'on nomme Mokisso. Cette cérémonie dure un jour entier. Il est assisté par cinquante femmes et deux sorciers, qui font autour de lui des gestes, et prononcent des termes magiques. Ils lui teignent le front, les tempes, le ventre, de poudres consacrées par leurs paroles sur un grand feu, lui mettent son casingola ou sa hache à la main, et lui disent : « Va, marche contre les ennemis, n'en mé« nage aucun, car ton Mokisso est avec toi. » Son premier exploit est de fendre la tête d'un jeune garçon qu'on lui amène. Celui-ci est suivi de quatre hommes ; il en tue deux lui-même, et fait tuer les deux autres hors du camp. On se régale ensuite ; on fait de grands festins où la chair humaine n'est pas épargnée. Ils n'ont point d'idoles ; mais ils disent qu'ils adorent souvent leur Mokisso.

Voici la parure du grand Giaga. Il a de longs cheveux noués, entremêlés de coquilles, une ceinture d'œufs d'autruche, un simple pagne d'étoffe de palmier. Son corps, marqué de diverses figures, est tous les jours oint de graisse humaine. Il porte au nez et aux oreilles des morceaux de cuivre longs de deux

pouces. Les Giagas estiment plus le cuivre que l'or, ainsi que les habitants du Benguela ; quelques unes de leurs femmes en ont des colliers qui pésent dix-sept livres. La garde du grand Giaga est composée de femmes. Quand il boit, elles se jettent à genoux, battent des mains et chantent. Tous les jours, il fait une exhortation à ses troupes. Si quelqu'un tourne le dos, il est condamné à mort et mangé par ses camarades. Quelque pénible qu'ait été leur marche, en plantant leur camp ils le fortifient d'abattis d'arbres et de haies séches. Il y a un corps d'hommes robustes destinés à cela. Les huttes sont placées régulièrement et serrées ; ils mettent à la porte leurs arcs, leurs fléches et leurs dards, de sorte qu'à la moindre alarme tout le monde est sur-le-champ armé.

Les Giagas ne permettent pas à leurs femmes d'élever leurs enfants ; ils les enterrent aussitôt qu'ils sont nés. On ne sait pas le motif d'une pareille coutume. Est-ce afin d'éteindre entre eux toute affection naturelle, et, que les femmes mêmes, aussi guerrières que les hommes, s'accoutument à ne se laisser toucher d'aucun sentiment de pitié? Ils se recrutent des jeunes gens qu'ils enlévent dans leurs courses. On leur met un collier, qui est la marque de leur servitude. Ils le gardent jusqu'à ce qu'ils aient apporté la tête d'un ennemi. Rien n'a tant de pouvoir sur les esprits que l'espoir d'être délivré du collier, cette marque de l'esclavage ; et ces jeunes gens bravent toutes sortes de dangers avec intrépidité pour parvenir à cet honneur. Quand un homme distingué meurt, on enterre avec lui ses deux femmes les plus chéries, qu'on place à ses côtés, après

leur avoir cassé les bras. Si la terre qu'on jette sur le tombeau ne les étouffe pas, elles expirent dans ce long supplice.

Ces barbares ne font la guerre que pour piller; ils ne s'arrêtent que pour consommer le pillage, et recommencent ensuite. Pour comble d'excès, tout ce qu'ils ne peuvent pas emporter, ils le gâtent, le brûlent, le renversent, et ne laissent après eux qu'un désert; à moins que, fatigués de leurs courses, las de tuer et de massacrer, il ne leur prenne envie de se fixer, comme ils ont fait dans les plaines moins fertiles du Benguela. On sent qu'avec de pareils hôtes les habitants du pays font un triste personnage. Aussi à peine en parle-t-on, on sait seulement qu'ils avoient quelque gouvernement, et que leur état est monarchique.

CONGO.

En suivant la côte, on rencontre le Congo. On s'y croiroit en Europe, parcequ'on y trouve des comtés, des marquisats, des duchés. Il ne reste qu'une partie, à-peu-près la moitié de cet empire, dont se sont détachées des provinces qui sont à présent reconnues pour royaumes. Le roi prend le titre de Mani, qui veut dire *seigneur*. Ainsi, Mani-Congo, c'est seigneur du Congo. Outre les grandes pertes qu'il a faites en provinces environnantes, celles qui restent plus rapprochées du centre, sous les dominations européennes, lui donnent souvent des marques d'indépendance.

Le Congo est un des plus fertiles pays du monde.

L'herbe y est si haute et si épaisse qu'elle sert aux bêtes féroces de retraites dangereuses pour les hommes. Le voyageur n'y marche pas sans craindre d'y voir se lever auprès de lui un lion, un tigre, ou toute autre bête carnassière, outre les serpents et les insectes venimeux qui se cachent dans ces longues herbes. Les gens du pays n'ont pas trouvé d'autre moyen de s'en délivrer que d'y mettre le feu quand elles sont assez sèches. Les animaux, chassés de leurs retraites par les flammes, entrent en fureur, et se jettent sur tous ceux qu'ils rencontrent, quel que soit leur nombre. Les voyageurs qui aperçoivent de loin l'incendie, n'ont d'autre ressource que de monter promptement sur les arbres; c'est à quoi les nègres sont fort habiles; mais les Européens, moins exercés, sont obligés de porter des échelles de corde, que leurs nègres attachent aux arbres. Il y a deux récoltes par an, et cependant il survient des famines, par l'indolence et l'inexpérience de ces peuples, qu'on n'a jamais pu déterminer à garder des provisions d'une saison à l'autre. Ils ont cependant des graines et des racines nourricières, dont la conservation ne seroit ni pénible, ni embarrassante; mais placés dans une espèce de paradis terrestre, par la beauté des fleurs, la saveur des fruits, l'abondance de la pêche, la multiplication des bestiaux, ils ne songent qu'à jouir. L'ardeur de leur climat brûlant ne les chagrine et ne les tourmente pas. Ils y sont accoutumés.

Le Congo est prodigieusement peuplé, malgré la 1528.
multitude d'esclaves qui en sortent tous les ans; mais les femmes sont extrêmement fécondes. On prétend que, sans cette émigration perpétuelle, sans les guerres

et la mortalité causée par les épidémies, et sans les famines, il seroit surchargé d'habitants qui se dévoreroient les uns les autres. Il ne faut point y chercher de commerce en grand; tout au plus quelques échanges entre les négres, pour les nécessités les plus urgentes de la vie. S'ils ont des mines d'or et d'argent, de cuivre et autres, comme ils s'en vantent, ils n'en usent pas. Leur monnoie est une petite coquille de limaçon de mer, nommée *zembis*, qui se pêche dans le Bamba; elle a cours non seulement dans le Congo, mais dans les royaumes voisins.

Il est curieux d'entendre raisonner un négre du Congo, assis sur sa natte, fumant sa pipe, couvert de quelques méchants haillons, et brûlé par un soleil perpendiculaire. Les autres pays, dit-il, sont l'ouvrage des anges, le mien est celui de Dieu lui-même. Mon roi est le plus riche, le plus sage, le plus puissant des monarques. Mes compatriotes sont les plus nobles, les plus heureux des peuples de l'univers. Que me parlez-vous de la magnificence des cours de vos monarques d'Europe et d'Asie, de leurs immenses revenus, de la grandeur de leurs palais, de l'opulence, de la félicité de leurs sujets, des grands progrès qu'ils ont faits dans les sciences, les arts, les manufactures? Tout cela, s'il est vrai, est bien au-dessous de la dignité et de la splendeur de mon roi et de son royaume. Il ne peut y avoir qu'un seul Congo dans le monde, tout le reste n'a été créé que pour la gloire de notre monarque et le bonheur de ses sujets.

La mer nous paye un tribut continuel de zembis, pendant que les autres peuples sont obligés de s'abaisser à fouiller les montagnes, à briser les rochers, pour

en tirer l'or et l'argent qui ne sont que les excréments de la terre. Qui vous engage à passer les mers, à vous exposer à tant de travaux et de dangers pour venir trafiquer avec nous, sinon la pauvreté et la stérilité de votre pays? Qu'ai-je besoin de vos étoffes, et de tous les produits de vos manufactures? ils vous ont coûté beaucoup de peine à fabriquer, pendant que je me repose. Vos souliers? je m'en passe; le sable ne brûle point, les pierres ne blessent point mes pieds endurcis. Vos chapeaux? mes cheveux rendent ma tête impénétrable aux rayons du soleil. Vos matelas, vos tapis? tout cet attirail ne feroit que m'échauffer. Je dors tranquillement sur la terre nue, et s'il s'éléve quelques zéphyrs bienfaisants, l'obstacle d'une muraille ou d'une toile tendue pour servir de tente ne me prive pas de ce présent de la nature. Si la pluie me mouille, en me secouant je suis bientôt séché. Mes femmes me font des esclaves; avec ce que je vends, j'achéte tout ce que mon petit champ, que mes femmes cultivent, ne me fournit pas. J'achéte de même mes ustensiles de ménage, quand je ne sais pas les faire. En m'amusant, le prix de mes enfants me fournit des pipes, du tabac, de l'eau-de-vie qui me réjouit le cœur, et d'autres femmes, qui me font encore des esclaves, qui m'enrichissent.

Les capucins virent un jour entrer dans leur église de San-Salvador, capitale du pays, un négre qui jetoit les hauts cris, frappoit du pied, se tordoit les bras comme un désespéré. Ils accourent pour savoir la cause d'une douleur si amère. « Hélas, leur dit-il, « j'avois des frères, une sœur, mon père, ma mère, « ma femme, les enfants, j'ai tout vendu; malheureux!

« il ne me reste plus personne de ma famille dont je « puisse faire de l'argent. » Les bons pères, étrangement surpris, lui remontrent combien il offense la raison et la nature par cet excès d'inhumanité. « Je n'ai « fait, leur répondit-il, que ce qui s'est pratiqué de « tout temps dans ce pays. Quel crime ai-je commis en « les vendant? Je n'ai fait que les prévenir. » En effet, quoique le christianisme, qui s'est établi à la fin du quinzième siècle, ait affoibli cet usage, il s'en faut de beaucoup qu'il l'ait détruit. Les Européens tranquillisent leur conscience sur cet affreux commerce, en disant que, s'ils ne les achetoient pas, ces hommes seroient vendus à d'autres; mais ceux-ci ne les tireroient pas de leur patrie pour être assujettis en Amérique à un genre de vie contraire à leurs habitudes contractées dès l'enfance; au lieu que, laissés dans leur patrie, quoique esclaves, ils profiteroient de l'indolence générale de leur pays. On n'achète donc sans remords que les prisonniers de guerre des *Jagas*, ou autres monstres, parcequ'on arrache ces malheureux à une mort cruelle; mais ce n'est pas le plus grand nombre. Il est très vrai qu'un grand nombre d'autres peuples égorgeroient peut-être leurs captifs, s'ils ne trouvoient le moyen de les vendre, et de satisfaire leur intérêt au lieu de leur vengeance.

Avant l'introduction du christianisme, la religion du Congo étoit un composé monstrueux d'idolâtrie et de superstitions, de cérémonies et de coutumes absurdes et détestables. Ils reconnoissoient un être suprême qui a créé leur pays, mais qui abandonne toutes les choses de ce bas monde au gouvernement d'un grand nombre de dieux inférieurs. Les uns président

à l'air, les autres au feu, à la mer, à la terre, à la sécheresse, à la pluie, au chaud, au froid, aux hommes, aux femmes, à la stérilité, à la disette, en un mot à tous les biens et à tous les maux. Les gangas, ou prêtres, spécifient à leurs prosélytes le domaine de chacun de ces dieux, afin de diriger leurs offrandes; ils ne fixent point l'objet de leur adoration. L'un prend un animal, l'autre un arbre, des pierres, ou quelque marmouset qu'il taille grossièrement. Le culte consiste en génuflexions, fumigations, et toujours en des offrandes dont les gangas profitent. Ils procurent la fertilité, éloignent les tempêtes, guérissent les maladies, et indiquent celui qui a causé la mort; car personne ne meurt naturellement; c'est toujours en vertu de quelque maléfice d'un ennemi qu'on sort de ce monde. Le gangas indique à coup sûr le sorcier: excellent moyen de se venger quand ils en veulent à quelqu'un, et de purger la terre des incrédules. Cette abominable croyance est une source de discordes et de meurtres.

Le chef des gangas se nomme chalombe. Il jouit d'une si grande autorité, que le gouverneur de la province où il demeure, pour y être reçu et vivre tranquille, est obligé d'acheter son amitié et sa protection. On n'entre jamais dans sa maison sans sa permission, de crainte que quelque imprudent ne souille le feu sacré qu'il y conserve. Quand il s'éloigne pour quelque temps, c'est un crime capital aux nègres d'avoir commerce avec leurs femmes et concubines jusqu'à son retour. Il jouit amplement de toutes les douceurs de la vie, utilité, agréments, commodités, plaisirs; mais, comme Damoclès, il voit toujours le glaive suspendu sur sa tête. Il ne doit pas mourir de mort naturelle: ce

malheur entraîneroit la ruine du monde. Pour prévenir cette fatale catastrophe, quand il devient malade ou trop vieux, on l'assomme ou on l'étrangle.

La plupart des chrétiens du Congo n'en ont guère que le nom. Ils paroissent ignorer entièrement les dogmes et les préceptes fondamentaux de l'Évangile. D'autres les respectent si peu qu'ils ne font pas de difficulté d'avoir un grand nombre de concubines, outre leurs femmes légitimes. Beaucoup d'entre eux, s'ils portent extérieurement des chapelets et des croix, ont sous leurs habits leurs charmes et leurs amulettes. Ces désordres antichrétiens viennent en grande partie de la dépravation des Portugais, qui déshonorent par leurs mœurs la religion qu'ils professent, et donnent les plus mauvais exemples aux nègres, trop portés à les imiter. Ils viennent aussi du défaut d'instruction. Il n'y a, dans tout l'empire, ni collége, ni séminaire. Le peu de prêtres qui viennent du Portugal ne sont pas suffisants pour enseigner, et ceux du pays sont trop ignorants. Il n'y a qu'un évêque. Les églises sont mal construites et peu ornées, et les cérémonies sont rarement accompagnées de la pompe auguste qui les rend si vénérables dans les temples catholiques. C'est donc un christianisme dénaturé, abâtardi, dont l'extérieur même n'est pas assez imposant pour prévaloir dans l'opinion sur les superstitions anciennes.

Toutes les terres du Congo appartiennent au roi. Il en tire un tribut, qu'il augmente en les changeant souvent de mains; ce qui est la ruine de l'agriculture. Les zimbis et les amendes, les présents du gouverneur qui rançonne les peuples, voilà tout son revenu. Celui des terres est perçu par les ducs, qui le font passer à

la cour. Leur infidélité ou leur refus est souvent la cause des guerres. On ne choisit jamais pour roi qu'un prince de la famille royale, sans égard s'il est de la branche la plus proche ou la plus éloignée. Les voix se réunissent ordinairement sur celui qui a la précaution d'amener le plus de troupes près de l'endroit où se fait l'élection, ou de gagner d'avance les électeurs par des présents. Aussitôt qu'ils sont d'accord, ils convoquent tous les grands du royaume dans une place auprès de la capitale. De là l'assemblée se transporte à la cathédrale ; il s'y trouve deux fauteuils, l'un pour l'évêque, l'autre pour le chef des électeurs. Celui-ci est environné des candidats, qui ignorent encore sur lequel le choix est tombé, et attendent avec impatience qu'on le nomme.

Le seigneur électeur ne se presse pas ; il fait sur les devoirs de la royauté un long discours, qu'il termine enfin en nommant celui qui est élu. Il descend de son siége, va le prendre par la main, le présente à l'évêque, devant lequel il se met à genoux. Le prélat le harangue à son tour, l'exhorte sur-tout à être un zélé défenseur de l'église catholique, lui en fait prêter le serment, le conduit à son trône, et lui met la couronne sur la tête. Aussitôt l'air retentit des acclamations du peuple et du bruit des instruments. Quelques jours après, le monarque fait deux cérémonies importantes; la première consiste à donner une bénédiction solennelle au peuple ; la seconde à investir les grands des principales dignités et des fiefs de ses états.

Pour la bénédiction, on dresse un trône dans l'endroit le plus élevé d'une grande place, d'où le prince peut tout voir et être vu. S'il se trouve entre ses mi-

nistres et ses nobles quelqu'un qui ait encouru sa disgrace, d'un coup-d'œil, d'un geste, il le chasse du cercle, comme indigne de sa bénédiction. C'est une manière commode de se défaire de ceux qui lui déplaisent; car il n'y a ni à s'expliquer, ni à résister. Le peuple se jette avec fureur sur le disgracié, le tire avec tant de violence, et le maltraite tellement, qu'ordinairement il n'en échappe pas. Quand l'assemblée n'est composée que de sujets fidèles, le monarque étend les mains, et leur souhaite toute sorte de bonheur. Ils lui témoignent leur joie et leur reconnoissance par de grands cris et des battements de mains. La distribution des fiefs se fait avec la même pompe. Ceux qui n'obtiennent pas les dignités qu'ils desirent ne seroient pas mieux reçus à témoigner leur mécontentement devant ce peuple assemblé, que n'ont été à la bénédiction ceux qui, n'étant pas sûrs d'être en grace, se sont hasardés d'y paroître. Au reste, non seulement dans ces deux cérémonies, mais dans toutes les occasions, les rois de Congo ne paroissent qu'avec un brillant cortége. Une singularité qui rend la cour nombreuse, c'est que peu de personnes, même parmi les grands, savent lire et écrire, et qu'ils sont obligés, pour peu que les ordres soient compliqués, de les recevoir en personne. Ainsi il y a toujours foule, et les inclinations, les génuflexions, les prostrations usitées dans le pays, font croire que c'est une foule d'esclaves.

La reine est la seule femme légitime; elle s'appelle *manibombaba* (maîtresse des femmes); elle a toujours autour d'elle beaucoup de jeunes dames, qui ne ménent pas une vie bien gênée, non plus que leur mal-

tresse. Le roi a aussi publiquement des concubines, malgré les remontrances de son confesseur et des missionnaires.

On fait une singulière description de ses troupes, dans la revue générale qui a lieu tous les ans, le jour de S. Jacques : tous les princes et tous les seigneurs de sa cour s'y trouvent. Chaque soldat est jaloux d'y paroître à son avantage. On jugera s'ils y réussissent : les uns ont des arcs et des fléches de grandeurs différentes ; d'autres ont de larges épées, des dagues et des coutelas ; quelques uns n'ont pour habits et pour armes que leurs longues targettes ; ceux-ci sont couverts de peaux de divers animaux, depuis la ceinture jusqu'aux genoux ; ceux-là ont le corps et le visage peints de différentes figures ; plus elles sont monstrueuses, plus on se croit guerrier. Ceux qui ne sont pas assez riches pour avoir une large épée d'acier en ont une de bois dur. Leurs enseignes ne sont communément que des chiffons sales et déchirés ; leurs armes de fer et d'acier rongés de rouille, celles de bois mal faites et mal peintes. Ajoutez que les invalides jeunes et vieux, les aveugles et les impotents, étant obligés de s'y trouver, on voit des gens sans armes, d'autres sans bras et sans jambes, ou contrefaits de toutes manières. Tous ont la tête ornée de plumes de différentes couleurs, chacun à leur mode. Outre les armes, ils ont ordinairement quelque outil qui indique leur métier.

Les seigneurs parcourent les rangs, pour exhorter tous ces braves à bien faire leur devoir dans l'occasion, et à combattre vaillamment sous les enseignes de leur puissant monarque. « Où en trouve-t-on un pareil sous « le ciel ? s'écrie une troupe. Qui peut lui être comparé?

« répond la voisine. Qu'il vive à jamais! répond la troi-
« sième. » Et tous ensemble : « Que son trône soit exalté
« au-dessus du soleil et des étoiles! que tous ses enne-
« mis soient confondus et foulés sous les pieds comme
« la poussière! » A ces clameurs se joignent le cliquetis des armes, le bruit des instruments, et le charivari finit par un combat simulé et par un grand festin. Sans doute on fait un choix dans cette troupe pour marcher contre l'ennemi; mais, quel que soit le triage, c'est toujours une armée peu redoutable que celle des rois de Congo; il n'y a ni ordre dans la marche, ni discipline dans le camp. Le soldat charge avec fureur; mais quand il en vient une fois aux mains, il n'entend plus de commandement; un fuyard entraîne toute l'armée : même insubordination quand le soldat est vainqueur; et quand il pille, on ne peut l'arracher du butin.

Avant le christianisme, on enterroit avec le roi ses concubines favorites, au moins au nombre de douze; mais toutes briguoient cet honneur, et se battoient pour l'obtenir. En abolissant cette barbare coutume, on a conservé celle des lamentations funèbres pendant huit jours aux funérailles des grands et l'habitude aux anniversaires, de charger des tables de vivres et de s'enivrer. Viennent ensuite les cérémonies de l'église, qui se font avec une pompe proportionnée à la dignité de la personne. Le caveau royal est garni d'une tenture noire, qui se renouvelle tous les ans, malgré la mauvaise odeur qui s'exhale, au moins dans les premiers temps, du cadavre assis au milieu dans un beau fauteuil.

Les précautions pour rendre la justice sont sages;

mais un négre incorruptible est une espéce de miracle. Le créancier peut réduire son débiteur en esclavage. Il y a trois crimes capitaux ; le meurtre, la rebellion et le sortilége. Le dernier est puni par le feu. Prendre en cachette est un forfait digne de châtiment ; mais prendre hardiment, arracher avec violence, c'est une action noble, héroïque, à proportion que le larcin est plus considérable.

Les habitants du Congo n'ont point cette industrie qui allége le travail chez les autres nations. Ils font tout avec un soin pénible. Le travail leur tient lieu d'art et d'adresse. Ils ne tissent point ; ils passent leurs fils brin à brin l'un dans l'autre. Un morceau de bois dur, ou un caillou, est leur enclume, qu'ils tiennent entre leurs pieds. Ils frappent le fer avec un marteau informe, ne savent ni le polir, ni l'affiler. Ils travaillent tout aussi mal le bois et l'argile ; mais, pour ce qui est de prendre leurs commodités, ils y excellent. Il faut qu'un négre soit peu opulent pour n'avoir pas deux esclaves qui le portent étendu de son long dans un hamac. N'attendez point que celui qui est obligé de marcher à pied porte jamais rien. C'est sa femme qui est chargée du sac des provisions. Il pend sur son dos, attaché par une courroie serrée autour du front. Elle a quelquefois entre les bras un enfant qu'elle nourrit, un autre qu'elle traîne par la main. Le mari fume gravement sa pipe à côté d'elle, sans jamais offrir de la soulager. Cette tâche pénible se renouvelle souvent, parceque le négre aime à changer de lieu ; il lui est si aisé de porter tout avec lui. Cependant il devroit être arrêté par la difficulté et le danger de voyager dans un pays infesté de bêtes féroces, sans ponts, sans chemins

frayés, excepté d'une ville à l'autre, dans les forêts obstruées de broussailles, dans l'herbe jusque par-dessus la tête. Tous ces obstacles ne sont point capables de le guérir de la manie des voyages.

Chez le peuple, quand les parents d'une jeune fille la croient en âge de prendre un mari, elle se retire pendant un mois dans une tente particulière, où elle reçoit tous les prétendus, et les présents qu'ils lui apportent. Au bout du terme, elle donne la main à celui qui lui plaît le plus. Chez les grands, il y a peu de mariages qui ne soient précédés d'un noviciat ou essai. Avant de s'engager pour toute leur vie, ils pensent qu'il faut se connoître bien particulièrement. En conséquence, on convient de deux ou trois ans d'épreuve, plus ou moins. Quand les conditions sont acceptées par les parents et la fille, elle se transporte, avec le moins de bruit et d'éclat possible, chez son futur époux, et commence ainsi son noviciat. Quand le terme convenu est arrivé, ordinairement c'est la femme qui presse le mariage. Le mari est souvent déterminé par le desir de toucher la dot. Quelquefois la cérémonie a été précédée par des ruptures, des divorces, pendant lesquels la femme s'est pourvue d'un autre côté; mais le mari ne lui en sait pas plus mauvais gré, et ces échappées ne l'empêchent pas de lui donner la qualité de femme légitime. Le mariage est célébré devant le prêtre quand on en trouve, car les gens dont on parle sont catholiques. Ils n'épargnent rien dans ces occasions pour traiter les convives. Les pauvres vendroient un ou deux enfants pour acheter une vache ou un bœuf, du vin de Portugal, ou de l'eau-de-vie. Le repas dure

aussi long-temps qu'il y a à manger. On chante, on danse jusqu'à ce que les convives s'endorment sur la place.

Leurs chants bruyants, mêlés de cris et d'éclats, effraient un Européen, et les négres rient des nôtres. Ils ont des instruments à vent et à corde. Ceux dont ils touchent le mieux font de tristes concerts. Les danses ne leur paroissent belles qu'à proportion qu'elles sont immodestes. Outre que la graisse dont ils sont presque toujours oints bouche les pores, ils les resserrent encore par la froideur de l'eau, où ils vont se jeter tout inondés de la sueur excitée par les mouvements violents qu'ils se donnent. Quoique les maladies qui en résultent soient très communes, leurs médecins ne savent pas les guérir. La plupart y succombent. La petite-vérole fait aussi de grands ravages; ils sont aussi affligés de maladies honteuses. Il faut qu'ils usent fréquemment de la saignée, jusqu'à ce qu'ils aient, dit-on, changé tout leur sang. Les pluies, dans ce climat chaud et humide, sont presque toutes mortelles. L'opinion est généralement répandue que c'est rendre service à un agonisant que de l'aider à mourir promptement. Les moins cruels sont ceux qui hâtent la mort, en étourdissant le malade de cris et de hurlements, et en l'étouffant de caresses. On raconte des habitants de la province de Matamba que, quand un de leurs parents est à l'agonie, ils le prennent par les bras et les jambes, l'élèvent en l'air le plus haut qu'ils peuvent, et le laissent tomber sur le plancher. Après l'avoir considéré quelque temps mort ou expirant, ils se jettent sur lui, le baisent, le serrent contre leur poi-

trine, avec des sanglots et des regrets à toucher ceux qui ne connoîtroient pas le motif de cette barbare superstition.

Jean. 1484. Alphonse. 1492.

L'histoire de Congo, avant l'arrivée des Portugais, n'est qu'un ramas de traditions incertaines. Comme les Congois n'avoient pas d'écriture, ils n'ont conservé que peu de faits, encore moins de dates. Ils parlent d'un monarque, nommé Luqueni, qui réunit beaucoup d'états, et en forma le grand empire de Congo. Ce royaume étoit beaucoup déchu de son éclat, quand les Portugais y arrivèrent, sous la conduite de Sousa, en 1484. On doit admirer la facilité avec laquelle on sut engager le roi régnant à embrasser le christianisme. Ce fut l'ouvrage de quelques lettres exhortatoires du roi de Portugal, et d'un voyage d'un oncle du roi de Congo, qui se fit instruire, et se convertit à Lisbonne. Il revint et catéchisa son neveu, aidé de quelques missionnaires, dont on l'avoit fait accompagner. Le Mani-Congo se fit baptiser, prit le nom de Jean, et la reine celui d'Eléonore, en l'honneur du roi et de la reine du Portugal. Leur cour les imita, et, comme il arrive ordinairement, le peuple imita la cour. Ce prince vacilla cependant dans sa religion; mais Al-Sousa, son fils et son successeur, y fut très ferme. On peut le regarder comme l'apôtre du Congo, par le zèle qu'il mit à faire venir des missionnaires pour instruire les Congois.

Don Pédre. 1521. Don François. 1530. Don Diègue. 1532.

Il envoya son fils à Lisbonne, afin de lui procurer une éducation chrétienne. Ce prince, placé sur le trône, prit le nom de don Pédre, imita le zèle et la piété de son père. Son fils, don François, n'en dégénéra pas. Il ne porta que deux ans la couronne, et la laissa par sa

mort à don Diègue, son cousin. Comme celui-ci mourut sans enfants, les Portugais, puissants dans le royaume, prétendirent s'arroger le droit de lui donner un roi. Les princes du sang, les gouverneurs des provinces et la noblesse, s'élevèrent contre cette prétention. Ils en vinrent aux mains avec les Portugais, qui furent maltraités. On éleva sur le trône don Henri, qu'on croit avoir été fils bâtard de don Diègue. Il se trouva, en prenant la couronne, embarrassé dans une guerre. La perte d'une bataille lui coûta la vie. On mit à sa place don Alvare I, son fils. Ce prince se crut obligé de se disculper à Lisbonne de la violence faite aux Portugais, lorsqu'ils avoient voulu s'opposer à l'élection de son père. L'explication fut écoutée; mais il en résulta entre les deux cours de la froideur, qui fit tort à la religion. Ce prince fut attaqué par les Giagas, et cette irruption fut suivie de la famine et de la peste. Les Portugais ne lui donnèrent aucun secours dans ses malheurs. Il paroît qu'ils vouloient le forcer par le besoin à leur découvrir les mines d'or de son royaume, dont son prédécesseur avoit toujours refusé l'indication. Son confesseur, tout Portugais qu'il étoit, lui avoit conseillé de ne pas confier à des étrangers un secret si important pour son royaume. Don Alvare II fléchit, entraîné par les circonstances, et rentra en grace avec la cour de Lisbonne, qui lui envoya enfin des missionnaires, dont la religion avoit grand besoin. Le bon roi les aida de son mieux, et eut le plaisir de laisser à son fils, avec le sceptre, le christianisme assez bien rétabli.

Don Henri. 1540. Don Alvare I. 1542.

Il se nommoit don Bernard. Le bruit commun est qu'il fut tué en duel par son frère don Alvare III. Si

Don Bernard 1614.

Don Alvare III. 1615. Don Pèdre II. 1622. Don Garcie I. 1624. Don Ambroise. 1625. Don Alvare IV. 1631. Don Alvare V. 1636. Don Alvare VI. 1637.

celui-ci obtint la couronne par un fratricide, il effaça l'horreur de ce crime dans l'esprit de ses sujets, par une conduite pleine d'humanité, de religion et de justice. Ses belles qualités firent trouver son régne trop court. Il ne dura en effet que sept ans. Les rois qui lui succédèrent, don Pèdre II, don Garcie I, don Ambroise, don Alvare IV, don Alvare V, ne régnèrent entre eux cinq que quinze ans. Le dernier mérita bien le malheur qui, à la fleur de son âge, le précipita du trône dans le tombeau. Il conçut des soupçons mal fondés contre le duc de Bomba, et le marquis de Chiona, frère de Bomba, et força ces deux princes à lever des troupes pour se défendre. Le succès de la guerre ne fut pas heureux pour le roi: les deux frères le firent prisonnier; mais, loin d'abuser de leur victoire, ils traitèrent le monarque avec beaucoup de respect, et le ramenèrent dans sa capitale, qu'ils lui rendirent. Honteux de devoir la couronne et la vie à ses sujets, le farouche Alvare ne fut pas plutôt libre, qu'il leva une armée, et marcha contre les deux frères. Il fut encore plus malheureux dans cette expédition que dans la première; il y perdit la vie. Le duc de Bomba fut proclamé sous le nom d'Alvare VI, et fut presqu'aussitôt assassiné par le marquis de Chiona, son frère, qui prit le nom de don Garcie II.

Don Garcie II. 1633. Don Antoine. 1658. Don Alvare VII. 1662. Don Alvare VIII. 1670.

Quoique monté sur le trône par un crime, don Garcie donna d'abord de grandes espérances, par sa capacité dans le gouvernement, sa justice et son zèle pour la religion. L'ambition fit disparoître toutes ces vertus. Il se mit en tête de procurer la couronne sans élection et contre les lois, à don Alphonse, son fils aîné. Il falloit pour cela détruire les princes du sang,

qui, avant le duc de Bomba et lui, avoient des droits au diadême, que la victoire des deux frères avoit fait passer ou dans une famille étrangère, ou dans une branche très éloignée de la branche régnante. Don Garcie n'épargna aucun de ces infortunés princes qu'il put découvrir. Les prêtres catholiques lui firent des remontrances; il se jeta du côté des devins, sorciers, magiciens, qui avoient repris de l'empire pendant que les Portugais privoient le Congo de missionnaires. Ils flattèrent don Garcie, esprit crédule et superstitieux; mais, s'apercevant que don Alphonse, son fils aîné, attaché au christianisme, ne goûtoit pas leurs rites idolâtres, ces fourbes vinrent à bout d'inspirer contre lui des soupçons à son père. Ce fils, pour lequel don Garcie avoit commis tant de cruautés, il l'accusa lui-même, devant les états assemblés, d'avoir voulu l'empoisonner, et le fit déclarer indigne du trône. Il fit ensuite couronner en sa présence don Antoine, son second fils.

La première action de don Antoine, en succédant à son père, fut de faire mourir son frère aîné. Il en avoit reçu l'ordre de don Garcie en mourant, ainsi que celui de n'épargner aucun des princes du sang royal qu'il pourroit trouver. Il exécuta fidèlement cet ordre barbare, et porta la précaution jusqu'à se défaire de son frère puîné. La plupart de ces princes échappés au poignard de don Garcie s'étoient sauvés dans le royaume d'Angola. Don Garcie fit une recherche exacte de ceux qui s'étoient cachés dans ses états. Aucun de ces infortunés n'échappa à la rage de ce monstre. Il s'accoutuma si bien au sang par ces expéditions, qu'il le répandoit aussi aisément que s'il eût pris naissance

parmi les cannibales. Enfin il en vint à un tel excès de cruauté, qu'à peine trouvoit-il des domestiques pour le servir. Les prêtres catholiques lui adressèrent des remontrances, non seulement sur ses cruautés, mais aussi sur un mariage incestueux qu'il avoit contracté avec une de ses parentes. Il en fut si outré qu'il ôta tous les biens au clergé, donna des édits contre la religion, et déclara qu'il feroit tomber son indignation sur tous les Portugais.

Ceux-ci se mirent en défense, et commencèrent par s'emparer des mines d'or. Don Antoine leva contre eux une armée qu'on dit forte de cinq cent cinquante mille hommes. Ses devins l'assurèrent de la victoire, et que, porté par les plus grands seigneurs portugais, il entreroit en triomphe dans St-Paul de Loanda, capitale du royaume d'Angola, où il avoit mené ses troupes. Quand on fut en présence, le prudent don Antoine se retira sur une éminence, d'où il pouvoit voir le combat. Les Portugais, qui n'étoient pas quatre mille, eurent bientôt dissipé cette multitude. Un détachement alla droit à l'éminence. La garde ne fit point de résistance. Don Antoine fut tué, et sa tête portée en triomphe au bout d'une pique à Loanga; entrée solennelle bien différente de celle que ses devins lui avoient prédite. Ce qu'on sait de don Alvare VII et de don Alvare VIII, ses deux successeurs, ne mérite pas de trouver place dans l'histoire; et s'il s'est passé depuis quelques événements importants, ils nous sont inconnus.

ANGOLA.

Le royaume d'Angola est un démembrement du Congo. Les Portugais en ont la plus grande partie sous leur domination. Elle s'est étendue avec la religion qu'ils y ont prêchée; mais celle-ci n'y est ni mieux connue, ni mieux pratiquée que dans le Congo. Les fêtes néanmoins y sont célébrées avec plus de pompe et de magnificence. Le roi d'Angola n'exerce pas sur ses provinces toute l'autorité qu'il voudroit. Il est quelquefois obligé d'employer la force pour faire respecter ses ordres. On lui donne dans ces occasions des armées de cinq à six cent mille hommes, aguerries à la *congoise*. Le général règle les mouvements, et donne ses ordres par le son des instruments. Ses soldats attaquent l'ennemi avec de grands cris, et en apparence avec beaucoup de furie; mais si quelque frayeur ou quelque accident les met en déroute, ni le général, ni tous ses instruments ne sont pas capables de les rallier. Tous les tambours et toutes les trompettes de l'Afrique ne pourroient l'emporter sur les cris horribles d'une de ces armées qui fuit. C'est en ces occasions que les vainqueurs font un si grand nombre de prisonniers qu'ils vendent, après l'action, aux Européens, et souvent les guerres ne sont entreprises que pour cela.

Le premier gouverneur qui a secoué le joug du Congo s'appeloit Angola. Il a donné son nom à ce royaume, qui auparavant s'appeloit Dango. Pendant long-temps il envoya au roi de Congo le tribut qu'il Angola.

lui devoit comme gouverneur; mais, voyant ce prince embarrassé dans une guerre étrangère, il s'en affranchit. Le Mani-Congo, loin de l'attaquer pour le faire rentrer dans le devoir, se trouva trop heureux d'obtenir de lui du secours contre ses ennemis. Ils vécurent ensuite en bonne intelligence. Angola parvint à une extrême vieillesse, respecté et aimé de ses peuples. Se voyant près de mourir, et n'ayant pas d'enfants mâles, il desiroit faire passer le sceptre à Zunda-Riangola, sa fille aînée. Il fit part de son projet à son premier ministre, qu'il avoit élevé de l'état d'esclave à cette dignité. L'ambitieux feignit de l'approuver, bien résolu de travailler pour lui-même. Le vieux roi se trouvant un jour seul dans son palais, le ministre fait donner une chaude alarme. On vient dire que l'ennemi est aux portes. Le monarque effrayé prie le ministre de le tirer de ce péril. Celui-ci, jeune et vigoureux, charge Angola sur ses épaules, le transporte au fond d'un bois, et, le tenant sans témoins, lui enfonce son couteau dans le cœur. Il revient comme désespéré de la mort du roi, qu'il dit avoir été tué par un accident. La princesse à qui le trône étoit destiné fut obligée de dissimuler et d'y laisser asseoir l'assassin; mais, soit naturellement, soit de poison, il mourut peu après subitement.

Zunda-Riangola.

Zunda-Riangola ceignit le diadême. Elle ne voulut pas se marier, pour n'avoir ni compagnon, ni censeur; mais elle appela auprès d'elle Tumma-Riangola, sa sœur, qui avoit deux fils. La reine devint jalouse de l'aîné, qui attiroit les regards du peuple dont il étoit l'espérance, et le fit assassiner. La mère, désolée, lève une armée contre la meurtrière de son fils. Les deux

sœurs se trouvèrent à la tête de leurs troupes. Celles de la reine plièrent. Elle fut prise. Tumma-Riangola se jeta comme une désespérée sur sa barbare sœur, et lui plongea le poignard dans le sein. Ni elle, ni son mari ne voulurent accepter la couronne. Ils la placèrent sur la tête d'Angola Chilvagni, leur second fils.

Angola Chilvagni I. Dambi Angola. Angola Chilvagni II, Ningha Angola.

Ce prince eut un grand nombre de femmes et beaucoup d'enfants, qu'il établit de son vivant dans différentes provinces. A sa mort, Dambi Angola, le plus chéri de ses fils, lui succéda. De peur que ses frères ne se liguassent pour lui ôter la couronne, il eut recours à l'expédient ordinaire, d'en faire mourir le plus qu'il put. Dambi fut un monstre d'avarice et de cruauté. Il mourut universellement détesté. Ses funérailles ne laissèrent pas d'être magnifiques, selon le goût du pays, et son tombeau fut couvert d'une montagne de corps humains égorgés en son honneur. Son successeur, Angola Chilvagni II, fut un guerrier intrépide, très libéral, mais fort vain. Ses flatteurs lui persuadèrent qu'il étoit un des dieux du pays, et il exigea qu'on lui en rendît les honneurs. Ningha Angola, qui n'étoit pas son fils, mais qui lui succéda, se montra d'un caractère inhumain, et se permit les plus grandes cruautés. Il mourut après un régne assez court; et, afin que sa mort ressemblât à sa vie, il fut enterré avec une hécatombe de corps humains des plus solennelles.

Bandi Angola.

Bandi Angola poussa la cruauté si loin, qu'il s'aliéna le cœur de ses sujets, et qu'ils aimèrent mieux tomber entre les mains des Giagas, que de rester entre les siennes. Ces cannibales arrivèrent au secours de leurs voisins, accourant comme à un banquet splendide. Le roi de Congo et les Portugais crurent qu'il étoit de la

bonne politique de ne point laisser opprimer le roi d'Angola par ces barbares, qui pourroient ensuite tomber sur eux. Ils envoyèrent des troupes à Bandi. Les Portugais sur-tout lui rendirent de grands services. Pour récompense, il médita de les faire massacrer. La princesse fille du roi, amoureuse de leur brave général, l'avertit du complot. Il se sauva à temps, mit ses compatriotes en sûreté dans le Congo, et partit pour le Portugal, d'où il revint avec un renfort qui fit trembler le traître Bandi. Les Portugais portèrent le fer et le feu dans son royaume, et firent encore plus de mal au monarque en appuyant un complot formé contre sa vie. Les conspirateurs se servirent d'une ruse qui marque que ce prince étoit bien mal servi par ses espions. Ils viennent lui dire qu'un rebelle court la campagne, et y exerce d'horribles ravages. A leur prière, Bandi leur permet de lever des troupes. Ils feignent d'aller au-devant d'un ennemi qui n'existoit pas; puis, comme s'ils l'avoient vaincu, ils engagent le roi à venir au camp pour jouir de son triomphe. Il y va sans défiance; les complices l'enveloppent, et le tuent.

Nigolam Bandi.

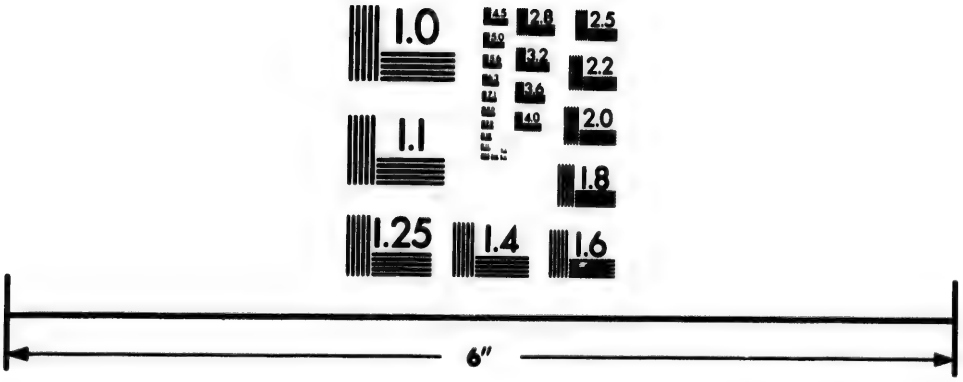
Il laissa un fils et trois filles, tous nés d'une esclave. Selon les lois du pays, aucun de ces enfants ne devoit, à cause de l'état servile de leur mère, monter sur le trône; cependant, à force d'intrigues, le fils, nommé *Nigolam Bandi*, fut reconnu. Il dut principalement sa fortune à ses sœurs, qui, par leurs belles qualités et des libéralités faites à propos, avoient gagné l'estime des grands et l'affection du peuple. L'aînée se nommoit *Zingha Bandi*, les deux autres *Cambiet* et *Fung*. Le premier soin du roi fut de tâcher de ménager la paix avec les Portugais. Il chargea de la négociation sa sœur

Zingha. Peut-être étoit-ce la même qui avoit, avant la mort de son père, averti le général portugais du dessein formé de se défaire de lui et de sa nation. En ce cas, le monarque ne pouvoit chercher une ambassadrice plus propre à réussir.

Cette princesse arriva auprès du vice-roi portugais avec un cortége digne de son rang. Elle fut reçue avec les plus grandes marques de distinction. En entrant dans la salle d'audience, elle aperçut un fa[illegible] magnifique destiné au vice-roi, et pour elle, [illegible] à terre, un superbe tapis et deux coussins [illegible]monial lui déplut. Sans paroître en être choquée, elle fait signe des yeux à une des dames de sa suite, qui sur-le-champ va se mettre à genoux sur le tapis, et s'appuyant sur ses coudes, présente le dos à sa maîtresse. Zingha s'y place, et y reste pendant toute la conférence. Le Portugais demandoit, entre autres conditions de la paix, que l'Angolois se reconnût vassal de la couronne, et lui payât un tribut annuel. La fière princesse rejeta avec hauteur ces prétentions. « Elles « ne sont bonnes, dit-elle, à proposer qu'à des peuples « subjugués par la force des armes, et non à un roi « puissant qui recherche de son plein gré l'amitié des « Portugais. » Zingha obtint ce qu'elle desiroit. En la reconduisant, le vice-roi lui fit apercevoir que la dame sur laquelle elle s'étoit assise restoit toujours dans la même posture. Il la pria de la faire relever. Elle répondit : « Il ne convient pas à l'ambassadrice d'un « grand roi de se servir deux fois d'une même chaise ; « je vous l'abandonne. »

La princesse fut si charmée de la politesse portugaise et des honneurs qu'on lui rendoit, qu'elle resta

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

quelque temps à Loanga, leur capitale. Elle fixoit son attention sur les troupes, dont elle admiroit les armes, le bel ordre et la discipline. Soit politique, soit goût, elle se laissa instruire de la religion chrétienne, et reçut le baptême. De retour auprès de son frère, elle l'engagea à se faire instruire et à appeler des missionnaires; mais quand ils furent arrivés, le roi ne voulut plus les entendre. Il différa aussi de ratifier le traité conclu par sa sœur. Ces tergiversations firent recommencer la guerre. On peut conjecturer que Zingha, piquée de l'espéce de démenti que lui donnoit son frère, si elle n'embrassa pas le parti des Portugais, du moins ne se déclara pas pour lui. Il se défia d'elle, et, incertain du sort de la guerre, il confia son fils unique à un chef de Giagas, son voisin, pour le soustraire, en cas d'événement, à la cruauté de sa sœur. La fortune ne fut pas favorable à ce prince. Les Portugais défirent son armée, et le resserrèrent dans une petite île, où il étoit près d'être dévoré par les bêtes sauvages, ou à mourir de faim. Sa sœur, dit-on, y pourvut; on croit qu'elle le fit empoisonner.

Zingha. 1627. Zingha monta sur le trône au préjudice de son neveu. Elle vérifia l'autre crainte de son frère, attira le jeune prince auprès d'elle par de feintes caresses, et le poignarda de sa propre main. Ce début fit connoître ce que devoit être cette princesse. Les Portugais ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils avoient en elle une ennemie redoutable. Ils possédoient la plus belle partie du royaume d'Angola, usurpation qu'elle n'étoit pas disposée à souffrir, non plus que de se confiner dans la province de Matamba, la seule possession qu'ils paroissoient vouloir lui laisser à titre de royaume.

Zingha ne différa à leur déclarer la guerre que le temps nécessaire pour les préparatifs, pour se fortifier par des alliances avec les Giagas et d'autres princes idolâtres. Elle traita aussi avec le roi de Congo et même avec les Hollandois, qui étoient alors en guerre avec les Portugais. La princesse attaqua ceux-ci courageusement, et obtint des avantages; mais, au milieu de ses succès, ses alliés l'abandonnoient. Les Hollandois furent obligés de se retirer. Le roi de Congo rappela ses troupes. Les disgraces se succédèrent si rapidement, qu'abandonnée même de ses sujets, elle fut obligée de quitter ses états, et de se réfugier dans les déserts.

Les Portugais crurent alors pouvoir parvenir à la faire plier. Ils lui envoyèrent offrir la paix, à charge d'un tribut et d'autres conditions, dont, lui disoient-ils, ses peuples ne s'éloignoient pas. Elle répondit: « Que mes sujets portent des fers, s'ils sont assez lâ-« ches pour les souffrir; pour moi, jamais je ne dé-« pendrai d'une puissance étrangère. » Ils s'attendoient, en quelque manière, à cette résolution. En conséquence, ne voyant plus rien à ménager, ils nommèrent un roi d'Angola, qu'ils choisirent entre les princes de la famille royale. Ils l'obligèrent de se faire chrétien. On lui donna au baptême le nom de Jean. Il vécut peu de temps, et fut remplacé aux mêmes conditions par un autre, nommé Philippe.

Zingha, furieuse de se voir dépouillée de ses plus belles provinces et de voir un intrus à sa place, se jette en désespérée entre les mains des Giagas, renonce hautement à la religion chrétienne, adopte celle des idolâtres, leurs superstitions, leurs sacrifices inhumains; elle est élue leur chef, devient plus féroce que

leurs singhiles, ou prêtres les plus barbares. Zingha renouvela une coutume établie par l'abominable Temba-Dumba, première législatrice des Giagas, dont les femmes doivent cesser d'être mères en enfantant; elle les obligea de tuer leurs enfants au-dessous de sept ans; elle rétablit toutes les cérémonies diaboliques de ces monstres, entre autres de se frotter le corps avec un onguent fait avec la chair d'un nouveau-né, et parut à leur tête les armes à la main. Aussi habile, aussi vigoureuse que le plus déterminé soldat à plier l'arc, à lancer le javelot, elle s'exposoit la première aux plus grands dangers, et s'acquit un tel crédit parmi ces cannibales, en se conformant à leur façon de vivre, renchérissant même sur leur cruauté, qu'au moindre signe ils étoient prêts à la suivre dans les entreprises les plus périlleuses. Avec cette multitude confuse, dont elle se compose une armée redoutable, Zingha entre dans les provinces soumises aux Portugais; elle ne s'amuse point à attaquer les places, ses troupes n'y étoient pas propres; mais elle ravage le plat pays avec une fureur de bête féroce, tue, massacre, pille, brûle, renverse, se retire chargé de butin, et reparoît quand on la croit éloignée.

Cette guerre dura plusieurs années. Zingha éprouva des revers; mais elle sut les réparer par sa valeur et par sa prudence. On tâcha de diminuer son autorité, en répandant chez les Giagas le bruit qu'elle étoit chrétienne, et qu'elle étoit prête à retourner à cette religion. Pour écarter cette opinion funeste à son pouvoir, elle se réunit plus que jamais aux singhiles, et se replongea avec plus d'ardeur dans toutes les abominations qui pouvoient lui attacher ses soldats. Elle

avoit au milieu d'eux une quantité d'espions qui lui rapportoient les pensées et les paroles. Faisant à propos usage de ces découvertes, elle étoit parvenue à se faire regarder comme une divinité. Ses paroles étoient des oracles, son coup-d'œil, son geste, étoient souvent un arrêt de mort qui faisoit trembler les plus intrépides.

Les Portugais ne trouvèrent d'autre moyen de ralentir sa course impétueuse que de lui opposer un autre chef de Giagas. Pendant qu'ils se battirent, les Européens jouirent de quelque tranquillité ; mais ils craignirent que ces barbares, à force de se trouver en présence, ne vinssent à se réunir ; ce qui rendroit le sort de leurs provinces pire qu'il n'étoit. Ils essayèrent donc d'amener Zingha à des dispositions pacifiques, et lui envoyèrent un ambassadeur, sous prétexte de se porter pour médiateurs entre elle et le Giagas son ennemi. Comme ils ne la croyoient pas absolument éloignée du christianisme, ils joignirent à l'ambassadeur, nommé don Gaspard Borgia, un prêtre nommé don Antoine Cœglio, qui, pendant que le premier traiteroit les intérêts politiques, devoit tâcher de rallumer en elle les étincelles de religion, qu'on ne croyoit pas tout-à-fait éteintes.

Ils s'acquittèrent chacun de leur commission avec prudence et intelligence, mais sans obtenir plus de succès l'un que l'autre. Elle répondit au premier qu'elle tiendroit à honneur d'être alliée de leur roi ; mais jamais sa sujette ; qu'à l'égard de la secte des Giagas, dans laquelle elle vivoit depuis plusieurs années, et qui lui avoit procuré un nombre prodigieux de soldats, son honneur et son intérêt exigeoient

qu'elle la soutînt et la protégeât toujours. Elle dit au second qu'elle se souvenoit bien d'avoir embrassé le christianisme et d'avoir reçu le baptême, mais que le temps n'étoit pas propre à lui parler de changement; qu'ils devoient se souvenir que c'étoient eux-mêmes qui lui avoient donné occasion de s'éloigner de leur religion. Les négociateurs se retirèrent donc, à la vérité sans avoir réussi, mais non pas sans espérance.

En effet, des occasions de renouveler les tentatives se présentèrent peu de temps après. Zingha eut des chagrins; elle essuya des revers: don Salvador Corréa, vice-roi des Portugais, homme très modéré et très prudent, crut le moment favorable pour ramener, par des offres officieuses, cet esprit que la force rendoit indomptable. Il lui envoya deux missionnaires capucins, chargés de la remercier de quelques graces qu'elle avoit faites aux chrétiens de ses états, et d'en solliciter de nouvelles. Elle les reçut avec bonté et leur accorda ce qu'ils demandoient. Ils en prirent occasion de lui représenter le crime de son apostasie et le danger qu'elle couroit en y persistant.

La reine fut touchée, et, jetant un profond soupir, elle leur tint ce discours: « O mes pères, que Dieu ait « pitié d'une princesse offensée dans ce qu'elle a de « plus cher! C'est par la faute d'autrui que je suis ré- « duite dans l'état où vous me voyez. Je n'y serois « pas, je ne vivrois pas dans des peines intérieures « que je ne puis exprimer, si l'on ne m'avoit pas dé- « pouillée de mes droits. Ayez compassion de moi; on « m'a enlevé mes états, et on me force à perdre mon « ame. Je vois bien que je suis hors de la bonne voie, « mais il faut que je continue dans mon égarement, si

« je ne veux pas devenir l'objet du mépris de mes peu-
« ples ; et je suis obligée d'y rester jusqu'à ce que les
« usurpateurs me rendent tout ce qu'ils m'ont enlevé.
« Considérez vous-mêmes combien je suis malheureuse
« de passer toute ma vie dans le tumulte des armes et
« dans le carnage. Priez donc Dieu pour qu'il dai-
« gne rompre les chaînes dont je suis chargée, par-
« ceque je suis trop foible pour le faire moi-même. En
« ce cas, je promets à la divine majesté de vous donner
« tous les pouvoirs que vous pourrez souhaiter, pour
« vous employer à la conversion de mes peuples ; je
« vous y aiderai même de toutes mes forces. » La conclusion de ce discours, qui fut accompagnée de larmes, fit comprendre aux missionnaires que jamais on n'abaisseroit cette tête altière, tant qu'on s'obstineroit à la faire courber sous le joug du tribut et de l'hommage qu'on vouloit lui imposer. Le vice-roi, auquel ils firent leur rapport, le comprit comme eux. Malgré son conseil, il se relâcha de ses prétentions, traita de bonne foi avec Zingha, lui rendit quelques provinces, la reconnut alliée et non sujette du Portugal. Ces procédés francs et généreux touchèrent la reine ; elle se relâcha de son côté, accorda par égard ce que la force ne lui auroit pu arracher, et ne songea plus qu'à réparer le mal qu'elle avoit fait, sur-tout par rapport à la religion.

Il lui resta peu de temps pour cela, car elle avoit soixante-quinze ans ; mais elle s'y appliqua avec toute l'ardeur d'une jeune néophyte ; elle rentra de bonne foi dans le sein de l'église catholique, exhorta ses peuples à l'imiter. Elle étoit tellement redoutée et respectée, que ce changement de religion ne causa aucun

mouvement. Les singhiles frémirent ; mais ils n'osèrent remuer. Après avoir employé la douceur, elle donna des édits sévères contre les idolâtres. Afin de remettre le mariage en honneur, elle s'assujettit à ce lien, ainsi que Fungi Cambi, sa sœur, presque aussi âgée qu'elle. Elle défendit la polygamie, et qu'aucune mère osât à l'avenir exposer ses enfants ou s'en défaire de quelque manière que ce fût. On pourroit compter parmi les marques de sa conversion les églises qu'elle fit bâtir, et les richesses dont elle les dota. Mais ces signes équivoques doivent céder aux preuves non interrompues qu'elle donna d'une piété sincère, aux soins qu'elle prit de faire rendre justice, de soulager ses peuples, de les instruire elle-même, comme leur catéchiste et leur mère.

Zingha mourut dans ces estimables occupations, âgée de près de quatre-vingts ans. Elle défendit expressément qu'on renouvelât à sa mort les sacrifices inhumains usités chez les Giagas ; mais les dames du palais, plus touchées de la crainte de voir remettre en pratique l'ancien usage, que rassurées par la défense, s'enfuirent toutes, quand il fut question de mettre le corps dans le tombeau, et ne reparurent que quand il fut couvert de terre. Alors elles s'abandonnèrent, comme le reste du peuple, aux sanglots et aux gémissements. Les regrets, fondés sur l'estime, furent sincères. Personne ne lui refusa ce sentiment. Ceux même auxquels son changement de religion avoit déplu, et qui en avoient souffert, lui pardonnèrent en faveur de ses grandes qualités. Avec elle finit son empire. Sa sœur ne porta qu'une année le sceptre, d'une main affoiblie par l'âge. Les rois, nommés par les Portugais, ou plu-

tôt eux-mêmes au nom de ces princes, réunirent sous leur domination les provinces possédées par Zingha; et enfin, las d'entretenir ces fantômes de rois, ils ont fait du royaume d'Angola une de leurs plus utiles colonies, sous le commandement d'un vice-roi.

LOANGO.

Loango est encore un détachement du Congo. En parcourant les provinces, on trouve quelques usages qui ne sont pas communs à tout le royaume. Par exemple, dans celle de Camma, lorsque les femmes ont été bien battues par leurs époux, elles n'en sont que plus considérées. Cette action est une marque de tendresse conjugale. Long-temps on a débité de pareils contes sur les Russes, dont les femmes n'aiment cependant pas plus à être battues qu'en France même. A Cobbi, un missionnaire fut témoin que les habitants, ayant inutilement invoqué leur dieu dans un temps de peste, le brûlèrent. « Puisqu'il ne nous sert à rien, « disoient-ils, dans une calamité telle que celle-ci, « quel secours en attendrons-nous dans d'autres? »

Les habitants de Loango portent le nom de Barmas. Ils sont grands et vigoureux, bien faits et civils, quoiqu'ils aient été autrefois anthropophages. La polygamie y est permise par-tout. Bien différents des habitants de la province de Camma, ceux de Loango sont extrêmement jaloux de l'honneur de leurs femmes. Les gens riches en ont dix ou douze légitimes, qui ne sont pas moins esclaves que les autres, c'est-à-dire chargées de

tout le fardeau du ménage. Jamais elles ne mangent avec leurs époux. Elles vivent de ses restes, ne lui parlent qu'à genoux, avec la plus grande soumission. Les enfants suivent la condition de la mère. Ils naissent esclaves ou libres, selon qu'elle est l'une ou l'autre. Ils n'héritent pas tous de leur père : c'est le frère ou la sœur aînée. Quelquefois d'un père et d'une mère négres naissent des enfants blancs dont les yeux sont gris, les cheveux blonds ou roux. Au premier coup-d'œil on les prendroit pour des Européens ; mais, en les examinant de plus près, on leur trouve un blanc de cadavre. Ils ont la vue foible et ne voient bien qu'à la clarté de la lune. On les dit incapables d'engendrer. Quand il en naît quelques uns, on les présente au roi qui en fait des sorciers ou des devins, et quelquefois des conseillers. Les Portugais les nomment Albinos.

Chacun a sa divinité qu'il appelle Mokisso et Fétiche. Les maisons en sont couvertes sous toutes sortes de figures : hommes, femmes, oiseaux, arbres et autres semblables. Les habitants les plus dévots en portent suspendues à leur cou dans une petite boîte. Pour le service public de ces dieux, on ne prend que des hommes âgés. C'est le Enganga-Mokisso, ou chef des magiciens, qui le consacre avec des cérémonies ridicules, mais qui donnent aux consacrés une grande autorité. Ils devinent celui qui a causé la mort : non plus que dans le Congo, elle ne doit jamais être naturelle, et l'indication produit les mêmes avantages aux prêtres, et à la nation les mêmes malheurs, que dans le précédent royaume.

Dans la famille royale, on croit à la métempsycose. Les autres placent les ames des morts dans leurs dieux

domestiques, et en font par-là des esprits tutélaires, auxquels ils préparent chez eux de jolies demeures, des espèces de chapelles, et leur offrent toutes les prémices : ils ne goûteroient pas d'un aliment ou d'une boisson, que le Mokisso n'en eût goûté. Plusieurs élèvent les ames au ciel, d'autres les reléguent sous terre, selon leur mérite pendant qu'elles ont séjourné dans les corps. Les rois sont venus à bout de persuader au peuple qu'ils sont eux-mêmes des Mokissos, causes de bien et de mal : qu'il y a abondance, paix, bonheur, quand ils sont contents ; guerre, famine, calamités de tout genre, quand le peuple s'écarte de son devoir. Chaque personne en dignité jouit à proportion de cette prérogative, dans l'esprit du peuple. Excellent moyen de subordination ! On enterre beaucoup de choses avec les morts. On est pleuré, selon son rang, des jours entiers, mais jamais plus de trois ; il faut hurler tant que dure ce deuil embarrassant. Les étrangers ne sont pas enterrés dans le pays : leurs cadavres porteroient malheur. On les jette dans les rivières ou dans la mer.

Les Européens doivent obtenir permission du roi pour trafiquer. Elle s'achète plus ou moins cher. Ses sujets lui donnent le titre de Samba-Ponge, qui veut dire *dieu*. Ils n'ont pas tort, puisqu'ils croient que tous les événements dépendent de lui en qualité de Mokisso. Les premiers officiers du royaume jouissent d'une grande considération. Tout homme naît soldat, est obligé de se trouver aux revues, et d'aller à la guerre ; mais quelles troupes ! Les lois, excepté pour le crime de lèse-majesté, ne sont pas fort sévères ; néanmoins une femme du roi surprise en adultère seroit brûlée

vive. Mais ses filles, ses sœurs, et autres parentes qu'il donne en mariage aux grands du royaume, usent d'une entière liberté, et en abusent s'il leur plaît. L'époux n'a pas le même privilége. Le roi mange dans une salle, et boit dans une autre. Il n'est pas permis, sous peine de la vie, de le voir dans ses fonctions. L'administration de la justice est sa grande occupation. Il y emploie presque tout le jour. Quand il paroît en public, c'est avec beaucoup de pompe, de grandes acclamations, et avec un grand charivari que forment les instruments. A son cortége se joignent les *albinos* et les *nains* ou *pygmées*. Cette race d'hommes se trouve sur la frontière, à un mois de chemin de la capitale. Ils s'occupent à la chasse des éléphants, qui apparemment dédaignent la petitesse de ces êtres. Les pygmées font une grande destruction de ces énormes quadrupédes: il n'y a point de petits ennemis. C'est une grande faveur de pouvoir mettre ses mains sur les genoux du roi, et de poser la tête sur son sein. Alors on se roule sur la table, de joie et de plaisir. La succession à la couronne ne passe point aux enfants du monarque, mais à l'aîné de ses frères, ou aux enfants de ses sœurs. Les rois sont alliés du Portugal. Ils n'en paroissent point dépendants. Le christianisme est plus foible ici que dans le Congo et l'Angola.

Ces trois royaumes ont souvent été infestés par les Giagas. Il est à remarquer que c'est une femme qui a joint une espèce de fanatisme religieux à la férocité de ces monstres, et qui par conséquent a rendu leur barbarie plus active et plus dangereuse. Elle se nommoit Temba-Dumba, étoit fille de Dongij, capitaine d'une de ces hordes errantes qui parcourent les dé-

serts de l'Afrique, et de Mussasa, sa femme. Les côtes étoient souvent en proie à la cruauté de ces cannibales, comme plus peuplées, et plus propres à fournir les moyens d'éteindre dans le sang humain la soif dont ils étoient altérés. Ils le buvoient à plein crâne; et, pour attendrir la chair de leurs malheureuses victimes, ils leur faisoient souffrir à plaisir les plus cruels tourments. Quizzuva, un de ces chefs, fit paver une place devant sa maison des os de ceux qu'il avoit dévorés. Quand Dongij mourut, Mussasa, son épouse, femme hardie et intrépide, prit le commandement. Elevée dès son enfance au milieu du carnage, elle étoit toujours la première dans la mêlée, et la dernière à se retirer. Elle affectoit de paroître vêtue et armée en homme. Les inclinations guerrières qu'elle remarqua dans sa fille l'engagèrent à l'habiller comme elle, et à s'en faire suivre dans ses expéditions.

Temba-Dumba profita si bien sous sa mère, que celle-ci n'hésita pas à la mettre à la tête d'une partie de ses troupes. La fille, dans le silence des camps, se livra sans réserve à ses penchants voluptueux. Elle eut des amants sans nombre, et les faisoit mourir secrètement dès qu'elle commençoit à s'en lasser. Sa mère la reprit de ses excès. Temba-Dumba se révolta ouvertement contre elle, et lui débaucha son armée. Ses exploits la firent regarder par ses soldats non seulement comme une fille extraordinaire, mais encore comme une divinité. Elle se donna elle-même pour inspirée, et destinée à jeter les fondements d'un empire qui éterniseroit sa mémoire. Vêtue et armée en homme, elle paroît à la tête de ses troupes. « Je veux, « leur dit-elle, renouveler les lois et les cérémonies

« des anciens Giagas, vos ancêtres et les miens. C'est « le moyen infaillible de vous rendre tous riches et « heureux. L'exemple que je vais vous donner est digne « de votre courage. Si vous ne l'imitez pas, je croirai « que vous dégénérez de votre illustre race. »

Après ce préambule, qui fixe sur elle l'attention des soldats, elle se fait apporter son fils unique. La mégère le jette dans un mortier, le pile elle-même; après l'avoir réduit en pâte, elle le met sur le feu dans une marmite, avec des poudres de racines et de l'huile, en fait un onguent, se dépouille de ses habits et s'en fait frotter par tout le corps en présence du peuple. « Tous « ceux, reprit-elle, qui se feront oindre comme moi « seront invulnérables, et sûrs de réussir dans toutes « leurs entreprises. » Elle ajouta que l'onguent, pour être plus efficace, devoit se faire avec de la chair des enfants des familles les plus distinguées, que leurs parents offriroient volontairement. Cette initiation, outre la capacité militaire, donnoit aussi la prudence et la sagesse dans les conseils. Elle fit des lois qui toutes ne tendoient qu'à inspirer la férocité. Les enfants mâles étoient exclus jusqu'à un certain âge du kilombo ou camp. Ceux qu'on y trouveroit devoient périr. Il étoit défendu aux femmes d'y accoucher, sous peine d'être condamnées à dévorer leurs enfants, ou à mourir elles-mêmes. Il y avoit ordre de jeter aux chiens ceux qui étoient difformes et contrefaits. Temba-Dumba donna à ces lois le nom de quixilles, c'est-à-dire inviolables. Ce code affreux finissoit par l'injonction de se nourrir toujours préférablement de chair humaine. On parle d'un de ses dignes disciples, qui faisoit tous les jours tuer une jeune femme pour sa table. Ainsi deux pas-

sions poussées à l'excès, la vengeance et l'ambition, firent deux monstres de deux femmes faites peut-être pour être des héroïnes. Cependant on fera une distinction entre Zingha repentante, et Temba-Dumba, tranquille dans ses crimes, et s'ouvrant le tombeau par une continuation de forfaits.

Après avoir immolé un grand nombre de ses amants pour cacher ses débauches, elle devint amoureuse d'un simple soldat, nommé Culemba, mais amoureuse jusqu'à l'épouser. Cependant il se fit presser pour condescendre à son desir, et en s'y rendant il prit intérieurement la résolution de la prévenir, dès qu'il sauroit qu'elle se lasseroit de lui. Culemba examina si bien son épouse, que, malgré ses affectations, il découvrit qu'il lui devenoit indifférent. De ce sentiment à la haine il n'y a pas loin. L'époux ne lui laissa pas le temps de parcourir cet espace: il l'empoisonna, et lui succéda. A la place de cette mégère, il prit une concubine aimable, qui adoucit ses mœurs, et lui fit quitter la guerre pour le repos. Chingurij, son successeur, dont le nom signifie lion, étoit, comme ce roi des animaux, altéré de sang et ne vivoit que de rapines; il fut tué dans une bataille. Caluximbo, son successeur, quoique grand guerrier, étoit sensible et humain. Il voulut adoucir quelques lois de Temba-Dumba. Cette tentative déplut à ses sujets. Ils l'assassinèrent, pour apaiser, disoient-ils, les mânes de cette reine. On trouve après lui, jusqu'à l'année 1657, une suite des chefs de ces Giagas-Musimbi, suite d'autant plus longue, qu'ils ne faisoient que paroître sur ce trône sanglant. Le protégé massacroit son bienfaiteur, le fils tuoit son père, et plût à Dieu que tous ces soldats eus-

sent imité leurs capitaines, afin d'exterminer cette race maudite!

Les royaumes d'Anziko, de Fungeno, de Biafar et de Calbaria, plus ou moins éloignés de Loango, vers l'intérieur, vomissent aussi les mêmes monstres sur les mêmes côtes. On dit des Anzikais, qu'ils font partir vingt-huit fléches avant que la première tombe à terre. C'est pour leurs femmes un ornement d'avoir deux dents de moins en haut, et deux en bas; il ne faut les arracher que quand elles sont nubiles; celles qui se refuseroient à ce genre d'agrément seroient déshonorées. Quand ils font des prisonniers, ils les attachent à un poteau, et les mettent à l'épreuve, en tirant sur eux comme au but, de manière cependant que les fléches ne fassent que passer auprès d'eux. Ceux qui témoignent de la peur, ils les tuent et les mangent. Ceux qui sont intrépides, ils les adoptent, en recrutent leurs armées, les accoutument à manger la chair humaine, s'ils n'y sont pas déja accoutumés, et les rendent bientôt aussi barbares qu'eux.

GUINÉE.

En revenant de l'intérieur des terres où vivent les monstres dont nous venons de parler, on trouve la Guinée. L'air y est malsain, à cause des vapeurs et des exhalaisons pernicieuses que la grande chaleur élève des marais. On y est fort incommodé par les mosquites, ou cousins. Leurs piqûres sont si douloureuses et si malignes, qu'elles enflamment les parties

qu'elles attaquent, et causent des ulcères. Les côtes sont peu abordables, parcequ'une espèce de *récif*, ou banc de sable et de roc, les environne. On ne peut guère se hasarder avec des vaisseaux qu'à l'embouchure des rivières. Il faut faire la traite des nègres dans un temps déterminé. Si on le passe, on court risque d'être retenu une saison entière, et de perdre le profit de son voyage. Le pays est arrosé de beaucoup de ruisseaux ; il est très fertile et agréablement boisé.

BENIN.

Le royaume de Benin a une capitale de son nom, assez bien bâtie pour le pays. La vue du marché ne tenteroit pas la friandise des Européens. On y étale la chair de chien, que les nègres aiment beaucoup, des singes rôtis, des chauve-souris, des rats et des lézards. Le roi ne se laisse jamais approcher que par trois ministres qui lui apportent les paroles de ses sujets, et rapportent ses réponses. On peut croire que ces seigneurs les donnent telles qu'elles leur conviennent. Se jugeant près de mourir, le monarque fait approcher le premier d'entre eux, lui désigne en secret celui de ses enfants qu'il appelle à sa succession, et doit ne le dire qu'à lui seul. Celui-ci est donc le maître de nommer le prince qu'il lui plaît. Ils sont ordinairement en grand nombre. Tous font la cour au confident ; on peut juger avec quel empressement, parceque tous, excepté le prédestiné, seront massacrés. Aux funérailles du

monarque, on jette le cadavre dans une fosse profonde, dont l'ouverture est étroite, et après lui, autant de courtisans, de femmes et d'officiers de service qu'elle peut en tenir, tous vivants, et on referme le lieu. Le lendemain on l'ouvre, pour leur demander s'ils ont trouvé le roi, et cela plusieurs fois de suite, jusqu'à ce qu'on n'entende plus ni plaintes, ni soupirs; alors on juge qu'ils sont partis avec le prince, et qu'ils sont allés le servir dans l'autre monde. La nuit suivante, les prêtres des idoles se répandent dans les rues, tuent sans distinction tous ceux qu'ils rencontrent, et les envoient ainsi aider ceux qui sont déja partis.

Cependant les habitants du Benin passent pour être doux, humains, ennemis des violences : ils sont extrêmement adonnés aux femmes ; cependant, et contre la coutume des autres nègres, ils évitent les obscénités grossières dans leurs entretiens ; mais ils ne haïssent pas les équivoques : ceux qui ont l'art d'envelopper les idées peu chastes d'expressions honnêtes, passent pour des gens d'esprit. La polygamie est générale, ainsi que la circoncision des deux sexes. Ils sont aussi fort jaloux entre eux, mais ne le sont point des Européens. Comment les femmes auroient-elles le goût assez mauvais pour aimer un blanc? Ils se visitent, conversent, mangent ensemble : preuve de sociabilité très rare chez les noirs. A Benin on pratique les épreuves autrefois en usage dans l'Europe : celle du fer chaud, celle de l'immersion, et celle des potions administrées par les prêtres. Ils craignent leur ombre et avec raison, parcequ'ils s'imaginent que c'est un être réel, qui rendra un jour témoignage s'ils ont bien ou mal vécu. Cette persuasion pourroit tenir lieu de beaucoup de lois.

Leurs magistrats sont ornés d'un collier de corail, marque de dignité. Il y va de la vie de le perdre ou de se le laisser dérober. Sur la côte des esclaves, se trouvent les royaumes de Cano et de Popo. Le nom de cette côte indique le genre de commerce qui s'y fait.

JUIDA.

Tous les Européens qui ont été à Juida en parlent avec admiration, comme d'une des plus délicieuses contrées de l'univers. On ne peut rien imaginer de plus agréable et de plus enchanteur que la verdure des campagnes et la fertilité des champs. Tout le royaume est comme un jardin clos par la mer d'un côté, de l'autre par de hautes montagnes. Quelques voyageurs ne lui donnent pas seize lieues de circuit. Dans un si petit espace la population est prodigieuse. Un seul village contient plus de monde que certains royaumes de la côte. Les maisons se touchent dans les villages, et les plus éloignées les unes des autres ne sont pas à une portée de fusil. Dans le même champ on séme, on laboure et l'on moissonne. Sur le même arbre on respire l'odeur de la fleur, et on cueille le fruit mûr. Les hommes vendent tout dans les marchés et les foires, excepté le pain et les boissons, dont la distribution est réservée aux femmes, adroites marchandes, promptes et excellentes calculatrices.

On trouve aux habitants de Juida beaucoup de rapport avec les Chinois, le même amour pour le travail, la même industrie, les mêmes civilités cérémonieuses,

la même tendresse jalouse pour leurs femmes, les mêmes ruses pour tromper dans le commerce, la même politesse extérieure pour les étrangers. Ils rencontreroient cent fois dans le même jour un Européen, que cent fois ils se mettroient à genoux, baiseroient la terre ainsi que leur cortége, et ne se reléveroient qu'au signal de celui qu'ils saluent. Ils font de même entre eux; de sorte qu'on voit quelquefois des centaines de personnes à genoux, et qu'on croiroit que c'est un acte public de dévotion. Les femmes font les ouvrages fatigants, sur-tout ceux de l'agriculture. On court risque de la vie à rencontrer celles du roi. Aussi crient-elles de loin aux hommes de se mettre à l'écart. Il n'est servi que par elles dans son palais. Les filles ne sont pas jalouses d'y être admises, parcequ'à moins que le monarque ne jette un coup-d'œil favorable sur ces malheureuses, elles sont condamnées à un célibat perpétuel. Une beauté qu'on y menoit de force s'échappa, et se jeta dans un puits. On dit que ce prince en a des milliers. Ce palais est comme un parc, d'où il tire tantôt dix, tantôt vingt filles pour les vendre. Elles sont aussitôt remplacées par celles dont tous les grands lui font présent pour gagner ses bonnes graces. On les fait travailler par troupes aux champs comme les autres. Elles sont très fécondes. Un vice-roi s'étoit fait une armée de ses fils et petits-fils, au nombre de deux mille. Un capitaine qui n'étoit pas vieux se plaignoit de n'avoir que soixante-dix enfants vivants; il en avoit perdu autant. Des familles de cent cinquante enfants ne sont pas rares. Il est inutile de dire que la polygamie est en usage. Nulle part un homme n'a plus de femmes, et n'en est plus jaloux.

Ces nègres sont très habiles voleurs. Si on se plaint, le roi ordonne de chercher le coupable et de le punir ; mais les fils du roi et ses autres parents tirent ordinairement leur part du vol, et cachent le voleur. Si une fille a donné quelque marque de fécondité avant le mariage, elle en est plus recherchée, parcequ'on est sûr qu'elle aura des enfants. On divorce, en donnant aux parents le double de ce qu'a coûté le festin de noces, qui n'est jamais cher. C'est un mouton ou quelque chose de semblable. Les femmes ont des cases éloignées qu'elles habitent, quand la nature, de concert avec la loi du pays, l'ordonne ; la circoncision est en usage pour les deux sexes. Les femmes ne sont aux yeux des époux que des esclaves ; ils les vendent sans regret ; mais ils conservent et ils aiment tendrement leurs enfants mâles. Ceux-ci ont un respect infini pour leur père, et pour le frère aîné, qui hérite seul. On croit voir, dans quelques unes de ces coutumes, des traces de judaïsme. Deux fléaux régnent ici, un air malsain, et la passion pour le jeu. La passion pour la musique et la danse est aussi violente, mais moins dangereuse. Les danseurs et les chanteurs ont de la justesse et de l'harmonie. Qu'on se garde, dit un voyageur, de prononcer le mot de mort devant le roi ; il y va de la vie. On ne court pas le même risque avec les autres habitants ; mais ils ne regardent pas favorablement l'indiscret qui a proféré ce mot. Cependant ils élèvent des mausolées à leurs parents, et les visitent.

Si les anciens païens se glorifient d'avoir trente mille idoles, ceux de Juida en ont quatre fois autant. Ils les appellent Fétiches ; ce sont les gouverneurs de l'univers ; Dieu ne s'en mêle pas. « Il est trop grand pour

« s'embarrasser d'une chose aussi peu considérable « que le monde ou l'homme. » Il faut entendre un habitant de Juida s'expliquer sur la mythologie. « Le « nombre de nos dieux, dit-il, est infini. Lorsqu'un de « nous veut entreprendre quelque chose d'important, « il cherche d'abord un dieu pour faire réussir son « dessein. Sorti de chez lui dans cette pensée, il prend « pour son dieu la première chose qu'il rencontre, un « chien, un chat, ou quelque autre animal, et même « des choses inanimées, comme une pierre ou un « morceau de bois. Il fait d'abord quelques offrandes à « ce qu'il a choisi pour son dieu. Il lui promet que s'il « le fait réussir, il le tiendra pour dieu, et l'honorera « comme tel. Si son entreprise a un heureux succès, « voilà un nouveau dieu qu'il a trouvé. Il lui fait tous « les jours quelques offrandes; mais s'il ne réussit pas, « il le rejette comme une chose inutile. »

Ils en reconnoissent cependant trois principaux: la mer, les très grands arbres, et le serpent. Le serpent qu'ils invoquent a la tête grosse et presque ronde, les yeux bien ouverts et doux. Sa langue est assez courte, pointue comme un dard, et à moins qu'il ne s'agisse d'attaquer un serpent venimeux, elle n'a pas un mouvement fort vif. Sa queue est mince et pointue, la peau très belle, le fond d'un blanc sale, sur lequel on voit des marques ondées, où le jaune, le bleu et le brun sont mêlés agréablement. Cette espèce de serpent est douce et familière, se laisse approcher et manier. Les plus grands ont une brasse de long, et sont gros comme le bras. Ils sont ennemis mortels des serpents venimeux, les attaquent par-tout où ils les rencontrent, et semblent se faire un devoir d'en délivrer les hommes.

C'est peut-être cette utilité qui leur a mérité le culte dont ils sont honorés. Le père de tous, qu'on dit venir d'Ardra, vit encore, à ce qu'ils croient, dans un temple où il est entouré de prêtres dévoués à son service. Ils y reçoivent des dons immenses en richesses et en comestibles.

Le roi donne l'exemple de cette dévotion. On dit que c'est par intérêt, et parcequ'il en partage le profit avec eux. Les filles touchées par le serpent entrent dans une espèce de fureur. Cette fureur les prend en public, sans qu'on en voie la cause. De vieilles femmes chargées de ce soin les emmènent. Du temps du voyageur qui raconte ces faits, la fille du roi ne fut pas plus exempte de cette frénésie, et ne fut pas moins assujettie à un traitement que les autres. Ces serpents se glissent par-tout, et par-tout sont respectés. Quelque incommodes qu'ils soient, il faut bien se garder de leur faire aucun mal. Des Anglois qui en trouvèrent un dans leur magasin le tuèrent, ignorant son inviolabilité : ils furent tous massacrés. Non seulement le grand serpent a des prêtres, mais encore des prêtresses ; ce sont des veuves ou de vieilles filles. Elles se recrutent, en enlevant pendant quinze nuits dans tout le royaume les jeunes filles qu'elles peuvent rencontrer.

Le gouvernement à Juida est monarchique. Rarement on punit de mort. Si un grand est coupable, le roi détache quatre ou cinq cents de ses femmes, pour piller et abattre sa maison. L'exécution n'est pas longue. Personne n'ose leur résister. Celui à qui il est dû saisit le premier esclave qu'il rencontre, sans s'informer à qui il appartient. Le maître, pour avoir son es-

clave, est obligé de payer, et se fait payer lui-même par le débiteur. C'est pour cela qu'on tâche d'arrêter l'esclave d'un homme riche. Le royaume est héréditaire. Le fils succède au père, mais avec l'agrément des grands. L'héritier de la couronne est élevé comme un simple particulier du bas étage, sans qu'il soit permis de lui révéler son extraction. Quand son père vit long-temps, il vieillit dans cette ignorance et dans celle des affaires; de sorte qu'il se trouve incapable en montant sur le trône; les grands en profitent et gouvernent. C'est un seigneur du royaume d'Ardra qui couronne le roi de Juida. On va le chercher en grande pompe. Il approche du prince, lui fait une profonde révérence et un petit discours. Il lui ôte le casque qu'il a sur la tête, le tenant entre ses mains, il se tourne du côté du peuple, et dit à haute voix: « Voilà votre « roi. Soyez-lui fidèles, et vos prières seront exaucées « du roi d'Ardra mon maître. » Cette formule marqueroit une espèce de vasselage de la part du roi de Juida; mais ce vasselage ne passe point la parole.

Les revenus du roi consistent en droits sur les marchandises, amendes et confiscations; mais principalement dans le produit de ses terres, qui se cultivent par corvée. Le monarque est présent au travail, les grands le conduisent, les instruments jouent; les outils et les bras se remuent en cadence. On prendroit ces esclaves, qui travaillent souvent malgré eux, pour le plus heureux peuple de l'univers. Jamais on n'aborde le roi qu'avec des marques de respect qui tiennent de l'adoration. Il n'est pas permis de le voir boire. Si vous demandez à ceux qui sont faits pour le savoir, *où cou-*

che le roi? ils vous répondent par cette autre question : *où couche dieu?*

Par la cérémonie du couronnement des rois de Juida, on juge qu'il y a eu une grande correspondance avec celui d'Ardra. Ce dernier royaume, gouverné par un prince peu habile, attira sur lui les armes de Trudo-Audati, roi de Dahomé, qui, de l'intérieur des terres, avoit poussé ses conquêtes jusqu'à Ardra, où il comptoit s'arrêter. Mais s'étant convaincu qu'il y avoit des troubles à la cour, à l'aide desquels il ne seroit pas impossible de s'emparer de ce beau pays, il y mena ses troupes déja victorieuses d'autres peuples. Le roi d'Ardra s'empressa de demander du secours à celui de Juida, en lui remontrant qu'il étoit de son intérêt de ne le pas laisser écraser par un ennemi qui pourroit ensuite tourner ses armes contre lui. En conséquence de cette conjecture, le roi de Juida non seulement se compromit dans une guerre qui ne le regardoit pas, mais encore s'échappa en termes qui déplurent à Trudo-Audati. Ce prince, après avoir vaincu le roi d'Ardra, auquel il fit trancher la tête, se jeta sur le royaume de Juida, et, sans éprouver de résistance ni livrer de combats, il pénétra droit à Sabée ou Xavier, la capitale.

Il dut la rapidité de cette conquête au triste état dans lequel se trouvoit le royaume. Depuis plusieurs régnes, les rois vivoient dans une indolence presque stupide. La mollesse et le luxe, effets des grandes richesses, s'étoient glissés parmi les habitants, autrefois si laborieux. La prospérité les avoit enorgueillis; les plaisirs les avoient subjugués. Le Dahomé n'eut qu'à

paroître avec ses hordes cannibales pour faire fuir ce troupeau timide. Les gouverneurs des frontières n'étant point encouragés ni secourus, firent leur paix aux conditions les moins mauvaises qu'ils purent. Pillant, ravageant, chassant devant lui une multitude immense, aiguillonnée par la terreur, Trudo-Audati arrive à la rivière, le seul rempart de la ville. Il s'attendoit qu'on lui en disputeroit vivement le passage. Il campe donc pour faire prendre haleine à ses troupes, et réfléchir sur un plan d'attaque; mais, au lieu de défense et de préparatifs militaires, il ne voit que des prêtres, qui, suivis d'une foule de peuple, viennent soir et matin sur le bord de la rivière offrir un sacrifice au grand serpent, et s'en retournent en poussant de grands cris.

Pendant ces ridicules cérémonies, le Dahomé fait chercher un gué. Il en trouve un. Deux cents soldats y passent, et, sans autre précaution, marchent vers la ville, enseignes déployées, au son des instruments. Ils s'emparent du palais, d'où le roi se sauve avec peine. Le feu qu'ils y mettent avertit Trudo de leur succès. Il traverse la rivière avec son armée, et, ce qu'il n'auroit pu croire s'il ne l'eût vu, il trouva que tous les hommes avoient abandonné à l'ennemi liberté, biens, femmes, enfants et dieux, sans coup férir. Ces dieux furent les premières victimes des soldats de Dahomé. En pillant les maisons, ils en firent un grand massacre. Les principaux Juidaïens se sauvèrent avec leur roi dans une île stérile, d'où il fit quelques tentatives inutiles pour remonter sur son trône. Le vainqueur, déja maître du royaume d'Ardra, mit celui de Juida sous le gouvernement d'un vice-roi, en accordant aux ha-

bitants, qu'il laissa dans leurs foyers, l'exercice libre de leur ancienne religion, de leurs lois, de leurs coutumes. Ces événements se passèrent en 1630.

Trudo-Audati n'avoit jamais vu de blancs. Il considéra avec une espèce d'avidité le premier qu'on lui présenta, qui étoit un capitaine anglois, trouvé dans la ville. Cependant il se familiarisa aisément avec la couleur, et prit plaisir à s'entretenir avec lui. Ses principales questions roulèrent sur le commerce, dont il n'avoit pas d'idée auparavant. Quand il s'en fut fait expliquer les moyens et l'utilité, il montra beaucoup de dispositions à l'exercer. L'Anglois, en bon marchand, lui demanda quelque diminution sur les droits de traite, lui remontrant que, comme il étoit plus grand prince que le roi de Juida, il espéroit qu'il le traiteroit plus favorablement. Le Dahomé, ce barbare qu'on croiroit incapable d'égards et de politesse, lui répondit : « Comme plus grand prince, je pourrois raisonnablement exiger des droits plus forts, mais comme vous êtes le premier capitaine anglois que j'aie vu, je veux vous traiter en nouvelle épouse, à qui on ne refuse rien dans le commencement. » Un Portugais métis, beaucoup plus noir que blanc, qui étoit à la suite de ce prince, raconta à l'Anglois plusieurs exploits de Trudo, qui marquent que dans la guerre il étoit aussi rusé que vaillant. Il fit aussi l'éloge de sa douceur et de son humanité; dit que s'il souffroit l'usage de la chair humaine, c'étoit pour ne pas contrarier le goût de sa nation; que pour lui, il n'en avoit jamais mangé. Elle se vendoit publiquement dans son camp. L'Anglois la vit étalée sur les boucheries; spectacle horrible, qui faisoit hérisser les che-

veux à la tête des malheureux Juidaïens, et les pénétroit de frayeur.

ARDRA.

Le royaume d'Ardra est beaucoup plus grand que celui de Juida auquel il confine, mais il s'en faut qu'il soit aussi peuplé à proportion. On en donne cette raison, que les deux sexes se marient beaucoup trop jeunes. Le libertinage y est effréné. Les grands savent le portugais, lisent et écrivent cette langue. Ceux du commun, qui ne savent ni l'un ni l'autre, ont de petites cordes où ils font des nœuds qui ont leur signification et par lesquels ils se communiquent leurs pensées à une grande distance. Il est étonnant avec quelle facilité ils retiennent et combinent les idées attachées à chaque nœud; mais il faut qu'on soit prévenu auparavant de la valeur des nœuds. Une tierce personne n'y entend rien. Nos déchiffreurs diplomatiques seroient bien embarrassés avec de pareilles écritures. Les habitants d'Ardra aiment par luxe à se charger d'habits dans les cérémonies. A l'ordinaire, ils sont nus de la ceinture en haut, et les deux sexes le sont tout-à-fait jusqu'à douze ou treize ans. La naissance et la fortune ne sont comptées pour rien dans les mariages. L'homme de la plus basse condition peut prétendre aux femmes de la première qualité. La principale femme du roi, qui est toujours celle qui a eu le premier enfant mâle, porte le titre de reine. Elle a l'étrange privilége de

vendre les autres concubines du roi pour fournir à ses besoins, lorsque son époux n'a pas soin d'y pourvoir. Une femme qui accouche de deux enfants est déshonorée, comme si elle ne pouvoit les avoir du même homme. L'agriculture est estimée, et très active, mais ils ne se servent point d'animaux. Ils travaillent la terre de leurs propres mains, sans charrue, et elle n'en est que plus fertile.

Le grand-prêtre se nomme marabou, tient le second rang dans l'état, et est premier ministre. Les dieux sont des Fétiches fort respectés, fort consultés, fort chargés de présents que les prêtres leur font agréer. Ils croient à un Dieu supérieur. Le grand-prêtre prédit l'avenir, après qu'il a conversé avec la statue de la grandeur d'un jeune enfant, placée dans la salle d'audience. Cette statue est blanche et représente le diable. Il y a dans chaque ville une maison d'éducation de femmes, sous l'inspection du marabou. Cette éducation consiste à apprendre des danses. Les enfants du roi font toutes sortes de métiers, sur-tout le commerce. Quand ils prennent l'état militaire, jamais ils ne sont avancés au commandement. Quelle que soit leur profession, le peuple leur témoigne beaucoup de respect. Entre les lois de police, on remarque la peine de mort pour celui qui occupe la maison par laquelle commence un incendie. Aussi ces accidents sont-ils rares. On a vu que les habitants d'Ardra se sont laissé subjuguer par le Dahomé. Ils avoient couru auparavant le même danger de la part d'un peuple de l'intérieur, qui ne fut arrêté que par la superstition. Cette nation redoutable est celle des I-oes, qui ont la mer pour Fétiche national.

Il leur est défendu par leurs prêtres de l'approcher ni de la voir. Les habitants d'Ardra se garantirent d'une invasion totale en se sauvant sur les côtes.

ÉTABLISSEMENTS EUROPÉENS.

Toute la côte des esclaves est semée d'établissements et de forts portugais, françois, anglois, hollandois, danois, etc. On pourroit les dire cimentés avec le sang, tant il en a été répandu du côté des noirs révoltés contre les usurpations, et du côté des blancs armés les uns contre les autres par la jalousie du commerce. Il semble qu'en abordant ces parages les Européens contractent la férocité du pays, semblent avoir renoncé aux égards qu'ils se doivent entre eux, et n'ont aucune commisération pour les nègres. Ils s'accoutument non seulement à faire de ces malheureux un honteux trafic, à les visiter comme des bêtes, mais encore à leur imprimer eux-mêmes la marque d'un fer chaud, à séparer l'enfant de la mère, la jeune épouse de son mari, sans être touchés de leurs cris déchirants. On les entasse dans des vaisseaux, attachés par une chaîne au banc qui leur sert de lit, et où ils sont condamnés à ne respirer qu'un air infecté par leur haleine, excepté quelques heures dans le jour, et quelquefois de deux jours l'un, qu'on leur permet de sortir des flancs ténébreux du navire pour voir le soleil pendant une heure ou deux. Si l'on ne prenoit ces précautions, persuadés qu'ils sont qu'on va les faire mourir, ils se jetteroient sur les Européens et les

égorgeroient, ou bien se précipiteroient dans la mer. On a vu plus d'une fois des exemples de ce désespoir. Des Européens moins endurcis, principalement ceux qui font pour la première fois le voyage, conviennent qu'ils n'ont pu s'empêcher d'être attendris jusqu'aux larmes au moment où ces malheureuses victimes de la cupidité européenne, et de celle plus horrible encore de leurs compatriotes, quittent le rivage qui les a vus naître. Leurs gémissements, leurs sanglots, leurs adieux, leurs regrets, pénètrent l'ame. Leur désespoir est d'autant plus violent, qu'ils partent la plupart persuadés qu'on les emmène pour les tuer et les manger. Il est très vrai qu'arrivés dans nos colonies, le sort de ces infortunés s'adoucit. Le sort de la plupart des noirs, sur lequel on s'est appitoyé avec tant d'hypocrisie, étoit plus heureux que celui de nos paysans. Ils étoient bien nourris, bien traités en cas de maladie, et l'intérêt du maître même prescrivoit ces bons traitements. Ils étoient réellement moins malheureux que dans leur affreuse patrie. On les ménageoit singulièrement dans les travaux. Nos journaliers en France auroient envié le sort des noirs. D'ailleurs, nous l'avons déja dit, la plupart de ces esclaves étoient des prisonniers de guerre. Les acheter, c'étoit les dérober à une mort certaine et cruelle.

Les Européens se battent en Afrique avec acharnement lorsque la guerre s'allume en Europe. Les François se sont toujours comportés avec assez d'humanité dans les comptoirs africains. On ne sauroit en dire autant des autres nations, principalement des Hollandois. Des Anglois se trouvent dans une petite embarcation, pressés par le mauvais temps, à portée d'un vais-

seau hollandois, plus capable de résister à la tempête. Ils demandent du secours. Le capitaine hollandois répond froidement : « Croyez-vous que nous prenions « beaucoup de part à votre situation? — Mais nous al- « lons périr. — Périssez, et que Dieu ait pitié de vos « ames ! »

Les François se vantent d'avoir les premiers découvert la côte de Guinée. Les premiers retours se firent à Dieppe. Les habitants fabriquèrent avec de l'ivoire quantité d'ouvrages et de bijoux qui leur ont fait une réputation dont ils jouissent encore. Les Portugais disputent aux François l'honneur de cette importante découverte. Il paroît que les deux nations se sont portées sur cette côte à des époques peu différentes, vers le milieu du quinzième siècle. Les Hollandois n'y sont venus que cent cinquante ans après, à la fin du seizième siècle, et les Anglois à-peu-près dans le même temps. Cette côte est assez étendue pour que les Européens, en se la partageant, eussent pu n'avoir jamais entre eux de rivalités destructives ; mais le commerce est comme l'ambition, jamais il ne s'arrête. Au reste, cette concurrence a été utile aux nègres. Elle les a instruits sur le prix des marchandises européennes qu'ils auroient toujours ignoré, et ils en ont tiré un retour qui, s'il ne les enrichit pas, leur donne du moins quelque aisance.

C'est faire trop d'honneur à ces petits pays que de les appeler royaumes, et leurs chefs rois. Cependant plusieurs en prennent le titre. On dit le royaume d'Axim ; mais, à la vérité, on ne dit que le pays d'Ante ; les royaumes de Commendo, de Fetu, le pays de Sabæ, le royaume de Fantin, d'Aquembæ et beaucoup

d'autres, dont les rois se trouvent superbement parés lorsqu'en donnant audience aux Européens ils peuvent endosser sur leur chair nue un habit rouge qu'ils ont eu en présent, et charger leurs cheveux laineux d'un chapeau bordé. On parle d'une reine d'Angonna, pays qui étoit gouverné par des femmes. Cette princesse avoit l'ame noble et grande, et beaucoup de courage et de conduite. Elle ne vouloit point se marier, pour ne point partager son autorité. On compte que l'Europe tire tous les ans plus de sept mille marcs d'or de la Guinée. Les Portugais n'y ont plus d'établissements, mais ils y trafiquent toujours. Ceux des François sont fort inférieurs à ceux des Anglois et des Hollandois; mais ils leur suffisent pour la fourniture d'esclaves dans leurs îles.

PARTICULARITÉS SUR LA COTE D'OR.

Les habitans de la Côte d'Or, à entendre les voyageurs, ont tous les vices. Ils sont fourbes, artificieux, dissimulés, flatteurs, voleurs, gourmands, ivrognes, avares et incontinents à l'excès; d'autant plus dangereux avec ces mauvaises qualités, qu'ils ont beaucoup d'esprit, la conception prompte, une excellente mémoire: il y auroit tout à craindre de cet assemblage, s'il n'étoit corrigé par l'indolence, la paresse, la passion du chant et de la danse. Quand ils sont dans leurs plaisirs, on viendroit leur dire que le pays est en feu, qu'ils répondroient: « Qu'il brûle s'il veut. » Les deux

sexes sont beaux et bien faits. Les femmes ne sont curieuses de parures que depuis qu'elles sont fréquentées par les Européens. Les noirs, peu jaloux de l'honneur de leurs femmes à l'égard des étrangers, ne témoignent pas cette coupable indifférence entre eux, et punissent l'adultère. Tous les négres se lavent souvent, et sont d'une propreté extrême. La côte abonde malheureusement en métis, provenus du libertinage des blancs avec les négresses. C'est, pour les vices, l'écume des deux races. Leur couleur équivoque, qui se fond en jaune tacheté de blanc et de noir, les rend affreux quand ils vieillissent.

Un négre vit de peu : des patates, des ignames, du poisson avancé, quelques poignées de maïs réduites en pâte avec l'huile de palmier; voilà sa nourriture ordinaire. Dans les grandes occasions, on tue le bœuf, le mouton et la volaille. Mais, s'il mange peu, le négre boit beaucoup de vin de palmier, et d'eau-de-vie. Les femmes, qui aiment ainsi que les hommes à en user largement, y accoutument les enfants. Les grandes occasions où on fait main-basse sur l'étable et la basse-cour sont les mariages, dont les formalités d'ailleurs sont fort simples. Une fille plaît, on la demande; quand elle ne voudroit pas se marier, le père la donne. On fait un festin; elle reçoit un habit neuf, et entre dans l'habitation avec les autres femmes, qui sont toujours en grand nombre, proportion gardée des facultés.

Il y en a chez les riches deux principales, exemptes de travail : la première, apparemment la plus ancienne, ou la mère du premier-né; la seconde, nommée *bossum*, consacrée à l'idole domestique. C'est ordinairement une belle esclave qui a le privilége de ne

rien faire; mais elle peut, par vieillesse ou par caprice, être mise au rang des autres. Il leur faut dans chaque village une ou plusieurs *abelècres*, ce qui veut dire *femmes publiques*. Les Européens volés ont quelquefois enlevé les abelècres, pour leur servir d'otages. Le village entier se soulève contre le coupable, et le vol est restitué. Les femmes enceintes sont fort respectées; elles accouchent très facilement. Le climat leur rend inutiles les précautions nécessaires aux nôtres. La circoncision est en usage. On ne donne d'abord que trois noms, celui du jour de la naissance, celui du père ou de la mère, du grand-père ou de la grand'mère, selon le sexe; mais cette triple nomenclature peut s'accroître à l'infini pour les hommes, par leurs qualités ou leurs belles actions, qui deviennent autant de surnoms dont se compose une liste très difficile à retenir. Comme leurs successions ne sont pas directes, elles paroissent aux Européens si embrouillées, qu'ils n'y entendent rien; mais les nègres les démêlent à merveille. Ce seroit aussi une étude pénible pour les premiers, s'ils y étoient asservis, que les cérémonies de leurs saluts, quand ils se rencontrent ou se rendent visite. Les grands ne viennent à bout de s'approcher qu'après deux heures d'allées et de venues, et de messages de leurs gens. Il en est de même après qu'on s'est séparé; les messages ne cessent que quand on s'est perdu de vue. Rien n'est si gai que leurs marchés et leurs foires. Qu'un instrument se fasse entendre, les affaires, le commerce, ne tiennent pas contre ce son. Les femmes y prêtent une oreille attentive, leurs yeux étincellent de plaisir. Les hommes, excités, essaient leurs mouvements; bientôt toute l'assemblée n'est qu'un branle

qui se continue sur la route au retour. Chaque jour, au coucher du soleil, il y a dans chaque village un bal rustique. Leur danse, au premier coup-d'œil, paroît un simple trépignement accompagné de contorsions, d'un murmure grave ou de cris. Ils avancent en deux bandes, se mêlent, reculent, frappent du pied, baissent la tête, prononcent quelques mots en passant l'un auprès de l'autre. Leurs mouvements sont tantôt vifs, tantôt lents; c'est un désordre, mais qui n'est pas sans méthode, puisqu'il se renouvelle avec une exacte imitation. Ces gambades paroissent leur plaire beaucoup; mais ils n'aiment pas à les faire devant les étrangers.

Ce qui concerne les *prêtres fétichères*, leur autorité sur les négres sains et malades, leurs ruses, la manière d'enraciner la superstition et de s'enrichir aux dépens des crédules dévots: ce qui concerne les *fétiches* eux-mêmes, la puissance qu'on leur attribue, le respect qu'on leur porte, les rites religieux, tout cela ressemble trop à ce qui a été dit pour qu'on doive s'y arrêter. Les uns ne croient qu'à un Dieu, les autres croient à un Dieu et à un diable. Quant aux premiers, ils ne jugent pas à propos de l'adorer. Quelle obligation lui ont-ils? qu'a-t-il fait pour eux, ne sont-ils pas forcés de labourer la terre, pour recueillir du maïs et des patates? de planter des arbres, s'ils veulent avoir des fruits? de faire des filets, s'ils veulent manger du poisson? au lieu que les Européens ont tout cela sans qu'il leur en coûte aucune peine. Bien plus, les outils, les bijoux qu'on leur apporte, ils pensent que les blancs les trouvent tout faits, et n'ont qu'à les ramasser. Qu'ils adorent donc, disent-ils, un Dieu si bon pour

eux : pour nous, nous n'offrons des présents qu'au diable, parcequ'il peut nous faire du mal. Cependant il y a des endroits où ils ne craignent pas de l'offenser. Ils le chassent avec grand bruit de leurs villages. Les huit jours qui précèdent cette expulsion, la satire est permise. Hommes et femmes ont la liberté de chanter tout le mal qu'ils savent les uns des autres, de découvrir les fraudes, les friponneries. Ceux qui craignent ces révélations, et ce sont ordinairement les riches et les puissants, n'ont d'autre moyen de les empêcher que de faire bien boire; alors les invectives se changent en panégyriques.

Le roi gouverne tout le royaume; sous son autorité, chaque village a un chef nommé cabocéros, qui est chargé de maintenir le bon ordre, de prévenir les querelles, de les apaiser, de faire observer la police. Il se forme des riches une classe qu'on pourroit regarder comme les *nobles* du pays. Ils obtiennent à force de libéralités, de présents faits au peuple, et de repas, le droit de faire sonner devant eux plusieurs trompettes, d'avoir deux boucliers, et d'être portés en triomphe par tout le village, au son des instruments, précédés de leurs femmes, qui chantent, dansent, poussent des cris de joie. Ces nobles ont une espèce de confrérie entre eux, et se réunissent à des temps marqués pour se traiter. Après ces jours de cérémonie, ils rentrent dans la classe du peuple. Les rois eux-mêmes ne s'en écartent pas beaucoup. Ils se rendent volontiers dans la place publique pour s'entretenir avec leurs sujets. Ils leur versent du vin de palmier, ou de l'eau-de-vie, qu'ils présentent eux-mêmes dans une courge,

et quand on a bu, on devient fort familier. Telle qu'est cette dignité, on se bat là comme ailleurs pour se la procurer.

COTE D'IVOIRE.

Les habitants de la Côte d'Ivoire sont moins hospitaliers que ceux de la Côte d'Or. Ils se défient beaucoup des étrangers; ceux-ci à leur tour les craignent comme trompeurs et farouches. On les croit même cannibales. Lorsqu'une chose leur plaît, et qu'on ne la leur donne pas, ou qu'on ne la leur laisse pas prendre, ils en marquent de l'humeur. Il est étonnant qu'on ne sache pas encore au juste si on n'a les dents de l'éléphant que par la mort de l'animal, ou s'il les jette tous les ans, ou à des distances plus éloignées, comme le cerf perd son bois. Cette dernière conjecture est la plus vraisemblable, parcequ'on trouve souvent des dents d'éléphant, dans les contrées que ces animaux fréquentent, sans rencontrer de cadavre aux environs. D'ailleurs, combien faudroit-il qu'il mourût de ces animaux pour donner la quantité d'ivoire que cette côte fournit! On la nomme aussi, pour cette abondance, la *Côte des dents*. On prétend qu'il s'en est vendu jusqu'à dix mille livres pesant en un seul jour. Sans doute c'étoit pour toute l'année.

Voisins d'une mer orageuse et profonde, les négres sont bons nageurs et excellents plongeurs. On connoît sur cette côte le royaume de Guiomère, qui étoit gouverné en 1723 par une reine nommée Afamouchon.

Un chevalier, Damoa, lui avoit fait goûter la galanterie françoise, et en étoit assez bien traité pour exciter la jalousie des Anglois. C'est là qu'on trouve des serpents de trente-six pieds de long, qui avalent des hommes entiers, qu'on éprouve des tempêtes furieuses, qu'on entend résonner des tonnerres effrayants, des pluies qui tombent en masse, des coups de vent à tout ébranler, suivis d'un temps calme et serein. Si on pouvoit faire une comparaison dans des genres différents, on diroit que le caractère des habitants ressemble à leur climat : doux et pacifique dans un temps, et un moment après irascible, soulevé et prêt à massacrer pour la plus légère cause de mécontentement. On trouve aussi quelques contrariétés dans leurs mœurs ; quelques voyageurs en louent la pureté, et d'autres disent ces peuples sans pudeur et sans frein ; enfin, pour qu'il ne manque rien au contraste, les femmes, dit-on, à la couleur près, qui est d'un noir de jais, passeroient pour des beautés en Europe, régulières, pleines de feu, taille fine et légère ; pendant que les hommes, peu vifs, sont massifs et épais. On remarque au reste qu'il y a peu de nations de ces parages sur lesquelles les voyageurs ne soient pas en contradiction.

Les négres sont grands admirateurs de nos curiosités, de nos bijoux, d'une serrure, sur-tout de nos montres, et encore plus de l'art que nous avons de faire *parler le papier*, ainsi qu'ils s'expriment : c'est pour eux un prodige. Qu'on les charge d'un billet, dont on leur a dit le contenu, quoiqu'ils en aient l'expérience, ils ne peuvent se persuader que ces figures bizarres apprendront à celui qui les lira la pensée

d'une personne absente. Ils l'interrogent ironiquement, comme s'ils alloient le surprendre en défaut. Leur étonnement est inexprimable quand on leur dit ce qu'il contient. Ils ne peuvent se faire une idée de l'écriture, ils s'imaginent que les blancs ont un démon familier, qui les instruit dans ces occasions. Cette opinion, rapprochée de celle des habitants de la Côte d'or, qui croient que ce que leur rapportent les Européens vient de soi-même, sans peines et sans soins, assimile les négres à nos enfants, ou à certains habitants de nos grandes villes, dont on trompe souvent la crédulité.

COTE MALAGUETTE.

On appelle Malaguette une espèce de poivre inférieur à celui d'Asie; il a été quelque temps en vogue, mais il est actuellement peu recherché. C'est sur cette côte que les François ont commercé d'abord. Il reste encore des traces de leur séjour dans le surnom d'un village appelé par eux Paris, et encore plus dans la mémoire des habitants qui ont des surnoms de François, héréditaires dans leurs familles depuis plus d'un siécle. Ils ont aussi appris d'eux à porter les noms de saints, comme Pierre, Paul, Jean, André. Les voyageurs nous font une description assez ample de leurs coutumes. On ne sait trop comment ils ont pu acquérir ces notions avec d'aussi grands détails, puisqu'ils avouent qu'ils ne savent pas leur langue, et qu'il est impossible de l'apprendre. Contentons-nous de ce qu'on

voit. Ils sont grands, bien faits, plus nus qu'en aucun lieu de la côte, aiment beaucoup les présents, qu'ils appellent *datis*, et en demandent avec importunité. Leurs prêtres se nomment marabous. La principale femme est enterrée avec son mari. Ils ont entre eux des mulâtres originaires portugais, qui font un riche commerce dans les terres, et le feroient plus considérable s'ils étoient plus régulièrement servis en marchandises d'Europe. Le roi demeure sur la rivière de Sestos, où les navires abordent.

SIERRA-LEONE.

Le pays de Sierra-Leone a été ainsi nommé par les Portugais à cause de ses montagnes remplies de lions. Il a tous les agréments que procurent les bocages, les forêts, les cascades, dans un pays chaud. Les habitants ne sont pas indignes d'un si beau séjour. Ils sont doux, sociables, obligeants, peu intéressés, laborieux; les femmes se plaisent à *faire fétiche*, c'est-à-dire à se montrer dans une parure, comme consacrées à s'attirer les regards des hommes. Leur principal ornement est alors une raie autour du front, tracée avec un vernis blanc, rouge ou jaune fort délié. Elles s'en font aussi des cercles autour des bras et du corps. Les négres trouvent de grands charmes dans cette bigarrure. Puisqu'on en est sur la parure, il ne faut pas oublier celle des avocats ou défenseurs des causes. Ils portent un masque sur le visage, des castagnettes à la main, et des sonnettes aux jambes: tout cela pour réveiller

au besoin l'attention des juges. Cette mode pourroit n'être pas inutile en Europe. Les femmes ont aussi aux jambes des grelots de cuivre ou d'argent, qui font une harmonie assez agréable quand elles dansent. Passionnées pour cet exercice, elles imitent avec plaisir les danses européennes; d'ailleurs elles sont plus réservées et plus modestes que les autres femmes de ce pays. Quant aux maris, les uns disent qu'ils sont jaloux, les autres se louent de leur complaisance. Le christianisme n'y a pas été inconnu; mais il paroît oublié, et tous les nègres, à commencer par les rois, portent sur eux des *fétiches*, les grisgris, et les livrées de la superstition.

MONOU, QUOJA, HONDO, MANDINGO, FOULI, JALOF, etc.

Il y a encore beaucoup d'autres nations en Guinée; les unes retirées dans les terres, et sans aucun commerce direct sur la côte, les autres ne tenant à la mer que par une langue de terre, et par conséquent peu connues des Européens. Les récits obscurs des nègres de ces nations qu'on a pu rencontrer nous ont appris des noms de royaumes dont la position même et l'étendue sont assez incertaines. Tels sont l'empire de Monou, les royaumes de Quoja, Hondo, Mandingo, Fouli, Jalof et autres. Ces mêmes nègres ont raconté sur leurs mœurs et leurs coutumes bien des choses qui rentrent dans celles qu'on sait déja; mais ce qui leur est particulier, si toutefois on dit vrai, c'est ce qu'on

dit de leur sociabilité. Le portrait suivant fait honneur à ces peuples, trop dégradés par la prévention.

Ils sont, dit-on, plus modérés, plus doux que les nègres côtiers, et semblent tenir un milieu entre ceux-ci et les Dahomé, Jagas et autres féroces habitants du centre. Ils ne se plaisent point à répandre le sang. L'ambition n'allume point la guerre chez eux. Ils ne l'entreprennent que par la nécessité de se défendre. Ils vivent entre eux dans la plus parfaite union, sont toujours prêts à se secourir les uns les autres, à donner à leurs amis, dans le besoin, une partie de leurs habits et de leurs provisions, et même à prévenir leurs nécessités, par des présents volontaires. Après ce portrait, les auteurs nous disent qu'apparemment les voyageurs ont voulu nous peindre une nouvelle Utopie, et par cette réflexion ils jettent un doute ineffaçable sur ces perfections qu'ils font regarder comme imaginaires. Ce qu'on assure sur-tout de leur circonspection à entreprendre la guerre est contredit, parcequ'on avoue qu'il y a entre eux des conquérants, qu'ils envoient vendre beaucoup d'esclaves à la côte, qu'une nation est dépendante de l'autre, que le commerce entre elles-mêmes n'est pas libre. Tout cela ne peut arriver que par la force, et par conséquent par des guerres d'ambition et d'intérêt.

Les mœurs n'y sont pas plus pures. Hommes et femmes y sont également livrés aux plaisirs des sens. A la vérité, on apprend aux jeunes gens à chasser, à pêcher, à manier les armes, mais on leur apprend principalement des danses accompagnées de postures immodestes, et un cantique tout composé d'expres-

sions assorties aux gestes. L'instruction des filles est encore plus immodeste. Ceux et celles qui ont reçu cette éducation, forment une confrérie très puissante, dont le roi est le chef. Le grand-prêtre fait une composition qu'il montre au peuple comme sacrée. On l'appelle belli. Elle n'a point de figure fixe. Le bellimo ou grand-prêtre lui donne celle qu'il veut; mais quelle que soit sa forme, on est obligé de lui marquer le plus grand respect; et le belli feroit tomber les plus rudes châtiments sur ceux qui y manqueroient. Cependant le belli a besoin du consentement du roi pour exercer ses punitions, sans quoi il n'a aucun pouvoir: restriction politique assez remarquable.

Les Quojas ont aussi un respect infini pour les jannanins, qui sont les esprits de leurs parents décédés. Ils les croient toujours présents autour d'eux, et que dans les occasions importantes ils donnent des signes sensibles de leur présence. Quand une femme est accusée d'adultère par la seule déposition de son mari, elle est déclarée innocente sur son serment; mais si, après le serment fait, il revient des preuves, elle est menée le soir par son mari à la place publique, où le conseil est assemblé pour juger. On invoque d'abord les jannanins. On lui bande les yeux, pour qu'elle ne voie pas les esprits prêts à l'emporter. Quand on l'a laissée ainsi quelque temps dans l'appréhension de son sort, un vieillard du conseil lui représente ce qu'il y a de honteux dans son déréglement, et la menace de sévères châtiments. Si elle montre du repentir après la harangue, on lui fait entendre un bruit confus de plusieurs voix qui passent pour celles des jannanins, qui lui déclarent que son crime, quoique digne d'une ri-

goureuse punition, lui est pardonné, parceque c'est la première fois. Les mêmes voix lui imposent quelques jeûnes et quelques mortifications. On lui recommande de vivre avec tant de retenue, qu'elle ne prenne même pas un enfant mâle entre ses bras, ni qu'elle ne touche pas l'habit d'un homme. Si elle retombe dans le libertinage, et que la chose soit prouvée, le grand-prêtre, accompagné de la confrérie de belli, va la prendre chez son mari avec grand fracas, lui fait faire un tour de place avec des huées. Il la mène de là avec la même escorte à la forêt consacrée aux jannanins, et l'on n'entend plus parler de cette malheureuse. Pour que la puissance des jannanins continue à être redoutée des femmes, il faut sans doute qu'elles soient écartées du conseil dans lequel on suppose la présence de ces esprits; ainsi on peut croire que ce n'est que la confrérie mâle de belli qui y assiste.

NÈGRES INTÉRIEURS.

L'habillement des nègres intérieurs est une espèce de surplis ou large chemise. On parle ici des gens riches; les autres sont à-peu-près nus. Ils ne mangent qu'une fois, à la fin du jour, moins par sobriété que par l'intérêt de leur santé. Les aliments sont dangereux pris dans la chaleur. Ils boivent ordinairement de l'eau, ou un peu de vin de palmier. Tous aiment prodigieusement l'eau-de-vie. Dans un canton, le prétendu va chercher sa future en pompe; dans un autre, il faut qu'il l'enlève furtivement. Ici il aime à la trouver

vierge, là il ne se soucie pas de cette qualité. Dans un lieu, il lui marque en la recevant dans sa maison des égards et de la tendresse. Dans l'autre, il lui commande durement d'aller chercher de l'eau et d'autres choses nécessaires au ménage, afin de l'accoutumer à la dépendance. Jamais une femme ne mange avec son mari, pas même celle qu'on appelle *femme de la main*, parcequ'elle est toujours auprès de lui, et maîtresse des autres. On ne sait comment elle acquiert cette supériorité. Ces femmes sont précoces, mais elles cessent d'avoir des enfants presque lorsque les Européennes commencent à devenir mères. Elles sont chargées de tous les soins pénibles du ménage. Esclavage pour esclavage, elles aiment autant s'exposer à être vendues en favorisant un amant que de rester avec un époux qu'elles n'aiment pas. Les blancs ont de grands priviléges auprès d'elles. Elles laissent faire aux garçons ce qu'ils veulent: ils sont destinés à l'oisiveté; quant aux filles, nées pour le travail, on les y accoutume dès l'enfance. Les funérailles sont comme ailleurs accompagnées de cris et de hurlements. Les femmes, qui n'ont quelquefois pas lieu d'être tristes, s'y distinguent. Dans ces occasions, on mange et l'on boit beaucoup,

La danse et le chant sont de toutes les cérémonies, et même des visites. Leurs musiciens et poëtes sont improvisateurs: ils chantent, comme les nôtres, les louanges de ceux qui les payent. Ceux qui en font métier se nomment guriots ou juddies. Tous les grands en ont. Les langues des nègres en général sont douces, coulantes, et prêtent à l'harmonie; mais elles sont peu abondantes et peu énergiques. Leur langue de com-

merce et de communication, qui est entendue depuis les côtes océaniques d'Afrique jusque dans l'intérieur, et jusque dans l'Inde, est un portugais corrompu; preuve incontestable de l'empire qu'a cette nation dans cette immense étendue de pays. L'arabe commence à être parlé vers les rivières de Gambie et de Sénégal; c'est la langue savante et des gens polis, comme le mahométisme est leur religion. Ils ont toutes sortes d'ouvriers bons ou mauvais. Le métier le meilleur et le plus lucratif est celui du sepatero, qui fait les *grisgris*, et les petites boîtes qui les renferment. On ne dispute jamais sur le prix de sa marchandise; ce seroit marquer du mépris pour ce qu'il y a de respectable dans le charme. Ils bâtissent très irrégulièrement et sans goût, selon notre façon de penser; mais cette manière leur convient, parcequ'ils aiment les sinuosités et les détours. Leurs champs sont souvent désolés par des nuées de sauterelles. Ce fléau, joint à l'indolence, fléau plus habituel, cause des famines horribles.

Les armées nègres ne sont point embarrassées d'un attirail de vivres et de munitions. Chaque soldat porte son approvisionnement, quelquefois pour autant de temps que dure l'expédition. Ils ont arcs, flèches, piques, javelots, fusils et boucliers. Ils manient leurs chevaux avec une dextérité singulière, mais toute leur adresse les abandonne sur le champ de bataille, et ne leur sert qu'à fuir plus légèrement. En général, ils sont mauvais soldats et mauvais mahométans: quand ils professent cette religion, ils réunissent aux pratiques musulmanes quantité de superstitions, entre autres celle des *grisgris*, qui sont des espèces d'amulettes,

tantôt des bijoux consacrés par des paroles de l'alcoran, tantôt simplement des passages de ce livre, écrits sur du parchemin, et renfermés dans des boîtes que leur vendent les sepateros. Ils les suspendent au cou, dans les cheveux, aux oreilles, aux bras, aux jambes, et par-tout où ils croient, sur l'indication du marabou, qu'ils leur seront le plus utiles.

Les marabous, dont on a déja parlé, forment aussi chez les négres intérieurs, un corps nombreux distingué du peuple, non par l'habit, qui n'a que quelques petites différences, mais par la façon de vivre. Ils affectent beaucoup de gravité et de régularité, ont des villes et des terres particulières à leur tribu où ils n'admettent pas d'autres négres que leurs esclaves. Ils ne s'allient qu'entre eux. Tous les enfants mâles sont élevés pour la patrie. Ils s'attachent sur plusieurs points à la loi du lévitique, livre qu'ils respectent le plus après l'alcoran; mais on convient que leurs usages sont un profond mystère pour le peuple. Un voyageur qu'on soupçonne de préventions trop favorables, dit que les marabous sont fidèles observateurs des lois musulmanes, sur-tout à l'égard de la tempérance; qu'ils s'abstiennent de vin et de liqueurs spiritueuses; que leur probité et leur bonne-foi sont généralement connues dans le commerce et les affaires. La charité est une vertu à laquelle ils ne manquent jamais entre eux. Jamais ils ne souffrent qu'un des leurs soit vendu, à moins qu'il ne l'ait mérité par quelque grand crime.

Ils ont des écoles ouvertes à tous les enfants auxquels on veut faire apprendre à lire et à écrire; mais ils en ont de particulières pour leurs propres enfants.

Outre la lecture et l'écriture, ils les instruisent sur l'alcoran, et sur les principes de la loi lévitique. Ils leur apprennent la nature de la société des marabous, sa liaison avec l'état, quoiqu'elle fasse un corps à part. On leur inspire un inviolable attachement aux intérêts du corps, le secret, la retenue dans les paroles et la conduite, et les principes de la morale, au moins en ce qui regarde l'intérêt de la société, et ce qui peut attirer le respect des peuples. Les Marabous ne perdent pas leur temps à cet égard; ils sont précédés et suivis de la vénération jusque dans le palais des rois. Nulle part ils n'essuient de contradiction, ni de refus: dans les guerres les plus sanglantes, ils ont la liberté de passer d'une contrée à l'autre. On les voit alors parcourir librement les pays avec leurs familles et leurs livres, pour enseigner la religion et la sagesse. Ils prêchent ordinairement d'exemple. Leurs lois sont écrites dans une langue particulière, qu'eux seuls connoissent, et qui est bien différente de la vulgaire. Quand ils voyagent, les uns disent qu'ils vivent d'aumônes, d'autre du commerce et du débit des grisgris. Peut-être emploient-ils ces différents moyens de subsister. On n'assure pas qu'ils aient un chef et une hiérarchie. Il seroit difficile qu'un corps existât sans gouvernement, et un gouvernement sans gradations de pouvoirs.

GAMBIE, GORÉE, SÉNÉGAL, ZAARA, BILEDULGÉRID.

La Gambie et le Sénégal sont deux grands fleuves qui

ont un très grand cours. Le Sénégal n'est pas le même fleuve que le Niger. Le voyage de Mungo-Parck dans l'intérieur de l'Afrique, a levé toute difficulté à cet égard. Les Européens ont remonté le plus qu'ils ont pu les deux premiers, tant pour connoître les nations qui habitent leurs bords, que pour trouver les mines d'or qu'on prétend être dans les montagnes où ces fleuves prennent leur origine. Gorée est une île entre l'embouchure de ces deux rivières. Elle est avantageusement située pour le commerce qui se fait par ces deux fleuves, et sert comme d'entrepôt aux marchandises qu'on tire par eux de l'intérieur de l'Afrique, et à celles qu'on y porte. Enfin, Zaara est un désert dont les lisières sont habitées par des nations maures, qui s'y enfoncent en caravanes, et font la communication entre les négres de Guinée et les états de Maroc. Biledulgérid s'étend fort au loin, et tourne derrière Tunis et Tripoli.

Il y a sur la Gambie beaucoup de ces Portugais métis dont nous avons parlé. Un facteur françois les dépeint ainsi, lui rendant une visite de corps en cérémonie. « Ils étoient, dit-il, vêtus de noir, avec de « grands et amples manteaux, que leurs longues épées « relevoient par derrière. Ils avoient tous des poi- « gnards, un grand et long chapelet à la main gauche, « appuyée sur le pommeau de l'épée, de grands cha- « peaux plats, et la moustache bien relevée. » La gravité du compliment ne démentoit pas celle de la contenance. L'homme complimenté remarque que les femmes avoient la bouche pleine d'eau. C'est, lui dit-on, de peur de retarder le travail par le babil. Le grand

objet de commerce de ces deux rivières, après l'or, l'ivoire, et les esclaves, est la gomme, si nécessaire aux manufactures, sur-tout à celles de soie. Les François en tirent une grande quantité par le Sénégal. Ils sont maîtres de l'île de Gorée, et ont des établissements utiles sur les deux rivières. Les Anglois et les Hollandois n'y sont pas moins puissants. Tous ont la perfide politique d'entretenir la guerre entre les rois riverains, afin que leurs marchés soient mieux fournis d'esclaves.

Une partie du désert de Zaara est habitée par des hordes ambulantes. On y trouve trois tribus maures qui ne reconnoissent pas de souverains. Le plus riche est le plus considéré, et reconnu chef de la république. Ils sont braves, endurcis à la fatigue. Quoique mahométans, on ne peut leur faire entreprendre le voyage de la Mecque, parcequ'il n'y a rien à gagner, au lieu qu'ils pénétrent, sans hésiter, dans le centre de l'Afrique, où ils trouvent de l'or. Ils sont sûrs de ne point faire de voyages inutiles, parceque, pour le sel, les étoffes, les instruments de fer qu'ils y portent, s'ils n'y trouvent pas l'or, l'ivoire, la civette, le bézoar, les plumes d'autruche qu'ils vont chercher, ils enlévent les négres avec lesquels ils alloient traiter, et les vendent aux Européens, ou aux Maures de Fez et de Maroc. Ils sont grands chasseurs. Les lions, les tigres, les plus féroces animaux, ne les épouvantent pas. Sur leurs chevaux barbes, ils fatiguent l'autruche, dont la vitesse l'emporte d'abord sur celle de ces coursiers; mais elle se rallentit. Chargée par deux hommes, l'autruche de ces déserts ne peut-être atteinte que quand elle se lasse. Elle porte la tête aussi haute que le plus

grand cheval; elle tend ses ailes au vent: quand elle les tient immobiles, elles lui servent de voiles; et de rames, pour ainsi dire, quand elle les remue.

Il n'est pas bien décidé que ces peuples soient Maures ou Arabes. On peut dire qu'ils tiennent des uns et des autres. Par l'habitude d'être ensemble, le Maure est devenu Arabe, l'Arabe est devenu Maure. Leurs mœurs et leurs usages se confondent. Il y a aussi une race qu'on appelle Berebères. On les croit plus anciens dans le pays que les Maures. Les femmes commencent ici à être réservées et modestes: elles ne paroissent que voilées. On y est habillé; on n'y souffre point de nudités; on y est même trop chargé de vêtements pour un climat si chaud. Les habitants sont partagés en villages, qu'ils appellent adouars. Ce sont des camps qui ne restent pas long-temps au même endroit. Quand ils changent de lieu, ils renferment leurs grains dans des espèces de puits creusés dans le roc, dont l'entrée est étroite, et qui s'élargissent; ces puits s'appellent Matamores. A mesure qu'ils les remplissent, ils les tapissent de paille. Le grain s'y conserve long-temps. Quand ils ont bouché l'ouverture, ils labourent et sèment par-dessus.

Les mères ont pour leurs enfants une tendresse qui les rend attentives et crédules sur ce qui pourroit leur nuire. Elles n'admettent pas auprès d'eux toutes sortes de personnes, persuadées qu'il y a des gens dont le simple regard est si pernicieux, qu'ils font mourir ou tomber en langueur les enfants qu'ils ont la malice de fixer. Etant pasteurs et voyageurs, ils connoissent assez bien le ciel. D'ailleurs, ils sont fort ignorants, excellents pour une course ou une attaque, mais mau-

vais soldats en corps d'armée. Leurs déserts sont exposés à ces affreux ouragans qui soulèvent les sables et engloutissent; mais ils connoissent les saisons, et ne s'y exposent pas.

Il y a aussi des îles près de la rivière de Gambie. Celle de Bissao présente les particularités suivantes: les habitants, hommes et femmes, portent deux grosses bagues de fer, qui, au lieu de pierres, ont une large plaque de même métal, dont ils se servent comme de castagnettes; en les frappant, ils se font entendre de ceux qu'ils veulent arraisonner, sans être entendus de ceux qui ne sont pas initiés dans cette manière de s'exprimer. Voilà un langage pour les oreilles, comme la disposition et l'arrangement des fleurs sont, dans les sérails, un langage pour les yeux. Dans la même île, le roi s'enrichit aisément: un particulier fait présent au monarque de la maison de son voisin; le voisin ne manque pas de lui rendre le réciproque; le roi s'empare des deux maisons. Il faut ou les racheter, ou en bâtir d'autres. Quand ce prince meurt, quatre des principaux seigneurs le portent en cérémonie au lieu de la sépulture. Quand ils sont arrivés, ils font sauter la bière en l'air, et la retiennent, jusqu'à ce qu'après plusieurs sauts, ils la laissent tomber sur les grands qui sont prosternés à leurs pieds. Celui que le cercueil atteint, s'il n'est pas écrasé, est reconnu roi.

Biledulgérid veut dire *pays des dattes*. Elles y sont abondantes. C'est pour ainsi dire un amas de déserts contigus les uns aux autres. La plupart des habitants tiennent de la nature du sol, et sont maigres, secs et bruns. Quoique sous un climat encore plus chaud que celui des nègres, ils ne sont pas noirs. Il n'y a guère

d'endroits habituellement peuplés, que les bords des grandes rivières; et quelques montagnes, d'où coulent des ruisseaux qui se perdent bientôt dans les sables. Les plaines sont sans eaux. Il y en a où l'on ne trouve des puits que de trente lieues en trente lieues. On s'y conduit par les étoiles ou par la boussole. L'expérience a appris que certains oiseaux volent jusqu'à une distance déterminée de tel ou de tel point. Leur présence ou leur absence sert de guide. Les anciens ont connu les frontières du Biledulgérid du côté de Tripoli. Ils l'appeloient Mauritanie. On voit encore de leurs monuments, et quelques restes des villes qu'ils y avoient bâties. Du côté opposé, le Biledulgérid s'étend vers la Nigritie à un éloignement immense. C'est la patrie des Gélutes et des Garamantes, ancêtres de ces Numides qui ont long-temps soutenu l'honneur de l'Afrique contre les Romains.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE

DES

TITRES DU TOME CINQUIÈME.

Inde, ... Page 5
Indostan, ... *Ibid.*
Presqu'île occidentale, ... 51
Decan, ... *Ibid.*
Bisnagar, ... 52
Visapour, ... 54
Marattes, ... 55
Golconde, ... 57
Canara, ... 59
Malabar, ... 60
Religion indienne, ... 66
Presqu'île orientale, ... 78
Aracan, ... *Ibid.*
Pégu, ... 88
Ava, ... 89
Laos, ... 91
Siam, ... 98
Camboye, ... 122
Ciampa, ... 125
Cochinchine, ... 126
Tonquin, ... 128
Tartares orientaux, ... 133
Chine, ... 136
Corée, ... 173
Japon, ... 176
Jedso, ... 194
Commerce, ... 196
Empire ottoman, ... 276
Juifs, ... 331

Afrique, ... Page 341
Égypte, ... 357
Iles d'Afrique, ... 371
Madagascar, ... 375
Iles éparses, ... 381
Iles du cap Vert, ... 384
Iles Canaries, ... 385
Madère et les Açores, ... 389
Abyssinie, ... 391
Côtes de la mer Rouge et de l'Océan, ... 417
Mélinde, ... 420
Monbaze, Quiloa, ... 421
Mozambique, ... 423
Côte de Sofala, ... 424
Monomotapa, ... 426
Le Monœmugi, ... 430
Cafrerie, ... 432
Hottentots, ... 433
Benguela, ... 441
Congo, ... 444
Angola, ... 463
Loango, ... 475
Guinée, ... 482
Benin, ... 483
Juida, ... 485
Ardra, ... 494
Établissements européens, ... 496
Particularités sur la Côte d'Or, ... 499
Côte d'Ivoire, ... 504
Côte Malaguette, ... 506
Sierra-Leone, ... 507
Monou, Quoja, Hondo, Mandingo, Fouli, Jalof, . 508
Nègres intérieurs, ... 511
Gambie, Gorée, Sénégal, Zaara, Biledulgérid, . . 515

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.

Page 341
357
371
375
381
384
385
389
391
417
420
421
423
424
426
430
432
433
441
444
463
475
482
483
485
494
496
499
504
506
507
508
511
515